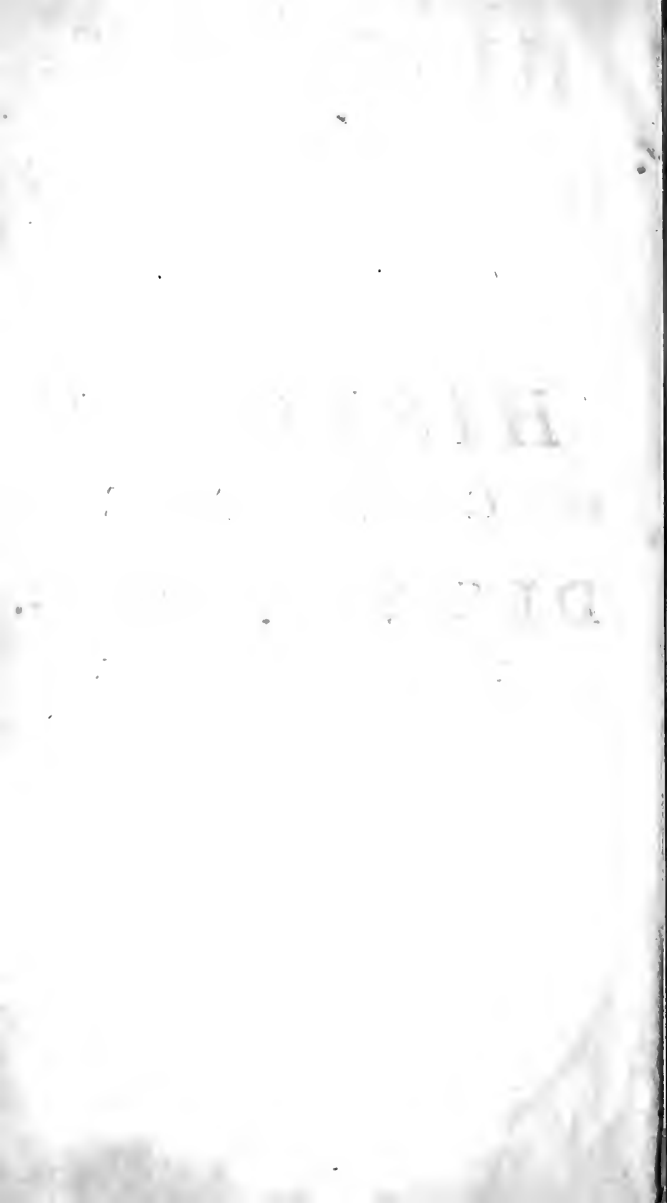






HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.
TOME TROISIEME.





HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

O U

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes
Langues de toutes les Nations connues :

C O N T E N A N T

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE ;

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES
PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE' :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES ;
COMMERCE, MANUFACTURES, &c

POUR FORMER UN SYSTEME COMPLET

*d'Histoire & de Géographie moderne , qui représente
l'état actuel de toutes les Nations :*

E N R I C H I

DE CARTES GEOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez **DIDOT**, Libraire, Quai des Augustins,
à la Bible d'or.

M. DCC. XLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

Depuis le commencement du XV. Siècle.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE SECOND.



PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS

En Guinée & aux Indes Orientales.

CHAPITRE X.

*Quelques expéditions navales des Anglois
contre les Espagnols & les Portugais.*



UOIQUE le récit de Stephens, & quelques Relations que les Portugais même avoient déjà publiées de leurs propres avantages, eussent jetté dans

Tome III.

A

FOSTER.

1586.

Mettre des
Anglois pour
continuer
les voya-
ges.

FOSTER.

1585.

l'esprit des Anglois les premieres étincelles de ce feu qu'ils ont fait éclater dans la suite avec tant de gloire, & qui subsiste encore aux Indes Orientales; il se passa quelque tems avant que leurs entreprises pussent aller aussi loin que leurs vûes; & les Côtes de Guinée furent encore le seul objet qui les arrêta pendant plusieurs années. Avec l'intérêt du commerce ils avoient à satisfaire les ressentimens d'une juste vengeance pour tant de pertes & d'outrages, que les Portugais leur faisoient essuyer. L'Amiral Fenner avoit représenté sous les plus vives couleurs la trahison du Cap Verd, & les autres insultes qu'il avoit reçues dans un voyage, où, loin de violer les droits du Portugal, il n'avoit cherché qu'à se lier avec les sujets de cette Couronne par des offres de services & d'amitié. En effet, il est difficile de concevoir comment la paix qui subsistoit entre les deux Nations, n'empêchoit point que les Portugais ne traitassent d'ennemis tous les Vaisseaux d'Angleterre quis'approchoient de leurs Etablissemens; comme si la donation du Saint Siège, qu'ils faisoient valoir sans cesse, eût rendu leurs possessions si sacrées, qu'on ne pût y jeter les yeux sans profanation. Les Vaisseaux

de France & d'Angleterre étoient obligés par cette raison de partir armés, non pour attaquer (car il ne paroît pas qu'ils en cherchassent jamais l'occasion) mais pour se défendre; parce qu'au mépris des promesses & des sermens, les Portugais ne les voyoient jamais paroître sans employer la force ou la trahison pour les détruire. Bien-tôt les Espagnols entrèrent dans les mêmes principes pour l'Amérique; & dans le tems dont je parle, ces deux fieres Nations sembloient s'être proposé de ruiner en Europe même, tout ce qui pouvoit leur causer quelque inquiétude pour leur nouvel empire dans les deux Indes.

Le *Primrose*, Vaisseau Anglois de cent cinquante tonneaux, alla jeter l'ancre dans la Baye de Bilbao, le 25 de Mai 1585. L'Angleterre & l'Espagne étoient alors dans une paix profonde. Deux jours après, il vint du Port une Pinace Espagnole, sur laquelle étoit le Corregidor de la Ville, avec cinq ou six personnes, qui se donnerent pour des Marchands du Pays. Ils avoient en effet quelques marchandises, & leurs discours furent conformes à la bonne intelligence qui régnoit entre les deux Nations. Le Capitaine Anglois, nommé *Foster*, les reçut & les traita civi-

FOSTER.

1585.

Départ de
Foster. Il re-
liche à Bil-
bao.

FOSTER.

1585.

Il est trompé & attaqué par les Espagnols.

lement. Pendant qu'on les caressoit à bord, trois d'entre eux feignirent quelques raisons pour retourner à la Ville; mais les autres continuèrent de se réjouir, sans donner le moindre sujet de défiance aux Anglois. Quelques momens après, il parut une grande Barque, chargée de soixante dix personnes, qu'on fit encore passer pour des Marchands. Elle fut suivie, au même instant, d'une Chaloupe, sur laquelle il y en avoit vingt-quatre. Foster, alarmé de cette multitude, pria le Corregidor de ne pas faire approcher tant de monde à la fois. Mais, sans faire attention à sa prière, les Espagnols monterent à bord avec leurs épées & d'autres armes; & pour ne laisser aucun doute de leurs intentions, ils firent sonner une trompette, qui étoit la marque de leur triomphe. Aussi-tôt ils prirent possession de toutes les marchandises du Vaisseau. Le Corregidor, accompagné d'un Officier qui portoit une baguette blanche à la main, fit approcher Foster, & lui dit: « Rendez-vous, car » vous êtes le prisonnier du Roi ». Plusieurs Espagnols lui présentèrent la pointe du poignard, avec menace de le tuer, si ses gens faisoient la moindre défense.

Le Capitaine consterné parut accepter son malheur avec soumission. Mais la confiance que les Espagnols avoient à leur nombre, & l'ardeur avec laquelle ils commencerent à transporter les marchandises dans leurs Chaloupes, lui donna le tems de se reconnoître. Il fit entendre à ses gens, dans leur Langue, que s'ils étoient disposés à le soutenir, il périroit pour les délivrer de cette tyrannie. Le Vaisseau étoit bien armé. Ils se rendirent, sans affectation, sous les écoutilles, où ils concerterent en peu de mots leur entreprise. Elle fut conduite avec tant de sagesse & de bonheur, que prenant le tems où la plupart des Espagnols étoient sortis du Vaisseau, chargés du butin qu'ils transportoient, ils tuerent une partie de ceux qui se trouvoient à bord, & firent le Corregidor même prisonnier. Ceux qui étoient passés sur les Chaloupes, n'osèrent tenter l'attaque d'un Vaisseau, dont l'artillerie fut tout d'un coup prête à les foudroyer. Ils n'eurent rien de si pressant que de regagner la Ville; & Foster, assez content de s'être remis en liberté, leur abandonna les marchandises qu'ils emportoient. Ayant mis aussitôt à la voile, ils exigèrent du Corregidor l'aveu d'une si noire trahison. Il

FOSTER.

1585.

Il est fait prisonnier.

Il se remet courageusement en liberté.

Il prend le Corregidor Espagnol, & quitte le Pays.

FOSTER.

1585.

Raison qui
avoit armé
contre lui les
Espagnols.

en apporta deux causes, qui ne servirent point à le justifier dans l'esprit des Anglois. L'une étoit la persuasion présente que leur Vaisseau étoit en course pour les Indes, & l'envie d'interrompre un voyage qui excitoit la jalousie des Espagnols. L'autre, qui parut encore plus étrange, étoit un ordre de la Cour de Madrid aux Gouverneurs de tous les Ports, portant d'arrêter tous les Vaisseaux *de Hollande, de Zélande, d'Allemagne, d'Angleterre, & de toutes les Provinces révoltées contre l'Espagne*, pour faire servir leurs armes & leurs munitions à l'équipement d'une grande Flotte qu'on préparoit à Lisbonne. En vain Foster voulut-il sçavoir à quel titre l'Espagne osoit compter l'Angleterre entre les Provinces qu'elle traitoit de rebelles.

WHIDDON.

1586.

Prise d'une
petite barque.

L'année suivante, le Capitaine Whiddon partit de Plymouth, avec deux Vaisseaux qui appartenoient au célèbre Chevalier Walter Raleigh. Il ne paroît point que ce voyage eût d'autre but que de chercher fortune par la navigation, ou de tirer quelque vengeance des Espagnols & des Portugais. Whiddon, après avoir croisé pendant quelque tems sur les Côtes d'Espagne, fit voile vers les Açores. Il se saisit,

dans cette course, d'une petite Barque chargée de provisions fort communes, mais qui avoit à bord le Gouverneur Portugais de l'Isle de Saint-Michel, & quelques autres personnes de distinction.

De-là, il se rendit à l'Isle *Graciosa*, une des *Terceres*, où il découvrit un Vaisseau qu'il reconnut pour Espagnol. Les Anglois, pour assurer le succès de leur attaque, arborerent d'abord un pavillon blanc. Cet artifice les fit prendre pour deux Bâtimens dispersés de la Flotte d'Espagne, qui attendoit dans cette Mer quelques Vaisseaux de guerre Anglois dont elle vouloit faire sa proie. Mais lorsqu'ils furent à la portée du canon, ils firent succéder la Croix de Saint-George à cette fausse Enseigne. L'Espagnol ne chercha son salut que dans la fuite. Cependant comme il étoit affoibli par une longue navigation, & qu'il desespéra bien-tôt d'échapper aux Anglois, qui étoient tous deux excellens voiliers, il prit le parti de jeter dans la Mer toute son artillerie, avec quantité de Lettres & de Plans géographiques qu'il apportoit du Détroit de Magellan; après quoi, il se laissa prendre sans résistance. Il avoit à bord Dom Pedro de Sarmiento, Gou-

Prise d'un
Vaisseau Es-
pagnol & de
Dom Pedro
Sarmiento.

WHIDDON.

1586.

verneur Espagnol des Détroits de Magellan, qui fut conduit ensuite à Londres, & présenté à la Reine.

Prise de
quatre autres
Vaisseaux.

A la hauteur des mêmes Isles, Whiddon prit en peu de jours quatre autres Vaisseaux, Espagnols ou Portugais; les uns revenant de la pêche du *Cap Blanco*, les autres chargés de différentes marchandises. Il en poursuivit un jusqu'à l'Isle Graciosa, & si proche de la Côte, qu'il fut plus incommodé par les pierres que les Habitans jetterent sur lui du haut des rochers, que par les armes de l'ennemi qu'il avoit à combattre. Il le força néanmoins dans cette retraite, avec le seul desagrément de n'y pas trouver un butin qui répondît à ses espérances. Mais les mâts étoient si bons, que Whiddon en prit deux pour remplacer les siens. Ensuite, y faisant passer ses prisonniers Espagnols & Portugais, à l'exception de Pedro Sarmiento, & de trois autres personnes de distinction, il abandonna ce Bâtiment, fort proche de l'Isle, avec des provisions pour dix jours.

Butin des
Anglois.

Quoique les dépouilles de tant de Vaisseaux ne consistassent qu'en sucre, en cire, en pelleteries, en quelques dents d'éléphants, en ritz, & d'autres marchandises qui ne passoient pas pour les

plus précieuses dans un tems où l'or étoit le principal objet des voyages, Whiddon crut sa première course assez heureuse pour en aller rendre compte à ceux qui l'avoient employé. Il tourna ses voiles vers l'Angleterre ; mais sans renoncer aux entreprises qu'il pourroit tenter dans son retour. Il étoit à quarante & un degrés de latitude, lorsqu'il découvrit un Vaisseau, ensuite dix, suivis de plusieurs autres, jusqu'au nombre de vingt-quatre. Il en reconnut deux pour des Caraques, l'une de mille, l'autre de douze cens tonneaux. Dix étoient des Gallions, & le reste des Caravelles, ou d'autres petits Bâtimens, tous chargés d'épices, de sucre, & d'autres richesses. Cette vûe enflamma le courage, ou plutôt l'avidité de Whiddon, jusqu'à lui faire oublier l'extrême inégalité du nombre. On auroit peine à croire l'excès de sa hardiesse, s'il n'avoit pris soin de la faire attester dans sa Relation, par les principales personnes de sa Flotte, dont les noms se conservent encore, signés de leur propre main.

WHIDDON.

1586.

Leur témérité dans une rencontre.

Il commença par se défaire de toutes ses prises, en les envoyant directement en Angleterre, sous la conduite d'une partie de ses gens. Il ne conserva que

WHIDDON.

1586.

Elle leur
réussit mal.

Retour de
Whiddon en
Angleterre.

soixante-six hommes sur ses deux bords ; & se reposant sur leur courage autant que sur l'excellence de ses voiles , il résolut d'attaquer la Flotte Espagnole , sinon dans l'espérance de la battre , du moins dans celle de lui enlever ou de lui couler à fond quelque Bâtiment. S'il ne tira pas beaucoup de fruit d'une entreprise si desespérée , il eut du moins la gloire d'embarraffer pendant vingt-deux heures une armée nombreuse qui ne se défendit que par sa pesanteur & son immobilité. Mais , de quelque côté qu'il la prît , il trouva toujours en face les deux Caraques , derrière lesquelles tous les autres Vaisseaux ne faisoient que se ranger à chaque mouvement qu'ils lui voyoient faire , & qui les couvroient de leur énorme masse ; de sorte qu'ayant besoin lui-même d'une adresse extrême pour ne pas tomber sous le canon de ces deux especes de Citadelles ; le sien , dans ce perpetuel mouvement , ne put tirer que des coups perdus , qui épuiserent sa poudre sans causer beaucoup de mal à l'ennemi. Enfin , les munitions lui manquant tout à-fait , il abandonna un dessein qu'il traite lui-même de folie ou de témérité. Il ne pensa plus qu'à rejoindre ses prises ; mais elles arriverent six heures avant

lui au Port de Plymouth, où elles servirent à lui faire préparer une réception qui eut l'apparence d'un triomphe. Tous les Habitans vinrent au-devant de lui jusqu'au rivage. Il fut salué par toute l'artillerie de la Ville & du Château, sans qu'il pût répondre à cet honneur, parce qu'il manquoit de poudre; mais ce glorieux silence servit à redoubler les applaudissemens.

On ne douta point que l'Espagne ne se ressentît vivement d'une injure si éclatante; d'autant plus qu'il y avoit alors d'autres sujets de mécontentement entre les deux Couronnes. Aussi la Reine Elisabeth fut-elle bientôt informée que la Cour de Madrid faisoit équiper une puissante Flotte, dans le dessein d'attaquer immédiatement l'Angleterre. Elle ne perdit pas un moment pour rassembler toutes ses forces. Le Chevalier François *Drake*, dont le courage & l'habileté s'étoient déjà fait connoître avec éclat, fut nommé pour commander une Flotte de trente Vaisseaux, qui furent équipés à Plymouth. On en nomme quatre, d'une grandeur & d'une force extraordinaire : la *Bonne Avanture*, que Drake devoit monter lui-même; le *Lyon*, commandé par *William Borough*; le *Dreadnought*, par Thomas

WHIDDON.

1586.

DRAKE.

1587.

Flotte de
trente Vais-
seaux, équi-
pée à Ply-
mouth.

DRAKE.

1587.

Venner, & le *Rainbow*, par Henry *Bellingham*. Les autres, quoique moins considérables, étoient en état de servir dans toutes sortes d'expéditions.

Cette Flotte ayant quitté Plymouth au mois d'Avril, pour s'avancer vers les Côtes d'Espagne, rencontra le 16, au quarantième degré de latitude, deux Vaisseaux de Middelbourg, qui revenoient de Cadiz. Drake apprit d'eux, qu'à Cadiz, & dans les lieux voisins, on avoit ramassé une prodigieuse quantité de munitions de guerre, qu'on se dispoisoit à transporter au Port de Lisbonne. Il hâta si vivement sa navigation, que dès le 19 il entra dans le Port de Cadiz. Six Galeres, qui entreprirent de lui disputer l'entrée, furent bientôt forcées de se retirer sous le canon du Château. Il se trouvoit dans le même azile, environ soixante Bâtimens, destinés à transporter les munitions. Drake, sans examiner s'ils étoient Espagnols, attaqua si furieusement celui qui se trouva le premier à la portée de son artillerie, qu'il le fit couler à fond dans un espace très-court. C'étoit un Vaisseau Raguzien, de mille tonneaux, monté de quarante pieces de canon & richement chargé. Il se présenta quatre autres Galeres, deux venues de

Elle entre dans le Port de Cadix.

On s'y canonne.

Port Sainte-Marie, & deux de *Port Real*, qui canonnerent brusquement les Anglois ; mais ayant reçu plus de mal qu'elles n'en causerent, elles furent aussitôt forcées de prendre le large. Vingt Bâtimens François, qui étoient dans le Port, se retirèrent à *Port Real*, sans que la Flotte Angloise entreprît de s'opposer à leur passage.

Avant la fin du jour, Drake avoit déjà pris, ou brûlé, ou coulé à fond, trente Bâtimens Espagnols. Quoique la plupart ne fussent que des Vaisseaux de transport, il y en avoit un neuf, d'une grandeur singulière, qui appartenoit au Marquis de Santa-Cruz, alors Grand-Amiral d'Espagne ; & cinq autres de sept ou huit cens tonneaux, qu'on chargeoit actuellement de munitions pour Lisbonne. Quatre furent brûlés, & le cinquième, qui ne portoit que des clous, des barres de fer, des grilles, des fers à cheval, & d'autres instrumens du même métal, pour le service des Indes Occidentales, tomba entre les mains des Anglois. Ils prirent aussi un Bâtiment de deux cens cinquante tonneaux, chargé de vin pour la bouche du Roi, qu'ils brûlerent après avoir transporté le vin sur leur propres bords ; & trois *Flibots*, de trois cens tonneaux, char-

DRAKE.

1587.

Domage
que Drake
cause aux Es-
pagnols.

DRAKE.

1587.

La Flotte
Angloise
souffre beau-
coup.

gés de biscuit & d'autres provisions ; qu'ils brûlerent encore , après s'être accommodés d'une partie de leur dépouille ; enfin continuant de prendre ou de brûler jusqu'au lendemain , ils détruisirent à l'Espagne le port d'environ dix mille tonneaux. Ce n'est pas que leur Flotte n'eût rien à souffrir pendant cette exécution. Elle fut exposée continuellement au canon des Galeres , des Forts , du rivage , & au feu de quantité d'autres batteries que les Espagnols renouvelloient à chaque moment dans tous les lieux d'où elles pouvoient produire plus d'effet. D'ailleurs , aussi-tôt qu'ils perdoient l'espérance de pouvoir défendre plus long-tems un Vaisseau , ils y mettoient eux-mêmes le feu , & le précipitoient vers la Flotte Angloise , qui avoit quelquefois beaucoup de peine à s'en défendre. L'embaras fut encore plus grand à l'heure du reflux , lorsque la mer venant à se retirer , poussa d'elle-même au milieu de la Flotte , plusieurs de ces Bâtimens embrasés. Drake , assez satisfait d'une victoire dont les difficultés commençoient à rebuter ses gens , prit enfin le parti de se retirer. Mais le ravage qu'il avoit fait dans le Port dut être bien terrible , puisque le Marquis de

Le Marquis

Santa Cruz, étant mort quelques mois après, on attribua sa maladie & sa mort au chagrin qu'il avoit conçu de cette disgrâce.

Drake.

1587.

de Santa-Cruz meurt de chagrin.

Les Anglois sortirent du Port, chargés pour plusieurs mois de provisions qui leur avoient peu coûté ; car ils n'avoient pas perdu 50 hommes dans un si long combat. Mais en se retirant, ils furent suivis par les deux Galères Espagnoles qui leur causerent quelque désordre par le feu redoublé de leur artillerie. L'Auteur de cette Relation, qui étoit sur la Flotte, prétend avoir reconnu par expérience, que les Galères ne sont redoutables dans un combat, que lorsqu'elles servent à défendre d'autres Bâtimens ; & qu'étant seules, quatre Vaisseaux de guerre en battoient vingt assez facilement. Aussi celles d'Espagne n'eurent elles point la hardiesse de s'approcher de la Flotte ; & la voyant prête à faire face, elles regagnerent le Port à force de rames. Drake, après avoir dépêché un de ses Capitaines en Angleterre, pour y porter la première nouvelle de son expédition, tourna ses voiles vers le Cap-Sagro. Dans ce passage il prit encore un grand nombre de Barques, de Caravelles, & d'autres petits Bâtimens chargés pour l'Armada

Les Galeres peu utiles, lorsqu'elles ne sont point avec d'autres Vaisseaux.

DRAKE.

1587.

Exploits de
Drake au Cap
Sagro.

de Lisbonne. Il les brûloit à mesure qu'ils tomboient entre ses mains, mais en prenant soin de faire conduire les hommes sur la Côte. Il détruisit de même tous les Vaisseaux pêcheurs qui se trouverent à sa rencontre. Enfin, étant arrivé au Cap Sagro, il y prit terre; & pour se rendre le passage plus libre, il s'empara du Château & de plusieurs Forts.

Proposition
qu'il fait au
Marquis de
Santa-Cruz.

Il se rendit de-là devant le Port de Lisbonne, où il jeta l'ancre près de *Cascais*. Le Marquis de Santa-Cruz y étoit avec ses Galeres; mais ne se trouvant point assez fort pour oser paroître, il se laissa enlever à ses yeux quantité de Barques & de Caravelles. Le Général Anglois lui fit dire qu'il étoit venu pour mesurer ses forces avec lui. Sa réponse fut, qu'il étoit lié par les ordres du Roi son maître; mais qu'il se présenteroit d'autres occasions dont il profiteroit volontiers. Comme on ne pouvoit entreprendre de le forcer dans le Tage, Drake, pour ne pas s'amuser inutilement sur cette Côte, prit vers les Isles Açores. Sa bonne-fortune lui fit rencontrer, à vingt ou trente lieues de Saint-Michel, une Caraque Portugaise nommée le *Saint-Philippe*, qui revenoit des Indes Orientales. Il s'en saisit presque

Il prend un
Caraque Por-
tugaïse.

sans résistance ; & mettant l'Equipage dans quelques petits Bâtimens dont il trouva l'occasion de s'emparer , il le renvoya fort civilement à Lisbonne avec une juste quantité de provisions. La prise de cette Caraque parut d'un mauvais augure en Portugal ; par ce que c'étoit la premiere à laquelle cette disgrâce fût arrivée au retour des Indes , & qu'elle portoit d'ailleurs le nom du Roi. Drake y trouvant assez de richesses pour récompenser les services de ses gens , prit la résolution de retourner en Angleterre, où il arriva heureusement avant la fin de l'Eté. On y vit avec admiration la Caraque Portugaise ; & ce spectacle produisit deux effets d'un égal avantage pour la Nation : l'un , de faire connoître que cette sorte de Bâtimens n'étoit pas aussi redoutable qu'on se l'étoit imaginé sur leur réputation ; & l'autre , d'augmenter l'ardeur du commerce , en faisant ouvrir plus que jamais les yeux sur les richesses que les Portugais tiroient des Indes Orientales.

DRAKE.

1587.

Il revient
en Angleterre
avec la Caraque.



CHAPITRE XI.

*Voyage à Benin en 1588.*BIRD & NEW-
TON.

1588.

ON n'approchoit que par degrés du terme de tant d'espérances ; & l'opinion qu'on s'étoit formée de la puissance des Portugais dans des Régions qui leur fournissoient de si riches trésors , arrêtoit encore les entreprises des Marchands d'Angleterre. Cependant il s'en trouva deux qui résolurent de pousser du moins leur navigation au-delà des bornes que la plûpart des Anglois sembloient s'être imposées. Windham étoit le seul qui eût pénétré jusqu'à Benin. Deux Marchands de Londres entreprirent le même voyage après le retour de Drake , avec un seul Vaisseau , le *Richard d'Arundell* & une Pinace. Leurs noms étoient *Bird & Newton*.

Départ de
deux Vais-
seaux An-
glois sous Bird
& Newton.

Le vent leur fut si contraire , qu'étant partis de Ratcliff le 12 d'Octobre 1587 , ils n'arriverent que le 2 de Janvier à la vûe des Côtes de Rio del Oro. Ils se trouverent par leurs observations à vingt-deux degrés quarante-sept minutes de latitude. Le 19 , ils étoient à la hauteur de la rivière de Sestos , &

le jour suivant à quatre lieues en mer du Cap dos Baixos. Dans le cours de l'après midi, il leur vint un Almadie conduite par quelques Nègres qui les pressèrent par leurs signes de s'approcher du rivage; mais la défiance qu'ils avoient de leurs forces, à si peu de distance des Etablissemens Portugais, leur fit prendre le parti de continuer leur navigation. Ils comprirent que le lieu où ils étoient appelés, se nommoit *Tabano*. Le 21, ayant jetté l'ancre à la vûe d'une colline fort verte, qui leur donnoit l'espérance de trouver de l'eau fraîche aux environs, ils virent arriver au même lieu un Vaisseau François, dont ils tirèrent des éclaircissemens sur cette Côte. Il y avoit à peu de distance du rivage une Ville nommée *Ratire*, & quelques lieues au-dessous une autre Ville qui se nommoit *Crua*. Les Habitans de ces deux lieux recevoient volontiers tout ce qui n'appartenoit point au Portugal, & mieux encore ceux qui se faisoient connoître pour ennemis de cette Couronne. Le Capitaine François avoit reçu des Habitans toutes sortes de faveurs à ces deux titres, & pressa les Anglois d'en faire aussi l'expérience. Mais il pouvoit arriver que les Portugais y vinssent

BIRD & NEW-
TON.

1588.

Tabano.

Ratire.

Crua.

BIRD & NEW-
TON.

15^e 8.

La Flotte
jette l'ancre
près du Cap
de Tres Pun-
tas.

d'autant plus naturellement, qu'ils n'é-
toient point accoutumés à laisser long-
tems tranquille une Nation dont ils n'é-
toient point aimés. Bird & Newton
avancerent le 25 de Janvier à la hau-
teur de la Baye, qui est à l'Ouest du
Cap *Tres Puntas*. Les Courans étoient
Est-Nord-Est ; & la Pinace ayant peine
à les surmonter, on fut obligé de l'at-
tendre à l'ancre dans le même lieu. Elle
parut le 30 ; & les Courans se trouve-
rent changés à l'Est vis-à-vis le milieu
du Cap. Le lendemain, on découvrit
une terre haute qui s'avançoit en ron-
deur, & qu'on prit pour la partie Ori-
entale du Cap. Elle s'ouvre par une gran-
de Baye, dans laquelle on apperçoit
une Isle.

Elle arrive à
Mina.

Frayeur des
Anglois.

Ce fut le 2 de Février, qu'ils virent
fort distinctement le Château de Mina.
Ils ne s'en croyoient point si proches,
& cette vûe leur inspira quelque fra-
yeur. Elle redoubla vers midi, lorsque
voyant approcher une barque, avec
un Portugais & quelques Nègres, ils
ne purent douter qu'on ne les eût ap-
perçus. Cependant ils offrirent au Por-
tugais de le recevoir à bord ; mais les
remerciant de leur offre, il ne fit que
les observer, sans faire même de répon-
se à la plûpart de leurs questions. Ils

découvrirent , sur le rocher qui est au-
 dessus du Château , deux maisons de
 Garde , qui paroissent fort blanches.

BIRD & NEW-
 TON.

1588:

Enfin , dans l'impatience d'être obser-
 vés si curieusement , ils prirent tout-
 d'un-coup le large à l'Est-Nord-Est ,
 après avoir délibéré s'ils ne se faisoient
 point du Portugais , qui continuoit de
 les suivre. Le lendemain , s'étant rap-
 prochés de la terre , ils se trouverent à
 vingt lieues au Sud-Est de Mina , & fort
 près , suivant leurs calculs , de *Monte*
Rotundo , qu'ils passerent en effet le mê-
 me jour. Ils rencontrèrent , le six , une
 Caravelle Portugaise , qui leur donna
 moins de crainte qu'elle n'en parut re-
 cevoir. Mais , de part & d'autre , on
 étoit fort éloigné de se nuire , lorsqu'on
 faisoit toutes sortes d'efforts pour s'évi-
 ter. La navigation fut aisée jusqu'au 10 ,
 au long d'une Côte qui ne présente que
 de grandes Forêts , & quelquefois si
 épaisses qu'il paroît impossible d'y pé-
 nétrer. Le jour suivant , ils trouverent
 l'eau si basse , & tant de bancs de sable ,
 qui n'étoient pas marqués sur la Carte
 de Windham , que la défiance leur fit
 prendre le large ; mais , en s'éloignant
 de la Côte , ils découvrirent l'embou-
 chure de la Riviere de Jaya , où ils al-
 lerent jeter l'ancre sur cinq brasses de
 fond.

Monte Ro-
 tundo.

Riviere de
 Jaya.

BIRD & NEW-
TON.

1588.

Description
des Pays.

Ils laisserent passer la nuit, pour ne rien donner au hazard, dans un Pays qui étoit peu connu des Anglois. Le jour suivant, ils envoyerent quelques Marchands dans la Pinace. On apperçut des Nègres, mais si peu disposés au commerce, qu'il fut impossible de les faire approcher volontairement. La Riviere, qui est fort large, n'a pas plus de quatre brasses de profondeur du côté de l'Ouest; & sa rive, du même côté, est beaucoup plus basse que l'autre. Le 13, on remit à la voile, en portant au Sud-Sud-Est. Le rivage, dont rien ne portoit à s'éloigner, est couvert de forêts, aussi unies que si l'on s'étoit efforcé de raser le sommet des arbres à la même hauteur. On fit dix-huit lieues au long de cette Côte; &, vers le soir, on jeta l'ancre sur trois brasses & demie, à l'entrée d'une Riviere qui est celle de Benin.

Riviere de
Benin.

Les Anglois n'avoient pour guide qu'une copie imparfaite du Journal de Windham; &, si l'on en juge par celui que j'ai donné sous son nom, l'original même ne leur auroit point apporté beaucoup plus de lumieres. Telle a toujours été la négligence ou la grossièreté des Négocians Anglois, que ne s'attachant presque jamais qu'à la descrip-

Négligence
des Anglois
dans leurs
voyages.

tion des vents & des brasses de profondeur, ils s'embarraissent peu de faire entrer dans leurs Journaux ce qui appartient au lieu même de leur commerce; comme si les soins de leur esprit ne regardoient que la navigation, & qu'après s'être rendus au terme, ils n'eussent plus qu'à s'occuper sordidement de l'intérêt. Ici la Relation du voyage de Benin ne contient plus que le détail des marchandises dont le Vaisseau Anglois fut chargé. Mais Hackluyt nous a conservé une Lettre Originale d'Antoine *Ingram*, principal Facteur du Vaisseau, qui renferme quelques circonstances curieuses de leur séjour à Benin.

BIRD & NEW-
TON.

1588.

La Riviere, quoiqu'assez large, n'avoit point assez d'eau pour le Richard d'Arundel, qui étoit un Bâtiment de trois cens tonneaux. Il demeura à l'embouchure, tandis que la Pinace & la Chaloupe, chargées des principales marchandises, entrèrent dans le canal. Elles remonterent jusqu'à *Goto*, Ville située sur le rivage; & la dernière où l'on peut arriver par eau. Ce voyage prit cinq jours, sans que l'Auteur nous apprenne si les deux Bâtimens furent arrêtés par quelque obstacle, ou si l'éloignement est en effet de cinq jour-

Remarques
sur le Pays de
Benin.

BRAD & NEW-
TON.

588.

nées. Benin étant plus loin dans les terres, Ingram fit partir quelques Nègres pour annoncer au Roi son arrivée, & les motifs de son voyage. Ils revinrent le jour suivant avec un Seigneur Nègre que ce Prince envoyoit pour le conduire à sa Cour, & deux cens Nègres pour transporter les marchandises.

La Ville de
Benin est
très-grande.

Elles furent livrées aux Facteurs du Roi, avec autant de confiance que les Marchands de l'Europe en auroient mutuellement dans leur commerce. Ingram se rendit le 25 à Benin, dont il admira la grandeur. Il y fut reçu avec beaucoup de civilité. Le 26, s'étant présenté à la Cour, pour obtenir l'Audience du Roi, il fut renvoyé au jour suivant, parce qu'on étoit occupé d'une Fête solennelle. Cependant il parla au *Vcidore*, c'est-à-dire, au principal Officier qui est chargé des affaires du commerce, & qui lui promit autant de poivre & de dents d'éléphants qu'il en pouvoit désirer.

Audience du
Roi, & con-
ditions du
commerce.

Les Anglois furent admis deux jours après à l'Audience du Roi. Ce Prince leur fit un accueil gracieux, & confirma les promesses de son Ministre. Le jour suivant, on leur fit voir du poivre verd, & du poivre sec, mais si mal nettoyé, qu'Ingram demanda, pour
premiere

premiere condition, qu'il fût présenté en meilleur ordre. On lui répondit que le tems ne le permettoit pas pour cette année, mais que les Anglois feroient plus satisfaits l'année suivante; & pour excuser la négligence des Nègres, le Veidore ajouta que depuis le règne présent il n'étoit pas venu de Chrétiens à Benin pour le commerce du poivre. On en fit livrer, dès le premier jour, douze boisseaux; & l'on continua d'en fournir une certaine quantité les jours suivans; de sorte que le 9 de Mars, Ingram avoit déjà reçu soixante-quatre boisseaux de poivre & vingt-huit dents d'éléphans.

Les marchandises que les Anglois avoient portées étoient des étoffes de laine, de la toile, des ouvrages de fer de différentes sortes, des bracelets de cuivre, des grains de verre & de corail, &c. Outre le poivre & l'ivoire, ils prirent en échange de l'huile de palmier & des étoffes d'un tissu de coton & d'écorce de palmier. Ils ne virent dans le Pays ni or ni argent. La monnoie est une espece de petit coquillage, plus ou moins précieux, suivant certaines qualités que les Nègres y distinguent. Le coton étoit en abondance aux environs de Benin. Le pain est composé de la

BAIRD & NEW-
TON.

1588.

Marchandi-
ses des An-
glois, & ce
qu'ils reçoivent en é-
change.

Propriétés
du Pays de
Benin.

BIRD & NEW-
TON.

1588.

poudre d'une racine, nommée *Inania*, qui est de la grosseur du bras, & d'un goût si agréable, que lorsqu'elle est pailtrie avec soin, l'Auteur la trouve préférable au pain de l'Europe. Les palmiers sont en si grand nombre, que l'espece de vin qu'on en tire est à fort bon marché. L'occupation de la plûpart des Habitans est à faire des nattes, des paniers, des cuillieres & d'autres instrumens d'ivoire, qui sont travaillés fort curieusement. Ils ont des oranges & quantité d'autres fruits, du miel en abondance, des bestiaux, & toutes sortes de poisson.

Leur caractere est doux & sociable. Ils sont nuds, hommes & femmes, jusqu'au tems du mariage; mais ils se couvrent ensuite, depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Leur santé se défend contre l'intempérie des saisons dans un climat si chaud. Le tonnerre & les éclairs y sont si fréquens & si terribles, que pendant les premiers jours, il n'y avoit point d'Anglois qui n'eût le sang glacé par la crainte. Mais les effets n'en sont pas dangereux. L'eau est si bonne à Benin, & l'habileté des Nègres si singuliere à la conserver, que le Vaisseau s'en étant fourni pour la route, avec les precautions ordinaires aux Habi-

Bonté singuliere de son eau.

tans, elle se trouvoit encore pure & fraîche après six mois de navigation.

BIRD & NEW-
TON.

Cependant, soit la qualité de l'air, ou celle des alimens, un grand nombre d'Anglois furent attaqués d'une fièvre maligne qui en fit périr plusieurs en peu de jours. Ingram atteint du même mal, fut renvoyé à Goto par le Capitaine du Vaisseau, qui l'étoit venu joindre à Benin. Il y trouva tous les gens de sa Pinnace dans un si triste état, qu'à peine eurent-ils la force de conduire jusqu'au Vaisseau les marchandises qu'il avoit fait apporter. Il perdit cinq ou six Matelots en descendant la rivière; & se trouvant lui-même trop affoibli pour retourner à Benin, il y envoya le Chirurgien du Vaisseau, dans l'opinion que ses secours y feroient nécessaires. En effet, non-seulement la plûpart des Anglois y étoient accablés de langueur; mais dans un intervalle si court, le Capitaine étoit mort. Les malades & ceux qui avoient résisté à la maladie, n'eurent plus d'empressement que pour regagner le Vaisseau. En vain le Veidoire leur fit espérer quelque soulagement dans la saison qui s'approchoit; ils partirent, avec la résolution de mettre immédiatement à la voile. Leur nombre se trouva si diminué, que ne pouvant

1588.

Les Anglois
sont attaqués
de maladies.

Extrémité à
laquelle ils
sont réduits.

BIRD & NEW-
TON.

1588.

suffire pour la conduite des deux Bâtimens, ils prirent le parti d'abandonner la Pinace.

Ils se remîrent en mer, le 13 d'Avril. Leur retour n'eut rien de plus fâcheux, que la foiblesse qu'ils avoient emportée, & dont ils ne purent se délivrer pendant six mois de navigation. Ils arrivèrent le 15 de Juillet aux Isles Açores, où leurs maladies se renouvelèrent. Ceux que la mort épargna, eurent le bonheur de rencontrer au-delà du Cap Verd, un Vaisseau Anglois qui les secourut, en leur donnant quelques hommes frais de son bord. Cette rencontre fut une faveur du Ciel pour des gens qui n'avoient plus la force de remuer le moindre cordage. Ils étoient si foibles en arrivant à Plymouth le 8 de Septembre, qu'ayant eu besoin de trois semaines de repos, ils n'arriverent à Londres que le 2 d'Octobre.

Leur triste
état en arri-
vant à Lon-
dres.

Table des latitudes observées dans ce voyage.

	deg.	min.
Rio del Oro	24	47
Cap Verd	14	43

Un second voyage des mêmes Capitaines ne contenant que des noms plusieurs fois répétés, & les événemens les plus communs de la Mer, il suffira

de lui donner , par cette remarque , le rang qu'il doit occuper dans l'ordre des années.

BIRD & NEW-
TON.

1588.

CHAPITRE XII.

*Voyage du Comte Georges de Cumberland
aux Isles Açores en 1589.*

UNE entreprise dont l'Historien (a) n'explique ni le but ni les motifs , pourroit recevoir tout autre nom que celui qu'elle porte ici dans le titre. Ce fut le hazard seul qui conduisit le Comte de Cumberland aux Isles Açores , & l'ennui de l'oïseté qui lui fit quitter l'Angleterre. Il avoit équipé à ses propres frais une Flotte de quatre voiles , avec lesquels il résolut de signaler son nom. Quantité de jeunes gens , excités par la singularité de son dessein , s'offrirent volontairement à le suivre. Il se vit ainsi à la tête de quatre cens hommes ; dont la plupart étoient moins conduits par l'intérêt que par l'honneur. Il en prit le plus grand nombre sur son propre Vaisseau , qu'il nomma la *Victoi-*

CUMBER-
LAND.

1589.

Remarque
sur ce voya-
ge , & motif
qui le fait en-
treprendre.

(a) Cette Relation est d'un homme célèbre par une invention qui regarde les cartes , & qui porte en Angletette le nom de Merca-

tor's projection. Il se nommoit *Wright* , habile Mathématicien. Il a composé un Livre sous le titre de *Vulgar Errors*.

CUMBER-
LAND.

1589.

re. Les trois autres n'en approchoient pas pour la grandeur & la force. C'étoient deux petits Bâtimens, nommés le *Mog* & la *Marguerite*, avec une Caravelle commandée par le Capitaine Pignon.

Premier ex-
ploit de My
lord Cumber
land.

Cette troupe d'Avanturiers étant partie de Plymouth le 18 de Juin 1589, rencontra, deux jours après, trois Bâtimens François qui revenoient de Terre-Neuve. Ils s'en faisirent, sans approfondir les droits. Deux furent envoyés en Angleterre avec la charge des trois; & le troisiéme eut la liberté de retourner en France pour y conduire tous les gens des trois équipages.

A la hauteur de 30 degrés, ils firent une rencontre plus importante, mais qui ne donna guères plus d'exercice à leur courage. Onze Vaisseaux Marchands, qui s'étoient rassemblés pour doubler les Caps d'Espagne, se présentèrent au Chevalier Monson, Capitaine du *Mog*; &, loin de paroître disposés à se rendre, sur quelques volées de canon dont il les salua, ils s'apprêtoient à lui disputer la victoire, lorsque la vue des trois Anglois dont il étoit suivi, leur fit prendre le parti de baisser leur pavillon. Les Commandans se rendirent à bord de la Victoire, & montrèrent leurs

passé-ports, des Villes de Hambourg, de Lubeck, de Breme, &c. On leur promit de ne pas punir avec trop de rigueur, l'intention qu'ils avoient eue de se défendre : mais en faisant la visite de leurs Vaisseaux, on s'accommoda de tout ce qui pouvoit être utile à la Flotte Angloise ; & sous le prétexte de quelques adresses à divers Juifs de Lisbonne, on se saisit de certains sacs de poivre & de canelle, qui furent partagés entre les quatre Vaisseaux Anglois. Juste ou non, cette confiscation n'étoit pas si méprisable que l'Historien la représente ; puisqu'avant la fin de son récit, il la fait monter à 4500 livres sterling. Les Bâtimens furent remis en liberté ; mais ce ne fut qu'après avoir offert aux Matelots Allemans de recevoir ceux qui voudroient passer sur la Flotte Angloise. Il y en eut sept, qui acceptèrent cette offre.

En s'abandonnant au cours du vent, dont ces Avanturiers se reposoient sur la fortune, ils se trouverent le premier d'Août à la vûe de l'Isle Saint-Michel, la plus orientale des Açores. Ils s'en approcherent pendant le jour ; & prenant le pavillon Espagnol, ils observerent d'assez près le Port & la Ville pour y découvrir à l'ancre trois Vaisseaux &

CUMBER-
LAND.

1589.

Il pille une
Flotte mar-
chande.Il arrive aux
Açores.

CUMBER-
LAND.

1589.

Autres pira-
teries.

quelques petits Bâtimens, dont ils résolurent de se saisir pendant la nuit. A dix heures du soir ils envoyèrent leurs Chaloupes avec quelques Soldats bien armés pour couper les cables, dans l'espérance que le seul cours de la marée leur ameneroit leur proie. Les Soldats reconnurent en approchant du plus grand des trois Vaisseaux, que c'étoit un Bâtiment Anglois nommé le *Faucon de Londres*, conduit par un Pilote Ecofois; mais ils couperent les cables des deux autres qui étoient Espagnols, & qui ne purent éviter leur infortune. Ils étoient chargés de vin & d'huile. Les Espagnols de l'Equipage, perdant l'espérance de résister au vent & à la marée qui les entraînoient, se jetterent la plupart à la nage avec de grands cris, & répandirent l'alarme dans le Château. L'artillerie se fit entendre presque aussi-tôt; mais des coups tirés au hazard ne pouvoient beaucoup nuire aux Anglois dans l'obscurité. L'Ecofois tira aussi trois coups, pour faire croire aux Espagnols qu'il prenoit part à leur disgrâce; ce qui ne l'empêcha point de se rendre promptement à bord de la Victoire, & d'offrir ses services au Comte de Cumberland.

Après une victoire si facile, il ne re-

étoit d'inquiétude que pour la Caravelle qui avoit disparu dans l'après-midi. Mais elle vint augmenter la joie en se montrant le lendemain accompagnée d'une Caravelle Espagnole qu'elle avoit prise de l'autre côté de l'Isle. On y avoit trouvé des lettres qu'elle apportoit de Tercere, & qui donnoient avis au Gouverneur de Saint-Michel, que les Caragues en devoient partir dans peu de jours. Nouvelle satisfaction pour les Aventuriers qui voyoient augmenter leurs espérances. Ils apperçurent dans le jour un petit Vaisseau, auquel ils donnerent la chasse, & dont ils se saisirent vers le soir. Ils y trouverent trente tonneaux du meilleur vin de Madere & quantité d'étoffes de soie & de laine.

 CUMBER-
LAND.

1589.

Le 14 ils aborderent à l'Isle de Flores, dans le seul dessein d'y renouveler leur provision d'eau; mais ne voulant rien devoir qu'à leur courage, ils mirent dans les Chaloupes cent vingt hommes bien armés pour leur rendre ce service. A leur approche les Habitans arborent l'enseigne de paix. On leur rendit le même signal; & le Comte de Cumberland leur fit déclarer que loin de penser à leur nuire, il étoit ami de *Don Antonio* leur Roi, & qu'il ne leur de-

Les Anglois
relâchent
dans l'Isle de
Flores.

CUMB-I-
LAND.

1589.

Ils y ré-
pandent la
frayeur,

mandoit que des rafraîchissemens en échange pour de l'huile, du vin & du poivre qu'il leur offroit. Ils y consentirent volontiers; & les Chaloupes firent ce commerce, tandis que la Flotte jeta l'ancre à quelque distance de l'Isle. Quelques soldats Anglois, curieux de visiter l'Isle, y pénétrèrent l'espace d'un mille au Sud jusqu'à la Ville de *Santa-Cruz* qu'ils trouverent abandonnée par ses Habitans. La crainte leur avoit déjà fait chercher d'autres asiles avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils se souvenoient d'avoir vû brûler leur Ville environ deux ans auparavant, par quelques Vaisseaux de guerre Anglois; & leur situation les exposoit continuellement au même sort. Aussi cette partie de l'Isle est-elle la moins habitée. La qualité du terroir ne contribue peut-être pas moins à la rendre deserte. On n'y voit que des rochers & des montagnes stériles.

Poisson mor-
strueux.

Wright, qui avoit été chargé du commandement d'une Pinace, raconte qu'en retournant le soir vers la Flotte, il fut poursuivi pendant plus d'un mille par un poisson monstrueux qui n'étoit qu'à la longueur d'une picque de la Pinace, & qui s'en approchoit quelquefois jusqu'à la heurter fort rudement.

Ses nageoires, qui paroissoient souvent sur l'eau, n'avoient pas moins de cinq ou six aunes de large, & sa tête étoit d'une grosseur surprenante. Il étoit à craindre qu'il ne renversât la Pinace; & cette raison ne permit point à Wright de l'irriter en tentant de le tuer à coups de fusils & de crocs. Mais il disparut, lorsqu'on fut plus proche du Vaisseau.

Un petit Bâtiment, qui venoit de Tercere à Flores, & qui ne put échapper aux Anglois, leur apprit que les Caragues n'avoient point encore mis à la voile. Cette confirmation d'une nouvelle qui surpassoit toutes leurs espérances, leur fit lever l'ancre dès la même nuit. Ils s'avancerent vers l'Isle de Fyal, dans la double vûe d'augmenter leur butin par la prise des Vaisseaux qu'ils y pourroient trouver, & de couper le passage aux Bâtimens de Saint-Michel ou de Flores, par lesquels ils ne doutoient point que les Gouverneurs de ces deux Isles ne donnassent avis de leur approche à Tercere. Le 27 au soir, ils découvrirent dans la rade de Fyal plusieurs Bâtimens à l'ancre. Les Chaloupes furent aussi-tôt détachées avec les mêmes précautions qui avoient réussi à Saint-Michel. Mais pour assurer le succès de l'entreprise,

CUMBER-
LAND.

1589.

Les Anglois
cherchent les
Caragues
Portugaises.

CUMBER-
LAND.

1589.

Ils atta-
quent plu-
sieurs Vais-
seaux à Fyal.

les Capitaines Lister & Monson reçurent ordre de les soutenir avec deux Caravelles. Le vent qui étoit de terre, ne permit point aux deux Caravelles de s'approcher du rivage aussi près que les Espagnols. L'honneur de l'action étoit réservé aux Chaloupes qui attaquèrent d'abord un Vaisseau de deux cens cinquante tonneaux, monté de quatorze piéces de canon. On combattit l'espace d'une heure; & l'ennemi se défendit vaillamment. Mais deux Esquifs, qui survinrent de la Flotte, acheverent le combat. Les Anglois étant montés à bord d'un côté, les Espagnols sauterent de l'autre, pour gagner la terre à la nage. Il n'y resta que le Capitaine Jean de Palma avec deux ou trois de ses gens. Pendant l'action, l'artillerie du Château avoit joué continuellement sans causer beaucoup de mal aux Anglois. Le Vaisseau se trouva chargé de sucre, de gingembre & de cuirs, arrivés nouvellement de Saint-Jean de Puerto Rico. Après l'avoir mis à couvert, ils retournerent avec la même ardeur pour enlever quelques petits Bâtimens. Il en tomba cinq entre leurs mains; un chargé de cuirs; un autre de dents d'éléphans, de poivre de Guinée, & de peaux de boucs; le troisième de bois

& de poisson sec. Mais avant cette expédition, ils avoient été joints par deux petits Vaisseaux de guerre Anglois, commandés par les Capitaines *Davis* & *Markerbury*.

CUMBER-
LAND.

1589.

Ils se joignent à deux autres Bâtimens Anglois.

Ils s'avancerent le 30 d'Août vers Tercere ; & découvrant l'Isle à neuf ou dix lieues en mer, ils furent surpris d'appercevoir une petite barque qui venoit vers eux dans cet éloignement, sans qu'il parût aucun Vaisseau à qui elle pût appartenir. C'étoient huit Anglois, qui se trouvant prisonniers à Tercere, avoient pris la résolution de risquer leur vie pour gagner la Flotte. Ils n'avoient point d'autre voile qu'un drap de lit, soutenu par un cercle à tonneau, & lié des deux côtés, ni d'autres provisions que ce qu'ils avoient emporté dans leurs poches. On les reçut à bord de la Victoire ; & le Comte de Cumberland apprit d'eux que les Caraques étoient parties depuis huit jours. Le chagrin de perdre une si belle espérance, lui fit naître la pensée de retourner à Fyal, & de surprendre la Ville.

Résolution désespérée de quelques prisonniers.

Cependant il fut arrêté le même jour par des vents contraires, & le lendemain par un calme qui ne lui permit de faire que sept ou huit lieues vers l'Isle

CUMBER-
LAND.

1589.

de Pico. Ce retardement dura jusqu'au dix. Enfin se retrouvant dans la rade de Fyal, il chargea le Capitaine Lister, accompagné d'un Prisonnier Espagnol, d'aller déclarer ses intentions à la Ville. Il laissoit le choix aux Habitans, ou de recevoir paisiblement les Anglois, & de composer avec eux pour leur rançon, ou d'essuyer tous les hazards de la guerre.

Les Anglois
entrepren-
nent de for-
cer Fyal.

Ils répondirent que le serment d'obéissance par lequel ils étoient soumis au Roi d'Espagne, ne leur permettoit pas de se rendre sans s'être défendus. Le Comte fit disposer aussi-tôt toute son artillerie pour battre la Ville, tandis que descendant lui-même à la tête de ses plus braves gens, il s'avança par terre vers la plate-forme, qui étoit la seule fortification de Fyal. Il découvrit sur une colline quelques Compagnies de cavalerie & d'infanterie. Une autre troupe de gens à pied se montra dans une vallée; & deux Compagnies sortant de la Ville, enseignes déployées, marchèrent quelque tems avec l'apparence de vouloir tenter le combat. Mais effrayées sans doute par le nombre, elles gagnèrent bien-tôt la campagne. Les Anglois s'approchèrent de la plate-forme, malgré le feu de quelques pieces

de canon, qui ne leur tuerent pas un seul homme. Ils trouverent les portes de la Ville fermées ; mais la Garde ayant pris la fuite, & la plate-forme n'étant pas mieux défendue, ils escalerent les murs sans la moindre résistance. Leur artillerie, qui n'avoit pas cessé de battre la Ville pendant leur marche, cessa lorsqu'elle eut apperçu la croix rouge d'Angleterre sur la plate-forme.

CUMBER-
LAND.1589⁶

Ils se saisirent de la Ville de Fyal.

Le Comte de Cumberband, se voyant maître de la Place à si peu de frais, défendit le pillage à ses gens, & mit une Garde aux Eglises, & aux Communautés Religieuses. Mais le Soldat échauffé respecta peu ses ordres. Toute la Ville essuya les dernières violences de la guerre, & les Anglois transporterent sur leurs Vaisseaux jusqu'aux meubles des maisons. Leur fureur ayant voulu s'étendre à la Campagne, ils furent maltraités dans quelques endroits par les Habitans.

Ils la sacco-
rent.

Fyal est la Capitale de l'Isle du même nom. Elle est située directement vis-à-vis la haute montagne de l'Isle de *Pico*, qui n'en est séparée que par deux ou trois lieues de mer. A l'Ouest-Nord-Ouest, elle contient environ trois cens familles. Les maisons y sont fort belles,

Situation
de cette place.

CUMBER-
LAND.

1589.

& bâties de pierre. Elles ont toutes une citerne & un jardin. Le raisin & le tabac sont les principales productions de l'Isle; mais elle a toutes sortes d'excellens fruits & de bois aromatiques. Le bois de cédre y sert à brûler & à bâtir.

Il y a dans la Ville un Couvent de Franciscains qui est fort nombreux, mais où le goût de sçavoir est si mal établi, qu'il ne s'y trouvoit pas un seul Religieux qui sçût parler la langue Latine.

Rançon que
les Anglois
exigent.

Les Anglois demeurèrent dans l'Isle; depuis le Mercredi, jusqu'au soir du Samedi; & ne se contentant point du pillage qu'ils avoient fait de la Ville, ils en exigèrent deux mille ducats, qui furent payés de l'argenterie des Eglises. De cinquante-huit pieces de canon qu'ils trouverent sur la plate-forme & dans les autres postes, ils en emporterent cinquante. Ensuite ayant détruit la plate forme, ils retournerent à bord. Mais le Comte de Cumberland ne voulut point quitter l'Isle, sans avoir adouci par ses politesses les justes sujets de haine qu'il laissoit aux Habitans. Il fit inviter à diner sur sa Flotte tous ceux qui voudroient accepter cette invitation, n'en exceptant que le Gouverneur *Diego Gomez*, parce qu'il n'avoit

voulu paroître que pour regler la rançon de la Ville. Personne ne marqua d'empressement pour cette Fête, & la plûpart des Habitans la regarderent comme une insulte. Cependant il s'en trouva quatre, qui ne firent pas difficulté de se rendre à bord de la Victoire, où le Comte les traita magnifiquement, au bruit du canon & des instrumens de guerre. Il leur donna une lettre signée de sa main, par laquelle il prioit tous les Commandans Anglois, qui pourroient aborder à l'Isle de Fyal, de ne pas causer de nouveaux chagrins aux Habitans, & de n'exiger d'eux que de l'eau fraîche & des vivres.

Pendant le séjour que les Anglois avoient fait à Fyal, ils avoient exercé les droits de la victoire jusqu'à visiter les prisons, pour connoître à quel titre plusieurs misérables s'y trouvoient renfermés. Ils y laisserent ceux qui étoient coupables de quelques crimes odieux : mais entre ceux à qui ils rendirent la liberté, & qu'ils emmenerent même avec eux, ils traiterent avec distinction un Domestique du Roi Dom Antoine, qui avoit été transporté à Fyal de l'Isle de San-Jago, & qui se trouvoit parent d'un Marchand Espagnol établi à Londres. On ne lui reprochoit point

CUMBER
LAND.

1589

Plaisante fa-
veur qu'il ac-
corde à la
Ville.

Prisonniers
à qui ils ren-
dent la liber-
té.

CUMBER-
LAND.

1589.

d'autre crime que d'avoir servi trop fidèlement son Maître. Diego Gomez croyoit faire sa cour au Roi d'Espagne par cette affectation de zele, sur-tout dans un tems où l'inclination de tous les Habitans de ces Isles s'étoit déclarée pour Dom Antoine. Le Comte de Cumberland apprit du Prisonnier plusieurs circonstances de la fuite & de la situation de ce malheureux Prince.

Le mauvais
tems les arrê-
te à Fyal.

Les vents d'Ouest Sud-Ouest, qui sont furieux dans cette saison, firent la Flotte Angloise de demeurer à l'ancre jusqu'au premier d'Octobre. Dans cet intervalle, ils descendirent librement au rivage, & les Habitans s'accoutumerent à les y souffrir. Le Comte ayant défendu sous les plus rigoureuses peines, que les hostilités fussent poussées plus loin, il s'établit une sorte de commerce entre la Flotte & la Ville. Les Anglois payoient argent comptant le vin, les viandes, & les autres rafraîchissemens dont ils avoient besoin; & les Habitans leur apportoit volontiers des secours dont ils recevoient fidèlement le prix. Une tempête furieuse vint arracher enfin les Vaisseaux Anglois de dessus leurs ancrs. Le Comte eut beaucoup d'embarras à rassembler sa Flotte dispersée. Il les retrouva néan-

moins sans aucune perte à la hauteur de Tercere, vis-à-vis le Promontoire de *Brazil*, qui est proche d'*Angra*, Ville principale de cette Isle.

CUMBER-
LAND.

1589.

La crainte qu'il eut apparemment de trouver trop de résistance à Tercere, lui fit prendre le parti de s'approcher de *Graciosa*, où il envoya le Capitaine Lister, avec ordre d'y demander seulement des vivres & de l'eau, & d'assurer les Habitans qu'il ne pensoit point à leur nuire. Mais ils répondirent qu'ils ne pouvoient rien accorder sans avoir consulté leur Gouverneur, qui étoit à quelque distance du lieu. Ce refus irrita si vivement le Comte, qu'il fit avancer aussi-tôt deux Vaisseaux de sa Flotte, accompagnés de toutes les Chaloupes. Il comptoit que dans une attaque si brusque, ses gens devoient trouver peu de résistance. Mais ils furent surpris d'être reçus avec une volée de canon, qui emporta un de leurs mâts, & qui leur tua plusieurs hommes. Ils virent en même-tems sur la Côte quelques Compagnies d'Infanterie, qui les attendoient d'un air ferme; & lorsqu'ils entreprirent de débarquer avec les Chaloupes, le rivage ne leur offrit point un seul endroit d'où elles pussent approcher sans péril. Le feu de l'artillerie

Il s'attaquent
l'Isle de Gra-
ciosa, & sont
repoussés.

CUMBER-
LAND.

1589.

continuant d'incommoder beaucoup les deux Vaisseaux, ils furent obligés vers le soir de rejoindre la Flotte, avec des nouvelles fort opposées à l'espérance du Comte.

Ils veulent
renouveler
leur attaque.

Il se prépara pendant toute la nuit à renouveler son attaque le jour suivant. Dès la pointe du jour, il se mit en mouvement avec toute la Flotte. Mais le vent lui devint contraire jusqu'au milieu de l'après-midi; & lorsqu'il se fut approché de la Ville, il ne trouva point de fond commode pour y jeter l'ancre. La disposition des Côtes ne lui permettant pas non plus de hazarder un débarquement, il revint au parti d'envoyer Lister, pour recevoir la réponse que les Habitans avoient fait espérer de leur Gouverneur. Ils l'assurèrent en effet, que loin de souhaiter la guerre, ils étoient disposés à traiter les Anglois avec amitié: que le premier coup de canon qu'ils avoient tiré à l'approche des deux Vaisseaux, avoit été à poudre seule, pour avertir leurs Gardes-Côtes, de se tenir prêts à tout événement; & que l'artillerie Angloise ayant répondu plus sérieusement, le combat s'étoit engagé contre leurs intentions: qu'ils demandoient encore jusqu'au lendemain, pour attendre les ordres du Gou-

verneur, & qu'ils promettoient de les faire porter eux-mêmes à la Flotte. Sur cette réponse, le Comte alla jeter l'ancre au-dessus de l'Isle. Le jour suivant il vit arriver une Barque, avec trois des principaux Habitans, qui portoient l'enseigne de la paix. Ils apportoit le consentement du Gouverneur pour les vivres nécessaires à la Flotte; mais ils en excluient l'eau, parce que l'Isle en manquoit pour elle-même, & qu'elle pouvoit fournir plus aisément deux tonneaux de vin qu'un seul d'eau fraîche. Ils exigèrent aussi que les Anglois ne débarquassent point, en promettant de faire transporter sur la Flotte toutes les provisions dont on seroit convenu.

Tandis que ce traité s'exécutoit, il arriva un Vaisseau Anglois nommé le *Weïmouth*, qui avoit pris peu de jours auparavant un Bâtiment Espagnol estimé seize mille livres sterling. Il avoit appris de ses Prisonniers, que la Flotte des Indes Occidentales étoit en mer, & qu'elle ne pouvoit tarder long-tems à paroître. Le Comte de Cumberland, partagé entre l'espérance & la crainte, voulut se faire confirmer cette nouvelle par la bouche même des Espagnols. Il fit passer sur son bord le Capitaine,

CUMBER-
LAND.

1589.

Ils compo-
sent avec les
habitans.Jonction
d'un autre
Vaisseau An-
glois, & nou-
velles qu'il
apporte.

CUNIELR-
LAND.

1589.

Artifice de
Espagnols.

qui se nommoit *Pertingas* ; mais se défiant d'un seul témoignage, il voulut interroger séparément le Pilote, & quelques-uns des principaux Matelots. En effet, après avoir entendu de *Pertingas* ce qu'il venoit d'apprendre du Capitaine Anglois, il fut surpris de ne pas trouver de conformité entre son récit & celui du Pilote. Cette différence lui fit comprendre que les Espagnols s'étoient accordés à le tromper, sans avoir eu la précaution de convenir ensemble sur le détail de leurs informations. *Pertingas* lui parloit de la Flotte des Indes, comme d'une proie presque assurée ; & faisoit même entendre, que dans le chagrin de sa perte, il n'étoit pas fâché que d'autres Marchands de sa Nation partageassent son malheur. Au contraire le Pilote s'efforçoit de relever les forces de la Flotte Espagnole, & menaçoit les Anglois de sa rencontre. Le dernier de ces deux récits parut le plus sincere ; & le Comte jugea que *Pertingas* cherchoit à l'abuser, dans l'espérance d'un combat desavantageux pour les Anglois, qui le remettroit peut-être en possession de son Vaisseau. Cependant ne pouvant douter que l'un ou l'autre du moins, ne fût coupable d'imposture, il donna ordre qu'ils fussent

mis tous deux à la question. C'étoit une menace qu'il n'avoit dessein, si l'on en croit l'Auteur, de faire servir qu'à se procurer un éclaircissement d'importance. Elle eut cet effet sur le Capitaine Espagnol. Il fit des aveux si semblables à ceux du Pilote, que le Comte y crut reconnoître le langage de la vérité; & ne voulant point exposer un butin aussi riche que le sien, aux hazards d'un combat trop inégal, il résolut, non de fuir la Flotte, mais d'éviter sa rencontre, & de la suivre à quelque distance, pour lui enlever peut-être quelque Vaisseau plus lent que les autres.

Après avoir renouvelé ses provisions à Graciosa, il continua d'errer quelque tems entre les mêmes Isles. Le 4 d'Octobre, il prit un Vaisseau de Saint-Malo, qui revenoit de Terre-Neuve, chargé de poisson, & qui ayant été si maltraité par la tempête, qu'il avoit été forcé de couper son grand mâ, venoit à Graciosa pour s'y radouber. Il en tira les principaux Matelots pour remplacer ceux qu'il chargea de le conduire en Angleterre. Trois jours après, un coup de vent qui le rapprocha de Tercere, lui fit découvrir, à quatre ou cinq lieues en mer, vingt voiles, dont

CUMBER-
LAND.

1589.

Où leur ar-
ra h: la véri-
té par la
crainte.

La Flotte
Espagnole
paroît, & sert
à l'évasion
d'un Vaisseau
Français.

CUMBER-
LAND.

1589.

la Flotte Espagnole étoit composée. Ayant continué de les observer, il les vit entrer dans le Port d'*Angra*. Mais cette attention lui couta la perte du Vaisseau François, qui ne s'étoit point encore séparé des siens. Les Matelots qu'il avoit tirés de ce Bâtiment, abusèrent de la liberté qu'on leur laissoit d'y visiter leurs amis, pour s'en rendre maître, & pour s'éloigner dans l'obscurité. Le Comte, occupé d'un objet plus important, négligea de les poursuivre.

Il ne pensoit point à se présenter aux Espagnols, dont ses propres yeux lui avoient appris les forces; car de leurs vingt voiles, huit étoient des Vaisseaux de guerre, qui servoient d'escorte à douze Galions richement chargés. Mais ayant recours à l'artifice, il envoya une Pinace sur la Côte de Tercere, avec ordre de se tenir cachée au long du rivage, & de le rejoindre promptement au départ de la Flotte. La Pinace revint quelques jours après: elle avoit vû les Espagnols plier leurs voiles, & baisser leurs mâts; ce qui lui avoit fait conclure que sur les informations qu'ils avoient reçues à Tercere, ils ne vouloient point s'exposer à la rencontre des Anglois, & qu'ils étoient résolus de se
tenir

Ruse des
Anglois pour
surprendre
les Elpa-
gnols.

tenir à couvert dans le Port d'Angra. CUMBER-
LAND.
1589.

Le nombre des Prisonniers, joint à celui de ses propres gens, le mettant souvent dans la nécessité de renouveler ses provisions, il se rendit à la Baye de *Saint-Michel*, où il comptoit de se procurer de l'eau & des vivres. Il n'y fut pas mieux reçu que dans celle de *Villa Franca*, où il se présenta successivement. Mais il trouva dans celle-ci trois Bâtimens Ecoffois, auxquels il enleva cinq ou six tonneaux de vin, & quelques barils d'eau. Ce secours étoit fort éloigné de lui suffire. Il envoya une barque longue au rivage, vers l'embouchure d'un torrent qui se déchargeoit dans la Baye; mais les Habitans s'y firent voir au nombre d'environ deux cens; & les Anglois de la Barque après avoir inutilement épuisé leur poudre, revinrent sans avoir osé descendre. Toutes les autres parties de la Côte ne paroissant pas plus sûres, le Comte fit tourner les voiles vers *Sainte-Marie*, où il étoit informé qu'on étoit moins capable de lui résister, & prit la résolution de retourner de-là vers les Côtes d'Espagne.

Les Capitaines *Lifter* & *Preston* furent
Tome III. C

CUMBER-
LAND.

1598.

Attaque qui
réussit mal
aux Anglois.

envoyés dans une Pinace , & dans la Chaloupe de la Victoire, avec cinquante ou soixante Soldats pour demander honnêtement aux Insulaires la permission de prendre de l'eau & d'acheter des vivres. Mais le desir du pillage , qui animoit tous ces Avanturiers , leur fit oublier leur commission à la vûe de deux Vaisseaux qu'ils apperçurent à l'ancre fort près de la Ville. Ils sentirent redoubler leur ardeur en voyant plusieurs personnes nues , qui travailloient à tirer ces deux Bâtimens à sec , & l'agitation de quantité d'autres Habitans , qui sembloient se préparer à se défendre. Lister , ne doutant point qu'on ne le reçût fort mal , rompit aussi-tôt toutes mesures. Il donna ordre à ses trompettes de sonner l'attaque , & les Anglois des deux Bâtimens firent brusquement leur décharge. La maniere dont on leur répondit , fit connoître aux deux Capitaines qu'ils étoient attendus. Ils eurent deux hommes de tués , & seize blessés de ce premier feu ; ce qui ne les empêcha point de monter comme autant de furieux sur les deux Vaisseaux , & d'en chasser quelques Espagnols qui gagnèrent la terre à la nage. Ils comptoient d'emmener ces deux prises , malgré les coups qui tomboient sur eux de toutes

parts. Mais un des Vaisseaux se trouvoit déjà si engagé dans le sable , qu'ils furent obligés de l'abandonner. Ils se retirèrent avec l'autre & leurs propres Bâtimens , sur lesquels ils continuerent d'essuyer une grêle de balles , qui leur tuèrent encore huit hommes ; & dans leur retraite même , ils reçurent , de la batterie de la Ville , un boulet qui perça leur prise. Ce Vaisseau étoit arrivé nouvellement du Brésil , avec sa cargaison de sucre.

Le Comte reconnut , à cette vigoureuse défense , qu'il avoit été trompé par ses informations. Cependant le besoin d'eau se faisoit sentir particulièrement sur son propre bord. Il résolut de s'approcher , pendant la nuit , de l'Isle de Saint-Georges , où la pauvreté des Habitans ne devoit pas faire soupçonner qu'il pensât au pillage , & d'aborder , avec sa Chaloupe , dès la pointe du jour , avant qu'ils fussent préparés à le recevoir. Cette ruse lui réussit pour six tonnes d'eau ; mais les Habitans , qui n'étoient pas moins soupçonneux ni moins armés , pour être pauvres , furent bien-tôt rassemblés , au premier bruit d'une descente sur leurs Côtes ; & les Anglois de la Chaloupe ne se sauvèrent qu'avec peine. Toutes ces difficul-

CUMBER-
LAND.

1509.

Besoin d'eau
qui les porte
à la révolte.

CUMBER-
LAND.

1589.

Le Comte de
Cumberland
les fait ren-
trer dans leur
devoir.

tés se joignant avec le desir qu'ils avoient de retourner dans leur patrie, ils commencerent à se plaindre du Comte, dont l'avidité ne se proposoit pas de bornes, & qui ne leur faisoit chercher de l'eau avec tant de risques, que pour les engager dans de nouvelles fatigues sur les Côtes d'Espagne. N'étoit-il pas tems de tirer quelque fruit des richesses qu'on avoit amassées, & d'aller prendre un peu de repos dans les plaisirs de l'Angleterre ? Le Comte de Cumberland sentit l'effet de ces murmures par la résistance qu'il trouva bien-tôt à ses ordres. En vain pressa-t-il les mêmes Soldats de retourner, pendant la nuit, au ruisseau qu'ils devoient connoître, & dont il n'y avoit pas d'apparence que les bords fussent gardés dans les ténèbres. Il s'en trouva d'assez hardis pour lui répondre, qu'on avoit assez d'eau jusqu'en Angleterre. Dans la résolution où il étoit de n'y pas retourner si-tôt, il ne trouva point d'autre remede à ces commencemens de sédition, que d'assembler tous les Officiers de la Flotte, & de leur proposer son dessein. Il feignit de les consulter ; mais il donna tant de force à ses exhortations & à ses motifs, que les ayant fait entrer dans toutes ses idées, il ne

resta plus qu'à trouver le moyen de suppléer au défaut des provisions. Comme il n'y avoit point d'espérance de forcer les Isles à la vûe de la Flotte Espagnole, & que sa nouvelle course ne devoit pas être d'une longueur infinie, il demanda le consentement de l'Assemblée pour réduire tout le monde à la moitié de la subsistance ordinaire, n'exceptant que les malades, & promettant de donner l'exemple. Personne n'ayant osé le contredire, le résultat du conseil fut aussi-tôt publié sur toute la Flotte. On se détermina le 31, à renvoyer en Angleterre le Mog, auquel il s'étoit fait plusieurs voies d'eau, avec la prise du Brésil; & le Capitaine Monson passa sur la Victoire. Le Comte de Cumberland profita de cette occasion pour se défaire non-seulement de la plûpart des blessés & des malades, mais encore de quelques mutins dont il appréhendoit les intrigues.

On mit ensuite à la voile pour les Côtes d'Espagne, avec un vent plus favorable qu'on ne l'avoit encore eu depuis le commencement du voyage. Le troisième jour on apperçut un Vaisseau, qui s'avançoit pesamment, quoiqu'à pleines voiles, devant la Flotte Angloise. Il fut pris sans résistance. C'é-

CUMBER-
LAND.

1589.

A quoi le
besoin d'eau
les réduit.Ils tournent
vers les Côtes
d'Espagne, &
prennent un
Vaisseau.

CUMBER-
LAND.

1589.

toit un Portugais de 120 tonneaux, qui revenoit de Fernanbuck au Brésil, chargé de quatre cens caisses de sucre, & de cinquante quintaux de bois de Brésil. On le joignit au 29 degré de Latitude, environ deux cens lieues à l'Ouest de Lisbonne. Le Capitaine Breston fut nommé pour le conduire, avec quelques Matelots & quelques Soldats de la Flotte, qui furent remplacés par autant de Portugais. On apprit d'eux qu'ils avoient vû le même jour une autre Bâtiment qui tenoit la même course. Le Capitaine David fut commandé avec deux Vaisseaux, pour lui donner la chasse. Il le poursuivit pendant vingt-quatre heures, sans le pouvoir découvrir; mais l'ayant apperçu le troisiéme jour, il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. C'étoit encore un Portugais du Brésil, chargé de sucre & de bois. Tandis qu'on faisoit l'échange de l'Equipage, le Comte de Cumberland parut avec le reste de la Flotte; & par une faveur singuliere de la fortune, on apperçut dans le même moment un Vaisseau de quatre cens tonneaux, qui auroit causé de l'embarras, par sa résolution, au Capitaine David. Il étoit bien armé; & se tenant déjà prêt à combattre, il s'étoit fait un mur si épais de ses

Ils prennent
un autre Vais-
seau Portu-
gais.

cuirs , qui étoient sa principale cargaison , qu'il auroit été à couvert du moufquet ; mais il perdit courage à la vûe de la Flotte. Il venoit de S. Jean d'Ulua au Mexique ; sa charge étoit d'environ mille cuirs , six quintaux de cochenille , plusieurs caisses de sucre , quantité de porcelaine de la Chine , & quelques lingots d'argent. Le Capitaine , homme d'esprit & de courage , déclara qu'il étoit Italien , & qu'il avoit , pour sa part , la valeur de vingt-cinq mille ducats sur son bord. Il fut transporté sur la Victoire avec une partie de ses gens , & le Capitaine Lister prit possession de son Vaisseau avec le même nombre de Soldats Anglois.

BIRD & NEW-
TON.

1589.

Sa cargai-
son.

Ces trois prises , & l'embarras de conduire tant de Prisonniers Portugais , Espagnols & François , firent abandonner au Comte de Cumberland le projet d'aller tenter quelque descente , ou croiser sur les Côtes d'Espagne. Il avoit acquis assez de richesses pour s'assurer une situation brillante en Angleterre , & pour récompenser libéralement tous ceux qui l'avoient suivi. L'avidité du gain n'est pas toujours insatiable. Il prit la résolution de retourner à Londres. Cette nouvelle fut reçue avec de grandes acclamations sur toute la Flotte. Pour

Motifs qui
font retour-
ner le Comte
en Anglater-
re.

CUMBER-
LAND.

1589.

Il prend un
Vaisseau de la
Flotte Espa-
gnole,

comble de joie, on prit vers le 39 degré, à la distance d'environ quarante-six lieues du Rocher de Lisbonne, un des vingt Vaisseaux de la Flotte Espagnole, qu'on croyoit toute entiere au Port d'Angra. C'étoit un Marchand particulier, qui, dans l'impatience de se voir retenu à Tercere, & s'imaginant avec assez de vraisemblance que les Anglois occupés d'un plus grand objet ne s'appercevroient point de son départ, avoit pris au Sud de l'Isle, pour hâter son retour en Espagne. Il étoit chargé des plus précieuses marchandises de l'Amérique. Dans son chagrin, il marqua de la surprise au Comte, de le voir en si bon ordre avec toute sa Flotte. L'Amiral Espagnol ne s'étoit point arrêté au Port d'Angra dans l'intention d'y demeurer oisif. Tandis que les Anglois étoient errans entre les Isles, il avoit fait radoubber les quatre meilleurs de ses Vaisseaux de guerre, sur chacun desquels il avoit mis deux cens hommes; & son dessein étoit d'attaquer le Comte de Cumberland pendant la nuit, en allant droit à l'abordage: mais la Flotte Angloise étoit partie avant qu'il eût fini ses préparatifs.

Il ne manquoit rien à la satisfaction des Anglois. Le vent continuoit d'être.

favorable ; & dans la confiance de revoir bien tôt les Côtes d'Angleterre , chacun s'occupoit déjà du bonheur qu'il espéroit pendant l'Hyver : mais ils étoient condamnés à le passer plus tristement. Le vent changea presque tout d'un coup à l'Est , c'est-à-dire , qu'il devint le plus contraire de tous ceux que la Flotte avoit à redouter. Dans l'impossibilité de gagner aucune partie de l'Angleterre , on fut obligé de diminuer les subsistances , & sur-tout la portion d'eau , qui étoit déjà réduite à la moitié. On n'en accorda plus qu'une demi-pinte par tête , encore commençoit-elle à se corrompre. Cette situation même étoit heureuse , en comparaison de celle qui suivit bien-tôt. De la demi-pinte , on fut réduit au quart. Enfin , l'eau manquant tout-à-fait , on ne vit point d'autre ressource que de relâcher en Irlande ; mais lorsqu'on espéroit d'en approcher , on fut poussé si loin à l'Ouest , qu'il fallut prendre le parti de lutter contre les flots , pour attendre le moyen de gagner l'Angleterre ou l'Irlande. La boisson dans cet intervalle consistoit dans quelques cuillerées de vinaigre , qu'on distribuoit chaque jour. Il restoit quelques tonneaux de vin ; mais la crainte d'en manquer aussi , ne permet-

CUMBER-
LAND.

1589.

Extrémité
où les An-
glois sont ré-
duits à leur
retour.

CUMBER-
LAND.

1589.

Detail de
leur misere.

toit d'en donner qu'une fois en deux jours, dans la même mesure, c'est-à-dire par cuillerées.

Cette fâcheuse extrémité dura quinze jours, sans autre adoucissement que celui de quelque grêle, & de quelques petites pluies, qu'on s'efforçoit de recueillir avec une ardeur incroyable. On tendoit les draps, les serviettes, en tenant soigneusement les quatre coins, & mettant au milieu quelque poids, pour recevoir ce précieux secours avec plus d'abondance. On léchoit jusqu'à la moindre goutte qui resloit sur les ponts, on suçoit les voiles; le Matelot qui, par son adresse, avoit pû ramasser une cruche d'eau, étoit caressé, supplié, & faisoit envie à ses Officiers mêmes. Ceux qui ne trouvoient point à se désaltérer, mettoient dans leur bouche des balles de plomb, dont ils ressentoient quelque soulagement; plusieurs en avalèrent: mais le remede d'un jour n'étoit qu'une consolation passagere, puisque le même mal ne manquoit pas de se renouveler le lendemain. On n'entendoit de tous côtés que des invocations & des cris. Les Malades étoient encore plus à plaindre. Il en mouroit quelques-uns chaque jour; & la Flotte n'avoit pas perdu tant de monde dans

toutes ses expéditions , qu'il en périt dans cette funeste aventure.

CUMBER-
LAND.

Le second jour de Décembre fut un jour de Fête pour tant de Malheureux.

1589.

Il tomba une pluie fort abondante ; & l'expérience ayant appris les meilleurs méthodes pour la recueillir , on en fit une petite provision qui s'étendit jusqu'au lendemain. On trouva même le moyen de purifier celle qui s'étoit salie sur les ponts , & de la rendre agréable , en y mêlant quelques morceaux de sucre. Mais tandis qu'on s'applaudissoit de cette faveur du Ciel , on tomba dans d'autres périls. Une affreuse tempête fit voir la mort sous des faces encore plus terribles. Des Matelots qui servoient depuis vingt ans , protestèrent qu'ils n'avoient jamais vû la Mer si furieuse , & s'engagerent par des sermens redoutables à n'y retourner jamais. Il ne restoit pas une voile entiere. Les Vaisseaux s'entreheurtoient souvent avec un horrible fracas. L'agitation sembloit venir autant du fond des flots , que de la fureur du vent. Il s'étoit fait tant de voies d'eau à la Victoire , que les pompes ne suffisoient plus pour soulager ce grand Bâtiment. Il avoit toujours surpassé la Mer de 20 pieds ; mais s'affaïssant à vue d'œil , ses bords étoient pres-

Il est réduit à recueillir la pluie.

Tempête
a fureur ,
comble de
tant de maux.

CUMBER
LAND

1189.

qu'à fleur d'eau , & l'on ne s'attendoit plus qu'à le voir abîmer tout d'un coup. Le Comte de Cumberland , qui ne pouvoit se déguiser le péril , avoit été vingt fois sur le point de faire jeter sa cargaison dans la Mer ; & ce triste remede commençoit à devenir si nécessaire qu'il s'y étoit enfin déterminé , lorsque le calme lui donna le tems de respirer. Il fut obligé de mettre la main lui même au travail , pour vuider l'eau qui avoit prévalu de tous côtés. Ce soin & celui des réparations l'occupèrent pendant deux jours. La Flotte se rassembla dans cet intervalle ; & le Ciel permit , par pitié pour tant de misérables , qu'il passât deux Vaisseaux Anglois , qui partagerent avec eux l'eau & le vin qu'ils avoient de reste à la fin d'une longue navigation. Ce foible secours ne les auroit pas soulagés long-tems , si vingt-quatre heures après , ils n'eussent tiré parti des débris de leurs voiles , pour se servir d'un vent qui les fit tomber sur la Côte d'Irlande.

Les Anglois
arrivent en
Irlande.

Ils jetterent l'ancre assez près de Saint-Kelmes , dans un lieu couvert , d'où ils envoyèrent sonder le rivage , avec le dessein d'aborder au premier lieu dont ils pourroient s'approcher. Mais il ne s'en trouva point d'assez sûr , & les Cha-

loupes mêmes furent exposées à quelque péril. Il fallut tourner vers le Port de *Ventre*, au risque d'être repoussés en Mer dans ce dangereux passage. Cependant on surmonta heureusement les difficultés ; & le soir du même jour, toute la Flotte entra dans le Port. Le Comte de Cumberland, pour éviter les désordres qu'il craignoit de tant de gens affamés, défendit sous de rigoureuses peines, que les Matelots & les Soldats quittassent leur bord. Il descendit le premier dans sa Chaloupe ; & , par les soins qu'il prit aussi-tôt, l'abondance régna deux heures après sur chaque Vaisseau. Il avoit souffert lui-même autant que le moindre Matelot. Un pot d'eau fraîche, que ses gens lui conservoient, ayant été brisé pendant la tempête, il avoit senti les plus cruelles extrémités de la soif. Sa propre expérience lui fit comprendre ce qu'il devoit à tant de gens, qui ne s'étoient exposés à ces excès de misère, que pour le suivre. Il ne ménagea rien pour leur faire oublier leurs peines. Tout ce que le Canton avoit de meilleur en alimens & en liqueurs de toute espèce, fut prodigué sur la Flotte. La nuit fut un festin continu ; & le sommeil qui succéda au plaisir de boire & de manger, fut si pro-

CUMBER-
LAND.

1589.

Le Comte-
voit partagé
à misère
omnibus,

Rafratchisse-
mens qu'il
procure à ses
gens.

CUMBER-
LAND.

1589.

fond, que pendant tout le jour suivant, la Flotte parut immobile & comme abandonnée.

On fit ensuite transporter les Malades à *Dingenacush* ou *Dingle Trough*, qui est à trois lieues de Ventrehaven. Le Comte y fit venir à grands frais tous les Chirugiens de cette Province de l'Irlande. Il n'y eut presque personne qui ne crût avoir besoin de se faire tirer du sang ; & jamais la Chirurgie n'eut tant d'exercice en peu de jours. Les Irlandois de ce Canton jouent presque tous de la harpe ; le Comte les paya libéralement, pour venir soulager ses Malades, & réjouir les autres par le son de cet instrument.

Ville de
Dingenacush.

Sa situation
& ses propriétés.

Dingenacush est la principale Ville de la Province. Elle consiste dans une grande rue, qui en a des deux côtés quelques petites, avec une porte à chaque bout, & un Château qui paroît avoir été capable de défense. Les maisons pourroient devenir autant de Forts dans le besoin : car elles sont bâties de grosses pierres, qui en rendent les murs fort épais ; & les fenêtres sont si étroites, qu'avec cette épaisseur, elles donnent peu de jour. Dans un siège que la Ville soutint autrefois contre le Comte de Desmond, tous les édifices furent

brûlés , à la reserve de quatre maisons où les Habitans se fortifierent , & firent une défense sans exemple. Ils y furent réduits à manger jusqu'aux cadavres de leurs morts ; & ce ne fut que la faim qui les contraignit de se rendre. Quoique la Ville ait été rebâtie , il y reste un grand nombre de mazes , qui rendent encore témoignage à cet événement. Les maisons y sont sans cheminées , parce qu'on n'y brûle que de la tourbe ; mais cette raison n'empêche point que la fumée n'y soit fort incommode. Le Canton n'a point de bois , ni aucune sorte de terre qui puisse servir de mortier ou de ciment ; ce qui fait que les édifices n'y sont composés que de grosses pierres , placées sans liaison l'une au-dessus de l'autre. Mais aussi la pierre y est en si grande abondance , que les Habitans l'emploient , au lieu de hayes , pour entourer leurs champs ; de sorte qu'avec une meilleure forme , elle leur feroit les plus beaux murs du monde. Elle se trouve sous la première couche de terre , à si peu de profondeur , qu'il doit paroître étonnant que l'herbe , les légumes & le bled même puisse croître si bien dans un terrain de cette nature. Cependant avec un peu de culture on en tire une récolte

CUMBLER-
LAND.

1589.

Pratiques
singulieres
d'un Canton
d'Irlande.

assez abondante. Les Bestiaux s'y engraisent, presque sans soin; & l'Angleterre n'a point de Provinces où les moutons soient meilleurs, ni en plus grand nombre. Ce qui manque aux Habitans, est l'industrie & le goût du travail. Le peuple est naturellement si paresseux, que sa prévoyance ne s'étend jamais d'une semaine à l'autre. L'argent est fort rare dans le Pays, parce qu'il n'y est presque d'aucun usage. Cependant il s'y trouve des Mines d'alun, d'étain, de cuivre, de fer, & quantités d'autres biens qui pourroient faire le fond d'un riche commerce. La paresse des Habitans n'empêche pas qu'ils ne soient robustes, hardis & capables de toutes sortes de fatigues dans les occasions où la nécessité les y force : cette disposition leur vient de l'enfance, qui est presque aussi dure parmi eux, que dans les Pays les plus sauvages de l'Amérique. Au milieu de l'Hyver, ils laissent les enfans nue tête & nuds pieds, le corps à peine couvert d'un mauvais drapeau, dont les deux bouts se joignent sur l'estomac sans aucune forme. Une preuve de leur hardiesse, c'est qu'ils sont sans cloches, sans tambours, sans trompettes; & qu'étant prêts à tout événement, ils ne paroissent connoître aucun

péril. Ils donnent à leur principal Officier le nom de leur Souverain ; & son emploi ne répond néanmoins qu'à l'Office de Maire. Ce Souverain ne marche jamais sans être accompagné de Sergens, & précédé par des Maces. La cérémonie de son installation se fait dans une des quatre maisons qui servit autrefois de Fort contre le Comte de Desmond, & que cet événement a comme consacrée. Il n'y a rien dans la Religion du Pays qui la distingue de celle d'Angleterre, excepté que les Prières publiques s'y font en Latin, quoiqu'elles soient au fond les mêmes que celles de l'Eglise Anglicane. Le Baptême s'y donne aussi dans les mêmes termes ; mais le Ministre plonge l'enfant dans l'eau par les deux extrémités du corps ; d'abord par le bas, jusqu'à la cheville des pieds ; ensuite par la tête, jusqu'aux oreilles ; & l'Hyver ne dispense point de cette cérémonie.

CUMBER-
LAND.

1589.

Cérémonie
du Batême.

Après avoir pris jusqu'au 20 de Décembre pour réparer ses Vaisseaux, & rétablir tous ses gens, le Comte de Cumberland se disposoit à remettre en Mer, lorsque le Chevalier Edouard Dennie, Gentilhomme de la Province, accompagné de sa femme & de ses

Affaire du
Chevalier
Dennie.

CUMBER-
LAND.

1589.

deux fils, vint lui demander le passage sur son Vaisseau jusqu'à Londres. C'étoit une faveur fort simple. Cependant on fut surpris que toute une famille de ce rang quittât l'Irlande avec si peu de préparation. Le mystere de ce voyage fut bientôt éclairci. Le Chevalier *Dennie* étoit proche parent du Capitaine Lister, un des plus braves Officiers du Comte de Cumberland, & qui commandoit après lui sur la Flotte. Depuis peu de jours Lister étoit parti avec son Vaisseau, par l'ordre du Comte, pour se rendre d'avance à Plymouth, où la Flotte devoit relâcher ; mais après avoir échappé à tant de dangers, il

Le Capitaine Lister périroit sur la Côte de Cornwall.

avoit eu le malheur de faire naufrage près d'*Als Efferne* en Cornwall. Il s'étoit noyé avec tout l'Equipage, dont il ne s'étoit sauvé que trois Anglois & trois Espagnols. Le Chevalier François Godolphin, dont les Terres étoient sur cette Côte, avoit recueilli les débris du Vaisseau, avec la meilleure partie de la cargaison ; & connoissant M. *Dennie* pour le principal héritier de Lister, il l'avoit informé aussi tôt de cette triste aventure, en lui conseillant de ne pas se remettre de ses droits au Comte de Cumberland, qui s'en attribueroit peut-être aussi sur une succession de

cette nature , mais d'aller faire valoir ses prétentions en Angleterre. Le Comte n'eut pas plutôt appris par d'autres voies la mort de son Capitaine , qu'il pénétra les vûes du Chevalier Dennie ; & loin de les condamner , il se plaint de la défiance qu'on avoit de sa droiture & de sa générosité. Il ajouta , que loin de faire tort aux héritiers de Lister , il auroit donné volontiers toutes les richesses qu'il avoit lui-même acquises , pour racheter la vie d'un si brave homme ; & dès le même moment il admit par un écrit de sa main le Chevalier Dennie à tous les droits du mort.

CUMBER-
LAND.

1587.

Générosité
du Comte de
Cumberland.

La Flotte aborda heureusement à Plymouth , après avoir couru de nouveaux dangers en doublant pendant la nuit le Cap de Ramhead , à l'Ouest de ce Port. Mais le Comte fut dédommagé de tant d'inquiétudes , par les nouvelles qu'il reçut à son arrivée. Le Capitaine Preston , qu'il avoit renvoyé depuis plus de deux mois en Angleterre , pour y conduire quelques prises , n'avoit touché que depuis peu de jours au Port de Plymouth ; mais , avec les prises dont il avoit eu la conduite , il y avoit amené un Bâtiment Espagnol , chargé d'argent , qu'il avoit pris à la hauteur du Cap de Finisterre. D'un au-

CUMBER-
LAND.

1589.

Fruits de ce
voyage qui
n'est qu'une
pyraterie.

tre côté les Capitaines Martin Frobisher & Reymond amenoient deux Vaisseaux de la Flotte qui s'étoit arrêtée à Tercere ; & quoique cette dernière prise n'eût aucun rapport à l'Expédition du Comte, il en partagea la joie. Mais quelques éloges qu'on doive ici à la valeur & à la générosité du Comte de Cumberland, il est fâcheux pour sa gloire que ce voyage ne puisse porter que le nom de Pyraterie & de Brigandage.

C H A P I T R E X I I I.

*Voyage de Sir Richard (a) Greenwill aux
Isles Açores en 1591.*

GREENWILL.

1591.

Réflexion
préliminaire.

ON ne peut refuser le titre de Voyage à toute Navigation dans des Pays éloignés, par quelques motifs qu'elle paroisse entreprise. Mais il me semble, comme je viens de le faire observer dans l'article précédent, qu'on ne doit pas regarder du même œil les Expéditions de la haine & celles de la curiosité ou du Commerce. Cependant, comme elles tendent ici au même but, & qu'il s'agit toujours, pour les An-

(a) Ce Voyage porte son nom, parce qu'il y fit le principal rôle.

glois, ou de s'ouvrir l'accès des Indes, GREENWILL.
 ou d'écarter les obstacles qui conti-
 nuoient encore de les en éloigner, on
 ne fait pas difficulté de mettre au rang
 des Voyageurs les Capitaines qui ont
 entrepris de longues courses, dans la
 double vûe de découvrir de nouvelles
 Régions, & de combattre les Nations
 ennemies qui s'opposoient à leurs dé-
 couvertes. Le célèbre *Walter Raleigh*,
 qui nous a donné l'Histoire du Voyage
 de *Greenwill* aux Isles Açores, regarde
 cette Expédition comme une des plus
 puissantes causes de l'établissement des
 Anglois aux Indes Orientales, par la
 confiance qu'elle inspira aux Marchands
 de sa Nation, contre les redoutables
 Armées de l'Espagne & du Portugal.

1591.

Mylord Thomas *Howard* avoit reçu
 le Commandement d'une Flotte consi-
 dérable, non-seulement pour incom-
 moder les Espagnols pendant la guerre
 qu'ils avoient alors avec les Anglois,
 mais pour frayer de nouvelles routes
 au Commerce de l'Angleterre, qui ne
 s'étendoit point encore jusqu'au Cap de
 Bonne-Espérance. Il avoit sous ses or-
 dres six Vaisseaux de guerre, avec
 quantité d'autres Bâtimens de grandeur
 inégale, Marchands ou de transport,
 jusqu'au nombre de trente. Les six Vais-

Départ
 d'une Flotte
 sous l'Amiral
Howard.

GREENWILL. 1589. Les vaisseaux se nommoient la *Défiance*, montée par l'Amiral ; la *Vengeance*, par le Chevalier Greenwill, Vice-Amiral ; la *Bonne-Aventure*, commandé par le Capitaine *Cross* ; le *Lion*, par *Fenner* ; le *Forefight*, par *Vavasour* ; & le *Crane*, par *Duffield*.

Elle arrive aux Açores. Quoiqu'il ne manquât rien à cette Flotte en mettant à la voile, les vents contraires, qui retarderent long-tems sa course, & les maladies qui se répandirent entre les Matelots, forcèrent l'Amiral de relâcher aux Îles Açores. On comptoit quatre-vingt-dix Malades sur la *Vengeance*. Les autres Vaisseaux n'en avoient pas moins à proportion de leur grandeur. D'ailleurs, l'eau & les autres provisions commençoient à manquer. L'Amiral ayant mouillé l'ancre à l'Île de Flores, qui est des plus avancées à l'Ouest, se procura une partie des rafraîchissemens dont il avoit besoin ; mais le refus qu'on fit d'abord de son argent, & la nécessité où il se vit d'employer la violence, lui firent juger que les Habitans attendoient quelque secours. Ce soupçon fut confirmé, deux jours après, par le retour du Capitaine Middleton, qui avoit été détaché pour observer les Îles voisines. Il montoit un excellent Voilier. Dès le premier

jour il avoit découvert une Flotte si GREENWILL
 puissante d'Espagnols & de Portugais, 1591.
 que tous ses soins n'avoient pû lui en
 faire connoître exactement le nombre.
 Elle approchoit à pleines voiles, cou- Rencontre
 verte de l'Isle, qui la déroboit encore d'une puissan-
 aux Anglois ; mais elle parut si subite- te Flotte
 ment, qu'ils eurent à peine le tems de d'Espagne.
 lever leurs ancres, & que plusieurs
 même furent obligés de laisser couler
 les cables. Le Chevalier Greenwill de-
 meura le dernier, pour prendre une
 partie de son Equipage, qui étoit dans
 l'Isle, & qu'il ne pouvoit conserver
 autrement ; tandis que l'Amiral & le
 reste de la Flotte, ayant gagné le vent
 avec beaucoup de difficulté, se servi-
 rent de toutes leurs voiles pour s'éloi-
 gner.

Greenwill, arrêté trop long-tems Greenwill
 pour espérer de les rejoindre, fut pressé prend le parti
 par ses gens de couper son grand mâ, de combattre
 & de s'abandonner au hazard de la Mer seul.
 avec toutes ses voiles. Cette ressource
 pouvoit encore lui réussir, mais il la
 crut honteuse ; & déclarant qu'il aimoit
 mieux périr que de se deshonorer par
 une fuite ouverte, il s'efforça de per-
 suader à ses Compagnons qu'il n'étoit
 pas impossible de s'ouvrir un passage
 au travers des Ennemis. Cette résolu-

GREENVILL.

1522.

tion prévalut en un moment dans tout l'Equipage. Les Malades mêmes oublièrent leurs infirmités , pour se prêter à cette audacieuse entreprise. On traversa effectivement plusieurs Vaisseaux , dans un espace si étroit , que la crainte de se nuire les uns aux autres , ne leur permit pas de se servir de leur canon. Mais le *Saint Philippe*, Vaisseau d'une grandeur demesurée , ayant le vent pour s'approcher , couvrit tellement celui des Anglois , que toutes leurs voiles demeurèrent tout d'un coup sans mouvement , comme dans le calme le plus profond. Cette prodigieuse masse , qui n'étoit pas de moins de quinze cens tonneaux , devint un obstacle insurmontable ; & quatre autres Espagnols s'étant avancés dans le même moment , Greenwill se trouva serré de si près , que son gouvernail même ne pouvoit plus recevoir de mouvement. Dans cette situation , qui ne lui permettoit pas d'éviter l'abordage , il déclara que son dessein étoit de se défendre jusqu'au dernier soupir. Ses gens animés par son courage , lui promirent tous de mourir les armes à la main. On vit commencer un combat sans exemple. Les Espagnols du *Saint Philippe* s'avancèrent d'abord avec peu de précaution , & moins

Combat sans
exemple.

moins préparés au combat qu'au pillage ; mais ils reconnurent bientôt ce qu'ils avoient à craindre du desespoir. L'action dura quinze heures , avec un carnage si effroyable , qu'ils furent obligés de faire venir de leurs autres Vaisseaux un renfort de Soldats , pour remplacer leurs blessés & leurs morts. D'environ deux cens hommes , sains ou malades , les Anglois en perdirent cent quarante ; & quoique leur poudre fût épuisée , les armes en pieces , le Vaisseau presque abîmé , ce reste , couvert de sang & de blessures , rejettoit encore toute ombre de composition , lorsque le Chevalier Greenwill fut blessé à la tête d'un coup de mousquet. Ce n'étoit pas le premier coup qu'il eut essuyé ; mais celui-ci le mettant hors de combat , il proposa aussi-tôt d'employer le peu de poudre qui lui restoit à se faire sauter , ou d'élargir assez les ouvertures du Vaisseau , pour le faire couler à fond. Une partie de ses Compagnons applaudirent à ce dessein. D'autres lui représentèrent qu'il ne pouvoit sacrifier inutilement sa vie & celle du petit nombre de braves gens qui restoit , sans offenser le Ciel , & sans faire tort à la patrie. Le Capitaine & le Pilote embrassèrent ce sentiment. Ils lui firent

GREENWILL.

1591.

Greenwill
est blessé.Son deses-
poir.

GREENWILL.

1591.

Il demande
des condi-
tions qui lui
sont accor-
dées.

espérer que les Espagnols ne feroient pas insensibles à la valeur, & qu'après avoir connu si parfaitement la sienne, ils le traiteroient moins en prisonnier qu'en Héros. A l'égard du serment qu'il avoit fait, de ne point souffrir, tant qu'il lui resteroit une goutte de sang, que son Vaisseau pût être employé au service des Ennemis de l'Angleterre, ils lui firent considérer que dans l'état où ce Bâtiment étoit réduit, il ne falloit plus craindre qu'il servît à personne. Greenwill parut sourd à toutes ces raisons ; & dans l'opinion qu'il avoit du caractère des Espagnols, il demandoit à ceux qui vouloient ménager sa vie, s'il ne valoit pas mieux la perdre glorieusement, que de la passer à la rame, ou dans les horreurs d'un cachot. Mais pendant ce débat, le Pilote se fit conduire vers *Dom Alphonse Bacan*, Amiral de la Flotte Espagnole. Il lui déclara que dans le desespoir où les Anglois étoient réduits, il ne falloit pas s'attendre à leur faire abandonner les armes sans une composition honorable ; & protestant qu'ils n'attendoient que son retour pour se faire sauter avec leur Vaisseau, il demanda deux articles, qui lui furent accordés : l'un, qu'ils seroient exempts de toutes sortes de

violences, & même d'emprisonnement ; GREENWILL.

l'autre, qu'on conviendrait d'une rançon raisonnable, pour laquelle on se contenteroit de la parole du Chevalier Greenwill & des autres Officiers Anglois. En consentant à ces deux propositions, Dom Alfonse marqua la plus haute estime pour de si braves Ennemis ; il s'engagea même à leur en donner d'autres témoignages par le soin qu'il feroit prendre des blessés, & par les honneurs qu'il vouloit rendre à leur Chef. On ne sçauroit douter que dans le cœur d'un Gentilhomme Espagnol le seul goût de la vertu ne fût capable de produire ces sentimens : mais son propre intérêt ne lui auroit pas permis, au milieu de sa Flotte, de s'exposer à la dernière violence dont il étoit menacé.

1591.

Raisons qui
portent les
Espagnols à
les accorder.

Le Pilote ayant rapporté cette réponse au Vaisseau, on eut besoin de beaucoup d'efforts pour la faire goûter à Greenwill, qui insistoit toujours à prendre le parti de la mort. Le Maître Canonnier, plus opiniâtre encore, voulut se tuer d'un coup d'épée ; & ce ne fut pas sans peine qu'on le fit renoncer à cette résolution. Ceux à qui la vie étoit moins odieuse, se hâtèrent de passer sur les Vaisseaux Espagnols, dans

Furieux de
le voir des
Anglois.

GREENWILL.

1591.

Greenwill
est conduit
prisonnier.

la crainte que le desespoir de Greenwill se réveillant tout d'un coup, il ne se trouvât quelqu'un qui mît le feu à la poudre, pour entrer dans ses vûes. Enfin, Dom Alfonse chargea quelques-uns de ses Officiers d'aller prendre le Général Anglois, qui n'étoit plus en état de se transporter sans secours. Les respects avec lesquels cet ordre fut exécuté, semblerent faire quelque impression sur son cœur. Cependant en acceptant les services de ceux qui s'offrirent à le soutenir, il leur dit amèrement qu'ils pouvoient emporter son corps, dont il ne faisoit aucun cas. Les Espagnols eurent soin de nettoyer le Vaisseau, qui étoit souillé de sang & couvert de cadavres. Cette vûe fit pousser un soupir à Greenwill, comme s'il eût regretté le sort de ceux qui n'avoient point à supporter la fierté des Vainqueurs. En sortant du Vaisseau, il s'évanouit un moment; & revenant aussitôt à lui-même, il se recommanda à la protection du Ciel.

Ces agitations venoient sans doute de la défiance qu'il avoit des Espagnols. Elles se changerent en reconnoissance, après l'accueil qu'il recut de Dom Alfonse. Non-seulement cet Amiral donna des louanges extraordinaires à sa va-

Il est consolé
par la géné-
rosité des Es-
pagnols.

1591.

leur; mais joignant la tendresse à l'estime, il n'épargna rien pour le consoler de sa disgrâce, & pour hâter le rétablissement de sa santé. Tous les Officiers Espagnols firent éclater les mêmes sentimens, & lui composèrent une Cour où sa valeur étoit rappelée continuellement avec admiration. C'est à leur témoignage même qu'on est redevable d'une partie de ces circonstances. Dom Alfonse de Bacan étoit frere du Marquis de Santa-Cruz, & passoit pour un des plus braves Espagnols de son tems. Les autres Généraux de sa Flotte étoient *Britandona*, Chef de l'Escadre Basque; le Marquis d'*Aremberg*, Chef de l'Escadre de Seville, & *Dom Louis Coutinho*, qui commandoit les Vaisseaux de transport. Ils perdirent dans cette action près de mille hommes, & deux Officiers considérables, *Dom Louis de Saint Jean*, & *Dom George Prunaria de Mallaga*. Quoique la *Vengeance* fût le seul Vaisseau qui se trouva engagé dans la Flotte ennemie, le *Forefight*, & plusieurs autres dont le nom ne s'est pas conservé, esfuierent quelques volées de canon, & les rendirent avec usure au commencement du combat. L'exemple de l'Amiral fut ensuite celui qu'ils imiterent; & l'on croit appercevoir dans le Récit de

Qui étoit
l'Amiral Ba-
can.

GREENWILL.

1591.

Divers sen-
timens sur la
conduite de
l'Amiral Ho-
wars,

Raleigh, qu'il est embarrassé à les justifier. Cependant la conduite de Mylord Thomas Howart fut approuvée à Londres; & si l'on en croit l'Auteur de cette Relation, non-seulement l'Amiral fut loué d'avoir ménagé les Vaisseaux de l'Angleterre, qui n'étoient point en état de résister à des forces supérieures, mais on auroit volontiers dispensé le Chevalier Greenwill d'un témoignage de valeur qui coûta si cher à la Nation.

Mort de
Greenwill,

Ce brave homme mourut quelques jours après de ses blessures à bord de l'Amiral Espagnol, sans qu'on ait sçu si son corps fut jetté à la Mer, ou s'il fut conservé pour l'honneur de la sépulture. Mais sa mort fut suivie par des événemens fort extraordinaires. Les prisonniers Anglois ayant été distribués sur différens Vaisseaux, il en resta sept sur la *Vengeance*, avec environ deux cens Espagnols que Dom Alfonse y fit passer, après l'avoir fait radoubler dans l'Isle de Flores. Pendant que le Ciel paroissoit fort serain, il s'éleva une horrible tempête qui dispersa la Flotte, & qui fit périr quatorze Vaisseaux, au nombre desquels la *Vengeance* alla se briser contre l'Isle de Saint-Michel. Raleigh assure que d'autres Flottes d'Espa-

gne ne furent pas moins maltraitées par la même tempête, & que les Espagnols perdirent plus de cent Vaisseaux dans divers endroits de cette Mer. Il cite des Lettres de l'Isle Tercere, par lesquelles il paroît que les flots jetterent sur la Côte de cette Isle plus de trois mille cadavres; & les Espagnols, dit-il, confessent eux-mêmes qu'il leur en coûta dix mille hommes. En supposant la vérité de ce récit, il n'y auroit point de plainte à faire de l'Ecrivain, s'il ne panchoit à regarder cet événement comme une espece d'expiation pour la mort du Chevalier Greenwill, ou pour la perte de son Vaisseau.

GREENWILL.

1591.

Elle est van-
gée par une
tempête fu-
rieuse.

Le même Auteur s'étend beaucoup sur ce qu'il appelle l'artifice que les Espagnols employèrent pour éluder les deux promesses que leur Amiral avoit faites aux Anglois. La plupart des prisonniers ayant demandé d'être laissés dans les Isles, pour attendre l'occasion de retourner en Angleterre, un Gentil-homme Irlandois nommé *Maurice Fitz-John*, fils du fameux Comte de Desmond, offrit de les engager au service d'Espagne. Comme ils étoient Catholiques, & qu'avec une paye plus considérable ils devoient trouver la liberté de vivre dans leur Religion, il ne pa-

Irlandois au
service d'Es-
pagne.

GREENWILL

1591.

Noblesse &
malheur de la
Maison de
Desmond.

roîtra pas fort surprenant qu'ils puissent se rendre à cette proposition. Cependant l'Ecrivain s'emporte contre eux & contre Fitz John, jusqu'à leur prodiguer des noms fort odieux. Il y joint l'histoire infortunée d'une illustre Maison qu'il croit deshonoré par des événemens qui font sa gloire à d'autres yeux que les siens. La Maison de Desmond, une des plus nobles des Isles Britanniques, ayant eu le malheur de se trouver mêlée dans les guerres civiles d'Angleterre, la qualité de Catholique attira sur le Comte Jean de Desmond, Palatin de Kerry, & sans contredit le plus grand Seigneur d'Irlande, toutes les rigueurs de la Cour de Londres. Il fut condamné au dernier supplice avec plusieurs Seigneurs du même Sang. Maurice Fitz-John, qui servoit alors sur la Flotte Espagnole, s'étoit réfugié en Espagne pour la même cause.

CHAPITRE XIV.

Voyages aux Isles Açores en 1591 par le Capitaine Robert Flyke.

 ILL. KILL.

1591.

SI le chagrin d'une perte est proportionné aux espérances qu'elle détruit, l'Angleterre n'avoit point essuyé

de coup plus sensible que dans le dernier voyage. Il faut juger des espérances que les Anglois en avoient conçues, par les nouvelles Sociétés que leurs Marchands s'empresserent de former, dans l'opinion que la route alloit être ouverte aux plus grandes entreprises, & que rien ne pouvoit plus les arrêter dans une si belle carrière. Six Vaisseaux Marchands de Londres furent les premiers qui crurent la Mer libre sur les traces de Mylord Thomas Howard & du Chevalier Greenwill. Ils partirent de Plymouth le 17 d'Août, sous le commandement du Capitaine *Flyke*. On nous a conservé les noms des quatre principaux : le *Costely*, le *Centurion*, le *Cherubin*, & le *Marguerite-Jean*. Mais l'Auteur ne nomme, avec le Commandant, que deux Capitaines, *Brothus* & *Furtho*.

Cette Flotte marchande ayant été informée par la Cour des ordres que la Flotte Royale avoit reçus pour sa navigation, devoit la chercher entre le 30 & le 38 degré de latitude ; & si elle ne la rencontroit point à cette hauteur, elle devoit s'avancer jusqu'aux Isles de Flores & de Cuervo, où l'on supposoit que Mylord Howard auroit pu se trouver dans la nécessité de chercher des

FLYKE.

1591.

Esperances
perdus pour
les Anglois.

Départ d'une
Flotte An-
gloise.

FLYKE.

1591.

Rencontre
du Dragon
d'or.

rafraîchiffemens. Le 28, Flyke eut la vûe des Côtes de Portugal; & le 29, ayant trouvé le vent si favorable à la hauteur de *Panicho*, qu'il ne pût douter que la Flotte Royale ne fût bien loin devant lui, il en profita pour continuer sa navigation. Le 30 il rencontra le *Dragon d'or*, commandé par le Capitaine *Reyden*, que la tempête avoit séparé du Comte de Cumberland. Il apprit de ce Vaisseau qu'une Flotte Espagnole de plus de cinquante voiles avoit pris vers les Isles; mais il ne reçut aucune nouvelle de celle d'Angleterre.

Flyke cherche la Flotte de l'Amiral Howard.

Le 4 Septembre, étant arrivé aux *Terceres*, il visita toutes ces Isles au Sud & au Nord, pendant quatre jours, sans trouver un seul Vaisseau qui lui pût rien apprendre de Mylord Howard & de la Flotte d'Espagne. Alors il prit à l'Ouest de *Fyal*, pour se conformer aux instructions qu'il avoit reçues de la Cour. Vers le soir il découvrit un Vaisseau; mais un calme qui survint, l'empêchant d'en approcher, il se contenta d'envoyer deux Chaloupes bien armées qui le perdirent bientôt de vûe; ce qui lui fit juger que c'étoit quelque Bâtiment Espagnol. Le vent se leva pendant la nuit. Flyke remit à la voile aussitôt. Le *Centurion*, qui avoit jeté

l'ancre à quelque distance, ne parut pas le lendemain, & donna pendant tout le jour beaucoup d'embarras à le chercher. Enfin, les autres comptant qu'il se souviendrait du rendez-vous, qui étoit les Isles Flores & Cuervo, continuerent de porter à l'Ouest jusqu'à la hauteur qu'on leur avoit marquée. Ils ne purent y tenir long-tems contre le vent & les tempêtes ; mais ils furent poussés fort heureusement vers l'Isle de Flores, où ils rejoignirent le Centurion qui leur donna un juste sujet de frayeur. Il avoit rencontré deux jours auparavant quarante-cinq Vaisseaux de la Flotte Espagnolée. Flyke jetta l'ancre dès le soir entre Flores & Cuervo, pour assembler tranquillement le Conseil. On y prit la résolution d'envoyer d'abord les Chaloupes à terre, sous la conduite du Capitaine Brothus, qui fut chargé de prendre des informations, & de se procurer de l'eau pour toute la Flotte, ensuite de ranger toutes les Isles voisines, dans l'espérance d'y rencontrer Mylord Howard ; & , si l'on ne tiroit aucun fruit de ces deux tentatives, de remettre directement à la voile pour le Cap Saint-Vincent.

Il tient conseil à bord.

Les Chaloupes étant parties pour gagner le rivage, un simple mouvement

FLYKE.

a 591.

Il est séparé
de la Flotte
avec deux
Vaisseaux.

de curiosité porta le Costely à s'approcher de la Côte. Il y découvrit deux voiles ; & cette vûe lui fit tirer aussi-tôt un coup de canon, pour avertir le reste de la Flotte & les Chaloupes ; c'étoient deux Barques de Bristol, qui avoient cherché inutilement Mylord Howard. Mais leur rencontre devint un bonheur extrême pour les Chaloupes, qui étoient retournées à bord, après avoir reçu le signal du canon ; car à peine y furent-elles arrivées, qu'il s'éleva une furieuse tempête, qui dura trois jours entiers ; & dans l'agitation terrible des flots, leur perte étoit infaillible. Flyke fut séparé du reste de sa Flotte avec le Cherubin & le Costely. Il ne rejoignit les autres qu'à Tercere, où, par une disposition fort étrange de la Providence, le vent les poussa tous ensemble, tandis que Mylord Howard, arrivant aux Açores, venoit y tomber malheureusement dans la Flotte Espagnole. Ce n'est pas qu'il eût pû tirer beaucoup de secours, contre une Armée si puissante, de six Vaisseaux Marchands, qui ne le cherchoient au contraire que pour recevoir le sien. Mais il n'en est pas moins surprenant que de part & d'autre ils eussent été si long tems dans cette Mer, sans avoir pû se rencontrer.

Flyke rencontra plusieurs Bâtimens Espagnols que la tempête avoit dispersés avant le combat du Chevalier Greenwill, & dont il ne put tirer par conséquent la moindre information. Il en prit deux dans la Rade de Tercere ; la *Conception*, commandée par le Capitaine François *Spinosa*, chargée de cuirs, de cochenille, & de soie crue. L'autre étoit un Portugais, déjà si maltraité par la tempête, qu'avec tous les soins qu'on prit pour le sauver, on ne put l'empêcher de couler à fond la nuit suivante. La *Conception* n'étoit gueres en meilleur état ; & dans la crainte du même malheur, Flyke se hâta d'en faire transporter la cargaison sur sa Flotte. Elle consistoit en quarante-deux Caisses de cochenille, quarante balles de soie, & quatre mille sept cens cuirs ; mais en ouvrant tous les réduits de la chambre du Capitaine, on y trouva une grosse somme d'argent, qui devint une source de discorde pour les Anglois. Flyke persuadé qu'elle devoit tourner au profit de la Compagnie qui l'employoit, déclara qu'il n'en pouvoit faire d'autre usage ; & ses gens au contraire, résolus de la partager entr'eux, lui firent entendre que ce qu'il n'accorderoit pas volontairement, ils l'obtiendroient par la vio-

FLYKE.

1594.

1. grand
deux Vais-
aux Espa-
gnols.

L'avarice
l'envie & les An-
glois.

FLYKE.

1591.

lence. Cette menace n'ayant pû l'ébranler, ils se jetterent en effet sur la caisse où l'argent étoit renfermé. La crainte qu'une si criminelle sédition n'eut d'autre suite, sur-tout à la vûe des Espagnols, qui étoient en assez grand nombre pour saisir l'occasion de se révolter, força Flyke de céder aux mutins. Mais ce relâchement de la discipline, joint à la nouvelle qu'il reçut bientôt du malheur de Greenwill & de la Flotte Angloise, lui fit prendre le parti de retourner en Angleterre. Il apprit par diverses informations que les Espagnols, avant que d'arriver à l'Isle de Flores, avoient déjà perdu un grand nombre de Vaisseaux, sans y comprendre les deux dont il s'étoit saisi. Les tempêtes qui succéderent; & qu'il évita heureusement dans une petite Rade de Tercere, le rendirent témoin d'une partie des naufrages que j'ai rapportés dans le Voyage du Chevalier Greenwill. Il tira de ses Prisonniers un état de la Flotte Espagnole, qui mérite le soin qu'*Hackluyt* a pris de le conserver. Le voici dans les mêmes termes.

Perte des
Espagnols.

État de leurs
Flottes en
1591, tiré de
leurs propres
Mémoires.

La Flotte de la nouvelle Espagne, en quittant l'Europe, étoit composée de cinquante-deux Voiles. L'Amiral & le Vice-Amiral, de six cens tonneaux, un Vaisseau de mille, quatre ou cinq de

neufcens, plusieurs de quatre & de cinq cens, & les moindres de deux cens. De ce nombre, dix-neuf périrent sur les Côtes de la nouvelle Espagne, & la perte des hommes fut estimée à 2600; de sorte qu'il n'en arriva que trente-trois à la Havane.

La Flotte de *Terra-Firma* étoit de cinquante Vaisseaux à son départ pour *Nombre de Dios*. Après y avoir déchargé, les maladies l'obligerent de retourner à Carthagene; mais avant qu'elle se remît en Mer pour l'Europe, plusieurs de ses Vaisseaux partirent séparément, de sorte qu'en arrivant à la Havane, elle étoit réduite au nombre de vingt-trois. Elle y trouva les trente-trois Bâtimens de la nouvelle Espagne, douze de Saint Domingue, & neuf de Honduras, ce qui formoit ensemble une Flotte de soixante-treize Voiles, qui partit de la Havane le 17 Juillet 1591. Elle arriva le 10 d'Août à la hauteur d'environ 35 degrés; & ce fut là que le vent ayant changé tout d'un coup du Sud-Ouest au Nord, souleva si furieusement la Mer, que tous les Espagnols se virent en danger de périr. L'Amiral fut submergé avec cinq cens hommes qu'il avoit à bord; & cinq ou six autres gros Vaisseaux eurent le même sort. Trois ou quatre jours après

FLYKE.

1591.

Nombre des
Vaisseaux qui
reviennent
en Espagne.

il s'éleva une autre tempête aussi terrible que la première, & qui causa la perte de quatre Bâtimens. Vers la fin d'Août, au 38 degré de latitude, il s'en éleva une troisième, qui réduisit la Flotte au nombre de quarante-huit Vaisseaux.

Elle étoit dans cet état, lorsqu'elle arriva aux Isles Açores le 5 ou le 6 de Septembre, à la réserve de quelques Marchands, que le vent, ou d'autres raisons avoient conduits plutôt à Tercere, deux desquels tomberent entre les mains de Flyke. Mais après avoir battu les Anglois à Flores, elle essuya une nouvelle tempête & d'autres disgraces, qui la diminuèrent presque de la moitié, de sorte que de cent trente-trois Vaisseaux qui étoient partis cette année de l'Espagne pour les Indes Occidentales, il n'en revint que vingt-cinq.

Le même Ecrivain raconte, sur la foi des Espagnols qui avoient été pris dans la Conception, qu'un Religieux Franciscain, Aumonier de l'Amiral Espagnol, prédit les tempêtes dont la Flotte étoit menacée. Mais les raisons qui avoient échauffé son zèle jusqu'à le rendre capable de pénétrer dans l'avenir, ne font pas beaucoup d'honneur à la discipline qui regnoit alors sur les Vaisseaux d'Espagne. Ce saint Religieux re-

Prédiction
d'un Moine,
fondée sur les
débâches
des Matelots
Espagnols.

marquant avec surprise que dans tout l'Equipage il n'y avoit presque personne qui fît usage de son ministere, entreprit d'approfondir la cause de ce relâchement. Il découvrit qu'entre les Esclaves qui étoient sur les Vaisseaux, il y en avoit un grand nombre qui faisoient un infâme trafic de leur corps, & que la plûpart des Espagnols y trouvoient de l'amusement. N'ayant point assez d'autorité pour arrêter le desordre, il s'adressa d'abord aux principaux Officiers; mais la plûpart étant souillés du même vice, il les trouva peu disposés à l'écouter. Il prit le parti de porter ses plaintes à l'Amiral, qui lui répondit froidement qu'il y avoit des maux nécessaires, que la prudence & la charité même devoit faire supporter. Alors n'écoutant plus que son zèle, il résolut d'attaquer ouvertement ceux qu'il avoit reconnus les plus coupables. Ses invectives tombèrent indifféremment sur les Officiers & les Matelots. Mais la honte du reproche ne toucha pas fort vivement des pécheurs endurcis. Ce fut à cette extrémité que le Franciscain s'armant d'un Crucifix, déclara non-seulement aux coupables, mais à ceux-mêmes qui souffroient le crime avec le pouvoir de l'empêcher, qu'ils étoient à la veille d'essuyer les plus

FLYKE.

1591.

Elle se vé-
rifie.

rudes châtimens du Ciel. En effet, au milieu de la plus heureuse navigation, la Flotte essuya une affreuse tempête qui fut accompagnée de tous les malheurs que j'ai rapportés.

L'Auteur Anglois conclut que les mêmes vices devoient être répandus sur plus d'un Vaisseau, puisqu'il en périt un si grand nombre. Cette réflexion peut être vraie, quoiqu'elle paroisse peu sérieuse; mais il n'y a pas plus de vérité que de décence dans celle qu'il fait ensuite sur le sort du Franciscain, qui ne fut pas excepté du châtiment de Ciel dans le naufrage de son Vaisseau. Ce Religieux, effrayé lui-même de l'exécution d'un oracle qui n'étoit peut-être dans ses propres idées qu'un excès de zèle, s'efforça d'abord de fléchir le Ciel par ses prières; mais lorsqu'il vit le Vaisseau prêt à s'ouvrir, & sa perte inévitable, il oublia le danger, pour se livrer à tous les exercices de la charité. Quelques Matelots échappés au naufrage, à la faveur de plusieurs poutres qui leur firent gagner un autre Vaisseau, rendirent témoignage qu'il avoit soutenu jusqu'au dernier moment le caractère d'un Héros Chrétien. Il paroît surprenant qu'après avoir rapporté toutes ces circonstances, le même Ecrivain puisse en pren-

Zèle & charité du même Moine.

dre droit de ravaller, par de froides raileries, une action qui a peut-être plus de grandeur & de véritable noblesse que la valeur desespérée du Chevalier Greenwill.

FLYKE

1591.

CHAPITRE XV.

Diverses Expéditions des Anglois, pour s'ouvrir l'entrée des Indes Orientales.

LOin d'être abbatus ou refroidis par l'infortune de leur Flotte Royale, j'ai déjà fait remarquer que les Anglois y crurent trouver un avantage considérable, en apprenant à mieux juger des forces de l'Espagne, & de ces redoutables Flottes dont l'idée seule avoit effrayé jusqu'alors leurs Marchands & leurs Matelots. La glorieuse défense de Greenwill étoit un exemple qui sembloit proposé à la Nation, pour lui faire comprendre qu'avec du courage & de la constance, rien ne lui seroit impossible à nombre égal, puisqu'un seul Anglois, armé de ces deux vertus, avoit été capable de disputer si long-tems la victoire aux Espagnols. C'est du moins l'idée que les Etrangers mêmes nous donnent alors des dispositions de l'An-

Remarques
sur les entre-
prises des An-
glois.

LINSCHOTEN.

1589.

Qui étoit
Linschoten.

gleterre. Un Ecrivain Hollandois, qui revenoit de Goa dans le même tems, & que le hasard rendit témoin d'une partie des événemens que j'ai rapportés dans les derniers articles, en a publié la relation, avec la naïveté qui fait son caractère. Il étoit sur la Flotte Espagnole & Portugaise. Son témoignage, dans ce point de vûe, est d'autant plus important, que non-seulement il sert à confirmer la narration des Anglois mais qu'il supplée à leurs omissions, par un grand nombre de circonstances historiques.

Il arrive de
Goa aux Isles
Açores.

Linschoten, partit de Goa en 1589, avec les Portugais, arriva le 22 de Juillet à la hauteur des Isles de Flores & de Cuervo. Il étoit dans le Vaisseau la *Santa-Cruz*, accompagné de trois autres; la *Santa-Maria*, la *Conception* & le *Saint-Christophe*. Ils découvrirent, à la vûe de ces Isles, trois Vaisseaux, qui s'avançoient vers eux, & qu'ils reconnurent bientôt pour des Anglois; mais le plus fort ne paroissant point au-dessus de soixante tonneaux, ils continuèrent leur navigation sans crainte, quoique les Anglois ne cessassent point de les suivre. Le jour d'après, ils apperçurent entre l'Isle de *S. Georges* & *Graciosa*, trois autres Vaisseaux de la même Nation. La

Flotte Portugaife, richement chargée, & trop affoiblie par une longue navigation pour chercher l'occasion de combattre, ne songea qu'à se mettre à couvert dans l'Isle de Tercere. Elle y arriva heureusement, malgré quelques volées de canon que les Anglois envoyèrent au Santa Cruz. Le Portugal étant alors réuni sous la domination d'Espagne, il sembloit, dit Linschoten, que des Portugais dussent se présenter sans défiance dans tous les lieux où la Cour d'Espagne avoit ses Gouverneurs. Cependant, ne voyant paroître aucune Chaloupe Portugaife, & ne recevant aucune marque qu'ils fussent regardés comme amis, ils n'approcherent du Château qu'avec crainte. La cause de cette froideur, du côté des Habitans de l'Isle, étoit leur propre défiance. Ils sçavoient que leurs Mers étoient infestées de Bâtimens Anglois, & que l'Amiral Drake les menaçoit d'une descente. Toute l'Isle étoit armée. Ils envoyèrent néanmoins deux Caravelles vers la Flotte; & dès qu'elle fut reconnue, les inquiétudes se changerent en témoignages de joie.

Les Portugais de la Flotte apprirent avec étonnement les révolutions qui étoient arrivées dans leur Pays; mais

LINSCHOTEN.

1589.

défiance entre les Espagnols & les Portugais.

Etat de la Mer à l'arrivée de Linschoten.

LINSCHOTEN.

1589.

leur situation les rendit beaucoup plus sensibles au récit de la guerre présente avec l'Angleterre ; à la ruine de la grande Flotte que l'Espagne avoit envoyée contre l'Angleterre ; à l'insulte récente que Lisbonne avoit reçue des Anglois ; en un mot à tous les dangers qui menaçoient le reste de leur navigation , & dont ils n'étoient pas même exempts à Tercere. On leur déclara que l'ordre du Roi , pour tous les Vaisseaux qui venoient des Indes Orientales , étoit qu'ils demeurassent à l'ancre dans ce Port. C'étoit un azile ; mais combien d'exemples avoient appris qu'il n'étoit pas impénétrable aux Anglois ? Le Comte de Cumberland étoit alors à croiser entre les Isles. Il s'étoit présenté plus d'une fois à l'entrée de la Rade. On reconnut même que cette retraite n'étoit pas à l'abri des disgraces de la Mer. Un Vaisseau fort riche de Malaca y périt bientôt , malgré tous les secours. Cependant , comme le présent n'offroit point d'autre ressource , les Portugais prirent le parti de s'y arrêter. Ils y demeurèrent jusqu'au 12 d'Août , que le Comte de Cumberland ayant passé à la vûe de l'Isle , parut s'en éloigner pour d'autres entreprises. La Flotte profita de cet intervalle ; & prenant pour sa sûreté qua-

tre cens hommes des Garnisons de Tercere, elle se remit en Mer avec tant de bonheur, que dans l'espace d'onze jours elle gagna l'embouchure du Tage. Un jour plus tard, elle auroit rencontré l'Amiral Drake, qui vint se présenter devant Calcaïs avec quarante Vaisseaux.

LINSCHOTEN.

1589.

Journal de
Linschoten.

Mais, tandis qu'elle étoit à Tercere, il s'étoit passé quantité d'événemens que Linschoten prit soin de recueillir, à mesure qu'il en étoit informé. Le Comte de Cumberland fit une descente à Sainte-Marie, pour y prendre des rafraîchissemens; & malgré les assurances qu'il avoit données de ses intentions, il y fut attaqué, blessé & chassé par les Habitans. Il fut reçu plus civilement à Graciosa, où il ne s'étoit présenté qu'avec sept ou huit hommes. Ayant fait la même tentative à Fyal, il y trouva d'abord de la résistance; mais quelque démêlé qui survint dans cette Isle entre les Espagnols & les Portugais, lui donna occasion d'y pénétrer. Il rasa le Château jusqu'aux fondemens & détruisit plusieurs Bâtimens Espagnols qui étoient dans la Rade. Le Gouverneur de Tercere exerça des punitions rigoureuses sur les auteurs du démêlé qui avoit favorisé la descente des Anglois.

Confir-
mation de plu-
sieurs détails
precedens.

LINSCHOTEN.

1589.

Il fit rebâtir le Château, dans lequel il mit une garnison composée uniquement d'Espagnols; & les Portugais furent traités comme une Nation à laquelle on prenoit peu de confiance en Espagne.

Linschoten continue de raconter qu'il arriva au Port de Tercere quatorze Vaisseaux des Indes Occidentales, chargés de cochenille, de cuirs, d'or, d'argent, de perles, & d'autres marchandises précieuses. Cette Flotte n'étoit que le reste de cinquante Vaisseaux qui étoient partis de la Havane. Onze avoient été submergées, en sortant de ce Port, par une tempête si furieuse, que le souvenir s'en conserve encore en Espagne; & les autres se trouvoient dispersés dans l'immense étendue des Mers. Il en revint quelques-uns au Port d'Angra, mais si maltraités par les flots, qu'il en périt un à l'entrée de la Rade, sans qu'on pût rien sauver de sa cargaison, qui étoit estimée deux cens mille ducats. D'autres furent pris par les Anglois. Le corps de la Flotte remit à la voile avec de meilleures espérances; mais en approchant de la Côte d'Espagne, elle tomba dans celle de l'Amiral Drake qui en prit douze; de sorte, que d'un si grand nombre de Vaisseaux, il n'en arriva que deux en Espagne.

Lo

Le Comte de Cumberland paroïsoit souvent si proche de Tercere , & de la Rade même d'Angra , qu'on pouvoit compter ses gens sur les ponts. Les Espagnols & les Portugais sembloient craindre de l'irriter par les moindres hostilités ; & ne se croyant point en sûreté dans le Port , ils évitèrent avec une attention continuelle tout ce qui pouvoit lui faire naître la résolution de les y forcer. Quel avantage les Anglois n'auroient-ils pas tiré de leur consternation , s'ils en avoient été mieux informés ? Mais ils se figuroient au contraire que c'étoit pour eux-mêmes qu'ils avoient des périls à redouter ; & parmi tant de Vaisseaux ennemis , il s'applaudissoient du courage qui leur faisoit risquer d'être accablés par le nombre , pour en prendre quelques-uns qu'ils trouvoient écartés , ou maltraités par la Mer. Cette erreur fut si favorable aux Espagnols , qu'elle servit à leur faire sauver quantité de richesses. Peu de jours après que le Comte de Cumberland eut quitté Fyal , il arriva six Vaisseaux des Indes , sous la conduite de *Don Juan Dorives* , qui y débarquerent quatre millions en or & en argent. Ensuite , craignant le retour des Anglois , ils prirent le parti de se remettre en Mer

Erreur favorable aux
Espagnols.

LINSCHOTEN.

1589.

Deux riches
Vaisseaux Es-
pagnols.

avec leurs trésors , & la fortune leur fit gagner heureusement San Lucar. Leur bonheur fut d'autant plus étrange , que deux jours après , le Comte reparut à Fyal avec toute sa Flotte.

Il arriva au Port de Tercere deux grands Vaisseaux , qui étoient l'Amiral & le Vice-Amiral d'une Flotte dispersée , tous deux chargés d'une prodigieuse quantité d'or & d'argent. Ils avoient été séparés de leur Flotte par de si affreux orages , que de leur propre aveu ils avoient souhaité mille fois de tomber entre les mains des Anglois , & d'y pouvoir racheter leur vie au prix de toutes leurs richesses. Le Comte de Cumberland , qui n'avoit point alors d'autre occupation que de croiser entre les Isles , n'eut pas le honneur de tomber sur une proie si riche. Après des peines incroyables , ils entrèrent dans le Port d'Angra , où la crainte de ne pouvoir résister plus long-tems aux flots si près même du rivage , leur fit prendre le parti de se soulager aussi-tôt de leur cargaison. Linichoten rend témoignage que le quai se trouva couvert de ce qu'il y avoit de plus précieux au monde en or , en argent , en perles , & en toutes sortes de pierreries. L'Amiral , qui se nommoit *Dom Alvaro Flores de*

L'Amiral
atteint du
mal de Na-
ples.

Quinnès, étoit attaqué du mal de Naples, & les fatigues de la Mer avoient achevé de ruiner son tempérament. Cette raison, autant que la crainte des Anglois, lui fit abandonner le dessein de continuer sa navigation. Il convint avec le Gouverneur de Tercere d'envoyer les deux Vaisseaux en Espagne, après y avoir fait quelques réparations, & de demander une escorte au Roi pour y conduire le trésor. On mit deux cens soldats sur chaque bord, dans l'espérance que cette garde seroit suffisante contre les Anglois; mais ils étoient menacés par d'autres ennemis. L'Amiral s'ouvrit en pleine mer, & fut submergé sans qu'il pût s'en sauver un seul homme. Le Vice-Amiral, après avoir été réduit à couper ses mâts, crut pouvoir se mettre à couvert du côté de Setuval; mais il se brisa contre des rochers; & de tout l'équipage il n'échappa que dix hommes pour aller porter la nouvelle de leur infortune.

Sept ou huit mois auparavant il étoit venu à Tercere un Bâtiment Anglois, portant pavillon de France, dans la vûe peut-être d'observer les forces de l'Isle, mais sous prétexte d'y demander des rafraichissemens. Soit artifice ou nécessité, il avoit été reconnu & saisi par les

 LINSCHOTEN.

1589.

Avanture
d'un Vaisseau
Anglois & de
son Equipage.

LINSCHOTEN.

1589.

Habitans. L'équipage, qui n'étoit composé que de dix-huit ou vingt hommes, avoit été condamné aux travaux pénibles ; & l'habitude de les voir, avoit accoutumé les Espagnols & les Portugais de l'Isle à les traiter avec assez d'indulgence. Trois d'entre eux, qui étoient Catholiques, s'étoient mariés à des Portugaises, sans que le Gouverneur s'y fût opposé. Ils subsistoient du fruit de leur travail, lorsqu'on apprit à Terceire l'arrivée du Comte de Cumberland avec une Flotte Angloise. Les prisonniers, auxquels on ne refusoit pas la liberté d'aller dans toutes les parties de l'Isle, trouverent le moyen de se saisir d'une Barque de Pêcheurs, derriere certaines montagnes qui se nomment *Brésil*. L'industrie ne leur manqua point pour se faire des voiles. Ils se flatterent de rencontrer quelque Vaisseau Anglois aux environs de l'Isle, & dans cette espérance ils ne balancerent point à se livrer aux vents ; mais ils furent jettés, malgré eux, dans une des deux petites Isles qui sont à la portée du canon de Terceire. Comme ils étoient partis avec peu de provisions, ils ne regarderent point comme un malheur de se rrouver dans un lieu rempli de Chèvres & d'autres Bestiaux, que les Habitans de Ter-

cere y font élever. Ils en tuerent plusieurs, sans que les Bergers qui en ont la garde, osassent leur demander qui ils étoient. Cependant le bruit de leur fuite s'étant bien-tôt répandu, on fit partir une Caravelle armée pour les suivre. Une partie s'étoient écartés dans la petite Isle, lorsque ceux qui étoient demeurés au rivage apperçurent la Caravelle. Ils n'attendirent point leurs compagnons pour recommencer à fuir; & la fortune leur fut si favorable, qu'ils joignirent enfin le Comte de Cumberland. Il en étoit resté sept dans l'Isle, qui furent pris par les gens de la Caravelle. Les trois maris étoient du nombre. Ils se trouvoient coupables & du crime de leur fuite, & de celui d'avoir trompé leurs femmes. Le Gouverneur panchoit d'abord à les envoyer au supplice; mais après quelque délibération, il jugea que ce seroit ouvrir la porte à des représailles dangereuses, & que les Anglois ne regarderoient pas comme un crime digne de mort, la trahison d'un mari pour sa femme. D'un autre côté, ceux qui avoient rejoint le Comte de Cumberland, lui apprirent que leurs compagnons avoient été moins heureux dans leur fuite. Il s'en trouva un qui étoit

LINSCHOTEN.

1589.

Anglois qui
rompent
leurs femmes.

LINSCHO-
TEN.

1589.

parent d'un Pilote du Comte. C'étoit assez pour lui faire prendre la résolution de secourir ces Malheureux. Ils s'approcha de la rade d'Angra , où il rencontra bien-tôt deux Vaisseaux Espagnols , qu'il prit après quelque résistance. Cette prise fut estimée trois cens mille ducats. Mais le Comte , qui portoit plus loin ses vûes , garda sur son bord les deux Capitaines Espagnols avec leurs principaux Officiers ; & faisant conduire civilement le reste de l'Equipage à Tercere , il fit déclarer au Gouverneur que s'il ne renvoyoit pas sur le champ les Prisonniers Anglois , les siens alloient être envoyés en Angleterre. Cette déclaration produisit l'effet qu'il s'en étoit promis. Cependant il restoit une difficulté qui sembloit demander quelque exception. Le Comte de Cumberland , à qui l'on renvoya d'abord les Anglois qui n'étoient pas mariés , apprit d'eux-mêmes la raison qui faisoit retenir les trois autres. Il ne put condamner la conduite du Gouverneur ; mais il exigea qu'on fît dépendre des trois maris le choix de demeurer à Tercere avec leurs femmes , ou de prendre leurs femmes avec eux sur la Flotte Angloise. On s'attendoit qu'ils prendroient le dernier de ces

deux partis. Cependant , après avoir balancé entre le desir de revoir l'Angleterre , & l'établissement qu'ils avoient à Tercere , ils se déterminèrent à vivre sous la domination du Roi d'Espagne.

 LINSCHOTEN.

1589.

Linschoten n'ayant point quitté Tercere , continua d'observer une variété d'événemens qui se succédoient tous les jours. Il arriva au mois de Janvier 1590 , un Vaisseau des Indes Occidentales , avec la triste nouvelle qu'une Flotte de cent Vaisseaux partie de *Terra Firma* , avoit été jettée par la tempête sur les Côtes de la Floride , où quantité de Bâtimens avoient fait naufrage , avec la perte d'une infinité d'hommes , & d'une immense quantité de richesses. Linschoten remarque que l'année 1589 fut extrêmement funeste à l'Espagne & au Portugal. De plus de deux cens Vaisseaux qui partirent dans cet intervalle , de la nouvelle Espagne , de Saint-Domingue , de la Havane , du Cap Verd , du Brésil , de la Guinée , &c. pour retourner dans l'un ou l'autre de ces deux Royaumes , il n'y en eut pas plus de quatorze ou quinze qui échapperent à la fureur des flots , ou aux armes de leurs ennemis.

 Naufrage
d'un grand
nombre de
Vaisseaux.

Dans le cours du même mois , Lins-

Bâtimens

LINSCHOTEN.

1590.

Anglois arrêtés en Espagne.

Accident fort tragique.

choten vit atriver quinze Vaisseaux de Seville , la plûpart Hollandois & Anglois, qui avoient été arrêtés en Espagne. Ils étoient chargés de troupes & de munitions , pour escorter le trésor de l'Amiral Dom Alvaro *Flores de Quinès*. Ce Seigneur Espagnol étoit retourné en Espagne , où il n'avoit pris terre que pour entrer au tombeau. On remarqua comme un effet extraordinaire de l'ascendant des passions sensuelles , qu'il ne renonça qu'à l'extrémité de sa vie au commerce d'une femme qu'il aimoit , quoiqu'il ne pût douter qu'elle ne fût la cause de sa mort , ayant des preuves certaines qu'elle étoit atteinte avant lui du même mal. La Flotte de Seville arrivoit dans une saison où les vents sont si impétueux à Tercere , qu'elle eut beaucoup de peine à gagner le Port. Elle prit un petit Bâtiment Anglois, qu'elle amena comme en triomphe. Cette conquête n'auroit pas mérité une remarque particuliere , si elle n'étoit devenue l'occasion d'un accident fort extraordinaire. Linschoten , qui en rapporte toutes les circonstances , laisse douter à quelle cause il doit être attribué ; mais les Espagnols ne manquerent point de le mettre sur le compte de l'amour. Les Anglois qui avoient été pris

dans le Bâtiment étoient gardés sur leur propre bord. Tandis qu'ils y attendoient tranquillement la loi du Vainqueur, un Espagnol monta parmi eux ; & de huit qui se présentèrent à sa rencontre, il en poignarda six, avec un mouvement si prompt & si furieux, qu'il n'eurent pas le tems de se reconnoître. Les deux autres, menacés du même sort, sans aucun moyen de l'éviter, s'embrassèrent étroitement, & se précipitèrent dans la mer. Une tragédie si sanglante, ne causa pas moins d'horreur aux Espagnols qu'aux Anglois. Le Meurtrier fut chargé de chaînes ; & dans l'étonnement de son crime, le Gouverneur de Tercere résolut de l'envoyer au Roi d'Espagne. Linschoten paroît persuadé qu'il n'avoit conçu tant de haine contre les Anglois, que sur le récit d'un de ses parens, qui avoit eu quelque chose à souffrir de cette Nation. Mais comme une raison si légère auroit manqué de vraisemblance, on prit soin dans les informations qui furent envoyées à la Cour d'Espagne, de supposer des outrages violens contre sa femme & sa sœur. Il s'obstina lui-même à ne pas découvrir la cause de sa fureur, sans qu'on s'apperçût néanmoins que sa raison fût altérée. Philippe II. qui regnoit alors

LINSCHOTEN.

1590.

Cause de l'accident.

LINSCOTEN.

1590.

Sort du cou
pable.

sur l'Espagne & le Portugal, interrogea lui-même ce farouche Espagnol ; & n'ayant pû tirer le moindre éclaircissement de sa bouche , il prit le parti de l'envoyer en Angleterre , en faisant déclarer à la Reine Elisabeth , qu'il lui abandonnoit la punition d'un crime auquel il ne pouvoit imposer de juste châtimement , parce qu'il n'avoit pû le pénétrer. Cependant , sur les instances de plusieurs personnes , il changea de résolution , pour condamner le coupable à perdre la tête ; & cette Sentence même fut révoquée , à la prière de quelques Prélats qui lui firent obtenir sa grace entière. Quoique ce trait n'appartienne point à l'Histoire des Voyages , il s'y trouve lié dans la suite par les plaintes que les Anglois firent retentir contre les Espagnols , pour justifier à leur tour les violences dont ils furent accusés. Hackluyt a cru même qu'il ne pouvoit apporter trop de soin à vérifier que l'assassin n'avoit eu que les reproches communs de la guerre à faire aux Anglois. Il traite d'imposture les informations qui supposent de justes causes de haine , fondées sur l'amour conjugal , ou sur l'amitié fraternelle. En effet il seroit surprenant que Linschoten , témoin oculaire de cette tragique aventure , en eût déguisé la

source, s'il l'eût crue bien avérée. Mais ce qui n'est pas moins étrange, c'est que dans l'opinion apparemment qu'un crime de cette nature n'avoit aucun rapport à la guerre, les Anglois n'en prirent pas droit de traiter leurs Prisonniers avec plus de rigueur, & qu'ils se reposèrent de leur vengeance sur la justice du Roi d'Espagne.

La Flotte qui devoit escorter les trésors de l'Amiral Quinnes, partit enfin avec ce précieux dépôt. Elle se trouvoit augmentée de quatre Vaisseaux, & composée par conséquent de dix-neuf, auxquels il ne manquoit ni troupes ni munitions. Elle mit à la voile pour San-Lucar; mais le vent, plus favorable qu'elle ne se l'imaginoit, la poussa vers Lisbonne, malgré l'art & tous les efforts des Pilotes. Ce changement de course lui fit éviter la rencontre d'une Flotte Angloise de vingt Vaisseaux qui l'attendoit au Cap de Saint-Vincent. Les richesses de l'Amiral furent débarquées à Lisbonne & transportées par terre à Seville.

Le 7 d'Août, l'Isle Tercere fut effrayée par la vûe de ces mêmes Vaisseaux Anglois, qui cherchant encore la Flotte Espagnole, s'étoient avancés jusqu'aux Isles Açores. Ils étoient com-

LINSCHOTEN.

1590.

Flottes d'Espagne qui évite les Anglois.

Vaines menaces d'une Flotte Angloise.

LINSCHOTEN.

1590.

mandés par l'Amiral Martin *Frobisher* ; avec le double deſſein d'ouvrir le paſſage aux Marchands de leur Nation , & de le fermer aux Flottes d'Eſpagne. La ſituation & les forces de Tercere mettoient cette Iſle aſſez à couvert ; mais les autres , & ſur-tout celle de Fyal , où l'Amiral Anglois ſ'adreſſa pour obtenir des proviſions , furent menacées de toutes les horreurs de la guerre , pour avoir non-ſeulement rejetté la demande des Anglois , mais tiré ſur leurs gens , & leur en avoir tué pluſieurs. Cependant le Gouvernement de Tercere y fit paſſer ſi heureuſement du ſecours , que *Frobisher* remit à d'autres tems une vengeance douteuſe , qui lui auroit fait interrompre ſa commiſſion.

Secours accordé par l'Eſpagne à la ligue de France.

On reçut avis le 30 , à Tercere , qu'il étoit parti de *Carumbo* (ou *Troin*) une Flotte de quatre-vingt voiles , qui devoit aller faire une deſcente en Bretagne , pour ſecourir le parti de la ligue contre le Roi de Navarre. Dans le même tems deux *Ourques* des Pays-bas rencontrèrent entre le Portugal & Tercere quatre Vaiſſeaux Anglois , qui les laiſſerent paſſer ſans leur nuire , mais de qui elles apprirent que l'Amiral *Drake* avec quarante Vaiſſeaux de guerre , attendoit la Flotte de *Carumbo* à l'entrée

de la Manche. Ces deux nouvelles , arrivées presqu'ensemble à Tercere , y répandirent d'autant plus d'effroi ; que si la Flotte Angloise manquoit les Espagnols , on ne douta point qu'elle ne vînt fondre sur les Isles , pour ne pas retourner en Angleterre sans avoir tiré quelque fruit de sa course. Les Côtes furent gardées & fortifiées avec de nouveaux soins.

 LINSCHOTEN.

1590.

Le premier de Septembre , il arriva dans l'Isle de Saint-Michel un Vaisseau Portugais de Fernambuck au Bresil , qui raconta que l'Amiral de la Flotte Portugaise des Indes Orientales ayant manqué l'Isle de Sainte-Helene , étoit venu mouiller au Port de Fernambuck , malgré les défenses expresses de la Cour d'Espagne. La raison qui faisoit défendre d'entrer dans ce Port , venoit de la multitude de vers qui s'y attachoient aux Vaisseaux. On craignoit l'approche des Bâtimens qui en étoient sortis, comme on craint celle des malades dans un tems de contagion. Le même Vaisseau , que l'Amiral Portugais nommé *Bernardin Ribero* , ramena heureusement à Lisbonne , ayant entrepris l'année suivante de retourner aux Indes , périt dans un tems fort tranquille , sans qu'on pût se figurer d'autre cause de son mal-

Vers de Fernambuck.

LINSCHOTEN.

heur que les vers, qui l'avoient insensiblement consumé.

1590.

Grandes
pertes des E-
spagnols.

Le 5 du même mois, on vit arriver à Tercere une Caravelle de Cuervo, chargée de cinquante hommes, qui étoient l'Equipage d'un Vaisseau Espagnol des Indes Occidentales, pris nouvellement par les Anglois. Ils avoient été mis à terre dans l'Isle de Cuervo, parce que les Flottes Angloises n'aimoient point à se charger d'un si grand nombre de prisonniers. Mais ils étoient alors en si grand nombre dans ces mers, qu'il leur échappoit peu de Vaisseaux Espagnols ou Portugais. La Flotte de Goa, pour éviter leur rencontre, ne trouva point d'autre moyen que de prendre au quarantième & jusqu'au quarante-deuxième degré. Le Roi d'Espagne, informé de tant de pertes, donna ordre que la Flotte de la Havane attendît l'année suivante pour mettre à la voile. Mais les incommodités qu'un si grand nombre de Vaisseaux effuyoient dans un lieu où souvent toutes sortes de provisions manquoient pendant l'hiver, en forcerent plusieurs de courir les hazards du voyage. La plupart tombèrent entre les mains des Anglois; & Linschoten assure que pendant des jours entiers, on ne voyoit arriver à Tercere

que des Espagnols pris sur tant de Bâtimens, dont les Anglois ne manquoient point de mettre l'Equipage à terre dans quelqu'une des Isles voisines. Ainsi l'Espagne perdoit la meilleure partie de ses richesses par le peu de soin qu'elle prenoit de les défendre ; tandis que l'Angleterre, n'épargnant rien pour armer ses Flottes, s'enrichissoit doublement par le butin qu'elle enlevoit à ses ennemis, & par la facilité qu'elle procuroit à ses Marchands pour exercer le commerce.

Linschoten étoit arrêté à Tercere par l'interêt qu'il avoit à la cargaison du Vaisseau de Malaca qui avoit péri dans le Port de cette Isle, en arrivant avec la Flotte des Indes Orientales. La Cour de Madrid, dont on attendoit les ordres sur cet événement, envoya dans une Caravelle un Officier qui arriva le 19, chargé des volontés du Roi. Dans le même tems une Flotte puissante étoit partie de Carumbo, pour venir attendre aux Isles Açores les Flottes Espagnoles & Portugaises des deux Indes, & pour les escorter jusqu'au Tage. Mais elle fut tellement dispersée par la tempête, qu'il n'en arriva que deux Vaisseaux à Tercere. Ce fut cette nouvelle disgrâce qui fit prendre à la Cour d'Es-

LINSCHOTEN.

1590.

Raison qui
arrêtoit Linschoten à Tercere.

LINSCHOTEN.

1590.

pagne le parti de faire demeurer les Marchands à la Havane jusqu'à l'année suivante. La cargaison du Vaisseau de Malaca, qui devoit revenir sous la même escorte, fut arrêtée à Tercere par la même raison, & Linschoten obligé par conséquent d'y passer l'hyver.

Le 23 d'Octobre, on fut informé par une Caravelle arrivée de Portugal, que de cinq Vaisseaux qui étoient partis au commencement de l'année pour les Indes Orientales, quatre étoient revenus au Port de Lisbonne, après avoir erré pendant quatre mois dans les mers; & que le cinquième, qui portoit le Vice-Roi Dom Mathias d'Albuquerque, avoit essuyé toutes sortes de disgraces & de miseres avant que d'arriver à Malaca. Suivant la relation qu'il envoya lui-même de son voyage, il perdit deux cens quatre-vingt hommes dans le cours de sa navigation. Linschoten raconte, sur le témoignage des Espagnols au milieu desquels il vivoit, que ce Seigneur ne s'étoit engagé dans cette infortune que par un excès d'ambition. La crainte qu'il avoit d'être dépouillé de son emploi, s'il retournoit en Espagne avec les quatre autres Vaisseaux, lui avoit fait juger, qu'il arriveroit aux Indes, ou qu'il périroit dans son Bâtiment. Sa

Malheurs de
Mathias
d'Albuquerque.

vanité n'étoit pas moins excessive. Avant que de quitter Lisbonne, il se fit peindre derriere la Galerie de son Vaisseau, avec son bâton de commandement à la main, vis-à-vis de la Fortune, à laquelle il adressoit ces mots, en Espagnol : *je veux te vaincre*. Linschoten, qui l'avoit connu dans l'Inde avant son élévation, lui attribue les plus grandes qualités d'un homme de guerre, & les qualités les plus aimables de la société ; mais il ajoute qu'à peine eut-il été revêtu de la dignité de Vice-Roi, qu'il changea de caractère, & que son orgueil le fit détester, même avant son départ de Lisbonne.

 LINSCHOTEN.

1590.

Son orgueil.

Le 20 de Janvier 1591, on reçut avis de Portugal que les Anglo's avoient pris un Vaisseau, envoyé au Vice-Roi des Indes Orientales après le retour des quatre Bâtimens qui l'avoient abandonné dans sa navigation. Cette prise avoit fait une résistance proportionnée à sa richesse. Elle étoit chargée des plus précieuses marchandises de l'Europe, & de cinq cens mille ducats en especes. Les Anglois l'avoient menée directement à Londres, d'où ils avoient renvoyé l'Equipage à Lisbonne ; & dans le chagrin d'une perte si considérable, le Roi fit faire le procès au Capitaine.

 1591.

 Prise d'un
 riche Vais-
 seau par les
 Anglois.

LINSCHOTEN.

1591.

Orage terrible aux Isles Açores.

Un autre Vaisseau, chargé de poudre d'or, tomba dans la Flotte Angloise, en revenant du Château de Mina dans la Guinée. Deux Bâtimens chargés de poivre eurent le même sort, & leur cargaison fut estimée cent soixante mille ducats. Des événemens si favorables aux vûes de l'Angieterre, furent mêlés de quelques pertes ; mais elle n'eut à les reprocher qu'à la nature. Plusieurs Vaisseaux de ses Flottes, qui n'avoient pas cessé de croiser aux environs des Isles Açores, se ressentirent de l'effroyable orage qui menaça toutes ces Isles de leur ruine. Il commença le 26 du mois de Juillet par un tremblement de terre, qui dura dans l'Isle de Saint-Michel jusqu'au douze du mois suivant. Tercere & Fyal furent agitées le lendemain avec tant de violence, qu'elles paroissoient tourner. Mais ces affreuses secousses n'y recommencerent que quatre fois, au lieu qu'à Saint-Michel, elles ne cessèrent point un moment pendant plus de quinze jours. Les Insulaires ayant abandonné leurs maisons, qui tomboient d'elles-mêmes à leurs yeux, passerent tout ce tems exposés aux injures de l'air. Une Ville entiere, nommée *Villa Franca*, fut renversée jusqu'aux fondemens, & la plûpart de

ses Habitans écrasés sous ses ruines. Dans plusieurs endroits, les plaines s'éleverent en collines; & dans d'autres, quelques montagnes s'applanirent, ou changerent de situation. Il sortit de la terre une source d'eau vive, qui coula pendant quatre jours, & qui parut ensuite sécher tout d'un coup. L'air & la mer, encore plus agités, retentissoient d'un bruit qu'on auroit pris pour le mugissement d'une infinité de bêtes féroces. Plusieurs personnes moururent d'effroi. Il n'y eut point de Vaisseau dans les Ports mêmes, qui ne souffrît des atteintes dangereuses; & ceux qui étoient à l'ancre ou à la voile, à vingt lieues aux environs des Isles, furent encore plus maltraités. Les tremblemens de terre sont fréquens aux Açores. Vingt ans auparavant, il en étoit arrivé un dans l'Isle de Saint-Michel, qui avoit renversé une montagne fort haute.

Linschoten ajoute ici l'arrivée de la grande Flotte d'Espagne, sous le commandement de l'Amiral Dom Alphonse de Bacan, & celle de Mylord Thomas Howard avec la Flotte Angloise. Quoiqu'il y ait quelque difference entre son récit & celui de Walter Raleigh, l'amour de la vérité ne me permet pas

 LINSCHOTEN.

1591.

Arrivée
d'une Flotte
d'Espagne
sous l'Amiral
Bacan.

LINSCHOTEN.

1591.

d'en supprimer la moindre circonstance. Il me semble au contraire qu'un Historien doit saisir une occasion de cette nature, pour relever le prix de son travail, en faisant sentir à ses Lecteurs, combien la vérité est quelquefois difficile à démêler, dans l'opposition de deux témoignages qui paroissent porter sur les mêmes fondemens.

Les Anglois, dit Linschoten, s'étoient flattés qu'une partie des richesses Espagnoles passeroient sur leur Flotte. Mais l'Amiral Howard voyant les forces de l'Ennemi si supérieures aux siennes, donna ordre à tous ses Vaisseaux de ne pas s'éloigner du sien; ce qui n'empêcha point le Chevalier Richard Greenwill, qui commandoit la Vengeance, de s'engager parmi les Espagnols. Il espéroit que ses Compagnons ne balanceroient point à le suivre. Mais l'Amiral Anglois disparut avec toute sa Flotte, sans qu'on ait pu pénétrer la raison de cette retraite.

Les Anglois
attaquent avec
perte.

Bravoure de
Greenwill.

Greenwill n'en soutint pas son entreprise avec moins d'audace. Son artillerie, qu'il fit jouer furieusement, coula d'abord deux Espagnols à fond, l'un de six cents tonneaux qui étoit l'Amiral des Flybots, & l'autre de l'Escadre Basque. Il fut bientôt environné de sept ou huit

Vaisseaux qui s'avancèrent brusquement à l'abordage. L'attaque & la défense furent si animées, qu'il perdit cent hommes ; mais il en tua plus de quatre cens. Enfin se trouvant accablé par le nombre , il reçut à la tête un coup de balle , dont il mourut peu de jours après.

LINSCHOTEN-

1591.

Il fut porté vivant sur le Saint Paul, qui étoit le Vaisseau de Dom Alphonse Bacan , Amiral de la Flotte d'Espagne. Sa blessure fut pansée par les Chirurgiens Espagnols , sans que Dom Alphonse voulût le voir ni lui parler. Mais tous les Capitaines & les Gentilshommes de la Flotte s'empresèrent de le visiter, en joignant à l'admiration de son courage, toutes sortes de caresses & de consolations. Il les reçut avec une constance héroïque , aussi éloigné de l'affectation de fierté que d'aucune marque d'abattement ; & sentant que l'heure de sa mort approchoit, il leur dit en Espagnol : « Richard Greenwill
 „ est mon nom ; je meurs avec un cœur
 „ joyeux & tranquille , car je finis ma
 „ vie comme il convient à un Soldat ;
 „ après avoir combattu pour ma Rei-
 „ ne , mon Pays & ma Religion. Mon
 „ ame doit quitter ce corps avec joie ,
 „ puisque je laisse après elle l'honneur

Sa mort glorieuse.

LINSCHO-
TEN.

1591.

„immortel d'avoir été un brave Sol-
„dat, qui ai fait mon devoir jusqu'au
„dernier soupir.

Son caracte-
re.

Le Chevalier Greenwill étoit un Gentilhomme Anglois, riche & de bonne Maison; mais d'un caractère si martial & si hardi, qu'il avoit offert volontairement ses services à la Reine. Il s'étoit distingué par quantité d'actions fort braves, qui l'avoient fait connoître & redouter de tout le monde; car il avoit en même tems l'humeur difficile, & les Anglois mêmes avoient pour lui presque autant d'aversion que d'estime. Lorsqu'il s'étoit engagé dans la Flotte Espagnole, sa grande voile étoit prête; & son Vaisseau qui étoit un des meilleurs voiliers d'Angleterre, auroit pû s'échapper s'il y eût consenti; mais voyant ses gens disposés à suivre l'ordre de son Amiral, il menaça de faire pendre quiconque oseroit parler de fuite.

Les Anglois qui survécurent à leur défaite, furent distribués sur la Flotte Espagnole, où ils devinrent l'occasion d'un nouveau combat entre les Portugais & les Basques, qui se disputoient l'honneur d'avoir été les premiers à l'abordage. Les uns avoient pris la première Enseigne, les autres le Pavillon;

Traitement
que les An-
glois vaincus

& de part & d'autre chacun s'attribuoit la principale gloire. A la vérité, tous ceux qui avoient abordé le Vaisseau de Greenwill, portoient des marques honorables de leur courage, soit dans leurs blessures, soit dans le desordre de leurs Bâtimens, dont plusieurs relâcherent à Tercere pour se radoubier. Linschoten eut la curiosité de se rendre à bord d'un Vaisseau de Biscaye, monté par *Bartandona*, qui avoit commandé l'Escadre Basque dans la Flotte de 1588. Son Bâtiment étoit fort gros, & du nombre de ceux que les Espagnols appelloient les douze Apôtres. *Bartandona* étoit alors à dîner avec le Capitaine du Vaisseau Anglois, qui étoit assis près de lui en habit de velours noir. Il traita fort civilement Linschoten, & lui accorda même la permission d'emmener pour quelques jours le Capitaine Anglois dans la maison qu'il avoit à Tercere. Le Gouverneur de l'Isle invita cet illustre Captif à dîner, & lui rendit toutes sortes d'honneurs. Linschoten reçut aussi chez lui le Pilote du Vaisseau de Greenwill, qui n'avoit pas moins de dix ou douze blessures. Le Capitaine lui laissa une lettre qui contenoit le récit de l'action, & qu'il le pria de faire remettre au Grand

LINSCHOTEN.

1591.

reçoivent des
Espagnols.

LINSCHOTEN.

1591.

Tempête
furieuse & ses
effets.

Amiral d'Angleterre. Il fut conduit ensuite à Lisbonne, où il fut traité avec honneur, & de-là renvoyé sous une Escorte en Angleterre, avec le reste des Prisonniers.

La Flotte d'Espagne demeura sur ses ancres à Cuervo, pour donner le tems à quantité d'autres Vaisseaux Espagnols & Portugais de se rassembler autour d'elle. En y comprenant les Vaisseaux de l'Inde, elle se trouva composée à la fin de cent quarante Bâtimens ; mais lorsqu'elle se dispoisoit à mettre à la voile, il s'éleva une tempête si furieuse, que les Habitans des Isles ne se souvenoient point d'en avoir jamais vû de semblable. Quoique leurs montagnes soient si hautes qu'elles causent de l'étonnement, la Mer lança ses flots jusqu'au sommet, & quantité de poissons y demeurèrent. Ce terrible orage dura sept ou huit jours sans un moment d'interruption. Sur les seules Côtes de Tercere, il périt douze Vaisseaux. Linschoten, qui étoit témoin de ce triste spectacle, en fait une peinture fort touchante. Pendant plus de vingt jours, on fut occupé à pêcher les cadavres que les flots portoient continuellement sur le rivage. La Vengeance, ce glorieux Vaisseau du Vice-Amiral Greenwill,

Greenwill, fut un de ceux qui se briserent en mille pieces contre les rochers. Il fut submergé tout d'un coup, avec soixante Espagnols qu'il avoit à bord, & quelques Prisonniers Anglois, dont un seul eut le bonheur de se sauver; mais avec tant de contusions & de meurtrissures, qu'ayant demandé en arrivant les secours de la Religion Catholique, il mourut presque aussitôt. La Vengeance avoit un grand nombre de beaux canons de fonte, que les Insulaires ne desespéroient pas de pêcher l'Eté suivant.

Entre plusieurs Bâtimens Hollandois, qui avoient été arrêtés dans les Ports d'Espagne pour le service de cette Couronne, il y avoit un Flybot de six cens tonneaux, sur lequel on avoit embarqué cent Soldats Espagnols, qui faisoient environ cent quarante hommes avec l'Equipage Hollandois. Le Pilote, qui se nommoit *Cornelius Marlinson*, de *Schidam* en Hollande, après s'être conduit avec une habileté extrême pendant une partie de la tempête, se trouva poussé à la vûe de Tercere; & le Capitaine Espagnol croyant que sa sûreté consistoit à gagner la Rade, le pressa d'y entrer malgré toutes ses résistances. En vain le Pilote lui représenta-t-il que

 LINSCHOTEN.

1591.

Exemple de tendresse & de courage. dans un vieillard Hollandois.

LINSCHOTEN.

1591.

c'étoit se perdre sans ressource ; il n'en reçut que des instances & des menaces injurieuses. Ce bon vieillard appella son fils , qui étoit un jeune homme de vingt ans. « Sauve-toi , lui dit-il en l'em-
 » brassant , & ne pense point à moi ,
 » dont la vie ne mérite plus d'être con-
 » servée ». Ensuite obéissant au Capitaine il tourna vers la Rade , tandis qu'un grand nombre d'Habitans qui étoient au long des Côtes , préparoient des cordes , soutenues avec du liège , pour les présenter aux malheureux qu'ils s'attendoient à voir bien-tôt lutter contre les flots. En effet , le Vaisseau fut lancé si rapidement sur les rocs , qu'il se brisa d'un seul coup , sans qu'il restât deux planches unies. De cent quarante hommes , il ne s'en sauva que quatorze , entre lesquels étoit le fils du Pilote Hollandois. Ceux que les flots jetterent sur le rivage , ou qui furent pêchés après la tempête , avoient la tête , les bras & les jambes brisées ou disloquées.

Suite de la
 même tempê-
 te.

Dans les autres Isles , la perte ne fut pas moindre qu'à Tercere. Il périt deux Vaisseaux à *Saint-Georges* , deux à *Pico* , trois à *Graciosa*. Les flots d'ailleurs apportèrent les débris de quantité d'autres Bâtimens , qui avoient fait nau-

fra
l'u

CARTE
DE LA CÔTE ORIENTALE

D'AFRIQUE
Depuis le Cap de
Bonne Espérance
Jusqu'au Cap del Gada
Tirée de la Carte Française de
l'Océan Oriental
Publiée
Par Ordre de M^{re} le
COMTE DE MAUREPAS
en 1740

Tropique du Capricorne

CAFRES

ZENJIBAR
ZANGUEBAR

C. del Gada
R. de Gimala
C. de Gira
F. de Gira
R. de Gira
C. de Gira
C. de Gira

B. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

R. de Moïambique
R. de Moïambique
R. de Moïambique

NOTA

- * Ligne d'ent le Lat. et le Long. est été déterminée par des observations.
- † Lat. & par d'habiles Astronomes.



frage en pleine Mer , soit en se brisant l'un contre l'autre , soit en s'ouvrant d'eux-mêmes après avoir été fracassés par la violence des vagues. Il en périt trois de cette manière à la vûe de l'Isle Saint-Michel , d'où l'on entendit les cris lamentables des Matelots , sans en pouvoir sauver un seul. La plupart des autres errerent assez long-tems sans mâts , avec des peines qui ne peuvent être exprimées ; & d'une si grande Flotte , on prétend qu'il n'en arriva que trente-deux ou trente-trois dans les Ports d'Espagne.

LINSCHOTEN.

1591.

CHAPITRE XVI.

Premier Voyage des Anglois aux Indes Orientales sous le Capitaine Jacques Lancaster en 1591.

C E fut dans cette situation de la marine d'Espagne & de Portugal , que les Anglois crurent s'être ouvert un passage assez libre aux Indes Orientales ; & qu'après avoir fait tant de dépenses & d'efforts pour diminuer les obstacles , ils jugerent que le tems étoit venu d'en recueillir les premiers fruits. On ne nous apprend point si ce voyage se fit au nom d'une Compagnie , ou sur

LANCASTER.

1591.

Motifs des Anglois.

Etat de la Flotte.

LANCASTER. un ordre de la Cour , ou par le seul
 1591. mouvement & aux frais des trois Capitaines qui commanderent les trois Vaisseaux dont la Flotte Angloise étoit composée. Ils se nommoient *Georges Raymond*, *Abraham Kendal*, & *James*, c'est-à-dire *Jacques*, *Lancaster*. Les noms des trois Bâtimens étoient la *Penelope*, le *Royal Marchand*, & l'*Edouard Bonaventure*. Quoique le Capitaine *Raymond* fût parti avec la qualité d'Amiral, son Vaisseau ayant disparu dans le cours du voyage, sans qu'on ait jamais sçu quel fut son sort; l'honneur d'avoir exécuté une si grande entreprise est resté au Capitaine *Lancaster*, comme celui d'en avoir publié la relation est attribué à son Lieutenant *Edmond Barker*.

Son départ
& sa navigation.

La Flotte étant sortie du Port de Plymouth le 10 Avril 1591, arriva aux Canaries le 25. Elle se trouva le 2 de May à la hauteur du Cap Blanco. Le 15 elle passa le Tropique du Cancer, & le 8 elle étoit à la hauteur du Cap Verd. Un vent Nord-Est qui ne l'abandonna point jusqu'au 13, la mit à huit degrés de l'Equateur; ensuite un vent contraire la retarda jusqu'au 6 de Juin: enfin elle passa la ligne, mais ce ne fut qu'après s'être saisie d'une Caravelle

Portugaise qui alloit de Lisbonne au Brésil, chargée de 60 tonneaux de vin, d'huile, de capres, & de pois. La prise d'un Vaisseau chargé d'or auroit été moins agréable aux Anglois. Ils avoient commencé à se ressentir des incommodités du climat, dont les qualités sont extrêmement dangereuses dans cette saison, entre le huitième degré de latitude du Nord & l'Equateur. La plus grande partie des trois Equipages étoit attaquée de diverses maladies.

LANCASTER

1591.

Après avoir passé la ligne, ils continuèrent d'avoir le vent à l'Est-Sud-Est, & presque toujours si violent, qu'il les poussa vers le Brésil, jusqu'à cent lieues des Côtes. Enfin lorsqu'ils furent arrivés au vingt-sixième degré de latitude du Sud, le vent changea au Nord. Là, ils jugerent que le Cap de Bonne-Espérance étoit Est par Sud, à la distance d'entre neuf cens & mille lieues. Dans cette longue navigation, ils eurent les vents variables, mais tels néanmoins qu'ils purent toujours s'avancer vers leur terme.

Le 28 de Juillet ils arriverent à la vûe du Cap; & jusqu'au 31, ils luttèrent contre des vents contraires, dans l'espérance de le pouvoir doubler, pour gagner, 70 lieues plus loin, l'*Aguada de*

LANCASTER

1591.

Les Anglois
rélâchent à
Saldanna.

Rafrâichif-
semens qu'ils
s'y procurent.

S. Blaz, où ils se flattoient de trouver des rafrâichissemens; mais la langueur qui étoit répandue sur les trois Vaisseaux les força de chercher un lieu moins éloigné. Ils s'approcherent de la Côte au Nord du Cap; & suivant le rivage, ils trouverent l'*Aguada de Saldanna*, Baye fort commode, qui présente une Isle à son entrée. Ils y jetterent l'ancre le 1 d'Août, & l'empressement des sains & des malades fut égal à débarquer.

Il se présenta d'abord quelques Sauvages fort noirs & fort farouches, qui se retirerent au même moment. Pendant plus de quinze jours, il n'en parut point d'autres; & les Anglois ne trouverent pour rafrâichissemens que des grues & des oies, dont ils tuerent plusieurs à coups de fusils. Ils ne virent pas non plus d'autre poisson que des moules & diverses especes de coquillage, qu'ils ramassoient sans peine au long des rocs. L'Amiral résolut enfin de gagner l'Isle avec sa Pinace. Il y trouva des *Pangouins* & des veaux marins, dont il rapporta une provision fort abondante; & les Chaloupes, qui y furent envoyées deux fois, en revinrent chargées. Quelques jours après, les Chasseurs se faisirent d'un Nègre, qu'ils forcèrent de pénétrer avec eux dans le

Pays, en lui faisant connoître par leurs signes qu'ils avoient besoin de bestiaux. Ils marcherent inutilement ; & n'ayant rencontré aucun autre Sauvage, ils renvoyèrent celui qu'ils avoient arrêté, après lui avoir fait beaucoup de caresses & quelques présens. Cette conduite leur réussit. Trente ou quarante Nègres parurent bientôt, avec quarante jeunes bœufs & autant d'agneaux, dont ils donnerent une partie pour quelques ustenciles. Un bœuf ne fut vendu que deux couteaux, une genisse & un agneau le même prix. Les bœufs de ce canton sont fort gros & fort charnus ; mais ils n'en sont pas moins maigres. Le mouton au contraire y est assez gras. Il a sur le dos du poil au lieu de laine, & la queue extrêmement grosse, comme les moutons de Syrie. Le Capitaine Lancaster tua un animal sauvage, qui se nomme (a) *Antilope*, de la grandeur d'un jeune poulain, & semblable au daim pour la couleur & la taille. Les Anglois virent un grand nombre d'autres bêtes qui leur étoient inconnues ; mais les singes, dont l'abondance & la grosseur les étonna, servirent beaucoup à les amuser, par les difficultés autant que par l'agrément de cette chasse.

Différentes
espèces d'ani-
maux.

(a) Autrement Gazelle.

LANCASTER.

1591.

Resolution
que les mala-
dies font
prendre aux
Anglois.

Dans l'état où les maladies rédui-
soient les équipages, on crut qu'il va-
loit mieux se borner à deux Vaisseaux
bien remplis, que d'en conserver trois
sans le nombre de matelots nécessaires.
De deux cens quarante hommes que
le mal avoit épargnés, on en mit 101
dans l'Amiral, & 90 dans l'Edouard.
Le reste, dont la santé commençoit à
s'altérer, fut renvoyé en Angleterre
dans le Royal Marchand. C'étoit le scor-
but qui causoit les plus grands ravages :
les Soldats n'étant point accoutumés à
la Mer, en étoient presque tous atta-
qués. Les Matelots s'en défendoient
mieux, ou du moins guérissoient plus
promptement lorsqu'ils pouvoient trou-
ver des viandes fraîches ; ce qui fait ju-
ger à l'Auteur qu'ils s'en garantiroient
entiérement, si la nourriture étoit meil-
leure sur les Vaisseaux.

Naufrage
d'un Vaisseau
de la Flotte.

Six jours après le départ du Royal
Marchand, les deux autres Vaisseaux
quitterent la Baye de Saldanna, & dou-
blèrent promptement le Cap de Bonne-
Espérance. Mais en arrivant le 14 de
Septembre au Cap de *Corientes*, ils fu-
rent surpris d'une furieuse tempête, avec
des tourbillions si violens, que l'Ami-
ral fut séparé de l'*Edouard*. Jamais on
n'a eu d'autre nouvelle de son fort. Lan-

caster, qui demouroit avec son seul LANCASTER.

Vaifseau, fit long-tems des recherches 1591.

inutiles. Il effuya lui-même toutes les fureurs de la Mer, & des coups de tonnerre fi terribles, qu'ils lui tuerent quatre hommes, & n'en laiflerent aucun fans quelque marque étrange de leur violence. Les quatre qui perdirent la vie eurent la tête tournée, comme fi l'on eût pris plaifir à leur tordre le col.

D'autres eurent les bras & les jambes meurtries. Plusieurs furent atteints à la poitrine, & vomirent le fang pendant deux jours. Quelques-uns, après avoir été renverfés par terre fans mouvement & fans connoiffance, ne revinrent de cet état que pour fouffrir long-tems de vives douleurs, qui parcouroient fuccelfivement tous leurs membres. Le grand mâit fut comme rongé dans quelques endroits; & dans d'autres, il s'en détacha plusieurs parties. Des broches de fer qui étoient enfoncées de dix pieds dans le bois furent fondues, & coulerent fans brûler les parties de bois voisines.

Terribles effets du tonnerre.

La Mer étant devenue plus tranquille, Lancaster continua fa navigation au Nord-Eft, & tomba quelques jours après à l'extrémité Nord-Oueft de l'île Saint-Laurent. Il ne s'en croyoit point fi proche; & ce fut par hazard qu'un de

Lancaster continue fa navigation.

LANCASTER.

1591.

Ile de Co-
more,

ses gens découvrit pendant la nuit à la clarté de la Lune, une blancheur extraordinaire, qu'on reconnut bientôt pour l'écume des vagues qui se brisoient contre les rochers de l'Isle. On évita heureusement le danger. Dans une Mer encore ignorée des Anglois, on passa de même près de Mozambique sans s'en être apperçu, & l'on alla tomber, deux lieues au-dessus, dans une Baye nommée *Quitangone*, où l'on prit trois ou quatre barques du Pays, qui s'appellent *Pangaies*. Elles étoient chargées de millet, de poules, de canards; & les Nègres avoient parmi eux un jeune Portugais, qui conduisoit cette provision à Mozambique. Lancaster profita de cette rencontre comme d'une faveur du Ciel; & remettant à la voile aussi-tôt, il ne fut pas long-tems à gagner l'Isle de *Comore*, qui est à cent lieues de la même Baye, au Nord-Est de Mozambique. Il y fut reçu par un grand nombre de Mores, & l'Isle lui parut extrêmement peuplée. Seize hommes, qu'il y envoya dans sa Chaloupe, obtinrent tranquillement la liberté de prendre de l'eau. Le Roi de l'Isle lui fit demander celle de se rendre sur son bord. Il y vint, accompagné de plusieurs Mores d'une belle taille, & vêtu d'une robe de satin cramoisi. Les

Anglois le traitèrent civilement ; & le LANCASTER.
 jeune Portugais qu'ils avoient pris leur
 servant d'interprete, ils eurent avec lui
 1591.
 une longue conférence sur l'état de son
 Pays, & sur la nature de ses marchan-
 dises. Mais ces apparences d'amitié cou-
 vroient un noir dessein de la part des
 Mores. Un Officier Anglois nommé Perfidie de
 ses habitans.
Mace, prenant confiance aux offres du
 Roi, descendit au rivage avec trente
 hommes, contre le sentiment de Lan-
 caster. A peine eut-il fait cent pas sur la
 terre, qu'une troupe de Barbares fon-
 dant sur eux avec toutes sortes d'ar-
 mes, les tuerent à la vûe du Vaisseau,
 d'où l'on ne pouvoit leur donner aucun
 secours, & sous les yeux mêmes du
 Roi qui sembloit n'être retourné à ter-
 re, que pour autoriser cette perfidie
 par sa présence.

Les Anglois partirent, avec la dou- Douleur des
 Anglois.
 leur de ne pouvoir se venger d'un si
 cruel outrage, mais bien instruits de la
 défiance qu'ils devoient garder sans
 cesse avec les Mores. Ils prirent le 7 de
 Septembre vers Zanjibar, où ils arri-
 verent bientôt, avec la précaution de
 relâcher à quelque distance du Port. Ils
 avoient perdu leur Chaloupe à Como-
 re. Quelques planches, qu'ils avoient
 sur le Vaisseau, servirent à réparer cet.

LANCASTER

1591.

Ils croisen
aux environs
de Zanjibar.

te perte. Le Port de Zanjibar ne présentant rien qui fût capable de les effrayer, ils croiserent sur cette Côte pendant plus d'un mois, en donnant la chasse à toutes les Barques ou les Panguaies qu'ils pouvoient découvrir. Ils se trouverent ainsi dans l'abondance de toutes sortes de provisions, sans s'exposer au risque de les chercher dans l'intérieur du Pays. Mais ils virent un jour sortir du Port une Barque Portugaise, de laquelle il se détacha un More dans un Canot, avec une Lettre pour le Capitaine Anglois. Elle venoit de quelques Portugais qui avoient un petit Comptoir dans cette Ville. Ils demandoient de quelle Nation étoit le Vaisseau qui s'arrêtoit si près d'eux, sans leur donner aucun avis de son arrivée, & quelles étoient ses intentions. Lancaster répondit qu'il étoit Anglois, ami de leur Roi Dom Antoine, & chargé de sa part d'une commission dans les Indes. La Barque rentra dans le Port, après cette réponse, & l'on n'en reçut point d'autre explication. Quelques jours après, on se saisit d'une Pangaie chargée de Mores, qui accompagnoit un de leurs Prêtres. Lancaster le traita civilement. Cette conduite fut si agréable au Roi de la Nation, qu'il fit offrir aux Anglois des témoignages de

Ils se lient
avec le Roi &
la Nation.

fa reconnoissance. Ils acceptèrent des vivres pour deux mois ; mais ils prirent le parti , dans cet intervalle , de garder le Prêtre à bord , en continuant de lui faire les mêmes caresses. Les Mores qu'ils virent alors plus familièrement , leur racontèrent que les Portugais du Comptoir n'avoient rien épargné pour leur inspirer d'affreuses idées de la Nation Angloise. Ils avoient représenté l'Equipage du Vaisseau comme une troupe de monstres qui ne se nourrissoient que de chair humaine , & qui s'étoient approchés de la Côte pour dévorer les Habitans. Lancaster comprit que n'ayant rien à craindre de lui dans la Ville , ils vouloient seulement lui ôter le moyen de s'informer de leur commerce.

Le Port de Zanjibar peut recevoir des Bâtimens de cinq cens tonneaux , & les mettre à couvert de toutes sortes de dangers. Il se trouve d'excellente eau sur la Côte , avec une grande abondance de bestiaux , de volailles , de poisson & de fruits. L'Auteur recommande aux Anglois qui doivent faire le même voyage après lui , de relâcher dans un lieu si commode , mais de s'y défier beaucoup des Portugais. Tandis que le Vaisseau étoit à l'ancre , & qu'on se contenoit d'envoyer la Chaloupe pour visiter

LANCASTER.

1591.

Situation du
Port de Zanjibar.

LANCASTER.

1591.

les Bayes voisines, l'Inspecteur Portugais des Côtes depuis Melinde jusqu'à Mozambique, s'approcha furtivement dans une Frégate de dix tonneaux, & chercha l'occasion d'enlever leur Chaloupe aux Anglois. Lancaster reçut cet avis d'un More, que le Roi de Zanzibar envoya plusieurs fois visiter son Prêtre. Cependant il paroît assez douteux si l'artifice n'étoit pas du côté même des Mores, qui se flattoient peut-être de contenir les Anglois par de fausses informations. Lancaster ne pouvant approfondir ce soupçon, parce que ses forces ne lui permettoient pas de chercher quelle aux Portugais, se contenta de retenir, avec le Prêtre du Roi, les principaux Mores qui tomberent entre ses mains, & de les traiter avec assez de civilité pour mettre le Roi & toute la Nation dans ses intérêts.

Jalousie des
Portugais.

Il obtint si parfaitement leur confiance, que malgré la jalousie des Facteurs Portugais, les Habitans de la Côte lui apportèrent ce qu'ils avoient de plus précieux. Il ne reçut rien d'eux qu'il ne payât de quelques marchandises de l'Europe; & leur faisant espérer beaucoup plus qu'il n'étoit en état de leur offrir, il les mit dans la disposition de voir descendre parmi eux les Anglois, & de leur

laisser prendre quelque connoissance du Pays. Lancaster ne fit pas difficulté lui-même de pénétrer à quelques milles dans les terres. Il trouva les champs cultivés, & des bestiaux en fort grand nombre ; mais nulle industrie pour chercher des mines, quoiqu'en apparence les montagnes ne doivent pas être sans or, à si peu de distance de plusieurs endroits où les Portugais en ont de fort riches. Il fut conduit par les Mores dans une espece de Ville, nommée *Paraygone*, où les maisons sont de fort belles pierres, mais sans aucune liaison de chaux ou de ciment. Les Habitans ont l'art de les rendre fort polies, en les frottant contre d'autres pierres beaucoup plus dures, & de les joindre si parfaitement qu'elles ne paroissent composer qu'une seule masse. Dans la même Ville, Lancaster fut abordé par une femme Portugaise, qui s'y étoit retirée, pour fuir son mari qui étoit un des Facteurs de Zanjibar. Les Mores sembloient l'avoir prise sous leur protection. Elle versa des larmes en parlant au Capitaine Anglois ; & quoiqu'il ne pût entendre parfaitement ses plaintes, il comprit qu'elle lui demandoit en grace d'être reçue sur son bord. L'impatience qu'il eut d'être assez instruit, pour juger si elle méritoit ses ser-

LANCASTER.

1591.

Les Anglois
délivrent une
femme Por-
tugaise.

LANCASTER

1591.

Avanture
de cette fem-
me.

vices, lui fit renvoyer au Vaisseau deux de ses gens, qui amenerent l'Interprete Portugais. Elle parut charmée de voir un homme de sa Nation, sans en avoir rien à redouter. Son malheur consistoit à se trouver la femme d'un homme voluptueux, dont le goût s'exerçoit indifféremment sur la premiere Indienne qui picquoit ses desirs. Elle avoit souffert ce dérèglement pendant plus de six mois; mais, suivant le témoignage qu'elle rendoit d'elle-même, elle avoit cru pouvoir chercher de la consolation dans les complaisances de quelques Mores qui l'avoient dédommée de l'indifférence de son mari. La jalousie n'en avoit pas été moins vive dans un cœur qu'elle ne possédoit plus. Elle avoit été forcée, pour en éviter des effets sanglans, de fuir avec un More, dont elle avoit reconnu la probité. Le Roi de Zanzibar avoit favorisé sa fuite. Elle attendoit l'arrivée de quelque Flotte Portugaise pour demander justice à l'Amiral; & dans l'impatience du retardement, elle vouloit devoir sa liberté aux Anglois. Lancaster comprit qu'elle avoit eu pour un More quelque foiblesse dont son mari l'avoit voulu punir. Il ne refusa point de la recevoir sur son Vaisseau; mais il lui demanda si elle ne desiroit cette

faveur que pour elle-même. L'Interpre- LANCASTER
 te, qui avoit rendu jusqu'alors cet en- 1591.
 tretien, sans pénétrer au-delà des appa-
 rences, ouvrit les yeux à cette ques-
 tion. Non-seulement il assura le Capi-
 taine que ses conjectures étoient justes,
 mais il le supplia pour l'honneur de sa
 Nation, de ne pas recevoir une miséra-
 ble qui avoit été capable d'un si infâme
 libertinage. Lancaster ignoroit la langue
 Portugaise. Il n'employoit avec l'Inter-
 prete qu'un langage mêlé d'Anglois &
 d'Espagnol, qui pouvoit à peine lui
 faire exprimer la moitié de ses idées.
 Mais lorsqu'il crut reconnoître à ses ins-
 tances qu'il étoit mal disposé pour cette
 malheureuse femme, il s'efforça de la
 consoler par ses signes & par les marques
 de compassion qu'il fit éclater dans ses
 yeux. Enfin l'ayant conduite à bord,
 sans écarter un More d'assez belle taille,
 qui ne cessa point de la suivre, il déclara
 brusquement à l'Interprete qu'il étoit
 résolu de la secourir. Outre la pitié
 qui l'intéressoit pour elle, il comprit
 qu'à mesure qu'il se feroit mieux enten-
 dre de cette femme, il pourroit se la
 rendre utile par l'ascendant qu'elle pa-
 roissoit conserver sur son More, & que
 de l'un ou de l'autre il tireroit divers
 avantages dans les occasions de voir

Motifs de
 Lancaster
 pour la secou-
 rir.

LANCASTER.

1591.

des Portugais ou des Indiens. Le More la suivit jusqu'au Vaisseau, où elle s'étoit laissée conduire avec joie. Elle paroissoit s'attendre à l'y voir monter avec elle; mais après quelques discours que les Anglois ne purent entendre, il tourna le dos au rivage. Elle parut supporter son départ avec beaucoup de tranquillité. L'Interprete charmé de la voir renoncer à cette indigne inclination, ne balançoit plus à lui rendre toutes sortes de services.

Lettre du
Mari à Lan-
caster.

On est embarrassé dans cette narration à deviner ce qui pouvoit arrêter si long-tems Lancaster sur la Côte de Zanjibar. Cependant il se dispoisoit à lever l'ancre, lorsqu'une Barque sortie du Port, lui apporta une lettre, dont il eut peine à comprendre le sens, avec le secours même de son Interprete. Elle étoit du Mari de la Portugaise, qui étoit déjà informé de la résolution de sa femme, & qui s'étendoit beaucoup sur le sujet de leurs plaintes mutuelles. Mais il finissoit d'une manière plus intelligible, en priant le Capitaine de lui faire présent de quelques bouteilles de vin de l'Europe, d'une certaine quantité d'huile, & de deux ou trois livres de poudre. Cette grace parut si légère aux Anglois pour un homme qui sembloit

leur abandonner sa femme, que Lancaster lui envoya le double de ce qu'il demandoit. Mais il retint un des Nègres de la Barque, qui en s'ouvrant à l'Interprete Portugais avoit paru connoître diverses contrées de l'Inde, où il se vantoit d'avoir fait plusieurs voyages. On apprit de lui qu'il étoit entré depuis peu dans le Port de Zanjibar une Barque de trente tonneaux, que les Mores appellent *Junko*, venue de Goa, avec sa cargaison de poivre pour le Comptoir Portugais. Lancaster en quittant cette Côte, renvoya au Roi le Prêtre & quelques Mores, qui lui avoient servi d'ôtages jusqu'au jour de son départ.

LANCASTER.

1591.

Il remit à la voile le 15 de Février, dans le dessein de gagner le Cap de Comorin, mais d'éviter les Vaisseaux qui revenoient, dans cette saison, de Ceylan, de Saint-Thomas, de Bengale, de Pegu, de Malaca, de Moluques, de la Chine & du Japon. Les courans l'éloignerent beaucoup de ses vûes, en le poussant jusqu'à l'entrée de la mer Rouge. Il reprit à l'Est lorsqu'il se fut aperçu de son erreur; mais il fut encore repoussé vers le Nord, à quatre-vingt lieues de l'Isle de *Socstora*. Cependant les provisions ne lui manquerent point, parce qu'il trouva toujours quantité de

1592.

Les Anglois
remettent à
la voile.
Leur dess.in.

LANCASTER.

1592.

Ils arrivent
au Cap de
Comorin.

Ils le dou-
blent.

Dauphins, de Bonites, & de Poissons volans. Se voyant si loin hors de sa course, & la saison étoit si avancée, il se déterminoit à relâcher dans quelque Port de la Mer Rouge, ou à Socotora, lorsque le vent devint tout d'un coup si favorable, qu'il fut porté directement vers le Cap de Comorin. Avant que de le doubler, il se proposa de toucher à quelqu'une des Isles *Mamales*, qui sont au douzième degré de latitude du Nord, & qui fournissent des provisions. Mais il les manqua par la faute de son Pilote. La veille du jour qu'il espéroit d'y arriver, le vent tourna au Sud-Ouest, ce qui lui fit changer sa course; &, le voyant tourner de plus en plus au Sud, il craignit de ne pouvoir doubler le Cap, & d'être jetté avec beaucoup de danger sur la Côte de l'Inde, parce que la saison de l'hyver & les Moufons (a) d'Ouest, qui durent sur cette Côte jusqu'au mois d'Août, étoient déjà arrivés. Cependant il passa heureusement le Cap, au mois de Mai.

Il ne paroît pas que le Capitaine Lancaster se fût proposé d'autre but que de traverser ces mers, pour en porter la connoissance en Angleterre, ou peut-

(a) Mot Arabe dans son origine, qui signifie le cours du vent.

être pour s'attribuer la gloire d'être le LANCASTER.
 premier Anglois qui les eût parcourues. 1592.

Du moins l'Auteur de la Relation ne lui suppose nulle part aucune intention déterminée. Après avoir doublé le Cap de Comorin, il dirigea ses voiles vers les Isles de *Nicobar*, qui sont au Nord & Sud de la partie occidentale de Sumatra, à sept degrés de latitude du Nord. Isles de Nicobar.

Avec un vent des plus favorables, il y arriva le sixième jour; mais pour n'avoir pas bien observé l'Etoile du Sud, il tomba le 1 de Juin au Sud de ces Isles, à la vûe de celles de (a) *Gomez-Pulo*. Gomez Pulo.

Ayant continué sa course au Nord-Est de celle-ci, il fut surpris pour un calme qui dura deux ou trois jours, & pendant lequel il ne suivit que les courans jusqu'à deux lieues de la Côte de Sumatra. L'hyver commençoit, & de jour en jour le tems devenoit plus incommode. Il tourna vers les Isles *Pinacu*, où il arriva au commencement de Juin. Pulo Pinacu.

Le lieu qu'il choisit pour jeter l'ancre, fut une grande Rade au sixième degré trente minutes du Nord, à cinq lieues de la Côte de Malaca. Ce fut là qu'il résolut de passer l'hyver, & de débarquer ses gens, qui étoient presque tous malades. Il lui en mourut vingt-six; de- Mort d'un grand nombre d'Angois.

(a) Ce mot signifie *Oiseau-bas*.

LANCASTER. sorte qu'en partant de l'Isle, son Equipage se réduisoit à trente-trois hommes, dont il n'y en avoit pas vingt-deux qui fussent propres au travail. Les rafraichissemens qu'ils trouverent dans un lieu si desert, ne furent point capables de les rétablir : c'étoient des huîtres & d'autres coquillages, avec une petite quantité de poissons qu'ils ne pêchoient point sans peine. L'Isle d'ailleurs est assez agréable par le grand nombre d'arbres dont elle est couverte. Ils sont d'une hauteur prodigieuse, & si droits qu'il n'y en a presque point qui ne pût servir de mât.

A la fin de l'hyver, c'est-à-dire vers celle du mois d'Août, les Anglois partirent, après avoir employé une partie du tems à radoubier leur Vaisseau. Ils vouloient chercher un lieu plus commode pour se remettre des fatigues mêmes de leur repos. Ils traverserent jusqu'à la Côte de Malaca; & le jour suivant ils mouillèrent dans une Baye, sur un fond de six brasses, à deux lieues du rivage. Le Capitaine accompagné de son Lieutenant & de quelques autres, prit terre dans la Chaloupe. Ils découvrirent les traces de quelques Habitans; & voyant des feux allumés, ils s'en approcherent avec beaucoup d'assuran-

Côte de Malaca.

ce ; mais ils n'apperçurent aucune création animée , à la reserve d'une espece d'oiseaux de mer qui s'appelle (a) *Ox-bird* , & qui est fort privée. Ils en tuèrent huit douzaines. Etant retournés le soir au Vaisseau , ils virent le lendemain un Canot chargé de seize Indiens nuds , qui tournerent quelque tems autour d'eux , mais sans vouloir s'approcher. Cependant le Lieutenant du Vaisseau les suivit jusqu'à terre dans la Chaloupe ; & s'étant mêlé sans crainte avec eux , il les engagea par ses caresses à lui promettre des vivres. Le jour suivant , Lancaster découvrit trois Bâtimens de soixante ou soixante-dix tonneaux , à l'un desquels il donna la chasse avec sa seule Chaloupe. Il le prit enfin ; & trouvant par le témoignage d'un Boulanger Portugais , qui étoit à bord , que la cargaison appartenoit à des Jésuites établis dans cette contrée , il s'en mit en possession ; mais il cessa de poursuivre les deux autres , en apprenant qu'ils étoient à quelques Marchands de Pegu. Le Portugais lui dit qu'à peu de distance il y avoit une Ville nommée *Martaban* , qui étoit le principal Port de la grande Ville de Pegu. C'étoit l'avertir que ce lieu n'étoit pas sûr pour des An-

LANCASTER.

1552.

Vaisseaux
pris aux Jé-
suites.Martabam ,
Port du
Royaume de
Pegu.(a) *Pulo* en Indien signifie Ile.

LANCASTER.

1592.

glois , & leur crainte augmenta la nuit suivante , lorsqu'ils se furent apperçus que les Matelots Indiens s'étoient dérochés dans leurs Canots. Cependant Lancaster fit transporter leur cargaison sur son Vaisseau , & passa le reste du jour dans la même Baye. Il vit le soir un autre Bâtiment de Pegu , chargé de poivre ; mais loin de l'arrêter , il affecta de faire toutes sortes de civilités aux Matelots.

Pulo Sam-
bilam.

Les Anglois ayant trouvé sur leur prise de quoi rétablir un peu leurs forces , ne penserent qu'à continuer leur navigation. Ils mirent à la voile au commencement de Septembre , pour gagner les Détroits ; & sans être trop sûrs de leur course , ils arriverent aux Isles de *Sambilam* , à quarante-cinq lieues au Nord de la Ville de Malaca. C'est un lieu où passent nécessairement tous les Vaisseaux Portugais , qui vont de Goa & de Saint-Thomas aux Moluques , à la Chine & au Japon. Aussi Lancaster ne s'en approcha-t-il point sans précautions. Après avoir croisé pendant cinq jours aux environs des Isles , il découvrit un Bâtiment de deux cens cinquante tonneaux , qui paroissoit fort chargé , mais aussi mal pourvû d'armes que de Matelots. Il ne balança point à l'attaquer ;

taquer ; & la facilité qu'il eut à le prendre , justifia l'opinion qu'il s'en étoit formée. C'étoit un Portugais chargé de riz pour Malaca. Il venoit de Nagapatan , Port de l'Inde vis-à-vis Ceylan. Les Portugais , accoutumés à voyager sans obstacles dans ces Mers , négligeoient alors toutes sortes de précautions pour leur défense. Lancaster fit passer l'Equipage sur son bord , & le remplaça par sept Anglois , pour garder sa prise pendant la nuit. Le lendemain , s'étant accommodé de tout ce qui pouvoit convenir à ses besoins , il remit les Portugais dans leur Vaisseau , à la réserve du Pilote qu'il garda avec quatre Mores , & les fit échouer sur le rivage. Dans les ténèbres , il arriva un autre Bâtiment Portugais , de quatre cens tonneaux , qui jetta l'ancre inconfidérément à fort peu de distance de la prise. Les Anglois l'ayant découvert attendoient le jour , dans l'espérance de s'en saisir aussi facilement. Mais il les apperçut de son côté ; & levant l'ancre aussi-tôt , il s'éloigna si promptement , que l'Edouard , appesanti comme il étoit par quantité de réparations informes , ne put faire assez de diligence pour le joindre.

LANCASTER.

1592.

Prise d'un
Vaisseau Por-
tugais.Rencontre
d'un autre
Vaisseau Por-
tugais.

L'ancrage est si bon à trois ou quatre

Tome III.

G

LANCASTER.

1592.

Vaisseau de
Malaca.Artifice du
Capitaine.

lieues des Isles, qu'après avoir croisé pendant tout le jour, Lancaster revenoit mouiller au même lieu pendant la nuit. Le 6 d'Octobre, entre onze heures & minuit, il y arriva un Vaisseau de Malaca, d'environ sept cens tonneaux, qui jetta l'ancre si proche des Anglois, qu'ils entendoient le bruit des voix & de la manœuvre. A toutes fortes de hazards ils se disposerent à l'attaquer; & lorsqu'ils se furent mis en état de le commander par leur artillerie, ils y envoyèrent leur Chaloupe avec dix hommes, pour avertir le Capitaine du péril auquel il étoit exposé, s'il balançoit à se rendre. La frayeur produisit tout l'effet que Lancaster en avoit espéré. Le Capitaine s'offrit à passer sur le bord Anglois. Il y confirma ce qu'il avoit promis en quittant le sien; mais ayant reconnu que si l'artillerie Angloise étoit capable de le couler à fond, il n'y avoit point assez de monde sur le Vaisseau pour lui donner d'autres craintes, il demanda la liberté de retourner à son Bâtiment, sous prétexte que ses gens feroient difficulté de se rendre sans combat, s'ils n'en recevoient l'ordre de sa bouche. Lancaster y consentit d'autant plus facilement, qu'à la distance où il étoit, le Bâtiment Portugais ne

pouvoit lui échapper. Cependant aussitôt que le Capitaine fut retourné à son bord, les Portugais au nombre de plus de deux cens cinquante, tant hommes que femmes & enfans, profiterent du reste de la nuit pour descendre dans deux grandes Chaloupes, avec ce qu'ils avoient apparemment de plus précieux, & gagnerent heureusement le rivage. Ils avoient eu soin de lier les dix Anglois qui avoient reconduit le Capitaine; de sorte qu'à la pointe du jour, lorsque Lancaster inquiet de leur retardement, pensoit à faire jouer son artillerie, il les apperçut qui l'appelloient à leur secours par des signes. Il ne restoit plus à bord qu'un vieux Portugais, si malade qu'il n'avoit pû suivre les autres, & qui s'empressa néanmoins, après leur fuite, de délier les Anglois, pour se faire auprès d'eux un mérite de ce service. Lancaster trouva sur le Vaisseau quinze pieces de canon de fonte, trois cens barils de divers vins, des Merceries de toutes les sortes, telles que des chapeaux, des bas de laine d'Espagne, des velours, des taffetas, du riz, des glaces de Venise; de fausses pierreries, que les Portugais emploient à tromper les Indiens; des cartes à jouer, & trois ou quatre balles de papier de

LANCASTER.

1592.

Butin des
Anglois.

LANCASTER

1592.

France. Il n'y restoit ni or, ni argent, par les soins que les Fugitifs avoient eu d'emporter leurs plus précieuses richesses. L'Edouard ne pouvant contenir un butin si considérable, on se contenta de ce qui pouvoit servir aux commodités de la navigation, ou à se concilier les Indiens par des présens; & pour ne se pas rendre trop odieux, si l'on submergeoit le reste, on prit le parti d'abandonner le Vaisseau sur ses ancres.

Cependant Lancaster comprit que ses Expéditions ne pourroient être ignorées long-tems dans les Etablissmens Portugais, & qu'il avoit à redouter les forces de Malaca; son Vaisseau d'ailleurs avoit besoin d'être calfeutré, & les Isles voisines ne fournissent point de poix. Il alla mouiller dans une Baye du Royaume de *Junfaloom*, entre Malaca & Pegu. Le Portugais de la dernière prise, dont on avoit rétabli la santé à force de soins & de bons traitemens, parloit la langue Malayenne. Il offrit lui-même de s'employer à faire trouver de la poix. On s'en procura deux ou trois quintaux sur la Côte. Lancaster se servit aussi de ce Vieillard pour échanger quelques marchandises avec le Roi du Pays, contre de l'ambre gris & des cornes de Rhinoceros, que les Indiens

Les Anglois
vont à Junfa-
loom.

nomment *Abath*. Il obtint deux ou trois de ces cornes, avec une assez grosse quantité d'ambre gris, dont le commerce est réservé au Roi seul. Mais ce Prince fit saisir tout d'un coup le Portugais, & quelques Anglois dont il étoit accompagné, avec toutes leurs marchandises. On ignore quelles eussent été ses résolutions, si le Vieillard Portugais n'eût trouvé l'art de le tromper, en lui disant que les Anglois avoient sur leurs Vaisseaux quantité d'armes dorées, de cuirasses & de hallebardes. La passion qu'il avoit pour tous ces instrumens de guerre, lui fit relâcher ses Prisonniers, dans l'espérance de leur voir apporter ce qu'ils lui promettoient.

Lancaster s'éloigna aussi-tôt de cette Côte; & passant par Sumatra, il se rendit, suivant son premier dessein, aux Isles de Nicobar. Les Habitans s'empresèrent de lui apporter toutes sortes de rafraîchissemens dans leurs Canots. Ils lui vendirent aussi de fort beaux calicots, qu'ils avoient retirés des débris de deux Vaisseaux Portugais qui avoient fait naufrage depuis peu sur leurs Côtes. Les bestiaux, la volaille & le poisson se trouvent en abondance aux Isles de Nicobar.

Le 21 de Novembre, les Anglois

LANCASTER.

1592.

Ils s'en font
vent difficile-
ment.

Ils revien-
nent aux Isles
de Nicobar,

LANCASTER

1592.

Ils se rendent à Ceylan.

partirent pour l'Isle de Ceylan, où ils arriverent le 3 de Décembre. Ils mouillèrent d'abord au Sud de l'Isle sur six toises de fond ; mais ils y perdirent leur ancre, au milieu d'une infinité de petits rocs qu'ils n'avoient point apperçus. Cette disgrâce leur fit prendre au Sud-Ouest de l'Isle, vers un lieu que les Portugais avoient nommé *Puntagallo*, dans le dessein d'y attendre les Vaisseaux de Bengale & de Pegu, dont ils espéroient d'enlever quelques-uns au passage. Ils sçavoient d'ailleurs, par les récits du Vieillard Portugais, que la Flotte de *Tanaferi*, grande Baye du Royaume de Siam, au Sud de Martaban, devoit passer par le même lieu dans l'espace de quatorze jours, avec des marchandises pour les Caraques, qui partent ordinairement de Cochin pour le Portugal vers le milieu du mois de Janvier. Les Vaisseaux de Bengale apportent des étoffes & des toiles précieuses, avec de grosses provisions de riz, & font ce voyage deux fois l'année. Ceux de Pegu joignent à des marchandises de la même nature, des rubans, des diamans, des perles & d'autres pierres précieuses. Ceux de Tanaferi portent principalement du riz & du vin de Nipar, qui est d'une force & d'une chaleur extraordinaire.

Espérances des Anglois.

Ce grand projet manqua par deux LANCASTER.
 accidens , qui découragerent extrême-
 ment les Anglois. Il ne leur restoit qu'une
 ancre , dont ils pussent faire usage ; ils
 la perdirent , en mouillant encore sur
 un mauvais fond , devant Puntagallo.
 Lancaster , qui n'avoit jamais sçu ménager sa santé , fut attaqué d'une maladie dangereuse. L'Equipage allarmé de ces deux malheurs , ne parla plus que de retourner en Angleterre. En vain le Lieutenant , prêtant sa voix au Capitaine languissant , leur représenta toutes les espérances auxquelles ils vouloient renoncer. La crainte , plus forte que l'honneur & l'intérêt , leur fit beaucoup mieux sentir à quels dangers ils alloient être exposés , en perdant un Chef dont le courage & l'intelligence étoient leur unique ressource. Les deux ancres qu'ils avoient encore étoient démontées ; il falloit des commodités qu'ils n'avoient pas , pour les mettre en état de servir. D'ailleurs , quelle apparence de trouver toujours des Ennemis aussi faciles à vaincre que ceux qu'ils avoient rencontrés ? Les Marchands Portugais étoient mal armés ; mais c'étoient des Flottes entières qu'on attendoit de Tanaferi , de Bengale & de Pegu. Avec si peu de monde , que pré-

1592.

Ce qui les fait manquer.

Embarras de

LANCASTER.

1592.

quelques Ma-
telots dans
une riviere.

tendre contre des Ennemis si nombreux? sans compter que la poudre commençoit à diminuer, & que le Vaisseau même s'affoiblissoit sensiblement. Pour grossir toutes ces terreurs, il arriva que dix hommes, chargés d'apporter de l'eau sur la Chaloupe, entrèrent avec trop peu de précautions dans une Riviere, qui est six lieues au-dessous de Puntagallo. Ils y furent découverts par quelques Habitans, qui s'approcherent bientôt en plus grand nombre sur les deux rives, & qui leur tirèrent quantité de fleches. Loin de pouvoir se retirer, ils étoient menacés d'être ajustés de plus près, en regagnant la mer, parce que les deux bords de la Riviere se rapprochoient beaucoup au-dessous du lieu jusqu'où ils s'étoient avancés. Cependant comme il leur étoit impossible de se soutenir dans la même situation jusqu'à la nuit, ils continuerent de remonter au milieu du Canal vers une petite Isle qui pouvoit les mettre à couvert. Ils y aborderent sans peine; mais quoique de l'un & de l'autre côté ils fussent hors de la portée des fleches, rien ne les assuroit que l'envie ne prendroit point aux Mores de les forcer dans cette retraite. Tout le jour se passa dans la crainte. A l'entrée de la nuit, la Lune

se trouva si claire, que dans le doute LANCASTER.
1592.

s'ils n'étoient point encore attendus sur les bords, ils laisserent passer le tems du reflux ; de sorte que l'obscurité venant ensuite les favoriser, ils eurent à combattre la marée pour sortir de la Riviere avant le jour. Tous leurs efforts ne purent les faire avancer si vite, que les Mores n'eurent pas le tems de leur tuer quatre hommes à coups de fleches. Ils se vangerent en tuant un beaucoup plus grand nombre de ces Barbares ; mais n'ayant point apporté assez de poudre pour leur inspirer long-tems de la crainte, ils remarquerent que les Mores s'apercevoient de l'épuisement de leurs munitions ; & que pour les railler de leur embarras, ils les couchoient en joue avec leurs arcs, comme on le fait pour tirer un fusil. *Baker*, Lieutenant du Vaisseau, s'étoit chargé indiscrettement de cette malheureuse commission. Ainsi les Anglois se virent menacés de perdre tout à la fois leur Capitaine & leur Lieutenant.

Le 8 de Décembre, Lancaster, forcé jusqu'à dans son lit par les instances de tous ses gens, consentit enfin à mettre à la voile pour le Cap de Bonne-Espérance. On passa aux Isles Maldives, où l'occasion n'auroit pas manqué de faire

Les Anglois
retournent
vers l'Euro-
pe.

LANCASTER.

1592.

Montereis,
Port des Mal-
dives.

quelque nouveau butin, si le desir de retourner en Europe ne fût devenu l'unique passion de tout l'Equipage. Cependant on avoit besoin d'eau, & cette nécessité fit prendre le parti à Lancaster, qui commençoit à se rétablir, de descendre à Montereis, petit Port, dont la Ville n'étoit composée que d'environ quinze maisons. Il se trouva si bien d'y avoir passé trois jours, que ses gens, par l'attachement qu'ils avoient pour lui, furent les premiers à le presser de s'y arrêter quelques jours de plus. Il y vint dans cet intervalle un Commis du Comptoir Portugais, à cheval, avec un domestique de sa Nation, & deux Mores qui le suivoient à pied. Etant tombé entre les mains des Anglois, il confessa au Capitaine que sur le bruit qui étoit allé au Comptoir, de l'arrivée d'un Vaisseau Européen à Montereis, les Facteurs n'ayant pas eu le moindre soupçon que ce pût être un autre qu'un Portugais, avoit été surpris de n'en recevoir directement aucune nouvelle, & l'envoyoient pour sçavoir les raisons de ce silence. Lancaster comprit qu'il ne falloit point attendre d'autres éclaircissimens d'un homme si intéressé à le tromper : mais en le traitant fort civilement, il lui déclara que s'il ne vouloit

Les Anglois
y profitent de
la rançon
d'un Com-
mis.

pas être associé sur le Vaisseau Anglois LANCASTER.
à quelques autres personnes de sa Nation , pour retourner en Portugal par la voie de l'Angleterre , il devoit composer de bonne grace pour sa rançon. Cette proposition lui parut juste. Il ne se défendit que sur sa pauvreté, & sur sa qualité de simple Commis, dont il n'étoit même revêtu que depuis quelques mois, & qui ne le mettoit point encore en état d'offrir plus de cinquante ducats. Lancaster se contenta d'en exiger cent. Il lui laissa même son cheval, qui étoit d'une beauté admirable, mais dont il ne jugea point à propos d'embarasser son Vaisseau ; & n'ayant plus d'utilité à tirer de la Dame Portugaise, ni du Vieillard de *Sambilam*, il prit aussi cette occasion de s'en défaire, après leur avoir fait quelques présens.

Il continua de voguer avec des vents assez favorable jusqu'à l'Isle de Madagascar ou de Saint-Laurent, qu'il laissa au 26^e degré de latitude. Entre cette Isle & l'Afrique il trouva un prodigieux nombre de Bonites & d'Albicores. Ce dernier poisson est fort gros & si facile à prendre, que Lancaster, dont la santé étoit fort bien rétablie, se faisant un amusement de cette pêche, en prenoit assez, dans l'espace de deux ou trois

1592.

1593.

Grand nombre de Bonites & d'Albicores.

LANCASTER

1593.

Lancaster
arrive à Saint-
Helene.

heures, pour nourrir pendant tout un jour quarante personnes. Il continua pendant cinq ou six semaines de se procurer ce rafraîchissement qui suppléoit à quantité de besoins. Au mois de Février 1593, il tomba dans la Baye d'*Agôa*, cent lieues au Nord du Cap de Bonne-Espérance. Mais les vents étant devenus contraires, il fut un mois ou cinq semaines sans le pouvoir doubler. Dans le cours du mois de Mars, il fit voile vers Sainte-Helene, où il arriva le 3 d'Avril. L'abondance des provisions qu'il y trouva, l'y retint pendant dix-neufs jours. Quelques Matelots étant descendus au rivage, s'approcherent d'une maison proche de la Chapelle. Ils y trouverent un Anglois nommé Jean *Segas*, de *Bury*, dans le Comté de *Sussex*, qui avoit appartenu à l'Equipage du Royal Marchand, & qu'une maladie dangereuse dont il étoit atteint au retour de ce Vaisseau, c'est à-dire dix-huit mois auparavant, avoit forcé de demeurer à Sainte-Helene pour y rétablir sa santé. Il se portoit mieux qu'il n'avoit fait de sa vie. Mais dans la joie excessive qu'il eut de revoir ses compagnons, il perdit tout d'un coup la raison; & n'ayant pris aucun repos pendant huit jours, il mourut de la violence.

ce de ce transport. L'air est si bon à LANCASTER,
 Sainte-Helene, que deux Matelots de
 1593.
 Lancaster, dont l'un souffroit beaucoup
 du scorbut, & l'autre étoit atteint d'un
 flux depuis neuf mois, furent guéris
 presqu'aussi-tôt. L'Isle produit toutes
 fortes d'excellens fruits, & n'est pas
 moins abondante en bestiaux & en gi-
 bier.

L'intention de Lancaster étoit d'aller Il veut aller
au Brésil.
 à Fernanbuck au Brésil, pour joindre
 à la gloire qu'il avoit eu de visiter les
 Indes Orientales, celle d'avoir touché
 à quelque partie de l'Amérique. Il y
 avoit fait consentir ses Matelots à for-
 ce d'instances & de promesses. Mais
 étant partis dans cette vûe le 12 d'Avril,
 il s'apperçut dès le lendemain que ses
 voiles ne pouvoient plus soutenir une si
 longue navigation. Les Matelots, après Raisons qui
le font retour-
ner en An-
gleterre.
 avoir travaillé inutilement à les répa-
 rer, recommencerent hautement leurs
 murmures. On revint à la ferme réso-
 lution de retourner directement en An-
 gleterre; & pendant six semaines, les
 voiles y furent tournées jusqu'à 8 de-
 grés au Nord de la Ligne. Mais la lon-
 gueur de cette course qui avoit été re-
 tardée par des vents contraires & par
 plusieurs calmes, épuisa la plus grande
 partie des provisions. La crainte d'en-

LANCASTER.

1593.

manquer tout-à-fait, fit naître d'autres idées. Lancaster apprenant d'un Matelot, qui avoit fait le voyage de la *Trinidad* avec le *Docteur Chidly*, que les provisions étoient en abondance dans cette Isle, se détermina, de l'avis de tous les gens, à gagner cet asile. Mais il ne connoissoit point assez les courans pour regler sa navigation. Malgré toute l'attention du Pilote, le Vaisseau fut porté au commencement de Juin vers le Golfe de Paria. On fut obligé d'y passer huit jours, sans pouvoir surmonter la force des courans pour en sortir; & ce ne fut qu'en s'approchant de la terre à l'Ouest, & suivant le rivage, où cet obstacle ne se faisoit point sentir, qu'on parvint à rentrer en mer vers le Nord. D'ailleurs on fut aidé par un vent de terre, qui souffloit régulièrement toutes les nuits. En sortant du Golfe, on rencontra deux Barques d'Indiens, dont la plûpart étoient armés d'arcs & de fleches, mais qui n'étant que seize ou dix-sept, ne parurent pas fort redoutables aux Anglois. Cependant, loin de marquer de la frayeur à la vûe du Vaisseau, ils s'en approchèrent fierement; & leurs signes firent entendre qu'ils souhaitoient d'être reçus à bord. Lancaster ne jugea point qu'il y

Il est jeté
au Golfe de
Paria.

Indiens qu'il
rencontre.

eût de sûreté à les recevoir en si grand nombre. Mais ayant fait paroître sur les ponts une partie de ses gens avec leurs fusils, il souffrit qu'ils attachassent leurs Barques au pied du Vaisseau, & que leur Chef y montât avec trois autres. Quoiqu'il lui fût impossible de rien entendre à leur langage, il comprit par leur hardiesse & par leurs signes, qu'ils ne voyoient point des Européens pour la première fois, & qu'ils en avoient été bien traités. Il leur présenta des instrumens de fer, pour reconnoître à la manière dont ils les recevroient, s'ils avoient à lui proposer quelque commerce. Ils montroient leurs mains vuides & leurs Côtes, pour faire entendre apparemment qu'ils n'avoient rien avec eux, mais qu'à terre ils ne manquoient point de marchandises. Leur douceur tenta Lancaster d'en faire l'essai, d'autant plus qu'ils paroissoient si gras & si robustes, qu'on pouvoit s'imaginer que les provisions n'étoient ni rares ni mauvaises parmi eux. Cependant quelques Matelots, qui n'avoient pas fait difficulté de descendre dans les Barques, tandis que les Chefs étoient à bord, n'y trouverent que des racines & du poisson sec. Cette montre de leurs richesses dégoûta aussi-tôt les Anglois, Lan-

LANCASTER.

1593.

LANCASTER,

1593.

Il communi-
que avec eux

caster présenta au Chef & à ses trois Indiens quelques verres de vin de Nipar, qu'ils avallèrent avidement. Mais il fut surpris qu'après avoir bu, celui qui paroissoit le Chef, s'approcha du bord du Vaisseau, & qu'en faisant quelques signes pour faire approuver son dessein aux Anglois, il invita par un langage fort doux deux personnes de sa Barque à monter avec lui. Lancaster ne s'y étant point opposé, on reconnut que les deux personnes qu'il appelloit, étoient deux femmes Indiennes, nues jusqu'à la ceinture comme les hommes, mais les cheveux tressés & le sein fort bien fait. Cette remarque fit juger que tout ce qu'il y avoit de personnes sans armes dans les deux Barques, étoient du même sexe; & Lancaster par un mouvement de galanterie y fit descendre son Lieutenant pour les inviter toutes à monter à bord. De six qu'elles étoient encore, trois monterent sans crainte. Les autres, qui étoient assises au fond de leur Barque, ne firent pas même de mouvement pour se lever. Lancaster leur fit porter quelques rafraîchissemens qu'elles acceptèrent. Mais celles qui étoient dans le Vaisseau, parurent fort sensibles à toutes les civilités qu'elles y reçurent; & les Indiens

furent encore plus satisfaits de les voir si bien traités. Comme le vin manquoit beaucoup moins aux Anglois que l'eau, on leur en donna quelques flacons, & diverses bagatelles qui furent reçues avec des transports de joie. Enfin le Chef en rentrant dans sa Barque, parut regretter beaucoup que des amis si civils & si généreux refusassent de le suivre. Mais les secours qu'on pouvoit en attendre, étoient une ressource qui restoit toujours à tenter sur la Côte. La provision la plus essentielle, c'est-à-dire celle de biscuit, commençoit à manquer. Quatre jours après, on tomba sur l'Isle de Mona, dont on n'osa d'abord s'approcher trop ouvertement. On fut apperçu néanmoins de quelques Barques Indiennes qui apportèrent des rafraîchissemens, mais d'une nature à n'être acceptés que dans l'extrémité du besoin. Lancaster n'auroit pas pensé à relâcher dans cette Isle, s'il n'y eût été forcé par une voie d'eau qui demandoit des réparations pressantes. Il entra dans une petite Baye où la Providence sembloit l'avoir conduit; car il y trouva un Bâtiment François, de Caën en Normandie, commandé par un Gentilhomme qui se nommoit M. de Barbotieres. La situation des Anglois toucha ce généreux

LANCASTER.

1593.

Il relâche
dans l'Isle de
Mona.

Services
qu'il reçoit de
M. de Barbo-
tieres.

LANCASTER.

1593.

Capitaine. Il leur vendit une ancre, du biscuit & quelques autres alimens dont il étoit fort bien pourvû. Outre le prix accordé, Lancaster se crut obligé par reconnoissance à lui faire présent de quelques tonneaux de son vin de Nipar.

Les Anglois s'étoient remis à la voile, sans que l'Auteur nous apprenne quel étoit leur dessein, lorsqu'un furieux orage formé vers le Nord, les jetta au Sud de Saint-Domingue. Ils souffrirent pendant plusieurs jours tout ce que la Mer a de plus redoutable; & la dernière nuit ils n'éviterent le naufrage que par un miracle du Ciel, sur la côte d'une Isle nommée *Savona*, qui est environnée de rocs & de bas-fonds. Après s'en être délivrés avec autant de peine que de danger, ils dirigerent leur course vers l'Ouest de Saint-Domingue; & doublant le Cap de *Fiberon*, ils passerent l'ancien Canal entre cette Isle &

Il est jetté vers l'Isle de Cuba, ensuite aux Bermudes.

celle de Cuba, pour gagner le Cap de Floride. A la hauteur de ce dernier Cap ils eurent le bonheur de rencontrer encore le Vaisseau de Caen; mais le Capitaine n'étoit plus en état de leur accorder des vivres. Etant sortis du Canal de Bahama, ils résolurent de prendre vers le Banc de Terre-Neuve, sans que dans toutes ces courses l'Auteur

prenne soin d'expliquer qu'elles étoient leurs vûes. Ils avancerent à la hauteur de 36 degrés, & vers l'Est jusqu'aux Isles Bermudes, où le vent étant devenu contraire à leurs espérances, ils s'arrêterent deux ou trois jours.

LANCASTER.
1593.

Il faut supposer nécessairement dans une narration dont la fidélité n'est pas suspecte, que Lancaster & tous ses gens s'étoient abandonnés comme au hazard sans aucune connoissance d'une Mer qu'ils voyoient pour la première fois; & qu'ignorant même la situation des Isles qu'ils avoient traversées, la crainte les empêchoit d'y chercher les secours dont ils avoient un besoin si pressant. Ils n'étoient point à la fin de leur course. A peine eurent-ils quitté les Bermudes le 17 de Septembre, qu'il s'éleva un furieux vent du Nord, qui ne fit qu'augmenter continuellement l'espace de ving-quatre heures. Non-seulement il emporta leurs voiles qui étoient fêlées, mais il jeta six pieds d'eau dans le Bâtiment. Tandis qu'ils étoient occupés d'un si dangereux embarras, un coup du même vent leur enleva leur mât de misene. La tempête cessa, mais le vent demeura contraire. Leurs provisions étoient tellement épuisées, qu'ils furent réduits à manger des cuirs qu'ils

Tempête
qu'il le met en
danger.

LANCASTER.

1393.

Il relâche
aux Isles Nue-
blas.

avoient à bord. Ils s'efforcèrent de gagner la Dominique ou quelque autre Isle voisine ; mais avant qu'ils y pussent arriver , le vent leur manqua. Ils rabbattirent tout d'un coup sur les Isles *Nueblas* , où ils trouverent des crabes de terre & de l'eau fraîche. Ce sort leur parut si heureux , après l'excès de leur misere , qu'ils demeurèrent à terre pendant dix-huit jours. Vers le tems de la pleine lune , ils apperçurent quantité de tortues qui viennent alors sur le rivage. Non-seulement ils en mangerent avec avidité , mais ils en firent sécher un grand nombre au feu pour leur servir de provision. Qui s'attendroit ensuite de leur voir prendre la résolution de retourner à l'Isle de Mona ! Tel fut néanmoins le résultat de leur Conseil , à la reserve de cinq Matelots qui refuserent absolument de les suivre , & qui aimèrent mieux demeurer sur un rivage , alors desert , où la fortune leur amena quelque tems après un autre Vaisseau de leur Nation.

Il retourne
à l'Isle de Mo-
na.

Lancaster arriva le 15 de Novembre à Mona. Les secours qu'il y avoit trouvés dans la petite Baye l'y reconduisirent avec les mêmes espérances. Il y rencontra un vieil Indien , accompagné de ses trois fils , qui le reconnurent

La confiance fut égale de part & d'autre. Les Anglois ne balancerent point à descendre sur le rivage ; & se livrant à leurs guides , ils s'employeroient pendant trois jours à la chasse. Mais quelle fut leur surprise , au retour , de ne pas retrouver leur Vaisseau dans la Baye ! Le Charpentier , & six autres Anglois du Bâtiment , qui étoient demeurés à le garder , avoient coupé le cable , & s'étoient abandonnés aux flots. L'Auteur ne dit point si ce fut par accident , ou par une trahison préméditée. Lancaster crut ses malheurs au comble. Il se trouvoit avec vingt-deux hommes , qui composoient le reste de ses gens , dans une Isle où la terre suffisoit à peine pour nourrir ses Habitans. Avec des fatigues incroyables , il n'avoit tué dans l'espace de trois jours qu'un petit nombre d'oiseaux de différentes espèces , sans avoir rencontré la moindre bête à quatre pieds. Les Insulaires mêmes étoient si peu rassurés contre ses desseins par la familiarité qu'ils lui voyoient avec le Vieillard & ses trois fils , que lorsqu'il s'étoit présenté dans leurs habitations , ils avoient pris la fuite vers les Montagnes. D'ailleurs il ne s'étoit pourvû de poudre , lui & ses gens , que pour une chasse de quelques jours. Le présent &

LANCASTER

1593.

Il est abandonné de ses propres gens.

LANCASTER.

1593.

Son defespoir.

Il est secouru par un Vaisseau François.

l'avenir lui offroient des images si funestes, que rien ne sembloit pouvoir le garantir des derniers effets du desespoir. Il passa vingt-neuf jours dans cette situation. Ses alimens furent des coquillages d'une mauvaise espece, la seule qui se trouvoit sur les Côtes. Il auroit peu servi de pénétrer dans les Montagnes à la suite des Sauvages; parce que les racines & les serpens dont ils se nourrissoient ordinairement, ne faisoient pas juger que des lieux presque inaccessibles, où la frayeur les avoit poussés, leur fournissent une meilleure nourriture. Un jour qu'ils étoient à la pêche, vers l'extrémité occidentale de l'Isle, ils découvrirent un Vaisseau; & de grands feux qu'ils allumerent aussi-tôt, l'attirerent sur la Côte. C'étoit un Bâtiment François de Dieppe, qui se nommoit la *Louise*. Lancaster qui n'avoit alors avec lui qu'onze de ses Compagnons, avec le Vieillard Indien & ses trois fils, raconta sa triste aventure au Capitaine François, & demanda d'être reçu à bord. Il obtint cette grace pour lui & les quatorze hommes qui étoient actuellement à sa suite; mais la qualité du Vaisseau ne permettoit pas d'augmenter sa charge à l'infini. Il ne restoit que sept Anglois à transporter, car il en

étoit mort quatre dans l'Isle. Lancaster LANCASTER.
 mit en délibération s'il devoit abandonner les quatre Indiens, qui lui avoient rendu de si importans services, & qui demandoient instamment à le suivre. Dans cette incertitude il arriva le soir un second Vaisseau Dieppois, qui consentit à se charger des autres. Mais ils ne parurent point dans tout le cours de la nuit, ni le jour suivant. On alluma des feux, on tira inutilement plusieurs coups de canon. Enfin les deux Vaisseaux, qui étoient appelés par leurs propres besoins, partirent avec les Anglois qui s'étoient présentés. Ils arriverent au Nord de l'Isle de S. Domingue, où ils s'arrêtèrent jusqu'au Son retour à Saint-Domingue.
 mois d'Avril de l'année suivante. Un Vaisseau de Newhaven, qui relâcha au même lieu dans cet intervalle, leur apprit le sort des sept Anglois de Mona. Deux s'étoient tués malheureusement en allant sur les Montagnes à la chasse des oiseaux. Les Espagnols, venus de Saint-Domingue sur l'avis qu'ils avoient reçu de ceux qui avoient deserté avec l'Edouard, en avoient massacré trois; & les deux autres venoient sur le Vaisseau de Newhaven, qui avoit touché à l'Isle de Mona.

Lancaster, que son courage rendoit

LANCASTER.

1593.

Il arrive à
Dieppe sur un
Vai-seau
François &
de-là en An-
glettre.

supérieur à l'infortune, partit de Saint-Domingue avec son Lieutenant, sur un troisième Vaisseau de Dieppe, commandé par le Capitaine *la Nouë*, & laissa le reste de ses Compagnons sur la *Louise* & le *Newhaven*. Il débarqua heureusement à Dieppe le 19 de Mai; & passant aussi tôt la Manche, il arriva dans sa patrie le 24 du même mois. Il avoit employé trois ans six semaines & deux jours, dans un voyage où les Portugais mettent la moitié moins. Sa principale faute étoit d'avoir manqué la saison ordinaire du départ; ce qui l'avoit exposé à se voir long-tems le jouet des flots, & la victime des justes craintes qu'il avoit conçues de la cruauté des Espagnols.

Remarque
de Baker.

Baker ajoute, pour finir sa Relation, qu'il avoit appris aux Indes Orientales, de certains Portugais que les Anglois avoient faits Prisonniers, qu'un Vaisseau de leur Nation avoit poussé nouvellement les découvertes au long des Côtes de la Chine, jusqu'au 55 degré de latitude, sans avoir cessé de trouver la Mer ouverte vers le Nord; ce qui donna aux Anglois de grandes espérances de découvrir un passage au Nord-Est, ou au Nord-Ouest.

CHAPITRE XVII.

*Second Voyage des Anglois vers les Indes
en 1591, qui se termine malheureusement
aux Côtes d'Afrique.*

TAndis que Lancaſter combattoit tous les Elémens pour pénétrer dans les Indes Orientales, une Société de Marchands moins hardis, mais diſpoſés à profiter de ſes découvertes, équipoit à Londres un Vaiſſeau nommé le *Nightingale*, ou le *Roffignol*, avec une Pinace de quarante tonneaux, pour exécuter la même entrepriſe ſur ſes traces. Ils avoient obtenu de la Reine Eliſabeth, en (a) 1588, des Lettres Patentes, qui leur accorderoient le Privilège du Commerce au long des Côtes d'Afrique, depuis la Riviere du Senegal juſqu'à celle de Gambia incluſivement. Mais excités par de plus hautes eſpérances, ils ne regardoient plus le Commerce d'Afrique que comme un voile, pour déguiſer le véritable but

RAYNOLDS.

1591.

Lettres Patentes pour le commerce d'Afrique.

(a) On doit juger par cette date, qu'il s'étoit fait au moins deux autres Voyages aux Côtes d'Afrique juſ-

qu'en 1591; mais il ne s'eſt conſervé aucune trace du premier.

RAYNOLDS.

1591.

de leur navigation , qui étoit les riches Contrées des grandes Indes.

Cependant on voit par les Lettres de la Reine , que respectant encore les anciennes prétentions des Portugais , on se bornoit en apparence aux lieux dont on étoit comme en possession. Les Places nommées pour le Commerce étoient :

Places nom-
mées pour le
commerce.

La Riviere du Senegal , où l'on se promettoit de trouver des cuirs , des gommes , des dents d'éléphants , du poivre , des plumes d'autruches , de l'ambre gris , & une petite quantité d'or.

Besègulache, ou *Barzaguiche* , Ville près du Cap Verd , à vingt-huit lieues de la Riviere du Senegal ; des cuirs & des dents d'éléphants.

Refiska viego , Ville à quatre lieues de Besègulache ; des cuirs , & quelquefois des dents d'éléphants.

Palmerin , Ville à deux lieues de Rufisko ; de petits cuirs , & quelquefois des dents d'éléphants.

Portodali , Ville à cinq lieues de Palmerin ; de petits cuirs , des dents d'éléphants , de l'ambre gris , & une petite quantité d'or. Cette Ville étoit dangereuse par le grand nombre de Portugais qui s'y étoient établis , ou qui ne manquoient pas de s'y rencontrer.

Kandimal, Ville à une lieue de Portodali ; de petits cuirs, & quelquefois des dents d'éléphants. RAYNOLDS.
1591.

Palmeran, Ville à trois lieues de *Kandimal* ; petits cuirs & dents d'éléphants.

Joala, Ville à six lieues de *Palmeran* ; cuirs, cire, dents d'éléphants, riz, & une petite quantité d'or. Lieu dangereux par le grand nombre d'Espagnols & de Portugais.

La *Riviere de Gambia* ; or, riz, cire, cuirs, dents d'éléphants.

Les François de Dieppe commerçoient aux mêmes lieux depuis plus de trente (a) ans, & n'y envoyoient pas, chaque année, moins de quatre ou cinq Vaisseaux. Ils remontoient ordinairement la Riviere du Senegal dans deux Barques, tandis que leurs Chaloupes alloient à Portodali, & dans cinq ou six autres Villes. L'avantage particulier de leur Nation est d'avoir acquis l'amitié des Nègres, & d'en être aussi bien reçûs que s'ils étoient nés dans le Pays. Plusieurs de ces Barbares font souvent le voyage de France ; & comme ils ont la liberté d'en revenir, il se forme de ce commerce un lien encore plus étroit.

Commerce
des François
de Dieppe en
Afrique.

(1) On trouvera dans la suite des éclaircissmens plus justes.

RAYNOLDS.

1591.

Depuis que les Anglois ont fréquenté la même Côte, les Vaisseaux François se tiennent à Rufisko viejo, & souffrent que ceux d'Angleterre fréquentent Portodali. Ils ne s'approchent point de la Riviere de Gambra, ou *Rio d'oro*, parce que les Portugais sont extrêmement jaloux de cette possession, & qu'ils s'efforcent d'en cacher les avantages. Une Barque Françoisse étant une fois entrée dans cette Riviere, y fut surprise & enlevée par deux Galeres Portugaises.

Au second Voyage de (a) la Compagnie Angloise, quarante-deux Anglois furent tués ou pris, & la plus grande partie de leurs biens confisqués, à Portodali & à Joala, par la trahison des Portugais & d'un Roi Nègre; & l'on verra dans le Voyage suivant, que le Capitaine *Thomas Dassel* n'auroit pas échappé plus heureusement à celle de *Pedro Consalve*, Officier de Dom Antoine Roi de Portugal, si la conspiration n'eût été découverte.

Depuis le côté du Nord de la Riviere du Senegal, jusqu'aux environs de Palmerin, toute la Côte est soumise au même Roi Nègre, qui se nommoit alors

(1) Cette mention d'un second Voyage confirme la note précédente.

Malek-Zamba. Sa résidence étoit dans les terres , à deux journées de Rufisko.

RAYNOLDS.

1591.

§. II.

C E fut le 12 de Novembre 1591, Départ de Raynolds. que Richard *Raynolds* (a) Capitaine du *Nightingale*, pour la Compagnie d'Afrique, & Thomas *Dassel*, Commandant de la Pinace, arriverent, près du Cap Verd, à la petite Isle qui se nomme *la Liberté*. Ils y apprirent que les Portugais, ou les Espagnols, car ces deux Nations étoient alors réunies sous le même Roi, se trouvoient en grand nombre à Portodali & à Joala. C'étoit assez pour interrompre les principales vûes des Anglois. Cependant la paix étant rétablie entre l'Espagne & l'Angleterre, ils se flatterent que leurs nouveaux alliés accepteroient des propositions de commerce dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. *Dassel* se chargea de cette entreprise avec sa Pinace, tandis que la Chaloupe du *Nightingale* iroit se présenter aux Nègres de la Côte.

Raynolds ne fit pas difficulté de se mettre lui-même dans la Chaloupe. Vis-
Il fait des propositions de commerce aux Nègres d'Afrique.

(a) Ce Capitaine a publié lui-même la Relation de son Voyage, qui nous a été conservée dans Hackluyt.

RAYNOLDS.

1591.

à-vis de l'Isle où il avoit jetté l'ancre ; on trouve une Ville , ou une Habitation de Nègres , nommée *Befegulache* , dont le Gouverneur est en possession de lever quelques droits pour l'ancrage. Il vint au-devant de la Chaloupe Angloise , avec un grand nombre de canots ; & n'y voyant point de Portugais , il en témoigna beaucoup de satisfaction au Capitaine. Il l'exhorta même à ne pas se mêler avec cette Nation , mais à suivre l'exemple des François , qui étoient toujours bien reçus , lui dit-il , parce qu'ils paroissoient être sans liaison avec les Portugais. Raynolds , pour se concilier l'affection des Nègres , leur offrit divers rafraîchissemens de l'Europe , & fit en particulier quelques présens au Gouverneur. Ensuite , ayant reçu , à sa prière , & donné quelques ôtages , il ne balança point à descendre avec lui sur le rivage. La guerre étoit alors allumée entre ce Gouverneur & celui d'une Province voisine ; mais en faveur de l'arrivée des Anglois , dont l'un & l'autre devoit partager les avantages , ils firent une treve d'une certaine durée. Raynolds fut conduit fort civilement à l'habitation du Gouverneur de *Befegulache*. Il y fut traité à la maniere des Nègres ; & le soir il retourna fort satisfait

Il est conduit à *Befegulache*.

sur son bord. Le jour suivant, il y vit arriver encore le Gouverneur, qui le pria d'envoyer sa Chaloupe au rivage avec du fer & d'autres marchandises, en l'assurant qu'il pouvoit aller de son côté à Rufisco avec le Vaisseau. Il observa que le Gouverneur avoit été suivi jusqu'à son canot par un certain nombre de Nègres armés; ce qui ne lui causa point d'inquiétude, parce qu'il sçavoit qu'en faveur de la treve, quantité de Nègres de la Province voisine étoient venus pour voir le Vaisseau, & que cette précaution lui parut juste. La plupart des Nègres, qui s'approchoient du Gouverneur, se mettoient à genoux devant lui, & lui baisoient le dos de la main.

Comme il n'y avoit point de Vaisseau François à Rufisco, Raynolds ne fit pas difficulté de s'avancer dans la rade. Il fit avertir de son arrivée le Chef de cette Ville, qui lui envoya ses Interpretes, pour se faire payer les droits de l'ancre, & lui accorder la permission du Commerce. Les échanges commencerent aussi-tôt. On donna du fer & d'autres marchandises de peu de valeur, pour des cuirs & des dents d'éléphants. Dans toutes ces occasions, les Nègres furent si doux & si traitables, que Raynolds ne balança point à pénétrer jus-

RAYNOLDS.

1591.

Exercice du commerce.

RAYNOLDS.

1591.

Civilité d'un
jeune Sei-
gneur Nègre.

qu'à la Ville de Rufisco, qui est à trois ou quatre milles dans les terres. Il y fut reçu avec toutes sortes de caresses & fort bien traité par le Gouverneur. Un jeune Seigneur Nègre, nommé *Konde Amar-Pattay*, lui présenta un bœuf & quelques chevreaux, en l'assurant que le Roi apprendroit volontiers l'arrivée d'un Vaisseau de Blancs; c'est le nom que les Nègres donnent aux Européens, & particulièrement aux Anglois.

Ce jeune homme venoit tous les jours au bord de la Mer avec un petit cortège de gens à cheval, & ne cessa point de faire des civilités aux Anglois. Le 5 de Decembre, il se rendit à bord avec son train, qui s'étonna beaucoup d'une hardiesse dont on n'avoit gueres vû d'exemple. Il dit à Raynolds qu'un Courier qu'il avoit envoyé au Roi étoit arrivé, avec des témoignages de la joie de ce Prince, qui voyoit volontiers les Anglois dans ses Etats, & qui étoit disposé à leur accorder toutes sortes de facilités pour le Commerce; que le Vaisseau de Raynolds étant le premier de la Nation Angloise qui fût arrivé sur cette Côte, il étoit juste qu'il y fût bien reçu; & que ceux qui y viendroient à l'avenir, y seroient toujours vûs du même œil. Zonde joignit à ce compliment de vives inf-

tances , pour engager le Capitaine à retourner au rivage , où il fouhaitoit de ferrer l'amitié par une nouvelle conférence. Raynolds y consentit ; mais ce ne fut qu'après avoir donné à bord une fête très-galante au Prince Nègre. Il l'auroit même salué de toute son artillerie , si Zonde ne l'eût prié d'arrêter ses Canonniers , dans l'admiration mêlée de frayeur que lui inspiroit la seule vûe de ces terribles machines.

La nuit du 13 de Decembre , Raynolds leva l'ancre & se rendit le 14 à Portodali. Cette Ville est d'un autre Pays , dont le Roi nommé *Malek Amar* , étoit fils de *Malek Zamba* , Roi du Pays voisin , & tenoit sa Cour à une lieue & demie du Port. Aussi tôt que les Anglois furent entrés , le Gouverneur , proche parent de ce Monarque , vint à bord , pour y recevoir les droits établis , & donner la permission du Commerce. Il demanda s'il n'y avoit aucun Portugais dans le Vaisseau , en se plaignant beaucoup des infidélités de cette Nation , & particulièrement de celles d'un certain *Francesco Costa* , Officier du Roi Don Antoine , qui avoit souvent trompé le Roi Malek-Amar par de fausses promesses. Il ajouta que les Espagnols & les Portugais avoient une mortelle aver-

RAYNOLDS.

1591.

Les Anglois
vont à Porto-
dali.

Haine des
Nègres con-

RAYNOLDS.

1591.

tre les Espa-
gnols & les
Portugais.

sion pour les Anglois : que *Pedro Gonzalez*, Officier Portugais, qui étoit venu à Portodali sur un Vaisseau Anglois, commandé par *Richard Helley de Darmouth*, avoit annoncé au Peuple de cette Côte que Raynolds & ses gens étoient des fugitifs d'Angleterre, prêts d'arriver en Afrique pour exercer leurs pillages & leurs cruautés sur les Nègres & les Portugais, & que *Thomas Dassel* avoit massacré Costa dans un Vaisseau sur lequel il venoit de la part de Dom Antoine, avec de riches présens pour Malek-Amar : que sur ces odieuses accusations Gonzalez avoit demandé que les Anglois & toutes leurs marchandises fussent saisis à l'arrivée de leur Vaisseau ; mais que Malek-Amar avoit rejeté cette demande avec indignation, parce que l'expérience lui avoit appris quelle étoit la bonne-foi des Portugais : enfin, que ce Prince avoit un regret extrême de la captivité & du meurtre de certains Anglois, dont il ne falloit accuser que les Portugais & les Espagnols, qui avoient soulevé ses Peuples par des impostures. Raynolds rendit grâces au Gouverneur de ses favorables intentions, & ne manqua pas de l'assurer que pour la fidélité dans les promesses il trouveroit toujours beaucoup de différence entre les An-

Les Anglois
sont traités
par les Po-
rtugais.

glois & leurs accusateurs. Il paya les droits sans aucune contestation sur la somme. Portodali étant le principal lieu du Commerce, il déclara au Gouverneur qu'il se proposoit d'aller faire sa cour à Malek-Amar, & lui offrir quelques présens qu'il avoit apportés d'Angleterre. Les Facteurs du Vaisseau avoient pris cette résolution de concert, dans la double vûe de faire honneur à leur patrie, & de confirmer les Nègres dans de si favorables dispositions.

Pendant que Raynolds traitoit avec les Rois, la Pinace s'étoit rendue à *Joula*, dans les Etats de *Jokoel Lamiokeric*, où Dassel avoit lié quelque commerce avec les Espagnols & les Portugais. Il y avoit trouvé, suivant les avis du Gouverneur de Portodali, Pedro Gonzalez avec d'autres Marchands Anglois, auxquels il servoit de guide sur le Vaisseau de Richard Kelly. On ne sçauroit douter ici, que par un article de la paix avec l'Espagne, il ne fût stipulé entre les deux Couronnes, que les Anglois n'iroient point en Afrique, sans avoir un Portugais à bord; & que ce fut la violation de cet article qui porta bientôt l'Espagne à ne rien épargner pour la ruine de leur Commerce. Il doit paroître étrange que l'Histoire d'Angleterre n'offre au-

RAYNOLDS.

1591.

Convention
avec le Por-
tugal.

RAYNOLDS.

1591.

Intrigue em-
barrassante
pour les An-
glois.

cune trace de cette convention ; mais outre que les Espagnols y rappellerent souvent les Anglois, l'occasion que j'ai de faire ici cette remarque renâtra dans plusieurs autres endroits des Relations suivantes, qui ne peuvent être soupçonnées d'erreur sur un point qui n'est pas fort honorable à l'Angleterre. Ainsi Kely même, qui étoit dans les termes du Traité, devoit prendre Raynolds & ses gens, quoiqu'Anglois comme lui, sinon pour autant de Pyrates, du moins pour des rivaux incommodes, qui venoient partager sans droit les avantages de son commerce, & trouver moins étrange que Gonzalez cherchât si ardemment à leur nuire. De l'autre côté, Raynolds qui se trouvoit employé par une Compagnie autorisée de la Reine Elisabeth, & qui sçavoit sans doute que la Cour d'Angleterre vouloit secouer le joug du Traité, se plaignit avec raison de n'y pas trouver assez de facilité de la part des Espagnols & des Portugais. Mais si ses plaintes étoient justes, en prenant la regle de justice du zele qu'il avoit pour l'exécution des ordres de la Reine & pour les intérêts de sa Compagnie ; on sçut qu'il y avoit de l'exagération & même de la fausseté dans les reproches qu'il faisoit aux Sujets de la Couronne

d'Espagne, puisqu'ils avoient alors un Traité, c'est à dire, des raisons beaucoup plus justes en elles-mêmes, pour soutenir leur conduite. Sans un éclaircissement si nécessaire, on trouveroit beaucoup d'obscurité dans le reste de cette Relation.

Gonzalez n'ayant pû faire réussir ses desseins à Portodali, résolut, avec le consentement des Anglois mêmes qu'il avoit accompagnés, de perdre à Joala, Dassel & ses Compagnons, ou du moins de se saisir d'eux & de leur Pinace. Il avoit déjà fait entrer dans son projet les principaux Nègres, lorsque Dassel en fut informé par un Domestique Anglois de Kelly, à qui l'on n'avoit pû cacher cette conspiration. Il se hâta de quitter la Ville, pour remonter dans sa Pinace; & le hasard fit qu'en se rendant au rivage avec ses gens, il rencontra trois Portugais qu'il força de le suivre à bord. Là, s'étant plaint amèrement de la trahison de Gonzalez, que ses Prisonniers mêmes ne purent défavouer, il en renvoya deux à terre; & retenant le troisième, qui se nommoit *Villa-nova*, il déclara aux deux autres que pour obtenir la liberté de leur Compagnon, il falloit qu'ils trouvassent moyen, le jour suivant, de lui amener Pedro Gonzalez

RAYNOLDS.

1591.

Perfidie d'un
Portugais
nommé Gon-
zalez.

RAYNOLDS.

1591.

dans sa Pinace. Le pouvoir ou la volonté leur manqua pour cette entreprise. Mais Dassel apprit le même jour que dans le chagrin de voir son artifice éventé, Gonzalez avoit eu le crédit de faire partir à cheval tous les Portugais de la Ville de Joala, pour se saisir de Raynolds, qu'il croyoit encore à terre dans celle de Portodali. Cette nouvelle l' alarma d'autant plus, qu'il connoissoit l'inconstance des Nègres, à qui les liqueurs fortes font changer aisément de résolution. Il partit aussi-tôt pour rejoindre son Collegue, & se fortifier par leur union contre toutes sortes de surprises. A peine l'eut-il rejoint, qu'il fut informé par les avis d'un de ses gens, qui avoit été arrêté à Joala avec les marchandises qu'il avoit à terre, que Gonzalez étoit allé lui-même à Portodali pour se faire rendre Villa-nova. Raynolds se croyant assez fort pour braver ses Ennemis, prit le parti de rentrer dans la Rade & de descendre avec une bonne escorte. Il demanda une conférence, avec les principaux Nègres, à laquelle quelques Espagnols assistèrent. Après une longue discussion, les Nègres persuadés de la trahison de Gonzalez, déclarerent qu'il méritoit la mort, ou quelque châtiment qui servît d'exem-

Les Nègres
veulent qu'il
soit puni de
mort.

ple. Les Portugais mêmes, qui ne se trouvoient pas les plus forts, reconnurent la justice de cette Sentence. Mais Raynolds & tous les Anglois demandèrent sa grace. Cependant il fut conduit à bord de la Pinace, & présenté à Dassel, pour lui faire de justes soumissions. Les Espagnols, qu'il avoit offensés par quelques expressions libres contre la Cour d'Espagne, furent les plus ardens à l'humilier par leurs reproches ; & sans le secours des Anglois, peut-être auroit-il reçu quelque traitement plus dur des Nègres ou des Espagnols. Villa-nova fut rendu ; mais Gonzalez, après avoir demandé pardon à Dassel, lui protesta qu'il n'avoit rien fait que par des ordres particuliers de son Roi, qu'il avoit reçûs à Darmouth avant que de s'embarquer : que ce Prince étoit fort irrité de voir exercer aux Anglois le Commerce de Guinée sans être accompagnés d'un Portugais ; & que François de Costa, alors Agent du Portugal à Londres, l'avoit chargé particulièrement d'arrêter en Guinée Dassel & toutes ses marchandises.

Raynolds, pour se garantir d'une nouvelle insulte, se détermina, de l'avis de ses gens, à garder Gonzalez à bord jusqu'au départ du Vaisseau Anglois qui

RAYNOLDS.

1591.

Les Anglois demandent grace pour lui.

Ils le gardent à bord.

RAYNOLDS.

1591.

l'avoit amené ; & faisant valoir le droit de sa commission , il exigea du Capitaine Kelly , qu'après avoir terminé les affaires , il partiroit immédiatement avec ce dangereux Emissaire du Portugal. Les Nègres applaudirent à cette résolution ; & la haute faveur qu'ils marquerent pour les Anglois , força les Espagnols & les Portugais à dissimuler leur jalousie. En effet , la Nation de Malek-Amar se trouvoit bien mieux du commerce de France & d'Angleterre que de celui du Portugal. Les Vaisseaux Anglois & François leur apportoit depuis long-tems du fer , de bonnes étoffes de laine , & d'autres marchandises utiles ; au lieu que les Portugais accoutumés dans l'origine à ne leur fournir que des bagatelles , prétendoient soutenir cet usage & s'attachoient continuellement à les tromper.

Raynolds se
désie des Nè-
gres.

Dès le commencement de ces démêlés , Malek-Amar avoit envoyé à Raynolds , son Secrétaire & trois chevaux , pour le conduire à sa Cour : mais quoi- qu'en lui eût offert en même tems des Orages , les Facteurs lui représentèrent qu'il étoit dangereux de s'éloigner du Vaisseau dans une conjoncture qui demandoit sa présence. Il ne laissa point de remettre au Secrétaire du Roi les pré-

sens qu'il avoit destinés pour ce Prince ; RAYNOLDS.

& deux Anglois qui entendoient quelque chose au langage des Nègres , furent nommés pour l'accompagner à son retour. Amar n'apprit point sans indignation que des Etrangers qui exerçoient un commerce utile à ses Etats , eussent été outragés presqu'à ses yeux. Il fit déclarer par une proclamation publique , que ceux qui entreprendroient de nuire aux Anglois dans toute l'étendue de son domaine , soit Espagnols , Portugais ou Nègres , seroient punis rigoureusement , avec ordre à ses Sujets de secourir & de défendre une Nation qu'il vouloit protéger. En général les Nègres de cette Côte sont de meilleure foi que les Euro-

1591.

Leur bonne
foi.

Les Espagnols & les Portugais n'ont aucun trafic sur la Riviere du Senegal ; mais on ignore par quelle aventure il s'en trouvoit un , nommé *Ganigoge* , qui demouroit depuis long-tems sur le bord de cette Riviere , & qui avoit épousé la fille d'un Roi Nègre. Il affectoit d'avoir oublié la langue & les usages de sa patrie , jusqu'à demeurer sans répondre

Avanture
d'un Portu-
gais qui pou-
voit se la faire d'un
Roi Nègre.

RAYNOLDS.

1591.

lorsqn'on lui parloit Portugais. Il ne portoit point d'autre habillement que celui du Pays ; & dans toutes ses actions , il s'efforçoit d'imiter ceux dont il avoit embrassé la vie & les usages. La curiosité porta Raynolds à chercher l'occasion de le voir ; mais il se donna des mouvemens d'autant plus inutiles , que Ganigoge ayant appris son dessein affecta de l'éviter. Il y a beaucoup d'apparence que la honte de sa situation y contribuoit autant que le goût de la singularité.

Lieux où les Portugais & les Espagnols exercent le commerce.

Du côté de *Portodali* & de *Joala*, qui sont les principaux lieux de cette Région pour le commerce , & vers *Kantor* & *Kassan* sur la Riviere de Gambia , les Nègres se sont accoutumés à souffrir des Portugais & des Espagnols ; mais c'est depuis que ces deux Nations achettent des François & des Anglois le fer & les autres marchandises que ceux-ci transportent en Guinée , & qu'elles les présentent pour échange au lieu des anciennes bagatelles dont les Habitans de ce Canton sont entierement rebutés. Le commerce de cette Riviere est fort riche. Quoique les Portugais en soient si jaloux qu'ils employent toutes leurs forces à se le conserver , il n'est pas permis indifféremment à tous les Particu-

liers de leur Nation de l'exercer dans le Pays. Les Gouverneurs de Mina & des autres Places qui sont au long de cette Côte, ont fixé des bornes au-delà desquelles un simple Négociant ne peut remonter sous peine de mort. Pour eux, ils envoient dans divers tems de l'année leurs propres Barques, jusqu'à certains lieux où elles trouvent de riches amas d'or. Le Portugal n'a fait élever des Châteaux & des Forts que sur la Côte des Pays qui produisent ce précieux métal. Les Sujets de cette Couronne sont ainsi parvenus à s'y rendre si absolument les maîtres, qu'en paix comme en guerre, les autres Nations ne peuvent s'en approcher pour le commerce de l'or, sans se déclarer leurs ennemis.

Dans les autres lieux où ils n'ont point de Forts, ils ne sont reçus, comme les autres Marchands étrangers, qu'avec la permission des Nègres qui ont même établi des droits dont aucune Nation n'est dispensée. S'il s'y trouve des Portugais, la plupart sont des criminels, bannis ou fugitifs, qui s'y sont retirés comme dans un azile. Raynolds assure que toute l'espece humaine n'a point de scélérats si lâches & si dangereux.

RAYNOLDS.

1591.

Ils ne sont
point reçus
aux autres
lieux.

CHAPITRE XVIII.

*Voyage du Chevalier Jean Burrough en
1592, pour ouvrir les Indes Orientales
aux Anglois.*

BURROUGH.

1592.

Reffenti-
ment de la
Reine Elifa-
beth.

Départ d'u-
ne Flotte An-
gloife.

A Juger des impreffions que les plain-
tes de Raynolds firent fur la Reine
Elifabeth par les mefures qu'elle prit
auffi-tôt pour fa vengeance, il paroît
qu'elle reffentit fort vivement l'infulte
qu'il avoit reçue en Guinée, ou plutôt
les obftacles qui l'avoient empêché de
pouffer plus loin fon voyage. Elle fit
équiper à fon retour une Flotte de quin-
ze Vailfeaux; c'est-à-dire, pour en don-
ner une idée plus juftte, qu'elle joignit
deux de fes Vailfeaux de guerre, le *Gar-
land* & le *Forefight* à douze ou treize
Marchands qui n'avoient attendu que
l'arrivée de Raynolds pour fe mettre en
mer fur fes informations. Tandis qu'on
étoit occupé de ces préparatifs, Sire
Walter *Raleigh*, nommé pour comman-
der la Flotte, monta fur le *Garland*, &
fe rendit à l'Oueft de l'Angleterre, fous
prétexte d'y raffembler mille chofes né-
ceffaires à fon voyage. Le vent devint
fi contraire à fon retour, que la faifon

s'étant fort avancée, la Reine lui écri-
 vit, non-seulement pour le rappeler,
 mais pour donner, à sa place, la con-
 duite de la Flotte aux Chevaliers Bur-
 rough & Martin Frobisher. Cette lettre
 fut confiée à Frobisher, qui la remit à
 Raleigh le 7 de Mai. Celui-ci jugeant
 qu'il ne pouvoit perdre son emploi sans
 quelque tache pour son honneur, ou
 du moins sans nuire aux intérêts de
 quantité d'amis, qui lui avoient avan-
 cé des sommes considérables, feignit
 que la Cour lui laissoit le choix de quit-
 ter la Dignité de Vice-Amiral ou de
 la conserver; & montant sur la Flotte
 en cette qualité, il mit aussi-tôt à la
 voile.

BURROUSH.

1592.

Deux ou trois jours après, il ren-
 contra quelques Vaisseaux Espagnols.
 La paix durant encore en Europe, il en
 aborda un qui appartenoit au Gouver-
 neur de Calais, sur lequel il trouva un
 Gentilhomme Anglois, nommé Nevil
 Davies, qui avoit souffert pendant dou-
 ze ans une rude captivité dans les ca-
 chots de l'Inquisition. Il apprit de lui,
 que l'accès des deux Indes seroit égale-
 ment difficile cette année; parce que le
 Roi d'Espagne informé de l'armement
 qui s'étoit fait en Angleterre, avoit en-
 voyé ordre dans les Ports à tous les

Burrough
 commande la
 Flotte, &
 prend des in-
 formations.

BURROUGH.

1592.

Vaisseaux Espagnols & Portugais de remettre leur départ à l'année suivante. Raleigh n'en fut pas plus refroidi pour son entreprise. Mais une tempête qui le surprit à la hauteur du Cap de Finistère, ayant dispersé ses Vaisseaux & submergé la plupart des Barques & des Pinaces, il eut besoin d'un espace assez long pour rassembler les débris de sa Flotte. Ce fut dans cet intervalle qu'il fut informé par quelques Barques Espagnoles, que l'Amiral d'Espagne l'attendoit au Sud de ce Royaume pour observer sa navigation, & pour assurer celle d'une Flotte qui devoit partir incessamment des Isles Açores. Il forma sur cette nouvelle un Plan fort hardi : ce fut de diviser la sienne en deux parties, & d'en laisser une sous le commandement de Frobisher, pour amuser l'Amiral Espagnol ; tandis qu'avec l'autre il iroit lui-même au devant des Caraques, qui étoient les Vaisseaux qu'on attendoit des Açores.

Il est difficile à comprendre comment deux Nations qui n'avoient encore aucun démêlé en Europe, étoient toujours disposées à se traiter en ennemis à la moindre concurrence de navigation & de commerce. Avant que la Flotte Angloise fût divisée, Raleigh rencontra

sur la Côte d'Espagne un Vaisseau Basque de six cens tonneaux, nommé le *Santa Clara*, qui fut pris après quelque résistance. Il étoit frété de toutes sortes de petits instrumens de fer, tels que des cloux, des crochets, des fers à cheval, des ferrures, des verrouils, des focs de charrue, &c. pour la somme de six ou sept mille livres sterling. Il fut envoyé droit en Angleterre; après quoi la Flotte s'approchant du Cap Saint Vincent, le Chevalier Burrough, Vice-Amiral de la seconde division, découvrit un autre Bâtiment auquel il donna long-tems la chasse, & dont il se saisit enfin vers les Côtes méridionales. C'étoit un Flybot, dont le Capitaine lui apprit que le Roi d'Espagne avoit équipé une grande Flotte à Cadis & à San-Lucar. C'étoit effectivement le bruit public en Espagne; mais la véritable destination de cette Armée navale étoit de s'opposer au Chevalier Raleigh, dont on croyoit que le dessein étoit de faire voile en Amérique, & sur-tout de favoriser l'arrivée des Caraques Orientales qu'on attendoit à chaque moment. Ensuite la Cour d'Espagne s'étant persuadé que si Raleigh alloit en Amérique, les Isles Açores & les Caraques seroient à couvert, elle avoit ordonné à Dom

BURROUGH.

1592.

Burrough se
sépare avec
son Escadre.

BURROUGH.

1592.

Il évite un
grand peril.

Alphonse de Bacan , son Amiral , de
poursuivre & d'attaquer les Anglois
de quelque côté qu'ils pussent tourner
leurs voiles. L'événement montra bien-
tôt que c'étoit la vérité ; car à peine
Burrough eut-il pris le Flybot , que pen-
sant rejoindre sa Flotte , il apperçut
vers la haute mer celle d'Espagne , qui
s'étendoit pour lui couper le passage.
Mais comme il montoit un excellent
voilier , il évita par la fuite un péril si
pressant.

Cependant il lui fut impossible de se
rapprocher de ses Compagnons sur une
Côte si bien gardée. Dans l'incertitude
du lieu où il pourroit les rencontrer , il
prit , suivant le projet de Raleigh , vers
les Isles Açores , où le vent l'ayant bien-
tôt conduit à la vûe de Saint-Michel ,
il observa de si près *Villa Franca* , qu'il
distingua jusqu'aux Vaisseaux qui étoient
à l'ancre dans le Port. Plusieurs petites
Caravelles , qui s'y rendoient sans dé-
fiance , tomberent entre ses mains ;
mais il n'en put tirer aucune informa-
tion.

Il arrive aux
Isles de Flo-
res.

En arrivant à *Flores* le 21 de Juin ,
il s'approcha du Rivage dans sa Cha-
loupe , accompagné seulement de trois
ou quatre de ses Officiers. Les Habi-
tans de Santa Cruz parurent aussi-tôt
bien.

bien armés pour s'opposer à sa descente. Burrough qui n'avoit aucun dessein sur cette Ville, arbora un drapeau blanc. On lui répondit par le même signe. Alors les témoignages de paix & d'amitié commencerent de part & d'autre. On se donna mutuellement des Otages. Les Anglois eurent la liberté de se pourvoir d'eau fraîche & de toutes les provisions que l'Isle produit, avec celle de descendre à leur gré sur le rivage. Ils y apprirent qu'on n'attendoit cette année aucune Flotte de l'Ouest; mais que trois jours avant leur arrivée, on avoit vû passer une Caraque pour Lisbonne, & qu'elle étoit suivie de quatre autres qui n'avoient point encore paru. A cette nouvelle, Burrough se hâta de remonter à bord; & sans autres forces que son Vaisseau, accompagné d'une Barque de Bristol d'environ soixante tonneaux, qui s'étoit jointe à lui dans cette mer, il alla au devant des Caragues à toutes voiles. Bien-tôt il en découvrit une, à laquelle deux autres Vaisseaux Anglois donnoient déjà la chasse; mais un calme qui survint vers le soir arrêta tout d'un coup ses poursuites. Dans le chagrin d'un si cruel obstacle, il descendit dans sa Chaloupe, & fit trois milles pour la reconnoître de près avec le

BURROUGH

1592.

Il attaque
une Caraque
& force les
Espagnols.

secours des rames. Etant retourné à son Vaisseau, il se disposa pour l'attaque du lendemain. Mais une violente tempête, qui s'éleva pendant la nuit, les força tous de lever l'ancre. La confusion qui accompagne ces accidens, n'empêcha point Burrough d'observer toujours la Caraque. Le tems s'étant remis au matin, il l'aperçut près du rivage, & les Portugais empressés à transporter à terre tout ce qu'ils pouvoient décharger. Lorsqu'ils virent approcher les Anglois, ils mirent le feu à leur Bâtiment; & se retranchant à la portée du fusil, ils demeurèrent dans cette situation, au nombre d'environ quatre cens hommes pour tenir l'ennemi écarté du rivage jusqu'à ce que la Caraque fût consumée.

Burrough, après avoir fait toutes ces observations, ne balança point à mettre à terre cent cinquante de ses hommes, dont une partie se jeta dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ils dissipèrent aisément quelques Compagnies qui étoient demeurées à la garde du rivage; & marchant avec résolution vers le retranchement, ils ne s'en approchèrent que pour être témoins de la retraite des Espagnols. Tout ce que le feu avoit épargné devint la récompense du

Information
qu'il tir. des
prisonniers.

Vainqueur ; mais il étoit échappé peu de richesses à l'ardeur des flammes. Entre quelques Prisonniers , il se trouva un Portugais , nommé Vincent Fonseca , Trésorier de la Caraque , & deux Etrangers , l'un Allemand , & l'autre Hollandois , qu'il fallut menacer de la torture pour leur faire confesser la vérité. Ils avouerent enfin que dans l'espace d'environ quinze jours , il devoit arriver dans la même Isle trois Caragues beaucoup plus grandes ; qu'il en étoit parti cinq de Goa , le *Buen Giesu* , la *Madre de Dios* , le *Saint-Bernard* , le *Saint-Christophe* , & la *Santa-Cruz* , qui étoit celle que les Anglois venoient de forcer : que cette Flotte avoit reçu l'ordre exprès de ne pas toucher à Sainte-Helene , où toutes les Caragues des Indes Orientales ne manquoient point de passer pour s'y rafraîchir ; & de s'arrêter plutôt à Angola , mais le moins qu'il seroit possible , parce qu'on n'ignoroit pas que les Anglois se dispoient à pousser leur navigation du côté de l'Est : enfin que le dernier rendez-vous des cinq Caragues étoit dans l'Isle de Flores , où les mêmes ordres les obligeoient d'attendre une puissante Flotte qui devoit y venir d'Espagne pour les escorter jusqu'à Lisbonne.

BURROUGH.

1592.

Les Anglois
vont au-de-
vant de plu-
sieurs riches
Caraques.

Cette explication suffisoit au Vice-Amiral Burrough pour régler ses résolutions. Les deux Vaisseaux Anglois qui avoient chassé la Caraque, s'étoient joints à lui. La Barque de Bristol, un Vaisseau de la Flotte de Raleigh, qui arriva le même jour, & deux autres Bâtimens nouvellement arrivés de l'Amérique sous la conduite des Capitaines Newport & Tomson, lui formoient une Escadre assez bien composée. Il assembla tous les Capitaines, pour leur proposer d'aller sous ses ordres au devant des Caraques. Ils y consentirent. *Sir Robert Cross*, qui les joignit le lendemain avec *Forefight*, Vaisseau de guerre de Raleigh, applaudit au projet. Ils partirent ensemble; & s'arrêtant à six ou sept lieues à l'Ouest de Flores, ils se répandirent du Nord au Sud, chaque Vaisseau à deux lieues de l'autre; de sorte que n'occupant pas moins de deux degrés dans leur ligne, ils se flatterent de découvrir tout ce qui se présenteroit sur la Mer dans un si long espace.

Ils rencon-
trent la Ma-
dre de Dios.

Ils demeurèrent dans cette situation depuis le 29 de Juin jusqu'au 3 d'Août, que *Tomson*, Capitaine du *Dainty*, aperçut la Caraque la *Madre de Dios*, une des plus monstrueuses masses que le Portugal eût sur mer. Le *Dainty*, qui

1592.

étoit excellent voilier , eut bien-tôt pris l'avance sur le reste de l'Escadre Angloise , & commença l'attaque par quelques volées de canon , qui incommoderent beaucoup les Portugais. Burrough arriva pour le seconder , avec le Capitaine *Newport*. Le combat continua quelque tems à la portée du mousquet , jusqu'à l'arrivée de *Sir Robert Cross* , que Burrough consulta sur le parti qu'il y avoit à prendre. Cross jugea que si l'on ne se hâtoit point d'aborder la Caraque , elle gagneroit infailliblement le Rivage , & s'y brûleroit comme la premiere. Sur cet avis , on jetta aussi-tôt le grapin. Mais les Portugais se défendant avec beaucoup de valeur , le Vaisseau de Burrough reçut un coup sous l'eau qui faillit de le faire couler à fond. Dans un danger si pressant , il pria Cross de se retirer afin qu'il pût aussi faire sa retraite. Ils tenoient si fortement tous deux à la Caraque , qu'ils ne parvinrent à se dégager qu'après beaucoup d'efforts.

Tandis que Burrough s'occupoit aux réparations de son Bâtiment , Cross , qui voyoit la Caraque s'approcher de l'Isle , représenta vivement à ses Compagnons que si l'on ne retournoit sur le champ à l'abordage , il falloit renoncer

BURROUGH

1592.

La Caraque
est attaquée
& prise par
les Anglois.

à l'espérance de la prendre. Il eut des objections à vaincre & des craintes à combattre ; mais à la fin les exhortations rendirent le courage à ceux qui l'avoient perdu. Il s'approcha le premier , lorsque la Caraque commençoit à toucher au Rivage. Tous les autres , animés par son exemple , fondirent avec la même furie sur cette vaste machine. Ils y entrèrent de toutes parts ; & les Portugais perdirent tant de monde par le seul feu de la mousqueterie , qu'ils se lassèrent de leur résistance.

Burrough , qui avoit quitté son Vaisseau pour passer sur le *Forefight* , commença par faire desarmer tous les Prisonniers. Ensuite jettant les yeux à loisir sur sa conquête , il admira le plus grand Bâtiment qu'il eût jamais vû. Son attention fut troublée par le spectacle d'une infinité de blessés & de mourans , qui se traînoient sur les ponts , & qui imploroient la pitié des Vainqueurs. Il fit appeler tous les Chirurgiens de l'Escadre Angloise , & les chargea de distribuer leurs soins entre un si grand nombre de malheureux.

L'Amiral des Caragues qui montoit la Madre de Dios , étoit Dom Ferdinand de Mendoza , descendu des Mendozas d'Espagne , mais établis en Por-

Mendoza
Amiral des
Caraques.

tugal où il s'étoit marié. Son âge étoit fort avancé, & sa fortune répondoit mal à son mérite; car avec l'avantage de la naissance, il étoit bien fait, d'une physionomie agréable, & partagé fort heureusement de toutes les qualités de l'esprit. Dans plusieurs occasions où l'Espagne l'avoit employé contre les Mores, il avoit été deux fois prisonnier, & racheté deux fois par le Roi son maître. En revenant des Indes, dans un autre voyage, où il commandoit encore les Caraques, celle qu'il montoit avoit été jettée proche de Sofala sur des sables où elle s'étoit perdue; & quoiqu'il se fût sauvé de la fureur des flots, il n'avoit pû éviter les mains des Mores, qui lui avoient fait souffrir un long & pénible esclavage. Le Roi d'Espagne le considéroit beaucoup, & cherchoit l'occasion de lui faire rétablir sa fortune. Il le nomma pour conduire, avec la qualité d'Amiral, la Flotte des Indes Orientales, qu'il auroit ramenée avec le même titre, si le Vice-Roi de Goa, qui revenoit en Portugal, & qui s'étoit embarqué dans le Bon-Jesus, n'eût pris le commandement général en vertu de sa dignité. Burrough plaignant les malheurs d'un homme de ce rang & de ce mérite, lui rendit la

BURROUGH.

1592.

Son mérite
& ses avan-
ces.

BURROUGH.

1592.

liberté avec la plus grande partie de ses gens, & lui fournit toutes les commodités nécessaires pour retourner dans sa patrie.

De quelle
utilité la Cara-
raque fut aux
Anglois.

Tous les Anglois de l'Escadre sembloient s'attendre au pillage de la Caraque; mais Burrough qui vouloit rendre sa conquête plus utile, déclara qu'il en prenoit possession au nom de la Reine. Ensuite, sur la revûe générale qu'il fit de ce riche butin, il assura tout le monde qu'il y auroit de quoi recompenser les Soldats, & satisfaire aux prétentions des Marchands. L'Auteur observe ici que la prise de ce Bâtiment fit pénétrer les Anglois dans tous les secrets du commerce des Indes, que le Portugal s'étoit toujours efforcé de cacher avec tant de soin; & que les conjectures qu'ils avoient formées sur toutes les Relations précédentes, furent changées en véritables lumieres, accompagnées d'une parfaite certitude.

Estat de la
Caraque & sa
description.

La Caraque étoit d'environ dix-huit cens tonneaux, dont neuf cens consistoient en richesses de toutes sortes de genre. Le reste avoit été abandonné pour l'artillerie, qui étoit composée de trente-deux grosses pieces de fonte; pour les Passagers, qui étoient au nombre de six ou sept cens; & pour les vi-

vres, dont on doit s'imaginer la quantité par celle des Passagers & par la longueur de la navigation. La liste des marchandises, qui fut publiée à Londres le 15 Septembre 1592, est un monument fort curieux de l'infortune des Portugais. Il n'y a point de trésors ni de commodités connues dans les Indes Orientales, qui ne fassent un article considérable. Toute la cargaison fut estimée, sans aucune exagération, à deux cens mille livres sterling. Après l'avoir fait distribuer sur les dix Bâtimens de son Escadre, Burrough envoya la Caraque à Londres, eu recomman-dant, pour la satisfaction de la Posté-rité, qu'on en tirât soigneusement le plan & toutes les dimensions. Sa lon-gueur depuis le *cap* jusqu'à l'*arriere* étoit de cent soixante-six pieds. La plus grande largeur, au second des trois ponts, quarante-six pieds dix pouces. En partant de Cochin, elle prenoit trente-un pieds d'eau; mais le voyage l'ayant beaucoup affoiblie, elle n'en prenoit plus que vingt-six à son arrivée à Darmouth. La quille avoit cent pieds de long; le grand mât cent vingt pieds, & dix de tour dans sa principale gros-seur, &c. Enfin par le plan qui s'en con-serve encore, il paroît que nous n'avons

BURROUGH.

1592.

BURROUGH

1592.

Régis que
cette perte
cause à l'Es-
pagne.

aujourd'hui , ni pour la guerre ni pour le commerce , aucun Bâtiment qui en approche. Le Roi d'Espagne regreta si amèrement la *Santa-Cruz* & la *Madre de Dios* , que sans écouter les excuses de son Amiral Dom Alphonse de Bacan , il le punit de sa négligence par la perte de son emploi. Les trois autres Caraqués furent redevables de leur conservation à la tempête qui dispersa l'Escadre Angloise , & qui les fit arriver heureusement à Tercere.

Mais le même hazard fit tomber entre les mains du Capitaine White , à la hauteur de 36 degrés , deux Bâtimens Espagnols , dont la hardiesse à déployer le pavillon d'Espagne lui avoit fait craindre d'abord que ce ne fût deux Vaisseaux de guerre. Cependant , comme il se trouvoit à la portée du canon , la crainte de ne pouvoir les éviter par la fuite , & l'envie de faire du moins acheter la victoire , lui fit prendre la résolution de les attaquer. Ils se mirent en ordre de bataille , à la longueur d'un cable l'un de l'autre. On se canonna pendant cinq heures avec toute la furie possible. L'Anglois reçut dans cette espace trente-deux boulets , tant dans ses mâts & ses voiles , que dans le corps du Navire , & plus de cinq cens balles

Autre combat entre les Anglois & les Espagnols.

de mousquets ou d'arquebuses. Enfin , jugeant par leur lenteur à s'approcher , qu'ils devoient être moins redoutables par le nombre des hommes que par la quantité de l'artillerie , il se détermina tout d'un coup à l'abordage. Les grappins furent jettés sur le plus gros , qui étoit un Vaisseau Basque ; il se passa près d'une heure avant que White pût s'ouvrir le passage à la faveur de sa mousqueterie. Mais une partie de ses gens étant montés à bord , les Espagnols demanderent quartier , & le Capitaine Anglois fit cesser le carnage. L'autre Vaisseau avoit paru s'éloigner , pendant un combat si serré ; mais c'étoit pour prendre l'avantage du vent , & venir aborder de son côté les Anglois , qu'il auroit mis entre deux feux. Il arriva trop tard , & son dessein ne servit qu'à hâter sa prise. White déjà maître du Basque , sur lequel un petit nombre de ses gens suffisoient pour garder des Ennemis qu'il avoit fait desarmer , fit face à ceux qui revenoient sur lui avec le vent , & leur lâcha une bordée qui les mit dans le dernier desordre. Ils baissèrent aussi-tôt leurs voiles , pour se rendre sans résistance ; & les Anglois furent obligés de leur prêter la main contre l'eau qui commençoit à

BURROUGH.

1592.

Prise des
Anglois.

BURROUGH.

1592.

les inonder par plusieurs voies. Leur nombre, sur les deux Vaisseaux, étoit fort inférieur à celui des Anglois ; mais les maladies leur ayant enlevé une partie de leurs gens, ils n'avoient pas laissé de conserver toute la fierté qui convenoit à leur première force ; & les deux Capitaines confesserent que dans l'espérance de prendre le Vaisseau Anglois, ils avoient délibéré entr'eux, dès le commencement du combat, s'ils le conduiroient à Lisbonne ou à San-Lucar.

White les fit venir tous deux sur son bord ; & se contentant de faire passer à leur place deux Officiers Anglois, avec quelques Soldats, dans le nombre qu'il crut suffire pour assurer ses prises, il comptoit de faire continuer la manœuvre aux Matelots Espagnols, jusqu'en Angleterre, où il vouloit retourner directement. Mais il fut surpris d'entendre qu'on avoit fait jurer aux Matelots d'Espagne de ne pas mettre la main aux voiles pour le service des Anglois, & que liés par ce serment, ils protestoient que la mort même ne les forceroit pas de le violer. D'un autre côté, la prudence ne lui permettant point de faire passer tant de Prisonniers dans son bord, pour leur substituer une partie de ses gens, il fut obligé de recourir aux deux

Capitaines Espagnols, & de se remettre sur eux du soin de faire agir leurs Matelots. Ainsi la religion de leur serment fut ménagée, mais à la faveur néanmoins d'une espece d'équivoque; car en recevant les ordres de la bouche de leurs Capitaines, ils ne travailloient pas moins pour le service de l'Angleterre.

BURROUGH,

1592.

Les deux prises étoient chargées de quatre cens caisses de vis-argent, scellées des armes de Castille & de Léon, & de cent muids de vin. Elles portoient aussi une autre sorte de richesses, qui ne pouvoit servir beaucoup à la fortune des Anglois; c'étoit un prodigieux nombre de Chapelets, d'Agnus, de Médailles, & dix balles de Missels & de Breviaires. L'Auteur ajoute que chaque quintal de vis-argent faisoit perdre au Roi d'Espagne un quintal d'argent solide, qui lui en devoit revenir des Mines de Pérou, dont les Chefs ont apparemment avec lui cette convention. Il est fâcheux qu'elle ne soit pas mieux expliquée. A l'égard des Chapelets & des Agnus, &c. on conçoit que si le nombre étoit de deux millions soixante-douze mille, comme l'Auteur ne fait pas difficulté de l'assurer, & qu'il les faille compter à deux réaux piece, cette per-

Cargaïson
des deux prises.Dépouilles
Ecclesiastiques.

BURROUGH.

1592.

te étoit encore fort considérable pour le Roi d'Espagne. Enfin , sans compter , dit-il , les Breviaires & les Missels , cette prise montoit à plus de septante mille livres sterling. Il nous apprend aussi , sur le récit des deux Capitaines Espagnols , que les Chapelets , &c. étoient pour les Provinces de la nouvelle Espagne , de Jucatan , de Guatimala , de Honduras , & pour les Philippines. Le prix de deux réaux n'est point une supposition , car il étoit taxé sur les caisses qui contenoient ces instrumens de piété.

§. I I.

Prise de plusieurs Vaisseaux Portugais , & de la Caraque Las cinque Llagas , en 1593.

CUMBER-
LAND.

I I. Voyage

1593.

Réflexions
sur l'état pré-
sent des An-
glois.

SI l'on considère avec l'Auteur de cet Ouvrage , les malheurs de l'Espagne & du Portugal dans la conduite de leurs Flottes d'Orient , & les avantages que l'Angleterre tiroit de ses pyra- teries , comme autant de degrés qui devoient bien-tôt assurer aux Anglois l'entrée des Mers Orientales , on ne trouvera rien dans ce détail qui n'appartienne au sujet. La Relation de *Stephens* & le voyage de *Lancaster* n'avoient point encore produit d'autre effet pour le Commerce de l'Angleterre aux grandes

Indes, que de faire équiper tous les ans à Londres quantité de Vaisseaux, qui avoient pris inutilement cette route; mais les obstacles qui les en avoient éloignés se trouvoient compensés par les richesses qu'ils avoient enlevées aux Portugais. Cet affoiblissement du principal Ennemi qui leur disputoit les droits du Commerce, devoit servir à lui en ouvrir insensiblement les voies; sans compter qu'elle en tiroit actuellement un profit si réel, que si le marché eût dépendu de son choix, elle auroit volontiers renoncé, dit un Auteur Anglois, à l'avantage de former des Etablissements dans les Indes, pourvû qu'elle eût conservé celui de prendre les Caraques & les riches Vaisseaux Portugais, dont le pillage valoit bien tous les profits du Commerce.

Dans le cours de l'année 1593, le Comte de Cumberland, ce même Seigneur qui avoit déjà fait gloire du nom de Corsaire, mit en mer de son propre bien & de celui de ses amis, trois Vaisseaux de la même grandeur, de la même force, & pourvûs de la même quantité d'hommes & de vivres. Officiers, Soldats & Matelots, le nombre d'hommes montoit à cent quarante sur chaque Bâtiment. Les noms étoient le *Royal*

CUMBER-
LAND.
11. Voyage.

1593.

Flotte du
Comte de
Cumberland,
& son départ.

CUMBER-
LAND.
II. Voyage.

1593.

Exchange, Amiral; le *Mayflower*, commandé par le Capitaine *Anthony*; & le *Samson*, par le Capitaine *Downton*, Historien du Voyage.

Ils ne partirent qu'au commencement de l'année suivante, avec tant de secret dans leur dessein, qu'en mettant à la voile, les Chefs seuls en étoient informés. Ils dirigerent leur course vers la Côte d'Espagne; mais s'étant avancés jusqu'au 43 degré, ils se séparèrent le 24 d'Avril, l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest, avec ordre de l'Amiral, qui demeurait au centre, de retourner vers lui la nuit suivante. Cette manœuvre supposoit quelque vûe d'importance. Cependant elle fut continuée pendant trois jours, sans autre effet que de se rejoindre chaque nuit. Mais, le 27, Anthony, Capitaine du *Mayflower*, parut accompagné d'une Pinace de vingt-huit tonneaux, chargée de seize personnes & de vins de Galice. Il s'en étoit rendu maître sans combat; & s'étant contenté d'y faire passer quelques Soldats pour assurer sa prise, il avoit remis à la visiter après avoir rejoint l'Amiral. Il y a beaucoup d'apparence que la curiosité du Comte de Cumberland regardoit le dessein dont il faisoit encore mystère. Il interrogea successivement les seize Prison-

Prises des
Anglois.

niers. C'étoient des Portugais, partis de Viane en Portugal, pour Angola dans l'Afrique. Ce qu'il apprit d'eux ne l'ayant point satisfait, il étoit tenté de les renvoyer libres, après avoir accommodé ses trois Vaisseaux d'une partie de leurs vins. Ses gens lui représenterent qu'il devoit garder du moins un Portugais sur chaque Bâtiment; non que la plupart des Anglois n'entendissent assez cette Langue, mais pour les occasions où le besoin qu'ils pouvoient avoir de quelques rafraîchissemens dans les Colonies Portugaises ne trouvoit pas toujours beaucoup de faveur dans la bouche d'un Anglois. Ainsi l'Amiral ne se rendit à cette proposition que pour entrer dans des vûes d'une médiocre importance.

Cependant à peine les trois Portugais, qui furent choisis, se virent-ils condamnés à la soumission pour des Maîtres étrangers, que pensant à rendre leur servitude plus douce, ils découvrirent mille choses que les menaces n'avoient pû leur arracher. Celui qui étoit tombé dans l'Amiral, apprit au Comte qu'on attendoit incessamment à Lisbonne une grande & riche Caraque, nommés *las cinque Llagas*, ou *les cinq Playes*, sans autre escorte que deux Vaisseaux de guerre qui l'attendoient aux Isles.

CUMBER-
LAND.
II. Voy.ge.

1593.

Information
qu'ils tirent
des prison-
niers.

CUMBER-
LAND.
II. Voyage

1593.

Açores. On jugea , par la fatisfaction que le Comte fit éclater , que l'espérance de rencontrer ce Bâtiment étoit le but mystérieux de son voyage. Il déclara qu'ayant reçu le même avis à Londres , il n'avoit armé que dans cette espérance ; & que depuis qu'il étoit en Mer , ses recherches n'avoient été que pour s'en procurer la confirmation. Trois Caravelles Portugaises , qu'il prit encore le jour suivant , semblerent moins le réjouir que l'importuner , parce que ces petites expéditions retardoient ses desirs. Il arriva le 2 de Juin à la vûe de S. Michel. Le lendemain il envoya sa petite Pinace , qui étoit de vingt-quatre tonneaux , avec une Caravelle Portugaise qu'il avoit conservée pour les usages de sa Flotte , vers les Isles voisines , & sur-tout vers celle de Tercere , dans la vûe de ne laisser rien échapper à ses observations. Il leur donna ordre de le joindre à 12 lieues de Fyal , Ouest-Sud-Ouest , mais leur course fut inutile ; elles ne pûrent retrouver la Flotte au tems marqué , & lorsque leur présence auroit été nécessaire.

Ils arrivent
aux Açores.

Ils décou-
vrent la Ca-
raque las Lla-
gas.

L'Amiral dispersa ses trois Vaisseaux , suivant la méthode qu'il avoit observée sur les Côtes d'Espagne. Enfin , le 13 on apperçut la grande Caraque *las cin-*

que Llaguas. Le Mayflower & le Samson furent près d'elle avant la nuit, & commencèrent à lui lâcher chacun leur bordée. Ensuite tournant pour observer ses forces, ils examinerent soigneusement le côté le plus favorable pour l'aborder pendant la nuit. Elle dispoisoit pendant ce tems-là son artillerie. L'Amiral arriva malheureusement avec trop peu de précaution, & reçut sa première décharge, qui l'incommoda beaucoup. Tandis qu'il remédioit au desordre, le Mayflower & le Samson continuerent de faire jouer leurs batteries, jusqu'au retour de l'Amiral, qui ne reparut qu'à minuit. Aussi-tôt on proposa d'aller droit à l'abordage; mais le Capitaine Cave représenta fortement qu'il valoit mieux attendre le matin; & qu'alors chaque Vaisseau, après avoir fait de concert ses trois décharges, s'approcheroit chacun de son côté pour attacher le grappin. Ce conseil fut approuvé; mais, au matin, divers retardemens firent encore suspendre l'attaque jusqu'à dix heures.

Il paroît par le détail de ce combat, qu'en arrivant aux Isles, le Comte de Cumberland s'étoit dérobé soigneusement à la vûe des Portugais, sans quoi l'on ne concevroit pas que les deux Vaisseaux de guerre qui étoient à Ter-

CUMBER-
LAND.
II. Voyage.

1593.

Première
attaque.

CUMBER-
LAND.
II. Voyage.

1593.
Seconde at-
taque.

cere fussent demeurés dans l'inaction. L'Amiral aborda le premier au centre de la Caraque. Le Mayflower la prit à l'*arriere*, du côté de *bas.bord*; mais le brave Anthony, qui en étoit Capitaine, fut tué à la premiere approche; ce qui jetta tant de confusion parmi ses gens, que le Vaisseau, heurtant contre la poupe de la Caraque, fut mis par cet accident hors d'état de combattre. Ce fut du moins le prétexte qu'ils employèrent pour se justifier. Le Samson aborda par l'*avant*; mais n'ayant point assez de place, son *arriere* se trouva contre le *flanc* de l'Amiral, & son *avant* contre l'*avant* de la Caraque.

Difficultés
du combat.

Dès les premiers coups, M. Cave, Capitaine de l'Amiral, fut blessé tout à la fois aux deux jambes; & n'ayant pu se remettre en état de faire ses fonctions, il n'y eut personne qui eût la hardiesse de prendre sa place. Le Samson se rapprocha du *flanc* de la Caraque; mais il eut dans le même instant six hommes tués; & ne voyant point dans l'Amiral toute l'ardeur qui devoit leur servir d'exemple, les autres jugerent à propos de se retirer, sans que rien fût capable de les faire retourner à l'assaut. Cependant quelques Soldats de l'Amiral se comporterent fort bien, & sembloient

n'avoir besoin que d'un Chef pour succéder aux fonctions du Capitaine Cave. L'Auteur assure que leur Vaisseau, malgré l'atteinte qu'il avoit reçue la veille, ne manquoit de rien pour le combat. Mais les Portugais, remarquant sans peine que la vigueur de leurs Ennemis se relâchoit, se placèrent avantageusement, & firent des barricades qui les mirent à couvert du feu de la mousqueterie. Ils lancerent en même tems sur les Anglois des feux d'artifice si bien composés ; que plusieurs en furent brûlés, sans pouvoir s'en garantir, & que l'embarras de les éteindre fit perdre aux autres la vûe & le soin du combat. Les balles & les dards qu'ils faisoient pleuvoir en même tems, acheverent d'ôter le courage aux Anglois. Ils se retirèrent en desordre ; & leur ressource fut de recommencer à quelque distance le jeu de leur artillerie.

Mais les mêmes feux qui leur avoient été si funestes, le devinrent bien plus aux auteurs de cette terrible invention. Les Artificiers dans le trouble du combat négligerent apparemment leur propre sûreté. Cette explication est plus vraisemblable que celle de l'Auteur, qui attribue leur infortune à l'artillerie du Samson : car on ne conçoit pas qu'un

CUMBER-
LAND.
11. Voyage.

1593.

Belle défense
des Portugais.

CUMBER-
LAND.
I 1. Voyage.

1593.

Le feu prend
à la Caraque.

Leul boulet, comme il l'assure, pût enflammer un Bâtiment de la grosseur qu'il donne à la Caraque. De quelque maniere qu'on doive expliquer cet événement, bientôt le feu devint plus actif que tous les soins, & plus fort que tous les remèdes. Il gagna toutes les parties de la Caraque; & la multitude de passagers qu'elle avoit à bord rendant le désordre plus affreux, les Anglois qui étoient témoins d'un si triste spectacle, furent touchés de la plus vive compassion. Ils conçurent que dans le grand nombre de personnes qu'ils voyoient sauter dans la Mer, en tendant les bras vers eux avec des cris lamentables, ils devoient apporter quelque discernement à les secourir. Ce fut un malheur extrême que la Pinace & la Caravelle ne fussent point encore arrivées. Les Chaloupes ne pouvoient suffire à tant de misérables; & l'ordre des Capitaines étant de faire quelque distinction des personnes, la difficulté même de ce choix causa la perte d'une infinité d'honnêtes gens. La Chaloupe du Samson tira des flots deux Gentilshommes d'une haute distinction, dont l'un qui étoit fort âgé, se nommoit *Nunno Velo Pereyra*. Il avoit été Gouverneur de Mozambique & de Sofala; & le Vaisseau sur

D'plorab'e
fort des Por-
tugais.

Malheurs de
Velo Percy a.

lequel il étoit parti pour retourner en Portugal ayant fait naufrage près du Cap de Bonne-Espérance, il avoit regagné par terre Mozambique, où il s'étoit embarqué sur la Caraque. L'autre, nommé *Bras Carrero*, avoit été Capitaine d'une Caraque qui avoit péri aussi sur les Côtes d'Afrique; & la même fortune l'attendoit sur celle où il étoit remonté. La Chaloupe du Samson sauva trois autres personnes d'un rang moins considérable. L'Amiral & le Mayflower rendirent le même service à deux femmes & à plusieurs hommes de différentes conditions. Mais tandis qu'on s'empressoit à secourir les autres, le feu ayant gagné les poudres fit sauter la Caraque en mille pieces, avec un fracas épouvantable.

Ce malheur arriva le 14 de Juin 1593, à six lieues au Sud de Fyal & de Pico. Le petit nombre de Portugais qui furent sauvés raconterent que la raison qui les avoit empêché de se rendre, étoit que la Caraque & toute sa cargaison appartenoit au Roi. Le Capitaine qui avoit fondé l'espérance de sa fortune sur les récompenses auxquelles il s'attendoit, & qui aspirait même à la Vice Royauté des Indes, avoit mieux aimé périr que de survivre à ses ambitieux projets. La

CUMBER-
LAND.
I. Voyage.
1593.

Raisonne-
mens sur la
perte de la
Caraque.

CUMBER-
LAND.
II. Voyage.

1593.

Trois Dames
suffoquées.

Caraque étoit d'ailleurs en fort bon état, & capable de défense comme le meilleur Vaisseau de guerre. Elle avoit augmenté son artillerie à Mozambique, de celle de deux autres Caraques qui s'étoient brisées successivement sur cette Côte. Cependant les maladies qui s'étoient répandues dans l'Equipage, à Angola, où l'air est toujours fort mauvais, avoient réduit le nombre des Blancs à cent cinquante personnes. Mais celui des Nègres montoit presque au double. Comme on ne manque point dans ces tristes accidens de grossir tout ce qui peut inspirer de la compassion, les Portugais peignirent avec les plus vives couleurs l'infortune de trois Dames, qui balançant entre la nécessité de périr par le feu ou de se précipiter dans la Mer, avoient imploré par leurs cris des secours qu'elles ne devoient attendre de personne; & surprises enfin par les flammes, avoient été suffoquées & brûlées à la vûe d'une infinité de gens que leur propre péril rendoit comme insensibles au desastre d'autrui. Tous les Prisonniers qu'on retira de l'eau furent mis à terre dans l'Isle de Fyal, à la réserve de *Velo Pereyra* & *Bras Carrero*, qui furent conduits en Angleterre, & de quelques Nègres d'une belle taille que l'Amiral garda pour son service. Quoi-

Quoique l'attaque des Anglois n'eût pas blessé les regles de la guerre, & qu'eux-mêmes, ils eussent payé leur entreprise assez cher, l'Auteur ajoûte qu'après avoir causé inutilement la perte de tant de malheureux, ils ne devoient pas s'attendre aux faveurs du Ciel dans le reste de leur voyage. Cette réflexion est d'un Chrétien plus que d'un homme de Mer. Mais il est vrai qu'ayant continué de croiser jusqu'à la fin du mois, ils rencontrèrent le premier jour de Juin un autre Vaisseau Espagnol d'une si prodigieuse grosseur, qu'ils le prirent d'abord pour le *Saint-Philippe*, Amiral d'Espagne. C'étoit encore une Caraque. Après l'avoir saluée de quelques volées de canon, ils la firent presser de se rendre. Mais la voyant disposée au combat, & la mort ou les blessures d'une partie de leurs Officiers ne leur donnant pas beaucoup de confiance à l'abordage, ils prirent le parti de se borner aux menaces. Le desordre de leurs trois Bâtimens leur fit perdre aussi la pensée d'aller plus loin. Ils s'arrêtèrent quelque tems aux environs de Flores & de Cuervo, pour attendre les Vaisseaux des Indes Occidentales. Cette ressource n'eut pas un succès plus heureux. Enfin les vivres commençant à leur manquer, & n'en pou-

CUMBER-
LAND.
II. Voyage.

1593.

Les Anglois
rencontrèrent
une autre Caraque.

Ils la man-
quent.

Leur retour.

CUMSER-
LAND.
II. Voyag.

1593.

vant espérer des Isles que par des voies qu'ils n'étoient plus en état de tenter, ils tournerent leurs voiles vers Plymouth, où ils arriverent le 28 du mois d'Août.

C H A P I T R E XIX.

Voyage infortuné du Capitaine Benjamin Wood vers les Indes Orientales en 1596.

Woor.

1596.

M Algré tant de pertes que les Anglois avoient causées à l'Espagne & au Portugal, il falloit que ces deux Puissances réunies leur parussent bien redoutables, puisque s'amusant à les braver sur des Mers ouvertes à tous les Vaisseaux de l'Europe, ils différoient encore à les chercher dans celle des Indes, c'est-à-dire dans le lieu même qui excitoit leur jalousie & leur convoitise. Cependant il s'échappoit par intervalle quelques Marchands de Londres, qui s'exposoient à tous les risques d'une si dangereuse entreprise. En 1596, trois Vaisseaux, le *Bear*, le *Bearwhelp*, & le *Benjamin*, équipés aux frais de Sire Robert Dudley, partirent sous le commandement du Capitaine Benjamin Wood. Les deux autres Capitaines étoient Ri-

Départ de
trois Vais-
seaux.

char Aliot & Thomas Bromfield. Dans le dessein de pénétrer jusqu'à la Chine, ils avoient obtenu des Lettres de la Reine Elisabeth pour l'Empereur de cette vaste Région ; mais la fortune seconda si mal leur courage, qu'ils périrent misérablement dans le cours de leur navigation. Les seules lumieres qu'on ait pu se procurer sur leur sort, viennent d'une lettre au Roi d'Espagne, & à son Conseil des Indes, écrite par le Licentié *Alcazar de Villa Sennar*, Auditeur de la Cour Royale de Saint-Domingue, Juge de la Commission à Porto-Ricco, & Capitaine général de la nouvelle Andaloufie. Cette lettre datée le 2 Octobre, fut interceptée dans son passage en Europe, & trouvée par *Purchas* entre les papiers de Hackluyt. Elle ne contient aucun éclaircissement sur le cours même du voyage, ni sur les accidens qui conduisirent à l'Ouest des Vaisseaux qui avoient fait voile aux Indes Orientales, ni sur la nature des maladies qui avoient réduit l'Equipage à quatre Matelots. Elle raconte seulement ce qui s'étoit passé lorsque ces quatre hommes avoient abordé au Port d'*Utias*.

Les trois Vaisseaux Anglois ayant rencontré, sans qu'il paroisse en quel lieu, un Bâtiment Portugais qui revenoit de

Weob.

1596.

Éclaircissement sur leur sort.

Vol qu'ils ont aux Portugais, maladie qu'ils contractoient.

WOOD.

1596.

Goa, s'en étoient saisis sans résistance. Ils y avoient trouvé un diamant d'une grosseur extraordinaire, qui étoit destiné pour le Roi d'Espagne; de l'argent monnoyé, pour la paye d'une Garnison frontiere; une grande quantité d'or & d'argent en poudre & en lingots; des pierreries & d'autres marchandises précieuses, qu'ils avoient transportées soigneusement sur leurs propres bords. Mais en leur abandonnant leurs richesses, les Portugais leur avoient communiqué une fatale maladie, qui les avoit tous emportés successivement, à la réserve de quatre hommes; *Richard, David, Thomas & Georges*. Ces quatre malheureux ne suffisant pas pour la conduite du moindre de leurs Vaisseaux, avoient pris le parti de se mettre dans une Chaloupe, avec des vivres & les plus précieuses dépouilles des Portugais. Ils ignoroient eux-mêmes dans quelle Mer ils avoient exécuté cette résolution. Mais après avoir été longtemps le jouet des flots, ils avoient été jettés dans la petite Isle d'*Utias* à trois lieues de Porto-Ricco. Alcazar confesse que n'ayant pû tirer d'autres éclaircissements des Matelots Anglois, il ne peut rien ajouter à ce préambule; mais il rend compte au Roi de ce qui s'étoit

passé à ses yeux & sous son autorité.

Woot.

1596.

Les quatre Anglois entrent dans la rivière d'Utias.

Les quatre Anglois entrèrent dans la rivière d'Utias ; & , sans sçavoir dans quel lieu du monde ils étoient , le mauvais état de leur Chaloupe les fit penser d'abord à décharger leurs richesses sur le rivage. Cette précaution étoit si nécessaire , que la Chaloupe s'abîma presque aussitôt dans la Rivière. Ils apperçurent un Pêcheur avec une petite Barque , dont ils se saisirent ; & comme les provisions leur manquoient , ils s'en servirent pour envoyer George à Porto-Ricco. Dom Rodrigue de Fuentes étoit alors sur le rivage avec cinq autres Espagnols. George , qui ne put éviter leur rencontre , fut obligé de leur apprendre son aventure , & le lieu où il avoit laissé ses Compagnons. Ils s'y rendirent aussitôt , dans une grande Barque , avec la précaution de faire garder George au rivage , & de prendre une Lettre de lui , par laquelle il conseilloit à ses Compagnons de se rendre volontairement. Dom Fuentes trouva bientôt les 3 Anglois , & les trésors qu'ils avoient sauvés.

Il partagea leur argent avec les cinq Espagnols qui l'accompagnoient ; mais il eut l'art de cacher les pierreries , l'or & d'autres choses précieuses , à l'exception de quelques balles de soie , & d'une

Cruelle friponnerie d'un Espagnol.

WOOD.

1596.

certaine quantité de lingots d'argent , qu'ils résolurent de faire paroître , pour donner quelque couleur au récit de leur histoire. Les Espagnols passerent quelques jours à Utias dans une grande familiarité avec les Anglois ; mais souhaitant à la fin d'enfvelir le secret de leur aventure , ils prirent le parti de les tuer. Richard & Daniel périrent ainsi par leurs mains. Thomas , plus heureux , trouva le moyen de fuir dans les Montagnes. Fuentes , étant retourné à Porto-Ricco , empoisonna Georges , & fit partir quelques Brigands pour le délivrer de Thomas. Ils le manquerent.

Etat d'un
Anglois dans
une Isle de-
serte.

Ce malheureux fugitif se lassant bientôt de vivre dans une Isle deserte , eut la herdieffe de se livrer aux flots sur un simple tronc d'arbre , & vint se présenter ainsi devant Porto-Ricco , à la surprise extrême de tous ceux qui le virent arriver. S'étant fait connoître pour un Anglois , il porta ses plaintes au Juge de la Commission , mais il le trouva prévenu. Fuentes n'avoit pas manqué de donner un tour favorable à son aventure. Il avoit raconté au Gouverneur , qu'ayant découvert dans l'Isle d'Utias quatre Anglois qui avoient refusé de se rendre , il en avoit tué trois , & qu'il leur avoit trouvé quelques marchandi-

ses dont il s'étoit faisi. Ses complices avoient attesté son récit avec serment. Cependant les accusations de l'Anglois, & la naïveté de ses plaintes, parurent capables de balancer leur témoignage. Ils furent arrêtés ; & leurs contradictions servirent encore à les rendre suspects. Fuentes, quoique gardé par deux Soldats, trouva le moyen de rompre ses chaînes ; il se retira sur la rivière de *Toa*, qui n'est qu'à deux lieues de Porto-Ricco ; & soutenu par le crédit de sa famille, il demeura constamment dans cette retraite, presque à la vûe de la Ville.

Cependant la crainte du châtimement délia la langue à ses Compagnons. Ils confesserent ce qui leur étoit arrivé dès le premier moment. La mort des Anglois ne passa point pour un crime ; parce que la guerre étant rallumée entre l'Espagne & l'Angleterre, le crédit de la famille de Fuentes les fit regarder comme des Ennemis tués dans une juste attaque. Mais leurs trésors venant d'un Vaisseau Portugais, devoient retourner au Trésor Royal, & cette prétention devint l'unique matière du procès. Fuentes acheva de se mettre à couvert, en restituant une partie de l'argent qu'il s'étoit attribué, & faisant usage du reste

Wood.

1596.

Le crime de
Don Fuentes
se découvre.

Il se met à
couvert du
châtiment.

WOOD.

1596.

pour corrompre un de ses principaux Juges. Mais il protesta toujours contre la déclaration du Matelot, qui nommoit entre ses dépouilles le gros diamant destiné pour le Roi, plusieurs autres pierres, & quantité de poudre ou de lingots d'or. Dans cet intervalle, un de ses principaux complices trouva le moyen de s'échapper aussi de sa prison, & se sauva dans l'Eglise Cathédrale, d'où la Justice séculière entreprit de le tirer. Cette difficulté fit la matiere d'un nouveau procès, qui traîna fort en longueur; ce qui n'empêcha point que les Prisonniers, pour n'avoir pû restituer, à l'exemple de Fuentes, ce qu'ils reconnoissoient avoir pris au préjudice du Roi, ne fussent condamnés à mort. Mais on ignore quel fut le dénouement des deux procès.

Alcazar écrivit en Espagne, pour informer de cette affaire la Cour & le Conseil des Indes; sa Lettre, comme je l'ai fait observer, fut prise avec le Vaisseau qui l'apportoit. Mais le Juge de Porto-Ricco ajoûtoit à son récit quelques circonstances qui ne regardent pas moins l'Angleterre, & qu'on seroit tenté de rapporter au Voyage du Capitaine Lancaster, si la date des années pouvoit s'accorder. Il étoit arrivé depuis

Autres circonstances du même fait,

deux mois , dit Alcazar , un Vaisseau Anglois dans un lieu voisin de Porto-Ricco , qui , après y avoir passé quelques jours sans avoir été découvert par les Espagnols , avoit remis de même à la voile. Mais plusieurs Matelots avoient refusé de remonter à bord. Ils étoient restés sur le rivage , d'où ils avoient député deux d'entre eux à Porto-Ricco , pour offrir leurs services aux Espagnols , en faisant représenter qu'ils devoient être traités civilement , puisque leurs offres étoient volontaires. Il ne paroît point en effet que le Gouverneur de Porto-Ricco les voulût punir comme des Pyrates , ni qu'il les regardât comme des Prisonniers de guerre ; mais la plupart étant hérétiques , il n'avoit reçu au service du Roi d'Espagne que ceux qui faisoient profession de la Religion Romaine ; & la difficulté tomboit sur les autres , qui étoient au nombre de sept. Alcazar demandoit au Conseil des Indes quelle conduite on devoit tenir à l'égard des sept Protestans , qu'on ne pouvoit traiter en Ennemis , & que leur Religion néanmoins rendoit trop odieux & trop suspects pour les recevoir au nombre des Sujets de l'Espagne. Il n'expliquoit ni les raisons qui les avoient portés à quitter leur Vaisseau , ni le

WOOD.

1596.

WOOD.

1596.

nom & les vûes de leur Capitaine. Mais ce récit s'accorde parfaitement avec ce qu'on a lû dans la Relation de Lancaſter. La Réponſe du Conſeil des Indes à cette partie de la Lettre d'Alcazar, auroit été plus curieufe que celle qui regarde Fuentes & les immunités Eccléſiaſtiques.

CHAPITRE XX.

Voyage du Pilote Davis aux Indes Orientales en 1598, ſur un Vaiſſeau Hollandois.

DAVIS

1598.

LES Anglois ont regardé la Relation de *Davis* comme une des principales clefs qui leur ayent ouvert l'entrée des Indes Orientales, par les nouvelles lumieres qu'elle répandit en Angleterre, & par l'effet qu'elles eurent pour y réveiller l'eſpérance & les deſirs. *Davis* avoit accepté, pour ſervir ſa patrie, la qualité de Pilote ſur un Vaiſſeau Hollandois, qui partoît pour les Indes avec une Commiſſion du Comte *Maurice*. A ſon retour, il ſe hâta d'envoyer de *Middelbourg* en Zélande les Mémoires de ſon Voyage à *Robert*, Comte d'*Effex*, avec une Lettre datée le premier d'Août

Mémoires
de ce voyage,
adreſſés au
Comte d'*Effex*.

1599, que *Purchas* a soigneusement conservée. Il proteste au Comte d'Essex, que ses Mémoires ne contiennent que ce qu'il a vû de ses propres yeux; mais il lui promet que dans les entretiens qu'il se flatte d'avoir bien-tôt avec lui, il lui communiquera les informations qu'il s'est procurées, non-seulement sur les forces & le commerce des Portugais dans les Indes Orientales, mais sur le commerce des Nations de l'Inde entr'elles; qu'à l'égard des possessions du Portugal, il commenceroit par *Sofala*, qui est le premier Etablissement des Portugais au-delà du Cap de Bonne-Espérance; qu'il continueroit de suite par *Mozambique*, *Ormuz*, *Diu*, *Goa*, *Coulam*, *Onor*, *Mangalor*, *Cochin*, *Columbo*, *Negapatan*, *Porto-Grande* dans le Royaume de Bengale, *Malaca*, *Macao* dans la Province de Canton à la Chine, & les Isles *Moluques*. Il observe, pour le Commerce, qu'ils trafiquent à *Monomotapa*, à *Melinde*, à *Aden*, à *Cambaye*, sur les Côtes de *Coromandel*, de *Balaghaia* & d'*Orissa*: que le Commerce de *Cuzarate* est fort considérable: que toutes ces Nations ont des Négocians à *Achin*, Ville de l'Isle de *Sumatra*: qu'il y a aussi des Arabes, & une Nation

Détail de
Davis.

DAVIS.

1598.

nommée *Rumos* (a), venue, dit-il, de la Mer rouge, qui exerce le Commerce à Achin depuis plusieurs siècles : qu'il y vient même des Chinois, qui l'ont traité fort civilement. Pour conclusion, il fait remarquer que les Portugais s'étoient efforcés jusqu'alors de dérober toutes ces connoissances aux autres Nations de l'Europe.

Alphabet de
la langue
d'Achin.

Davis avoit fait entrer dans sa Lettre un alphabet de la Langue d'Achin, avec différens mots de la même Langue, en observant qu'elle s'écrit de gauche à droite, suivant l'usage des Hébreux. Il y parle aussi des Monnoies du Pays, dont il envoyoit quelques pieces au Comte d'Essex ; entr'autres, une piece d'or, nommée *Mas*, qui valoit environ neuf sols & demi d'Angleterre. Les autres étoient de plomb. Celle qu'il nomme *Kamas*, devoit être d'une valeur bien mince, puisqu'il en falloit seize cens pour faire un mas.

(a) Il faut entendre sous ce nom les Habitans de l'Égypte, qui ont fait partie de l'Empire Romain, comme l'Asie Mineure & d'autres Provinces, est appelée *Rum* par les Orientaux. De là vient aussi que les Turcs sont nommés *Rums* ; & non

pas, comme Purchas l'a cru, de ce qu'ils sont en possession de Constantinople qui a été nommée la nouvelle Rome ; car le nom de *Rum* leur étoit donné comme à toutes ces Provinces avant qu'ils fussent maîtres de Constantinople.

La Relation de Davis est quelquefois obscure ; mais elle doit être considérée comme l'extrait d'un long Journal , qui n'existe plus , & qui avoit été composé sans doute à la hâte. On n'ose louer ses latitudes ; car il semble que la plupart ayant été prises à bord , il y a peu de fond à faire sur leur justesse , à la réserve néanmoins de deux ou trois , où l'on remarque qu'il n'a rien négligé. Il doit paroître fort étrange qu'il ne donne aucune observation sur Achin , quoique ce fût le principal objet de son Voyage , & qu'il y eût demeuré si longtemps.

DAVIS.

1598.

Le *Lion* & la *Lionne* , deux Vaisseaux Hollandois , le premier de quatre cens tonneaux avec cent vingt-trois hommes à bord , l'autre de deux cens cinquante tonneaux avec cent hommes , partirent de Fleissingue le 15 de Mars 1598. On doute si les Chefs de l'entreprise avoient quelque vûe déterminée pour le terme de leur navigation ; mais c'étoient trois riches Marchands de Middelbourg , *Mushrom* , *Clark* & *Monafs* , qui s'étoient proposés d'augmenter leur fortune par un nouveau Commerce , & qui avoient confié le principal Commandement de leur Flotte au Capitaine *Cornelius Houteman* , après l'avoir mu-

Départ de
deux Vais-
seaux Hol-
landois.

DAVIS. ni, contre toutes sortes de hazards ;
1598. d'une Commission du Comte Maurice
de Nassau.

Route de la
Flotte.

Le 22, ils mouillèrent à Torbay ;
sur la Côte Méridionale d'Angleterre ,
d'où ils remirent à la voile le 7 d'Avril ;
& dès le 20 ils arriverent à la vûe de
Porto-Santo. Le 23 ils se trouverent à
la hauteur de Palma , & le 30 à celle des
Isles du Cap-Verd. Le premier de Mai
ils relâcherent à Saint Nicolas , une de
ces Isles , au 16 degré 16 minutes de
latitude du Nord. Ils s'y arrêterent jus-
qu'au sept , pour renouveler leurs pro-
visions. De-là se livrant à la fortune ,
qui les conduisoit , ils s'avancerent jus-
qu'au 7^e degré de latitude du Sud , pres-
qu'à la vûe des Côtes du Brésil. Mais
les vents étant devenus si variables qu'il
leur fut impossible de doubler le Cap
Saint Augustin , ils prirent au Nord vers
la petite Isle *Fernando Laronha* , au qua-
trième degré de latitude du Sud. Ils y
arriverent le quinze de Juin ; & l'ancre
fut jettée au Nord de l'Isle , sur un fond
de dix-huit brasses.

Isle de Fer-
nando Laron-
ha , délicieux
séjour.

Cette Isle est d'une fertilité extrême.
Il s'y trouve de l'eau excellente , avec
une grande abondance de Vaches , de
Chevres , de Porcs , de Poules , de Bled
de Guinée , de Melons , d'Oiseaux de

mer & de Poisson de toute espece. Il n'y avoit pour Habitans que douze Nègres, huit hommes & quatre femmes, que les Portugais y avoient laissés pour cultiver la terre. Depuis trois ans, aucun Vaisseau n'y avoit abordé. Davis représente le sort de ces douze Solitaires, au milieu de la paix & de l'abondance, comme un état digne d'envie, s'ils avoient été capables d'en connoître & d'en sentir les avantages. Les Matelots Hollandois n'y furent pas insensibles, puisqu'ils ne s'ennuyèrent point de les goûter pendant près d'un mois & demi. Ils partirent le 26 d'Août avec un vent Nord-Est, & le dernier jour du mois ils doublerent le Cap S. Augustin. Le 10 de Septembre, ils passerent des lieux dont ils avoient fort appréhendé le danger. Ce sont les bancs d'*Abrolhes*, qui sont fort loin dans la mer, vis-à-vis les Côtes du Brésil, à 21 degrés de latitude du Sud.

Ils n'eurent point de plaintes à faire du tems, jusqu'à la Baye de Saldanna, où ils tomberent le 11 de Décembre. Cette Baye est dix lieues au-dessous du Cap de Bonne-Espérance. Il n'y avoit point alors de lieu sur la même Côte où les rafraîchissemens s'offrissent avec plus de facilité & d'abondance. Il s'y

DAVIS.

1598.

Baye de Saldanna.

DAVIS.

1598.

Habitans &
animaux de
cette Baye.

trouve trois bonnes Rivières. Le Commerce y étoit si avantageux avec les Habitans, que pour quelques clous, & pour un morceau de fer, qui ne valoit pas deux sols, on obtenoit d'eux un Mouton gras ou même un Bœuf. Davis remarque que les Bœufs y ont entre les épaules une masse de chair, comme les Chameaux l'ont sur le dos. Au lieu de laine, les Moutons ont une espece de crin; & leur queue est si épaisse & si grasse, qu'elle pese jusqu'à douze ou quatorze livres.

La couleur des Habitans est olivâtre, mais plus foncée que celle des Brésiliens. Ils ont les cheveux noirs & frisés, comme les Nègres d'Angola; mais ils ne sont pas circoncis. Leur visage est peint de diverses couleurs. Ils sont nus, excepté vers la ceinture, où ils se couvrent d'une peau fort courte. Leur chaussure est une sorte de sandales, qui ne s'élevent point au-dessus du pied. La plupart sont robustes, actifs & extrêmement prompts à la course. Leur langage est mal articulé. Pour armes, ils ne connoissent que les dards. Ils sont sujets du grand Empereur de Monomotapa; mais, dans l'éloignement où ils sont de sa Cour, avec si peu de liaison dans la forme du Gouvernement, leur

dépendance n'est pas fort gênante. Leur sensibilité est extrême pour les injures. Quelques-uns d'entr'eux ayant été maltraités par les Hollandois, ils s'absenterent tous pendant trois jours, qu'ils employèrent à répandre l'allarme, par des feux allumés dans toutes leurs Montagnes. Le quatrième jour, ils revinrent avec quantité de bestiaux; mais tandis que les Hollandois étoient occupés à les marchander, ils fondirent sur eux avec tant de furie, qu'ils en tuerent treize. Le Capitaine Houteman ne se crut point obligé de risquer sa vie pour vanger ses Matelots. Il leur envoya du Vaisseau, des épées, des piques & des mousquets, dont ils ne se trouverent pas plus disposés à faire usage. Un grand Dogue qu'ils avoient avec eux, & qu'ils voulurent lâcher sur les Sauvages, fit le rétif à son tour, comme s'il eût craint de faire honte à ses Maîtres, en marquant plus de courage. Il ne restoit qu'à lever l'ancre après cette fâcheuse aventure.

On partit le 27; & le dernier jour du mois, on doubla le Cap de Bonne-Espérance. Le 6 de Décembre, on doubla celui *das Agulhas*, qui forme la pointe la plus Méridionale d'Afrique. Il est à 35 degrés de latitude du Sud, & l'Aiguille aimantée n'y reçoit aucune va-

DAVIS.

1598.

Départ des
Hollandois.
avec les Né-
gres.

DAVIS.
1598.
Ile de Ma-
dagascar.

riation. Le 6 de Janvier 1599, on decouvrit l'Ile de Madagascar, au-dessous du Cap *Romano*; mais n'ayant pû le doubler, ou employa tout le reste du mois à gagner la Baye de Saint-Augustin, vers le Sud-Ouest de l'Ile; & l'on y jetta l'ancre le 3 de Février, à 33 degrés 50 minutes.

On y relâ-
che.

A l'arrivée des Vaisseaux Hollandois, quantité d'Insulaires se firent voir sur le rivage; mais ils disparurent au premier mouvement qu'on fit pour débarquer. Leur effroi venoit de quelques insultes qu'ils avoient reçues peu de mois auparavant d'un Capitaine de Vaisseau, qui avoit fait lier un Nègre à un poteau, & qui l'avoit tué à coups de fusil dans cette situation. Cependant après avoir refusé de s'approcher pendant sept jours, les caresses qu'on employa pour les gagner commencerent à faire plus d'impression sur eux. Ils amenerent quelques Vaches, que les Hollandois acheterent; mais ils se retirerent aussi-tôt. Ces Peuples ont le corps bien fait & robuste. Ils sont nuds. Leur couleur est celle du charbon le plus noir. Leur langage a des sons fort doux & fort agréables. Ils ont pour armes des demi-piques, garnies de fer, qu'ils entretiennent fort luisant. Le Pays est fertile. Il produit par-

Caractere
des habitans

ticulierement beaucoup de tamarins, & une sorte de pois qui croît sur de grands arbres, & dont les cosses ont deux pieds de long. C'est une nourriture saine & de fort bon goût. L'Isle a des Caméléons en grand nombre.

Pendant plus d'un mois qu'on passa dans cette Baye, il fut si difficile de s'y procurer de la viande, soit par le commerce des Habitans ou par la chasse, que les Hollandois en partirent affamés, après l'avoir nommé la Baye des Faméliques. Ils mirent à la voile le 14 de Mars. Le 29, ils arriverent aux Isles de Comorre, qui sont au nombre de cinq; *Mayotta*, *Ausvame*, *Magliaglio*, *San-Christophoro* & *Spirito-Santo*. Leur position est entre douze & treize degrés de latitude du Sud. Houteman choisit celle de *Mayotta*, pour y aborder le 30, près d'une Ville dont les Habitans s'empresferent beaucoup de venir au-devant de lui & de lui apporter des provisions. Ils l'inviterent à descendre sur le rivage. Le Roi de l'Isle vint l'y recevoir, avec un cortége fort galant, & trois timbales qui marchaient devant lui. Il étoit vêtu d'une longue robe de soie brodée; & toute sa suite ne portoit pas des habits moins riches, de la forme à peu près de ceux des Turcs. Après avoir fait une

DAVIS.

1598.

On arrive
aux Isles de
Comorre, &
l'on y est bien
reçu.

DAVIS.

1598.

reception fort gracieuse au Capitaine Hollandois, Ce Prince lui donna une Lettre de recommandation pour la Reine d'Ausame; car cette Isle étoit alors sans Roi.

Reire d'Ausame & son Ile.

La Flotte mouilla le 19 au Port (a) d'Ausame, devant la Ville de *Demos*, dont les ruines annoncent son ancienne force & son ancienne grandeur. Ce qui reste, forme encore une fort belle Ville. Toutes les maisons sont bâties de belles pierres, liées avec du ciment. La plus grande partie des murs est abbatue; mais les endroits qui subsistent sont d'une épaisseur extraordinaire. La Reine ne fit point l'honneur aux Hollandois de les admettre à l'Audience, quoiqu'elle la donne publiquement à ses Sujets. Ils ne purent même trouver l'occasion de la voir; mais elle les fit traiter avec beaucoup de politesse & d'amitié. Les Habitans des Isles de Comorre sont noirs; leurs cheveux sont doux comme ceux des Indiens. Leur Religion est le Mahométisme. Il n'y a point de Nation voisine qui soit aussi guerrière, ni mieux armée. Ils ont l'épée, le poignard, des arcs, des fleches, des lances, des dards & des boucliers. Leurs Isles sont agréa-

Caractere des habitans des Isles de Comorre.

(a) D'autres écrivent *Ausame*, *Auzoane*, & *Anjuan*. Les Anglois par corruption appellent cette Isle *Joanna*.

bles & fertiles. Elles produisent du riz, des vaches, des moutons & des chevres; beaucoup de volaille, des cocos, des oranges, des citrons, & d'autres sortes de fruits. L'Auteur ne put être informé des autres richesses du Pays, quoiqu'il y trouvât des Marchands de l'Arabie & de l'Inde. Mais il remarqua que le Peuple étoit passionné pour le fer, les armes & le papier.

Houteman fit lever l'ancre le 28. On traversa les Isles de *Mascarenhas*, sans craindre le danger des sables de *Almirante*; & la navigation n'ayant pas cessé d'être favorable, on tomba le 23 de Mai à la vûe des Isles *Maldive*s. Ces Isles sont si basses & si couvertes de cocos, que la perspective n'offre que de la verdure. Ayant jetté l'ancre à quelque distance, on vit passer quantité de Barques Indiennes, que rien ne put engager à s'approcher. Le Capitaine prit enfin le parti d'en faire arrêter une. Elle étoit fermée comme nos Bateaux couverts, & l'on y trouva un Gentilhomme Indien avec sa femme. Il étoit vêtu d'une toile très-fine, à la manière des Turcs. Il portoit aux doigts plusieurs bagues précieuses. Sa physionomie étoit douce, sa contenance modeste, & son langage gracieux. Le Ca-

Isles de Maldives.

Homme de qualité de cette île, que les Hollandois prennent avec la femme.

DAVIS.

1599.

pitaine ne pouvant douter, sur cette peinture, que ce ne fût un homme de qualité, passa dans sa Barque, pour faire quelques civilités à son épouse. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la liberté de la voir. Elle se découvrit enfin le visage, sans se lever, & sans prononcer une parole. Houteman moins respectueux pour ses bijoux, ouvrit une caisse, dans laquelle il trouva quelques diamans & de l'ambre gris. L'Auteur ignore ce qui fut enlevé à la Dame Indienne; mais elle parut peu sensible à cette perte; & son mari laissa voir encore moins d'altération sur son visage. Il étoit noir & d'une taille médiocre. Davis ne put distinguer le nombre des Isles, mais il apprit qu'on en compte onze (a) mille.

Le 27, les Hollandois virent arriver à bord un Vieillard qui parloit un peu la Langue Portugaise. Il sembloit que la seule curiosité l'amenât; mais après avoir reçu quelques présens, dont l'espérance avoit été son premier motif, il offrit ses services au Capitaine pour lui servir de Pilote au-travers des Isles. Il conduisit la Flotte par le véri-

(a) C'est sans doute une erreur ou une exagération; mais il est vrai que le nombre des petites Isles est fort grand.

table Canal, qui se nomme proprement *Maldivia*, à 4 degrés 15 minutes de latitude du Nord. Là, Davis reconnut que l'Aiguille avoit 17 degrés Ouest de variation. Il étoit fort dangereux de manquer ce Canal, & sans cesse il y passe un grand nombre de Vaisseaux Indiens.

DAVIS.

1599.

Canal des
Maldives.

La Flotte Hollandoise tomba le 3 de Juin sur la Côte de l'Inde, au 8^e degré 40 minutes de latitude du Nord. Après avoir rangé quelque tems le rivage, elle doubla le Cap de Comorin, d'où elle tourna droit vers Sumatra. Le 13, elle en découvrit les Côtes, au 5^e degré 48 minutes de latitude; & le 21, elle mouilla l'ancre au Port d'Achin, sur un fond de douze brasses.

Les Hollandois trouverent dans le Port d'Achin quelques Barques d'Arabie & de Pegu, qui venoient chercher du poivre; mais ils y virent avec moins de satisfaction trois ou quatre petits Bâtimens Portugais, dont l'arrivée récente leur parut de fort mauvais augure. Cette petite Flotte étoit commandée par *Dom Alphonse Vincent*, qui étoit parti de Malaca sur le bruit de leur Voyage, pour s'efforcer d'interrompre leur Commerce. Cependant les Habitans du lieu s'empresserent de les rece-

Les Hollan-
dois arrivent
à Achin.

DAVIS.

1599.

voir civilement. Les Officiers du Roi vinrent mesurer leurs Vaisseaux , & prendre le compte des hommes & de l'artillerie. Houteman fit partir avec eux deux de ses gens , avec les présens qu'il destinoit pour le Roi. C'étoit un miroir , un verre à boire , & un bracelet de corail. Ce Prince renvoya les deux Députés , vêtus à la mode du Pays , avec des assurances de paix & d'amitié.

Premiere
audience que
les Hollan-
dois ont du
Roi.

Cependant le lendemain , à minuit , le Roi fit demander aux Hollandois leur Capitaine , en leur envoyant un de ses Officiers pour otage. Houteman ne résista point à cette proposition. Il se présenta au Roi , qui le reçut avec beaucoup de douceur , & qui lui promit une liberté entiere pour son Commerce. Il joignit à cette promesse une faveur extraordinaire dans cette Cour. C'est le présent d'une sorte de Poignard qui n'a ni garde , ni pommeau ; mais dont la poignée est d'un métal précieux , orné de pierreries. La Loi condamne à mort ceux qui osent le porter sans l'avoir reçu du Roi. Celui qui est honoré de ce noble présent , a le droit de prendre toutes sortes de vivres & de provisions sans rien payer , & de traiter tout le monde en Esclave. Houteman rap-
porta

porta de la Ville un effai de poivre, & se loua beaucoup des bontés du Roi. Mais il apprit au petit nombre d'Anglois qu'il avoit à bord, que ce Prince lui avoit demandé s'il étoit de leur Nation, & qu'apprenant qu'il n'en étoit point, il s'étoit emporté à quelques discours peu favorables pour l'Angleterre, jusqu'à dire qu'il auroit voulu pour mille pieces d'or que le Capitaine n'eût point amené un seul Anglois. Quelques jours après, les Facteurs de la Flotte descendirent à terre avec leurs marchandises, & se rendirent dans une maison que le Roi leur avoit fait préparer.

Pendant que le Commerce s'exer- Exerc'ce du
commerce.
çoit mutuellement avec beaucoup de tranquillité & de bonne foi, le Capitaine continua de paroître assidument à la Cour, & d'y recevoir du Roi les mêmes caresses. Un jour ce Prince lui déclara que les Portugais n'épargnoient rien pour le perdre dans son esprit; mais lui promettant de ne pas lui ôter son amitié, il lui donna pour gage de sa parole une bourse remplie d'or. Dans cette occasion, il lui demanda encore s'il étoit vrai qu'il fût Anglois, comme les Portugais l'en avoient assuré. Houteman protesta qu'il ne l'étoit point :

DAVIS.

1599.

Mauvaise
opinion que
le Roi d'A-
chin avoit
des Anglois.

mais étant pressé d'avouer du moins s'il n'avoit pas quelques Anglois sur sa Flotte, il répondit, pour éluder cette question, que s'il en avoit quelques-uns, c'étoient des Anglois qui avoient reçu leur éducation en Hollande. Le Roi lui dit qu'il avoit entendu parler de l'Angleterre, mais qu'il ne connoissoit point la Hollande; & pour comble de mortification, raconte l'Auteur, il ajoûta que malgré la haine qu'on lui avoit inspirée contre les Anglois, il souhaitoit de voir quelqu'un de cette Nation. Cet entretien finit par une proposition fort étrange, que le Roi fit au Capitaine; il lui demanda son assistance contre le Roi de *Jahor*, avec lequel il étoit en guerre, en lui promettant pour ce service son entière cargaison de poivre. Houteman, incertain de ce qu'il devoit répondre, se réduisit à des protestations générales de zèle & d'attachement.

Il se passa quelques jours, au bout desquels le Roi parut mécontent qu'après la déclaration qu'il avoit faite au Capitaine, aucun Anglois ne se fût encore présenté devant lui. En effet, Davis & Tomkins, les deux seuls Anglois qui fussent sur la Flotte, y avoient été retenus jusqu'alors, sous prétexte que

les premiers discours du Roi devoient donner quelque défiance pour leur sûreté. Mais Houteman s'étant aperçu que la Cour se refroidissoit pour lui, jusqu'à le soupçonner de vouloir partir secrettement, pour se délivrer de l'engagement où il étoit entré avec le Roi, se hâta de conduire Davis au Palais.

A la vérité, ce Prince mit beaucoup de réserve & de froideur dans son premier accueil. Il parloit assez bien la Langue Portugaise, qui étoit familière à Davis. La conversation dura quelque tems sans s'échauffer beaucoup; mais Davis ayant rappelé toutes les forces de son esprit pour la rendre agréable & intéressante, elle fit tant d'impression sur le Roi, qu'après l'avoir prolongée plus d'une heure, il fit appeller son *Scha Bandar*, qui revêtit Davis par son ordre d'une robe de toile des Indes, lui ceignit la tête d'un linge roulé, & lui mit une écharpe brodée d'or. On lui offrit ensuite des rafraîchissemens, & le Roi lui fit l'honneur de boire un verre d'eau-de-vie à sa santé. La vaisselle étoit d'or ou de porcelaine; mais il fallut manger à terre & sans serviettes, suivant l'usage du Pays. La conversation continua sur l'Angleterre, sur la Reine & son Ministre, & particulièrement sur

DAVIS.

1599.

Davis est
demandé par
le Roi.

Faveurs
qu'il reçoit
de ce Prince.

DAVIS.

1599.

la guerre des Anglois contre l'Espagne, dont le Roi marqua d'autant plus de surprise & d'admiration, que jusqu'alors il avoit regardé le Roi d'Espagne comme le Monarque absolu de toute l'Europe.

Le lendemain Davis reçut une nouvelle invitation pour retourner à la Cour. On le fit monter sur un éléphant; & quelques Officiers nommés par le Roi, lui firent voir la Ville & les cours du Palais sur cette monture. Cette promenade fut suivie d'un festin où l'on but & l'on mangea excessivement. Le même jour, il rencontra un Marchand Chinois qui parloit fort bien la Langue Espagnole, & de qui il tira diverses informations d'importance. La Ville est remplie de Négocians étrangers, de la Chine, de l'Arabie, de Guzarate, de Bengale, de Pegu, & d'un grand nombre de Portugais. Chaque Nation a son quartier. Mais le Capitaine Hollandois ne goûta point cette liaison de Davis avec un Chinois, & lui ordonna de retourner à bord.

Marchands
étrangers é-
tablis à A-
chin.

Houteman s'étoit déterminé, de l'avis de son Conseil, à donner au Roi le secours qu'il avoit demandé contre ses Ennemis; avec la résolution néanmoins de ne pas trop s'engager dans une

guerre qui touchoit si peu les Hollandois, & d'attendre même que ce Prince renouvellât ses instances. Le premier de Septembre, il vit arriver à bord un Officier qui le pressa de disposer ses gens & son artillerie, pour aller battre la Ville de Jahor. Mais on ne s'imagineroit pas que ce projet n'étoit qu'un artifice; & qu'après avoir traité si favorablement les Hollandois, le Roi d'Achin ne pensoit qu'à les faire égorger. L'Auteur n'explique point ce qui avoit été capable d'altérer subitement les dispositions de la Cour; mais il laisse entrevoir que la Flotte de Hollande, s'étant bornée au commerce, sans avoir donné le moindre sujet de mécontentement aux Indiens, on ne peut attribuer ce changement qu'aux pratiques secrètes des Portugais.

Artifice du
Roi d'Achin.

Les Officiers du Roi, pour mieux déguiser leur trahison, firent sortir de la rivière tous les Bâtimens & les Pares du Pays, chargés de Soldats armés, qui devoient servir comme de guides aux deux Vaisseaux de Hollande. Dans le mouvement de ces préparatifs, le Secrétaire du Roi & le Scha Bandar se rendirent sur les deux bords Hollandois avec un cortège de Soldats bien armés, sous prétexte d'y traiter l'Equipage

DAVIS.

1599.

Trahison
contre les
Hollandois.

avant que de partir pour la guerre. Ils y avoient fait porter en effet toutes sortes de rafraîchissemens ; mais sur-tout une liqueur du Pays , qui , par le mélange d'une certaine semence, a la force de troubler presque tout d'un coup l'imagination , jusqu'à faire voir les objets tout différens de ce qu'ils sont en eux-mêmes , & qui devient un poison mortel lorsqu'elle est prise avec excès. Malgré la confiance établie sur tant de témoignages de paix & d'amitié, une juste prudence fit prendre aux Hollandois la précaution de s'armer. Cependant leurs soupçons ne tombant point sur la liqueur, ils en burent avidement. Lorsqu'elle eut commencé à produire son effet , les Indiens , sur un signal qu'ils se donnerent des deux Vaisseaux , tirèrent leurs armes , & firent main-basse sur tout ce qui étoit autour d'eux. Le Capitaine Hollandois , & plusieurs autres furent tués dans cette attaque imprévue. Tout le reste auroit eu le même sort , si la grandeur du péril n'eût dissipé les vapeurs de l'ivresse , dans ceux du moins qui avoient bû avec plus de ménagement. Davis & Tomkins furent du nombre , avec un François qui étoit aussi de la Flotte. Ils exciterent les autres par les reproches de l'honneur , &

Massacre
des Hollan-
dois.

par la considération du danger. Les Indiens surpris de leur voir reprendre leur sang froid & leurs forces, n'entreprirent point de résister, & firent voir au contraire par leur fuite, que la lâcheté accompagne toujours la trahison. Ceux qui ne purent gagner leurs Barques furent tués sur les ponts, ou précipités dans l'eau. Le Secrétaire & le Scha Bandar périrent des premiers. Davis ayant fait couper aussi-tôt les cables de son Vaisseau, s'approcha de l'autre, où les Hollandois avoient été beaucoup plus maltraités; & faisant jouer aussi-tôt son artillerie, il jeta tant de consternation parmi les Indiens qui osoient encore attaquer ou se défendre, qu'ils se jetterent tous dans les flots, sans que les Soldats armés qu'ils avoient dans leurs Pares, eussent la hardiesse de s'avancer pour les secourir. Ce fut une consolation pour les Hollandois de voir leurs ennemis fuir à la nage, & la plupart périr en fuyant, des coups de mousquets qu'on leur tiroit des deux bords. Un Indien, qui s'étoit caché dans le tumulte, sortit tout d'un coup de sa retraite, pour se jeter apparemment dans les flots; & rencontrant Tomkins, il le blessa dangereusement: mais tandis qu'ils luttoient ensemble, Davis, qui

Ils se sauvent du péril.

DAVIS.

survint, tua le perfide d'un coup d'épée.

1599.

Le Roi d'Achin s'étoit cru si sûr du succès de sa trahison, qu'il étoit venu sur le rivage pour jouir du spectacle. Sa fureur fut égale à sa honte en voyant fuir ses gens, & ses espérances renversées. Il fit couper la tête sur le champ à tous les Hollandois qui étoient à terre, n'en exceptant que huit, qui furent réservés pour l'esclavage en faveur de leur jeunesse & de leur taille. Toutes les marchandises qui avoient été transportées à terre; celles que les Facteurs avoient achetées des Habitans, & qu'on n'avoit point encore eu le tems de charger sur les deux Vaisseaux; la Pinace & une Chaloupe, qui étoient au rivage sans Matelots pour les garder, tombèrent entre les mains des Ennemis. Il périt dans cette occasion soixante-huit Hollandois, en y comprenant le Capitaine & ceux qui reçurent la mort à terre par l'ordre du Roi. Les deux Vaisseaux sortirent aussi-tôt du Port, moins par la crainte des Indiens, qui n'osèrent s'en approcher, que par celle des Portugais, qui avoient observé tranquillement jusqu'alors quel seroit le succès de leurs intrigues. Ils ne firent aucun mouvement pour troubler la retraite

Le Roi d'Achin fait couper la tête à plusieurs Hollandois.

des Hollandois ; assez contens fans doute de leur avoir caufé tant d'inquiétude, & de leur avoir ôté l'efpérance de pouvoir retourner dans cette Cour.

DAVIS.

1599.

Houteman , pendant le féjour qu'il y avoit fait , n'avoit pas laiffé de charger cent quarante tonneaux de poivre ; ce qui confirme encore que les difpofitions du Roi avoient d'abord été favorables, & qu'elles n'avoient changé que par les mauvaifes impreffions dont on l'avoit rempli. Dans le peu de jours que Davis avoit paffé parmi les Indiens , il s'étoit attaché à connoître le Pays. L'Ifle de Sumatra eft riche & fertile. Elle produit quantité d'excellens fruits , & du bois excellent pour la conftruction des Vailfeaux ; mais elle n'a pas d'autre grain que le riz , dont les Habitans font leur pain. Il s'y trouve des mines d'or & de cuivre , des baumes précieux , des gommés , des rubis , des faphirs , quantité d'indigo , & d'autres biens d'un grand prix. Le poivre y eft en fi grande abondance , qu'il fournit tous les ans à la cargaison de vingt Vailfeaux , & qu'on en tireroit beaucoup davantage , fi l'induftrie des Habitans répondoit à la fertilité du Pays. Il croît , comme le houblon , d'une racine qui fe plante , & qui s'éleve à l'appui d'une longue

Cargaison
des Hollan-
dois.Productions
de l'Ifle de
Sumatra.

DAVIS.

1599.

perche , autour de laquelle il s'entortille. Le fruit pend en grappes de trois pouces de longueur , & d'un pouce de grosseur. Chaque grappe porte environ quarante grains. Outre les minéraux & les végétaux, l'Isle de Sumatra est remplie d'animaux utiles, tels que le cheval , le bœuf , la chevre , le porc , l'éléphant , & le bufle , qui est employé à labourer la terre. L'air d'ailleurs y est sain & tempéré. Une douce rosée & des pluies fécondes y sont des présens réguliers de la nature.

Etat de cette Isle & sa division.

L'Isle est divisée en quatre Royaumes, *Achin*, *Pidor*, *Manankabo*, & *Aru*. Les trois derniers sont tributaires d'*Achin* ; mais le Roi d'*Aru* , soutenu de celui de *Jahor* , avoit secoué le joug de la soumission. Davis n'entendit parler que de cinq Villes principales, *Achin*, *Pidor*, *Pasém* ou *Pisam*, *Daja*, & *Manankabo*. La situation d'*Achin* est dans un bois , dont la Ville est si couverte , qu'on ne l'apperçoit qu'en y entrant. Elle est fort grande , mais sans ordre & sans uniformité. Les maisons y sont bâties sur des piliers de huit ou neuf pieds de haut ; les murs & les toits ne sont que de bois , revêtu de nattes. Le nombre des Habitans est si grand , que les principales rues & les marchés paroif-

Situation d'*Achin*.

sent tous les jours autant de foires. On se plaint du Port , dont l'entrée n'a pas plus de six brasses de fond ; quoiqu'on trouve ensuite vis-à-vis du Château un fort beau bassin , où les Vaisseaux peuvent être à l'ancre sur dix-huit brasses. Ce Château est une des plus étranges Fortereffes du monde. Il consiste dans une terre-plain flanqué de murs , sans aucune autre fortification.

Le Roi d'Achin se nommoit *Sultan Aladin*. On ne lui donnoit pas moins de cent ans. Sa santé paroissoit encore admirable , mais il étoit d'une grosseur excessive. Dans son origine il avoit exercé le métier de Pêcheur. Sa valeur & sa conduite l'avoient élevé par degrés, sous le regne précédent , à la dignité d'Amiral ; & ses services, dans une guerre importante , le rendirent si cher au Roi , que ce Prince lui fit épouser une de ses plus proches parentes. L'héritage de la Couronne devoit tomber sur une Princesse , fille unique du Roi. Elle fut mariée au Roi de Jahor , de qui elle eut un fils , qui fut envoyé à Achin pour y être élevé par son grand-pere maternel. Après la mort de ce vieux Monarque , l'Amiral qui commandoit alors toutes les forces de l'Etat par mer

DAVIS.

1599.

Fortune du
Roi d'Achin.

DAVIS.

1599.

& par terre, prit le jeune Prince sous sa protection. La noblesse ayant entrepris de s'y opposer, il fit donner la mort à mille des principaux Seigneurs, à la place desquels il substitua des gens de la plus basse extraction. Alors son ambition ne connut plus de bornes. Il massacra l'Héritier du Trône, & se fit proclamer Roi par le droit de sa femme. Depuis plus de vingt ans, il étoit en guerre contre le Roi de Jahor, pour soutenir son usurpation.

Son Palais
& son faste.

Son Palais est situé à un demi-mille de la Ville, sur le bord de la Riviere. Il est bâti comme les autres maisons, mais il s'élève beaucoup plus. On traverse trois grandes cours, pour arriver à l'appartement du Roi. Ce Prince reçoit ses sujets sans en être vû. Il les voit, leur parle, & reçoit leurs plaintes ou leurs prieres; mais il leur accorde rarement la faveur de le voir à découvert. Les murs du Palais sont couverts de nattes. Cependant on les tend quelquefois de drap d'or, ou de velours, ou de damas. Le Roi, & tous ceux qui paroissent devant lui, sont assis à terre les jambes croisées, comme nos Tailleurs. Il porte quatre poignards enrichis de diamans, deux par-devant & deux par-derrriere, & un cimetere appuyé sur le

genou. Environ quarante femmes, qui sont continuellement derriere lui, s'occupent, les unes à le rafraîchir avec des éventails, d'autres à lui essuyer le visage avec des mouchoirs, d'autres à lui présenter de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs, d'autres à chanter des chansons fort agréables.

DAVIS.

1599.

La passion dominante du Roi étoit de boire & de manger. Il passoit à table les jours & les nuits; & lorsqu'il avoit l'estomac rempli, il prenoit du betel.

Passions de ce Prince.

(a) Cette drogue qui est fort en usage dans les Indes Orientales, excite beaucoup à cracher & renouvelle vivement l'appétit. Dans la même vûe, il alloit se baigner souvent dans la Riviere, où il avoit fait préparer un lieu particulier pour son usage. Le betel sert aussi à rendre les dents noires, & c'est une beauté parmi les Indiens.

Betel & son usage.

Une marque de respect à laquelle on est obligé en s'approchant du Roi, c'est de se mettre les jambes & les pieds nus, en ôtant ses bas & ses sandales à la porte de sa chambre. On s'avance ensuite les bras levés, & les mains jointes au-

Cérémonies d'Achin.

(a) La manière d'accommoder cette drogue est de prendre des feuilles de Betel dont on enveloppe un morceau de noix d'Arca,

l'ayant saupoudré auparavant de poudre de chaux de coquille, & on le mâche ensuite.

DAVIS.

1599.

dessus de la tête, en baissant le corps, & prononçant le mot *doulat* ; après quoi l'on s'affied, les jambes croisées, sans aucune autre cérémonie. Les plaisirs du Roi consistent, avec ceux de la table, à vivre au milieu de ses femmes & à voir des combats de cocqs. A son exemple, ses sujets font leurs délices des mêmes amusemens.

Gouvernement.

L'Etat est gouverné par cinq principaux Ministres, avec leurs Officiers inférieurs, auxquels sont joints le Secrétaire & quatre *Scha Bandars*. L'autorité du Roi est si despotique, qu'il est le maître absolu de la vie & des biens de ses Sujets. Les châtimens ordinaires de sa justice, sont de faire couper les pieds & les mains aux Criminels, ou de les bannir dans une Isle nommée *Polouay*. Ceux qu'il condamne à mort sont empalés, ou déchirés par les éléphans. Outre les Prisonniers qui sont enfermés dans des cachots, il y en a toujours un grand nombre qui jouissent de la liberté de marcher dans la Ville avec les fers aux mains.

Femmes du Pays.

Les femmes du Roi sont presque l'unique Conseil de ce Prince. D'un grand nombre de belles Indiennes qui portent ce titre, il y en a trois auxquelles il est lié par des cérémonies de Religion, &

toutes les autres ne sont que des Concubines. Elles sont gardées dans des lieux où les yeux des hommes ne pénètrent jamais. Outre celles qu'il a le pouvoir de choisir dans ses propres Etats, les Marchands Arabes lui amènent des Esclaves de tous les Pays où s'étend leur commerce. Ainsi toutes les Nations de l'Orient servent à l'entretien de son incontinence, & les sommes qu'il y emploie ne sont pas une des moindres dépenses de l'Etat. La modestie & la soumission sont des vertus si nécessaires pour celles qui ont une fois l'honneur de lui plaire, qu'une faute légère est quelquefois punie de mort; ainsi ce qui sembleroit devoir servir à les rendre plus libres & plus indépendantes, ne fait qu'augmenter leur servitude. Une Esclave ne peut être reçue parmi les Concubines du Roi, si elle a été exposée en vente à d'autres yeux que les siens, & le Marchand qui oseroit la présenter seroit puni de mort. Bien moins peut-elle aspirer à la qualité de Reine, ou de femme avec les cérémonies de la Loi. On comptoit entre les actions tyranniques du Sultan Aladin, de s'être fait amener par un Seigneur de sa Cour une belle Esclave dont on lui avoit vanté les charmes. Il prit pour elle un vi-

Esclaves
concubines.

DAXIS.

1599.

ve passion, quoiqu'elle eût servi pendant quelques années aux plaisirs d'un autre; & le regret de ne l'avoir pas eu dans sa fleur alluma si furieusement sa jalousie, qu'il fit donner la mort à celui qui s'en étoit privé pour lui plaire. Ensuite le dégoût ayant suivi de près cette brutale passion, il fit mourir aussi l'Esclave, pour la punir de l'ascendant qu'elle avoit pris sur lui.

Leurs occupations, & le sort de leurs enfans.

L'occupation des femmes, dans leur retraite, est d'apprendre le chant, la danse, & d'autres exercices qui peuvent les rendre agréables à leur Tyran. Leurs enfans sont élevés loin d'elles, sans avoir jamais l'occasion de revoir leur mere; & le seul avantage qu'ils tirent de leur naissance, est d'être employés dans les occasions les plus périlleuses de la guerre, parce qu'on leur suppose plus de zèle & de fidélité pour la gloire ou l'intérêt du Roi. Les filles sont mariées aux principaux Seigneurs du Royaume. Ces deux usages ne regardent néanmoins que les enfans des Concubines; car ceux qui naissent des trois femmes du Roi étant destinées suivant l'ordre de leur naissance à l'héritage de la Couronne, sont élevés avec plus de distinction; & les filles de ces trois mariages épousent ordinairement les Rois ou les Princes voisins.

Le Sultan Aladin, dans les remors, ou du moins dans les allarmes de son usurpation, entretenoit dans ses Ports cent Galeres, dont quelques-unes pouvoient porter jusqu'à quatre cens hommes; mais sans pont, sans artillerie, & peu différentes de nos Barques plates. Leurs rames ont la forme d'une pelle, d'environ quatre pieds de longueur; elles sont si légères, qu'on ne s'en sert qu'avec la main, sans les appuyer sur le bord de la Galere. C'étoit avec cette Flotte que le Roi d'Achin tenoit ses Voisins & ses Tributaires dans la crainte & la soumission. Son Amiral étoit une femme, parce qu'il ne trouvoit pas d'homme à qui il osât donner sa confiance. Ses principales forces de terre consistoient dans ses éléphans. Les armes du Pays sont l'arc, les fleches, les javelines, l'épée & le bouclier. L'artillerie du Roi étoit nombreuse, & la plupart des pieces étoient de fonte; mais elles étoient sans affût; de sorte que se tirant à terre, elles produisent peu d'effet lorsqu'elles ne sont pas sur quelque endroit élevé, tel que j'ai représenté le Château, ou la Plate-forme du Port.

La Religion du Royaume d'Achin est le Mahométisme. On y élève les enfans avec soin, & les Ecoles y sont en grand

DAVIS.

1599.

Forces du
Roi d'Achin.Religion de
l'Isle de Su-
matra.

DAVIS.

1599.

nombre. Davis assure qu'Achin a son Archevêque & d'autres dignités Ecclésiastiques. Mais c'est un nom qu'il emprunte apparemment de la Religion Chrétienne, pour signifier le Chef des Prêtres Musulmans. Il parle aussi d'un Prophète, qui jouissoit alors d'une gloire & d'une distinction extraordinaire, parce qu'on lui attribuoit tous les dons du Ciel.

Richesses
des Tom-
beaux des
Rois.

Dans le lieu destiné à la sepulture des Rois, chaque tombeau est orné de deux masses d'or (a), l'une à la tête, l'autre aux pieds, qui doivent peser ensemble au moins cinq cens livres. Elles sont travaillées assez curieusement. Davis se procura la vûe de deux de ces masses, qu'on préparoit d'avance pour le tombeau du Roi régnant. Elles pesoient le double des autres, c'est-à-dire mille livres, & les diamans y étoient prodig-

(a) Ce fait se trouve confirmé dans l'Ouvrage intitulé, *l'Asie Portugaise*. L'Auteur raconte qu'en 1521, Georges de Britto ayant abordé sur la Côte d'Achin, avec un Flotte de six Vaisseaux & de trois cens hommes, fut informé par un Portugais ingrat, que le Roi d'Achin avoit reçu favorablement après un naufrage, qu'il y avoit une grande quantité d'or aux

Tombeaux des Rois du Pays. Après avoir fini quelques affaires, Britto chercha querelle au Roi, & débarqua deux cens hommes pour piller les Tombeaux; mais le Roi venant au secours avec mille hommes & six éléphants, tua une partie des Portugais, & força le reste de remettre à la voile. Voyez Faria y Sousa, *Asie Portugaise*, Tome premier, page 244.

gués. Davis n'épargna rien pour se faire conduire au lieu des sépultures ; mais il ne put obtenir que sa curiosité fût satisfait.

DAVIS.

1599.

Le peuple d'Achin est entièrement livré au commerce. Il entend fort bien les affaires , & les enfans s'y forment dès leurs premières années. La Ville ne manque point d'Artisans. Il s'y trouve un grand nombre d'Orfèvres , de Fon-
deurs , de Tisserands , de Tailleurs , de Chapeliers , de Potiers , de Distillateurs d'Arrak , c'est-à-dire d'une sorte d'eau-de-vie qui est faite de riz ; de Couteliers & de Serruriers. Chaque famille a sa sépulture particulière. L'usage est de placer la tête du Mort vers la Mecque. Deux pierres , qui sont aux deux extrémités du tombeau , contiennent des inscriptions , en forme d'épitaphes , & des figures d'un travail curieux.

Arts connus
& exercés à
Achin.

Achin est sans cesse rempli de Marchands étrangers , de la Chine , de Bengale , de Pegu , de Java , de Coromandel , de Guzarate , d'Arabie , &c. Les Habitans prétendent que c'est dans cette Ville que Salomon envoyoit ses Flottes , & que le nom d'Ophir s'est changé , par la longueur du tems , en celui d'Achin. Ils donnent celui de *Rums* aux Egyptiens qui viennent commercer chez

On croit que
Samatra étoit
l'Ophir de Sa-
lomon.

DAVIS.

1599.

Mesures &
poids d'A-
chin.

eux ; & depuis le tems de Salomon , ils assurent que c'est ce Peuple qui a toujours continué la même navigation.

Les Marchands d'Achin vendent leur poivre avec une mesure qu'ils appellent (a) *Bahar* , & qui contient trois cens soixante de nos livres. Cette mesure se vend trois livres sterling quatre schellins. Leur poids s'appelle *Catt* ; il revient à vingt & une de nos onces. Leur once est plus forte que la nôtre , dans la proportion de seize à dix. Le poids dont ils se servent pour les pierres précieuses s'appelle *Mafs*. Il en faut dix & trois quarts pour faire une once.

Cérémonies
religieuses.

Quoique le Royaume d'Achin fasse profession du Mahométisme , la Religion de ces Peuples est mêlée d'un reste d'opinions Judaïques , qui les rendent esclaves d'un grand nombre de superstitions. Une fois l'année , le Roi accompagné de sa Noblesse , se rend à la Mosquée , pour voir si le Messie n'est point arrivé. Cette cérémonie s'observa pendant le séjour de Davis à la Cour. Le cortége Royal étoit composé de quarante éléphants , parés d'étoffes d'or &

(a) M. Dumas , ancien Gouverneur de Pondichery , a si estimable par ses lumières que par son caractère , m'a dit que le Bahar de la Côte de Coromandel pèse quatre cens quatre-vingt livres Françaises.

de soie. Chaque Seigneur montoit le sien. Mais il y en avoit un beaucoup plus richement orné que tous les autres, & chargé d'un petit Château d'or massif, dans lequel on devoit ramener le Messie, s'il étoit arrivé. Le Roi étoit aussi dans un Château. Une partie des Seigneurs avoient des boucliers d'or; d'autres de grands croissans d'argent, des enseignes, des timbales, des trompettes & d'autres instrumens de musique; c'est-à-dire, qu'avec le Maître il y avoit sur chaque éléphant des Officiers subalternes qui servoient à cette pompe. La Procession prit une marche grave & fort lente. Enfin lorsqu'elle fut à la Mosquée, on y fit de grandes recherches pour trouver le Messie, avec quantité de cérémonies superstitieuses; après quoi le Roi descendant de son éléphant, retourna au Palais sur celui qui étoit destiné pour le Messie. Le reste du jour fut employé à toutes sortes d'amusemens.

C'étoit le premier de Septembre que les Hollandois avoient essuyé l'attaque des Troupes d'Achin. Après s'être arrêtés un jour entier à l'embouchure de la Riviere, ils allerent mouiller l'ancre devant la Ville de *Pidor*, pour y attendre une Pinace, qu'ils y avoient en-

Les Hollan-
dois sont
poursuivis
par les Gale-
res d'Achin.

DAVIS.

1599.

voyée prendre du riz. Elle ne reparut point ; mais ils se virent poursuivis le lendemain par onze Galeres d'Achin , sur lesquelles ils soupçonnerent les Portugais de s'être joints aux Indiens, Ils en coulerent deux à fond , & le reste prit la fuite. Le même jour ils virent arriver un François nommé le *Fort* , qui étoit au nombre des huit Prisonniers que le Roi d'Achin avoit retenus. Il étoit chargé , par l'ordre de ce Prince , de reprocher aux Hollandois l'imprudence qu'ils avoient eue de s'enyvrer , & la fureur qui les avoit portés dans leur yvresse à massacrer un grand nombre de ses Sujets. Le Roi d'Achin demandoit une satisfaction proportionnée à l'offense ; & reglant lui-même les articles , il vouloit que les Hollandois lui donnassent le meilleur de leurs deux Vaisseaux. A cette condition il promettoit de rendre les Prisonniers, & de ne pas pousser plus loin sa vengeance. En faisant partir le *Fort* , il s'étoit engagé à le combler de biens & d'honneurs s'il réussissoit dans sa commission. Les Hollandois étoient fort éloignés d'un tel accommodement , puisqu'ils se croyoient en droit d'exiger eux-mêmes des satisfactions & des excuses. Mais comme ils manquoient d'eau, ils gagnerent les Isles

de *Botum*, vers la Côte de *Gueda*, où ils renouvelèrent leurs provisions. La latitude de ces Isles est de 6 degrés 50 minutes,

DAVIS.

1599.

Mts de Botum.

Méthode des
Hollandois
pour se choisir
des Chefs.

La Flotte avoit apporté de Hollande trois Lettres qui portoient pour superscription, *A. B. C.* L'ordre de la Compagnie de *Fleffingue* étoit de les ouvrir par degrés, à mesure que les circonstances en feroient une loi. La Lettre *A.* nommoit pour successeur du Capitaine *Cornelius Houteman*, *Thomas Quymans*, qui avoit été tué dans l'action d'Achin. On ouvrit ensuite la Lettre *B.* qui nommoit après celui-ci, ce même le *Fort*, que le Roi d'Achin avoit chargé de sa commission; il fut reçu pour commander la Flotte: & la troisième Lettre ne fut point ouverte.

Malgré l'abbattement de l'Equipage, ce nouveau Chef resolut de retourner au Port d'Achin, dans l'espérance de sauver les sept autres Prisonniers, d'un esclavage dont il avoit commencé à sentir la rigueur. Il arriva le 6 d'Octobre à la vue de la Ville. Pendant cinq ou six jours qu'il demeura sur ses ancrs, il ne vit sortir aucun Bâtiment de la Baye. Enfin, rompant toutes mesures, il y entra le 12, sans être arrêté par l'approche de douze Galeres qui for-

DAVIS.

159).

Ils battent
les Galees
d'Achin.Ville de Ta-
nassarín.

toient pour le chercher. Il fondit sur la premiere, en la saluant d'une volée d'artillerie ; mais le tems devint si calme, que n'ayant pû l'aborder, il eut le chagrin de la voir échaper à force de rames. Les autres encore plus effrayées chercherent aussi leur salut dans la fuite. Cependant le rivage paroissoit si couvert de Troupes, que, dans le petit nombre auquel ses gens étoient réduits, le Fort ne jugea pas à propos de risquer inutilement le reste de ses forces. Il tourna ses voiles le 18, vers *Tanassarín*, Ville fort marchande ; & le 25 il jeta l'ancre entre les Isles, qui remplissent la Baye, onze degrés 20 minutes du Nord. Le vent devint si contraire que n'ayant pû s'approcher de la Ville, qui étoit encore à plus de vingt lieues vers le fond de la Baye, & manquant d'eau & de vivres, il tourna vers les Isles Nicobar au quatre-vingtième degré de latitude du Nord. Il y arriva le 12 de Novembre, dans un état qui lui fit regarder la vûe du rivage comme un bienfait du Ciel.

Isles Nico-
bar & leurs
productions.

Ces Isles produisant en abondance toutes sortes de fruits & de volaille, la Flotte n'y manqua point de rafraîchissemens. Elle y trouva même quelques amas d'ambre gris, qu'elle se procura

cura par des échanges fort avantageux.

DAVIS.

1599.

Le séjour des Isles Nicobar parut si agréable aux Hollandois, & la Rade si commode pour leurs Vaisseaux, qu'ils y passerent près d'un mois dans un profond repos. Les Habitans sont pauvres, & ne vivent gueres que de poisson, de volaille & de fruits, sans prendre la peine de cultiver la terre pour en tirer d'autres biens qui leur manquent. Aussi n'ont-ils point de riz. Les Hollandois qui ne purent se passer long-tems de pain, partirent le 6 de Décembre, pour en aller chercher dans l'Isle de Ceylan. Mais la fortune leur en offrit presque en sortant du Port. Ils prirent un Vaisseau de Négapatan, Ville de la Côte de Coromandel, sur lequel ils trouverent autant de riz qu'il en falloit pour leur provision. Ce Bâtiment, qui étoit chargé pour Achin, portoit plus de soixante passagers de divers Pays de l'Inde. Le Fort apprit d'eux qu'à Mategalou & Trinquanamale, Villes d'un grand commerce dans l'Isle de Ceylan, il pourroit charger ses Vaisseaux de canelle, de poivre & de girofle; que cette Isle portoit d'ailleurs quantité de perles & de pierres précieuses avec toutes sortes de provisions, & que le Roi haïssoit mortellement les Portugais. Les Indiens

Les Hollandois prennent un Vaisseau Indien.

DAVIS.

1599.

ajoutèrent qu'au mois de Janvier, il passoit par l'Isle de Ceylan plus de cent Vaisseaux chargés d'épices, d'étoffes & de porcelaine de la Chine, de toiles, de pierres précieuses & d'autres richesses. Le Fort animé par de si belles espérances, n'épargna rien pour gagner cette Isle fortunée : mais il fut arrêté par les vents contraires : & n'ayant point de penchant à faire le métier de Pyrate, il résolut de retourner en Europe.

Is prennent
le parti de re-
tourner en
Europe.

Après avoir gardé pendant seize jours le Vaisseau de Négapatan, il se fit payer par le Capitaine une forte rançon pour son Bâtiment & pour le reste de la cargaison qu'il lui laissoit ; ce qui n'empêcha point que les Matelots, sans discipline, & sans respect pour ses ordres, ne pillassent ensuite tout ce qui restoit d'argent & de marchandises aux Indiens. Le Fort avoit retenu douze Prisonniers de divers Pays, qu'il se proposoit de conduire en Europe, dans le dessein d'en tirer de nouvelles lumières sur le commerce. Ils assurèrent Davis, qui commençoit à parler leur Langue, que leur Vaisseau portoit un grand nombre de pierres précieuses, & qu'elles avoient été cachées sous le bois de la charpente. Mais il étoit alors trop tard pour profiter de cet avis.

La Flotte eut toujours le vent favorable en repassant les Mers de l'Inde & d'Afrique. Cependant une si belle navigation fut troublée par un accident plus terrible que la tempête. Le 1^{er} de Mars, les alimens qui avoient été préparés pour les Officiers & pour la plus grande partie de l'Equipage, se trouverent empoisonnés. Un Matelot qui en avoit goûté par hazard, fut infecté si subitement, qu'il mourut sans pouvoir être sauvé par aucun secours. La dose du poison devoit être extrêmement forte, puisque le Chirurgien du Vaisseau en tira une cuillerée d'un seul poisson qui avoit été mis à part pour les principaux Officiers. Davis observe que cette perfidie est familière aux Indiens, & les Historiens Portugais ont fait plusieurs fois la même remarque. Cependant la source du crime demeura inconnue; & parmi plusieurs Prisonniers qui étoient à bord, le soupçon ne put tomber sur personne. Un Matelot Hollandois ayant accusé sans preuve deux Indiens de Pegu, qu'il avoit vû s'entretenir souvent à l'écart, ces malheureux s'en plaignirent avec tant de larmes, que le Capitaine se crut obligé pour leur consolation de déclarer qu'il les croyoit innocens. Cette justification ne leur parut

DAVIS.

1600.

Accident
où leur artie-
re.Les Indiens
les avoient
empoisonnés.

DAVIS.

1600.

pas suffisante. Ils demanderent que leur accusateur fût puni ; & ne trouvant pas le Capitaine disposé à les écouter , leurs menaces firent craindre qu'ils ne fussent capables de se vanger par leurs propres mains. On ne les avoit pas traités jusqu'alors en Esclaves ; & n'étant que cinq ou six sur chaque Vaisseau , ils y avoient vécu si librement , que dans le commerce continuel qu'ils avoient avec l'équipage , la plupart se faisoient déjà fort bien entendre. Mais le Fort appréhendant quelque transport furieux de la part des deux accusés , prit le parti de leur faire lier les mains , sans leur ôter la liberté de se promener dans le Vaisseau. La rage qu'ils conçurent de cette ignominie les porta tous deux à se précipiter dans les flots.

Les Hollandois relâchent à Sainte-Helene.

On arriva le 12 de Mars vers le Cap de Bonne-Espérance , où l'on essuya une furieuse tempête , qui fut la première dans un si long voyage. Cependant le 26 , on doubla heureusement le Cap ; & le 13 d'Avril on mouilla dans l'Isle de Sainte-Helene. Les rochers & les montagnes que cette Isle présente à mesure qu'on s'en approche , ne promettent pas l'abondance des provisions qu'on y trouve. Elle est au 16^e degré du Sud. L'eau , les fruits & le poisson

n'y manquent jamais. Elle porte aussi quantité de chevres & d'autres animaux utiles à la vie ; mais il est extrêmement difficile d'en approcher. Tandis que les Hollandois cherchoient dans la douceur de l'air & dans l'excellence des rafraîchissemens un remede contre les maladies dont ils avoient commencé à se ressentir, ils virent aborder à deux portées de fusil de leur Flotte une Caravelle Portugaise qui paroissoit fort en desordre, & qui n'avoit pas une seule piece montée. Ils l'attaquerent à coups de canon ; & pendant la nuit suivante ils lui envoyèrent plus de deux cens boulets. Elle fut environ sept ou huit heures à s'appareiller : mais vers minuit elle fit jouer son artillerie à son tour ; & cette représaille fut si brusque, que les deux Vaisseaux Hollandois, percés chacun de plusieurs coups, prirent le parti de lever l'ancre au matin. Ils gagnèrent l'Isle de l'Ascension à 8 degrés du Sud. Cette Isle n'a ni eau, ni bois, ni la moindre apparence de commodité pour les vivres. C'est un rocher stérile de 5 ou 6 lieues de largeur, que la Flotte, dans le triste état où le scorbut réduisoit la plûpart des Matelots, fut obligée d'abandonner le jour même de son arrivée, pour se rendre à l'Isle *Fernar-*

DAVIS.

1600.

Ils combattent une Caravelle Portugaise.

DAVIS. *do Loronha*, où elle étoit sûre de trouver l'abondance. Elle y passa deux mois & demi. Les Hollandois en partirent le 6 de Mai, pour retourner en Europe; & sans avoir presque rien à souffrir des vents, ils arriverent le 29 de Juillet à Midelbourg.

Iles de l'Ascension & de Loronha.

L A T I T U D E S.

		deg.	min.
Ile Saint-Nicolas . . .	16	16	N.
Ile Fernando Loronha . . .	4	00	S.
Baye de Saldanna . . .	34	00	
Cap das Agulias . . .	35	00	
Baye de Saint-Augustin . . .	23	50	
Canal de Maldivia . . .	4	15	

Variat. 17 Ouest.

Isle ou Pulo Botum . . .	6	50	
Tanassarim	11	20	
Isle Nicobar	8	00	
Isle Sainte-Helene . . .	16	00	S.
Isle de l'Ascension . . .	8	00	





HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

Depuis le commencement du XV. Siècle.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE TROISIE'ME.



PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS

Aux Indes Orientales , entrepris par
une Compagnie de Marchands.



CHAPITRE PREMIER.

*Voyage du Capitaine James Lancaster en
1601.*



L'étoit tems pour les Anglois
de recueillir le fruit de tant
de dépenses extraordinaires
& de périlleuses entreprisés.

LANCASTER.

1601.

La Relation de *Davis* , qui fut publiée
immédiatement après son retour , ne

Nonvelles
des An-
ois & leurs
preparatifs.

LANCASTER.

1601.

laissant plus de lumieres à desirer , & devenant un nouveau motif pour les mettre en usage , il se forma aussi-tôt une puissante Société de Marchands sous le nom de *Compagnie des Indes Orientales* , avec tous les avantages qu'elle pouvoit espérer de la protection de la Cour , & de l'expérience de ses propres Chefs. Elle donna ce titre à Lancaster & à Davis. Le premier , qui avoit fait le voyage de l'Inde en 1591 , avec les circonstances qu'on a vûes dans sa propre Relation , fut choisi pour premier Capitaine , ou pour Amiral de la Flotte qu'on se hâta de faire équiper. Davis encore rempli des idées qu'il venoit de publier , & sur lesquelles on fondeoit les principales espérances de l'entreprise , fut nommé premier Pilote. La Reine accorda des Lettres Patentes qui ouvroient sans exception le commerce des Indes Orientales à la Compagnie ; & les Négocians dont elle étoit composée , firent un fond de 70000 livres sterling , pour l'équipement des Vaisseaux & pour l'achat des marchandises.

Lettres Patentes accordées à la Compagnie des Indes Orientales.

La Flotte consistoit en quatre gros Bâtimens , le *Dragon* de six cens tonneaux & de deux cens deux hommes , commandés immédiatement par Lan-

caster; l'*Hector* de trois cens tonneaux & cent huit hommes, par le Capitaine *Jean Middleton*; l'*Ascension* de deux cens soixante tonneaux & trente-deux hommes, par *William Brand*; la *Susanne* de deux cens cinquante tonneaux & quatre-vingt quatre hommes, par *Jean Hayward*. Chaque Vaisseau eut trois Facteurs, qui devoient remplacer successivement chaque Capitaine en cas de mort. On joignit à cette Flotte un Bâtiment de cent trente tonneaux, nommé le *Guest*, pour le transport des vivres. Toute la cargaison, en y comprenant des provisions pour vingt mois, ne montoit qu'à la valeur de 27000 livres sterling; mais le reste du fonds avoit été employé à l'armement des Vaisseaux & des Soldats. Comme les grandes actions demandent une autorité absolue dans les Chefs, la Reine revêtit Lancaster de toute la sienne, sans en excepter le droit de vie & de mort.

LANCASTER.

1601.

Flotte de
quatre Vais-
seaux.

Il partit de Woolwich le 13 de Février 1601. Mais faute de vent il fut arrêté si long-tems dans la Tamise & aux Dunes, qu'il ne put arriver que vers Pâques à Darmouth, où il employa cinq ou six jours à prendre du biseuit & d'autres provisions. Il remit à la voile le 18 d'Avril jusqu'à Tolbay, où l'on convint d'u-

LANCASTER.

1601.

Projet de
navigation.

ne méthode de navigation, & de divers rendez-vous, dans la supposition des tempêtes qui pouvoient séparer les Vaisseaux. Les principaux lieux furent les Calmes de Canane, la Baye de Saldanna, si l'on ne parvenoit point à doubler le Cap de Bonne-Espérance, le Cap *S. Roman* dans l'Isle de Madagascar, l'Isle de *Cirne* ou *Diego Rodrigues*, & *Sumatra*, qui étoit le terme.

Rentrée de la
Flotte.

Le 22 d'Avril, on partit d'un fort bon vent pour les Isles Canaries; & le 5 de Mai au matin on eut la vûe de celle d'*Alleganza*, qui est la plus Septentrionale. Mais ayant pris entre *Forte-Ventura* & la grande Canarie, on fut arrêté au Sud de celle-ci par un calme, qui vient ordinairement de la hauteur des terres au long de cette Côte. Le 7 de Mai un vent Nord-Est vint lever cet obstacle, & l'on avança Sud-Ouest par Sud & Sud-Sud-Ouest, jusqu'au vingt-unième degré & demi. Depuis le vingtième jusqu'à l'onzième, on porta presque toujours au Sud, & l'on changea peu jusqu'au huitième, parce que le vent souffla toujours du Nord ou du Nord-Est.

A cette latitude, les calmes & les vents contraires devinrent successivement fort incommodes. C'est le propre des Côtes de Guinée dans cette saison.

I es tonneres, les éclairs, les ouragans, LANCASTER.
y causent des révolutions effrayantes.

1601.

Aussi-tôt que ces accidens se font pres-
santir par quelque altération dans l'air
ou dans le Ciel, on se hâte de baisser
toutes les voiles; mais il arrive souvent,
malgré la vigilance des Pilotes, que le
mal est plus prompt que tous les soins.
Depuis le 20 de Mai jusqu'au 21 de Juin,
la Flotte fut arrêtée par un calme si pro-
fond, ou repoussée par des vents si con-
traires, qu'elle eut beaucoup de peine
à parvenir au second degré du Nord.
Elle y découvrit un Vaisseau, dont elle
se saisit, après lui avoir donné long-
tems la chasse. Il appartenoit à quelques
Particuliers de Viane en Portugal. Etant
parti de Lisbonne avec deux Caraques
& trois Gallions, il en avoit été séparé
par la tempête. Sa cargaison consistoit
en 146 muids de vin, 150 barils d'huile,
& 55 de plusieurs sortes de liqueurs. Ce
secours imprévû fut distribué sur la Flot-
te avec une parfaite égalité.

Elle prend
un Vaisseau
Portugais.

Elle passa la Ligne le dernier jour de
Juin avec un vent Sud-Est, & Davis
observa comment on perdoit par de-
grés la vûe de l'Etoile du Nord. Ensuite
portant au Sud-Sud-Ouest avec un vent
Sud-Est, il doubla le Cap Saint-Augus-
tin à la distance de vingt-six heures en

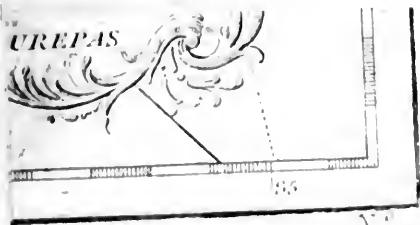
LANCASTER.

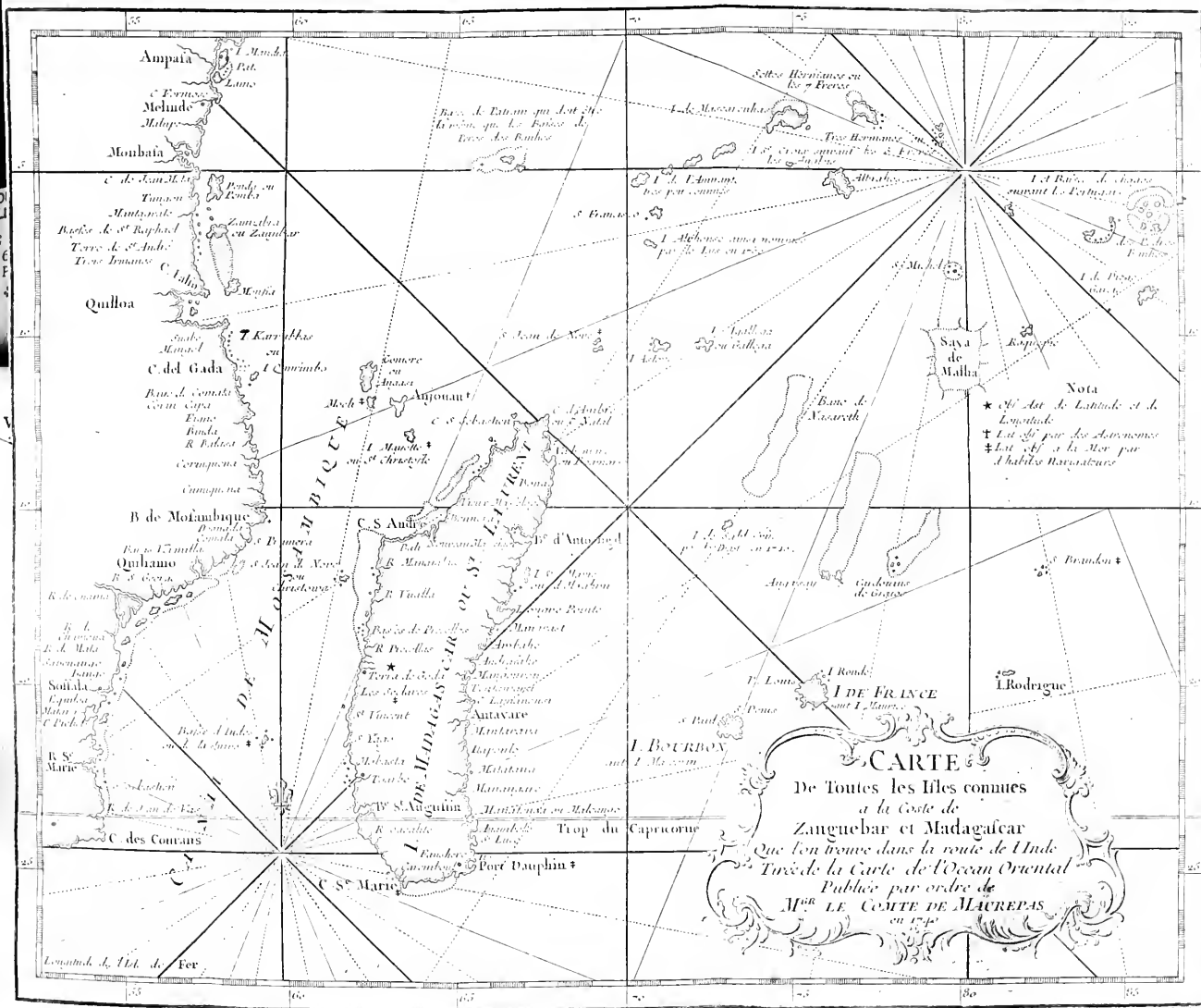
1601.

Maladies
qui se répan-
dent sur la
Flotte.

mer. Le 20 de Juillet, il se trouva poussé à 19 degré 40 minutes de latitude du Sud ; & de jour en jour le vent s'élargissoit vers l'Est. Ce fut-là qu'il résolut de décharger le Bâtiment de transport , sur lequel on avoit embarqué toutes les provisions qui n'avoient pû trouver place dans les quatre Vaisseaux ; après quoi l'ayant dépouillé de ses voiles & de ses mâts , & s'étant accommodé de tout le bois propre au chauffage , il l'abandonna aux vents & aux flots. Le 24 il passa le tropique du Capricorne avec un vent Nord-Est par Nord ; & la navigation fut continuée Est-Sud-Est. Pour être parti d'Angleterre cinq ou six semaines trop tard , on avoit été si long-tems sous la Ligne , que les maladies avoient commencé à se répandre dans chaque bord. Lancaster , à qui son ancienne expérience faisoit redouter ce terrible obstacle , donna ordre à ses trois Capitaines de relâcher à la Baye de Saldanna , ou dans l'Isle de Sainte-Helene , pour y prendre le tems de se rafraîchir.

Cependant ils ne se trouverent le premier d'Août , qu'à 30 degrés du Sud ; mais ils eurent le bonheur d'y voir lever un vent Sud-Ouest qui soulagea beaucoup les Equipages. Le scorbu





commençoit à faire un ravage si affreux, qu'à peine se trouvoit-il assez de Matelots en bonne santé pour fournir à la manœuvre. Le même vent dura jusqu'à deux cens cinquante lieues du Cap de Bonne-Espérance. Ensuite changeant à l'Est, il y demeura constamment pendant 12 ou 15 jours; de sorte que ceux qui avoient commencé à se rétablir, devinrent beaucoup plus malades; sans parler de la disette d'eau qui augmenta de jour en jour jusqu'à forcer les Facteurs, dans l'épuisement absolu de tous les Matelots, de mettre la main à la voile, & de faire les plus vils exercices du Vaisseau. Enfin le vent étant devenu moins contraire, toute la Flotte arriva le 9 de Septembre à la Baye de Saldanna. Lancaster y jeta l'ancre le premier, pour se hâter d'envoyer sa Chaloupe avec une partie de ses gens au-devant des trois autres Vaisseaux dont les Matelots n'étoient plus capables de se remuer. Ceux de l'Amiral avoient conservé plus de force, & devoient leur santé au jus de limon, dont il avoit apporté d'Angleterre un grand nombre de bouteilles. Il leur en avoit fait avaler tous les matins une cuillerée à jeun, en leur défendant de prendre la moindre nourriture jusqu'à

LANCASTER.

1601.

Elle arrive
à la Baye de
Saldanna.

Regime
contre le
scurbut.

LANCASTER. midi. Ce régime les avoit garantis pres-
1601. que tous du mal , quoique son Equipage fût plus nombreux du double que tous les autres ; & l'on est persuadé qu'avec un préservatif si simple il y auroit peu de Matelots attaqués du scorbut , s'ils pouvoient se réduire au biscuit , & se priver de chair salée.

L'industrie de Lancaster fit bientôt régner sur la Flotte toutes sortes de rafraîchissemens. Il descendit lui-même à terre pour chercher les Sauvages. Avec des cloux , des couteaux & de petits morceaux de fer, il se procura des bœufs & des moutons en abondance. Sans entendre le langage des Nègres , il trouva le moyen de leur faire comprendre ses besoins , en imitant le cri des animaux qu'il demandoit. Mais étant résolu de ne se remettre en mer , qu'après avoir rétabli la santé de tous ses gens , il fit apporter les voiles à terre pour en faire des tentes , qui devinrent comme l'Hôpital de la Flotte. Il les fit environner d'un retranchement contre les attaques imprévûes des Nègres ; & tandis que ceux qui se portoient bien , s'occupèrent à la chasse , ou à commercer avec les Sauvages , il prit un soin paternel de ses malades.

Les Anglois
se rétablissent.

Leurs pré- Ses précautions s'étendirent particu-

lièrement sur la méthode du Commer-
 ce. Il sçavoit par le récit de Davis avec
 combien de facilité les Nègres se li-
 vroient à leurs défiances, & ce qu'il
 en avoit coûté aux Hollandois dans le
 Voyage précédent, pour les avoir al-
 larmés mal-à-propos. Le remede qu'il
 y apporta fut de donner à cinq ou six
 de ses gens la commission de traiter
 pour les bestiaux, & de défendre à tous
 les autres, sous de rigoureuses peines,
 d'approcher des Nègres dans le tems
 du marché. Cependant, pour tenir aussi
 ces Barbares en respect, il donna ordre
 que pendant la vente, & dans toutes
 les occasions où l'on souffriroit qu'ils
 s'approchassent, il n'y eût jamais moins
 de trente Anglois sous les armes. Ces
 deux Réglemens furent observés avec
 tant de soin, que pendant tout le sé-
 jour qu'il fit dans la Baye, ses gens n'o-
 ferent attaquer un Nègre sans sa per-
 mission, ni les Nègres s'approcher des
 Tentes & des Chaloupes sans y être
 appelés par son ordre. Aussi conserva-
 t-on la paix avec eux jusqu'au dernier
 moment. Douze jours après l'arrivée
 de la Flotte, on s'étoit déjà procuré
 mille moutons & quarante-deux bœufs.
 Il n'auroit pas été plus difficile d'en ob-
 tenir davantage, si l'on en avoit eu be-

LANCASTER.

1601.

cautions con-
tre les Ne-
gres.Reglement
de Lancaster.

LANCASTER.

1601.

Désiance
des Nègres.Leur langa
ge.

soin dans le même tems. Lancaster n'en ayant acheté un si grand nombre que pour les engraisser dans un Parc, autour de lui, il se passa quelques semaines sans qu'il parût en desirer d'autres. Mais lorsqu'il recommença les signes pour se faire amener quelques bœufs de plus, les Nègres lui montrèrent de la main ceux qu'il avoit encore dans le Parc, en lui faisant entendre qu'ils pénétoient son dessein, qui étoit sans doute de s'établir dans leur Pays. Telle fut du moins l'explication qu'il crut devoir donner à ce signe, & à l'obstination qui les empêcha de revenir. Leurs bœufs sont aussi gros que ceux d'Angleterre. Les moutons sont beaucoup plus gras, & d'un goût plus fin que ceux des Dunes d'Essex, dont on vante la bonté. La couleur des Habitans de cette Côte est fort bazannée, sans être noire. Ils sont communément de fort belle taille, agiles dans tous leurs mouvemens, & très-légers à la course. Leur langage est si guttural & si mal articulé, que pendant sept semaines que la Flotte passa dans leur Baye, aucun Anglois ne put en distinguer une seule syllabe. Cependant ils répètent assez facilement les mots des Langues de l'Europe.

L'air & les alimens du Pays furent si

salutaires aux Malades , qu'à la réserve LANCASTER.
de quatre ou cinq , ils recouvrèrent tous
leurs forces. On en comptoit néanmoins ,

1601.

à leur arrivée , cent cinquante-quatre
qui étoient à peine en état de se remuer.

La joie qu'ils ressentirent de leur guéri-
son , & la nouvelle vigueur qu'ils re-
prenoient dans un climat si chaud , les
fit tomber dans un dérèglement qui
faillit de ruiner toutes les précautions
de l'Amiral. Les Convalescens , moins
assujettis à ses loix , avoient la liberté
de se promener & de se faire des amuse-
mens convenables à leur situation. Ils

Facilité des
femmes sau-
vages.

en abusèrent pour attirer quelques fem-
mes Sauvages , qui ne firent pas payer
trop cher la complaisance qu'elles eu-
rent pour eux. Mais les Nègres s'en ap-
perçurent ; & les marques de leur mé-
contentement firent juger à l'Amiral que
ses gens les avoient offensés dans quel-
que occasion qu'il ignoroit. Il n'en fut
informé qu'après avoir levé l'ancre.
Quoique cette raison n'eût pas contri-
bué à son départ , il ne fut pas fâché
que ses résolutions se fussent accordées
avec un si juste sujet d'abandonner leur
Côte.

Le 24 d'Octobre , après avoir renou-
vellé sa provision d'eau & de bois , il fit
publier l'ordre de retourner à bord ,

LANCASTER.

1601.

pour mettre à la voile au premier vent. Dès la nuit suivante il sortit de la Baye, en côtoyant une petite Isle qui est l'entrée, & qui fourniroit seule des rafraîchissemens à la Flotte la plus nombreuse, tant il s'y trouve de veaux marins & de *Pengouins*. Au-dessus de la Baye, on trouve une montagne fort haute, dont le sommet est si plat qu'on lui a donné le nom de *Table*. Il n'y a point d'endroit sur toute cette Côte qui puisse être si facilement distingué, car on l'apperçoit de dix-sept ou dix-huit lieues en mer.

Observation
importante.

Le Dimanche 1^{er} de Novembre, la Flotte doubla le Cap de Bonne-Espérance avec un bon vent Ouest-Nord-Ouest. Le 26, elle tomba vers la pointe de l'Isle de Madagascar, un peu à l'Est du Cap S. Sebastien. Elle ne trouva pas moins de vingt brasses d'eau à cinq ou six milles du Rivage. La variation de l'Aiguille étoit d'environ 16 degrés. Cette observation est d'un grand usage dans les Voyages à l'Est & à l'Ouest, mais sur-tout dans celui des Indes Orientales.

Depuis le 26 de Novembre jusqu'au 15 de Decembre, on s'efforça toujours de porter à l'Est, pour gagner l'Isle de *Cirne*, qui porte dans quelques cartes le

nom de Diego Rodrigues. Mais depuis qu'on fut arrivé à la vûe de Madagascar, le vent ne cessa point d'être Est, ou Est-Sud-Est, ou Est Nord-Est; de sorte qu'il fut impossible de tenir cette route. D'un autre côté, comme il auroit été dangereux de lutter perpétuellement contre le vent, dans l'espérance de le voir changer, parce que le scorbut recommençoit ses ravages, on prit la résolution de relâcher dans la Baye d'Antongile, pour se délivrer de cette fâcheuse maladie avec le secours des oranges & des limons.

On découvrit le 17 la partie méridionale de l'Isle de Sainte-Marie, & le jour suivant on jeta l'ancre entre cette Isle & celle de Madagascar. Les Chaloupes qui furent envoyées à Sainte-Marie en rapporterent une fort bonne provision de limons & d'oranges; mais à peine furent-elles revenues, qu'une furieuse tempête enlevant les quatre Vaisseaux de dessus leurs ancres, les agita pendant seize heures avec la dernière violence. Cependant ils n'eurent pas de peine à se rejoindre lorsque le vent fut apaisé. L'Isle de Sainte-Marie est une terre haute & couverte de bois. Ses Habitans sont noirs; mais ils ont le visage agréable & la taille fort haute.

LANCASTER.

1601.

Baye d'Antongile.

Isle de Sainte-Marie, ses habitans & ses productions.

LANCAST.F.

1601.

Leurs cheveux sont frisés, & le soin qu'ils prennent de leurs toupets leur rend le front semblable à celui des femmes de l'Europe. Ils sont nuds, excepté vers le milieu du corps. Leur caractère est fort humain, quoiqu'ils paroissent vifs & courageux. Ils se nourrissent de riz & de poisson; mais comme ils étoient à la veille de leur moisson, & que leurs provisions étoient épuisées, on ne put obtenir du riz d'eux, qu'en fort petite quantité. Ils ont de l'eau fraîche en plusieurs endroits de l'Isle. Les chevres y sont en abondance, & les Habitans en aiment le lait; mais à la vûe de la Flotte, ils eurent soin d'écarter leurs chevres & leurs autres bestiaux, sans que les offres des Anglois fussent capables de les faire consentir aux échanges ordinaires. Il auroit été dangereux d'y employer la force. Ainsi voyant peu d'avantage à tirer d'eux, l'Amiral se hâta de gagner la Baye d'*Antongile*; d'autant plus qu'étant à la fin de la bonne saison, les vents d'Est & les maladies de ses gens lui faisoient craindre beaucoup d'embarras.

Les Anglois
entrent dans
la Baye d'*Antongile*.

Il entra dans la Baye le 25 de Décembre. Les quatre Vaisseaux y jetterent l'ancre sur huit brasses de fond, entre une petite Isle & la Côte, qui

forme en cet endroit une Rade sûre & commode. Quelques Anglois étant descendus dans l'Île y trouverent sur les rocs une inscription en langage Hollandois , qui leur apprit que deux mois auparavant, quelques Bâtimens de cette Nation avoient perdu dans la Baye , environ deux cens hommes , par diverses maladies. Cet avis portoit encore que les Hollandois avoient trouvé beaucoup de secours dans l'humanité des Habitans.

Il ne se passa pas deux jours sans qu'on vît paroître plusieurs Nègres ; & sur la foi de l'Inscription , l'Amiral fit avancer quelques-uns de ses gens pour les recevoir. On comprit par leurs signes que les Vaisseaux Hollandois étoient au nombre de cinq , & qu'ils avoient acheté la plus grande partie des provisions du Pays. Cependant ils apportèrent du riz , des poules , des oranges , des limons , & d'autres fruits , mais en petite quantité ; & paroissant fort exercés au commerce , ils les mirent à fort haut prix. Le marché étoit sur les bords d'une grande Rivière : les Anglois y étoient venus dans leurs Chaloupes ; mais ils n'avoient fait descendre que leurs Marchands , & les autres étoient demeurés à vingt ou trente pas du ri-

LANCASTER.

1601.

Inscription
qu'ils trou-
vent sur des
rocs.Commerce
avec les Nè-
gres,

LANCASTER

1601.

vage, armés & prêts à recevoir ou à défendre leurs Compagnons dans le besoin. Il se passa plusieurs jours, sans qu'on pût s'accorder pour le prix des marchandises. L'adresse des Sauvages consiste à faire avantageusement leur premier marché, parce qu'ensuite ils ne donnent jamais la même chose à plus bas prix, quoique sous divers prétextes ils trouvent souvent l'occasion de le hausser; & s'il arrive que plusieurs Européens achettent à la fois, c'est toujours celui qui offre le plus, qui devient la règle de tous les autres. L'Amiral ayant pénétré l'artifice des Nègres, trouva le moyen de s'en défendre, en faisant faire une mesure pour le riz, qui étoit son principal besoin, & réglant combien de grains de verre on donneroit pour cette quantité. Il fit de même un règlement pour les oranges & les limons; &, d'un air ferme, il déclara qu'il ne vouloit point de trafic autrement. Après quelques marques d'incertitude, les Nègres y consentirent, & le commerce se fit de bonne-foi dans ces termes. Les Anglois acheterent ainsi quinze tonneaux de riz, cinquante boisseaux de pois, un grand nombre d'oranges & de limons, huit bœufs & quantité de poules.

Pendant le séjour qu'ils firent dans

cette Baye, ils construisirent une Pinace de dix-huit tonneaux, dont ils avoient apporté tous les matériaux d'Angleterre. Les arbres du Pays leur fournirent encore des planches pour la revêtir d'un double fond. Elle devoit servir dans l'Inde; à précéder la Flotte lorsqu'elle approcheroit de quelque Port. Mais tous ces avantages n'approcherent point des pertes que les Anglois effuyèrent dans la Baye d'Antongile. Soit que l'air y fût pernicieux à leur tempérament; soit qu'ils ne s'y fussent point assez ménagés dans l'usage des alimens, qu'ils trouvoient en abondance, ou que l'eau ne fût pas aussi saine qu'ils se l'étoient figuré, la plupart furent attaqués d'un flux qui devint mortel pour un grand nombre. Le Chirurgien, le Ministre, le Contre-Maître & dix Matelots, moururent en peu de jours dans le Vaisseau de l'Amiral. Les trois autres Bâtimens ne perdirent pas moins de monde. Un accident encore plus triste fit périr le Capitaine & le Contre-Maître de l'Ascension. Ils s'étoient mis dans leur Chaloupe pour accompagner quelques morts à la sépulture; & comme c'est l'usage en mer de tirer quelques piéces d'artillerie à l'enterrement des Officiers, un Canonnier mit le feu aux

LANCASTER.

1601.

Les Anglois
construisent
une Pinace.

Accident fâ-
cheux dans la
Baye d'An-
tongile.

LANCASTER.

1601.

fiennes sans avoir fait attention qu'elles étoient chargées à boulet. Le Capitaine eut la tête emportée, & le Contre-Maître fut coupé en deux par le milieu du corps : étrange coup du hazard, qui les fit descendre au tombeau en y conduisant les autres. La maladie qui attaqua la Flotte, venoit apparemment de la mauvaise qualité des eaux du Pays. On étoit en hyver. Les pluies continuelles avoient grossies les Rivières & chargé l'eau d'un limon fort mal sain. On remarqua aussi qu'il étoit dangereux sur cette Côte de se tenir l'estomac nud, comme il arrive aux Matelots lorsqu'ils sont échauffés par le travail.

Ile de Ro-
quepiz & les
agréments.

L'Amiral ayant quitté la Baye d'Antongile le six de Mars, se trouva le 16 à la vue de l'Isle *Roquepiz*, vers le 10^e degré 30 minutes du Sud. Il y envoya sa Chaloupe pour chercher une Rade commode ; mais la profondeur extraordinaire de l'eau lui faisant trouver peu de sûreté sur ses ancres, il côtoya l'Isle sans s'y arrêter. En observant la terre, il trouva la perspective si agréable, qu'il regretta que la difficulté d'y jeter l'ancre, ne permît point d'en faire un lieu de rafraîchissement. Il s'en exhaloit une odeur aussi douce que si l'Isle entière n'eût été qu'un jardin de fleurs.

Les

Les cocotiers & quantité d'autres arbres couvroient la campagne jusqu'au bord du rivage. Les oiseaux de toute espece y étoient en si grand nombre, que venant voltiger au-dessus des Vaisseaux, les Matelots en tuerent plusieurs avec leurs crocs & leurs rames. Pendant tout le voyage ils n'en avoient point encore trouvé de si gras ni d'un goût si délicieux.

Le 30 de Mars, ils tomberent vers le 6^e degré du Sud, sur une chaîne de rocs qu'ils découvroient clairement à moins de cinq brasses. Ce danger leur causa d'autant plus d'effroi qu'il n'avoit pas été prévu; mais s'étant avancés avec beaucoup de précaution, ils trouverent bien-tôt huit brasses, & la crainte s'évanouit à mesure qu'ils s'avançoient à l'Est. Un Matelot apperçut du haut de son mât une Isle vers le Sud-Est à cinq ou six lieues de distance. La disposition de la terre qui étoit fort basse, la fit prendre pour *Candu*, quoique par estimation les Pilotes ne se crussent point si avancés à l'Est. Treize ou quatorze lieues plus loin, on tomba sur une nouvelle chaîne de rocs. On en trouva d'autres encore à douze lieues de-là vers le Sud; de sorte qu'en examinant bien tous les rapports de cette chaîne, on

LANCASTER.

1601.

Dangereuses chaînes de rocs.

LANCASTER. ne douta point que la Flotte n'en fût
 1602. environnée dans un espace qui n'a-
 voit pas moins de cinquante brasses de
 fond. Le danger parut d'autant plus
 grand qu'on ne voyoit aucune voie
 pour l'éviter. Cependant , après deux
 jours d'inquiétude , pendant lesquels la
 Pinace alloit en sondant sans cesse à la
 tête des quatre Vaisseaux , on trouva
 une sortie vers le Nord sur six brasses
 d'eau à six degrés 3 minutes. Lancaster
 se crut si heureux d'être délivré de ce
 péril , qu'il fit éclater sa joie par une fê-
 te publique.

On se rafraî-
 chit aux îles
 Nicobar.

La navigation fut lente & les vents
 fort variables jusqu'au 9 de Mai , qu'on
 eut à quatre heures après midi la vûe
 des Isles *Nicobar*. On porta droit au
 Nord du Canal , où l'on mouilla dès le
 même jour. Mais le vent ayant changé
 au Sud-Ouest , on fut forcé de lever l'an-
 cre , & de gagner le côté du Sud , où
 l'on se mit à couvert sous une petite Is-
 le qui est contre le rivage. On trouva
 dans ce lieu moins de rafraîchissemens
 qu'on ne s'en étoit promis. Cependant
 les Insulaires s'approcherent de la Flot-
 te dans de long canots , dont chacun
 pouvoit contenir plus de 20 hommes.
 Ils apportèrent des gommès qu'ils ven-
 dirent aux Anglois pour de l'ambre ; car

tous ces Peuples du Levant ne cherchent qu'à tromper. Ils avoient aussi des poules & des noix de cocos ; mais ils les firent si cher , qu'on en prit fort peu. Comme l'on ne se croyoit plus fort éloigné du terme, l'inquiétude étoit médiocre pour les provisions. L'Amiral ne pensa qu'à réparer un peu ses Vaisseaux, & qu'à disposer son artillerie à tout événement.

Après y avoir employé dix jours , il partit le 20 de Mai pour faire voile droit à Sumatra. Mais la force des courans & le vent Sud-Sud-Ouest lui préparoient de nouveaux obstacles. Pendant que tout l'art de ses Matelots s'employoit à les vaincre , un de ses Vaisseaux courut le dernier danger par deux voies d'eau qui s'y firent subitement. Il se vit forcé de relâcher dans l'Isle de *Sombro* , à dix ou douze lieues au Nord de Nicobar. En mouillant sur la Côte qui est parsemée de rochers , il perdit une de ses ancres. Cependant il fut consolé de toutes ces disgraces par les secours qu'il tira des Habitans de l'Isle. Ils sont si doux & si timides , qu'ils furent quelque tems sans oser prendre confiance aux signes qu'on leur fit pour les rassurer. Mais lorsque cette première crainte fut dissipée , ils ne refusèrent aucun

Isle de *Sombro* , & ses habitans.

LANCASTER.

1602.

Affreuse figure de leurs Prêtres.

Plante singulière.

service à la Flotte. Ils sont nus, à l'exception d'une piece de toile qui leur sert de ceinture, & de laquelle il se détache une autre piece qui leur passe entre les jambes. Leur couleur est fort noire; mais ils la relevent par diverses peintures dont ils ont le visage bigarré. L'Amiral n'ayant pas fait difficulté de pénétrer dans leur Isle avec une bonne escorte, vit quelques-uns de leurs Prêtres qui étoient couverts d'habits, mais si ferrés sur leur corps, qu'il y paroissent cousus. Ils avoient deux cornes sur la tête, le visage peint de verd & de jaune, & par-derrriere une queue qui pendoit jusqu'à terre; ce qui les rendoit fort semblables à nos images du Diable. L'Isle est remplie d'arbres qui par leur hauteur & leurs autres proportions pourroient servir de mâts aux plus grands Vaisseaux. Les Anglois découvrirent sur le sable du rivage une petite plante qui croît assez pour devenir un arbre, mais qui se retire dans la terre lorsqu'on y touche, & qui s'y enfonce assez pour n'en être arrachée qu'avec effort. Lorsqu'on l'en a tirée, on trouve avec admiration que sa racine est un ver qui diminue à mesure que la plante s'élève, & qui prend par degrés la consistance du bois. L'Au-

teur ajoute que cette transformation est un des plus étranges phénomènes qu'il ait vûs dans tous ses voyages ; & le reste n'est pas moins merveilleux , car si l'on arrache la plante dans sa jeunesse , elle acquiert en séchant la dureté d'une pierre jusqu'à devenir tout-à-fait semblable au corail blanc ; de sorte que le ver se change successivement en deux natures essentiellement différentes. Il ne paroît pas que la vérité de cette observation puisse être suspecte , puisque les Anglois de la Flotte prirent plusieurs de ces plantes , & les rapportèrent en Angleterre.

A la distance où la Flotte Angloise étoit de Sumatra, elle n'avoit besoin que d'un vent favorable , pour gagner en peu de tems le Port d'Achin. Elle remit à la voile le 29 de Mai ; & découvrant les Côtes de l'Isle le 2 de Juin , elle mouilla le 6 , dans la Rade , à deux milles de la Capitale. Il s'y trouvoit dix-huit ou vingt Bâtimens de divers Pays , tels que *Bengale* , *Calecut* , *Guzarate* , *Pegu* & *Patane*. A la vûe de quatre Vaisseaux Européens , deux Hollandois qui avoient été retenus l'année précédente , & qui avoient appris dans cet intervalle la Langue & les usages du Pays , se hâterent de venir à bord , &

LANCASTER.

1602.

Arrivée des
Anglois au
Port d'Achin.

LANCASTER

1602.

n'y apportèrent que d'heureuses nouvelles. Ils avoient été traités par le Roi beaucoup plus favorablement qu'ils ne l'avoient espéré. Ce Prince souhaitoit de voir des Etrangers dans ses Ports. La réputation de l'Angleterre s'y étoit répandue , depuis les grandes victoires que cette Couronne avoit remportées sur l'Espagne , & les Anglois devoient s'attendre à toutes sortes d'avantages pour leur Etablissement & pour leur Commerce.

Dès le même jour, l'Amiral fit descendre le Capitaine Middleton , accompagné de cinq ou six Officiers de la Flotte , pour informer le Roi que l'Amiral d'Angleterre , chargé d'une Lettre de sa glorieuse Reine au puissant Roi d'Achin & de Sumatra , demandoit la liberté d'entrer dans sa Ville , & l'honneur de faire une étroite alliance avec lui. Middleton devoit obtenir un sauf-conduit pour tous les Anglois de la Flotte , ou convenir de recevoir & de donner des otages , suivant les Loix établies dans toutes les Nations.

Ils sont bien
reçus du Roi.

Il fut reçu du Roi avec de grands témoignages de joie & d'amitié. Non-seulement ses demandes furent accordées ; mais après lui avoir fait quantité de questions , ce Prince ordonna qu'on lui

fervît des rafraîchissemens, & lui fit LANCASTER.
 présent, à son départ, d'une robbe &
 d'un turban brochés d'or. Il le chargea
 1602.
 de dire à l'Amiral qu'après les fatigues
 d'un si long voyage, il devoit prendre
 un jour pour se reposer à bord; mais
 que le jour suivant il étoit libre de ve-
 nir à l'Audience, & qu'il pouvoit comp-
 ter d'être aussi tranquille dans ses Etats
 qu'au centre de l'Angleterre: que s'il
 doutoit néanmoins de sa parole royale,
 on lui donneroit des otages, & toutes
 les sûretés qu'il pourroit desirer.

L'Amiral attendit trois jours pour se
 rendre au rivage. Il y descendit avec
 une escorte de trente hommes. Les
 Hollandois s'y trouverent pour le re-
 cevoir, & le conduisirent à la maison
 qu'ils avoient dans la Ville, parce qu'il
 n'en voulut point accepter d'autre avant
 que d'avoir vû le Roi. Il lui vint aussi-
 tôt un Seigneur de la Cour, pour le
 saluer de la part de ce Prince, & lui
 demander la Lettre de la Reine. Mais
 l'Amiral refusa de la remettre, en s'ex-
 cusant sur l'usage de l'Europe, qui obli-
 ge un Ambassadeur de rendre ses Let-
 tres au Prince même à qui elles sont
 adressées. Le Seigneur Indien demanda
 là-dessus à voir la suscription, qu'il lut
 à haute voix, & dont il tira une copie.

*Difficultés
 pour la lettre
 de la Cour
 d'Angleterre.*

LANCASTER.

1602.

Il prit aussi par écrit le nom de la Reine, & sa curiosité s'attacha particulièrement à observer le Sceau. Ensuite, renouvelant ses civilités à l'Amiral, il l'assura que le Roi son Maître recevroit avec joie les éclaircissements qu'il alloit lui porter.

Accueil fait
aux Anglois.

En effet, le Roi n'eut pas plutôt reçu la réponse qu'il attendoit, que donnant divers ordres à ses Officiers, il fit partir six grands éléphants, avec quantité de trompettes & de tymbales, & un cortège fort nombreux, pour aller au-devant de l'Amiral. Le moindre des éléphants avoit treize ou quatorze pieds de hauteur, & portoit sur le dos un petit château, de la forme d'un carrosse, couvert de velours cramoisi. Au milieu du château, on avoit placé un grand bassin d'or, couvert d'un drap de soie fort richement travaillé, sous lequel on mit la Lettre de la Reine. L'Amiral monta sur un autre éléphant. Une partie de sa suite fut invitée à monter aussi sur les autres, & le reste le suivit à pied. Mais lorsque le cortège fut arrivé à la Cour, un Seigneur pria l'Amiral d'arrêter, pour se donner le tems de prendre les ordres du Roi. Il revint presque aussitôt, en apportant la permission d'entrer.

L'Amiral se présenta devant le Roi

d'un air ferme & modeste. Il lui déclara qu'il étoit envoyé par la très-puissante Reine d'Angleterre, pour le féliciter de sa grandeur, & lui proposer un Traité de paix & d'amitié. Sa harangue devoit être plus longue ; mais le Roi l'interrompit, pour lui dire qu'il le croyoit fatigué du long voyage qu'il venoit de finir heureusement, & qu'il le prioit d'accepter des rafraîchissemens. Il ajouta qu'il pouvoit compter d'être traité favorablement à sa Cour, par considération pour la Reine sa Maîtresse, dont le mérite & la gloire s'étoient répandus jusqu'aux Indes. L'Amiral comprit que le Roi s'ennuyoit de lui entendre parler une Langue étrangère. Il lui présenta la Lettre de la Reine, que ce Prince reçut avidement, & qu'il remit à quelques Seigneurs Indiens qui étoient derrière lui. Les présens furent apportés. C'étoit un bassin d'argent, avec une fontaine, du poids de deux cens cinq onces ; une grande couppe de même métal ; un riche miroir ; un bonnet orné de plumes ; quelques belles épées avec leurs ceinturons, & plusieurs éventails. Toutes ces richesses furent reçues par des Seigneurs de la Cour ; mais le Roi prit entre ses mains un éventail ; & l'ayant considéré avec plaisir, il le

LANCASTER.

1602.

Cérémonie.
de l'audience.

LANCASTER

1602.

remit à une de ses femmes, pour en faire aussi tôt l'essai. Les Anglois crurent s'appercevoir que de tous ces divers présens, c'étoit celui qui lui plaisoit le plus.

Alors on proposa au Général Anglois de s'asseoir à terre, suivant l'usage du Pays. Il le fit, à l'imitation du Roi & de toute sa Cour. On servit aussitôt un grand festin, dans des plats d'or, ou d'un autre métal fort estimé aux Indes, qui est un mélange d'or & de cuivre, & qu'on nomme *Tombak*. Pendant ce repas, le Roi qui étoit assis un peu plus loin, sur une estrade élevée de deux ou trois pieds, but plusieurs fois à la santé de l'Amiral. Sa liqueur favorite étoit l'*Arrack*, espece d'eau-de-vie dont j'ai déjà expliqué la composition. L'Amiral la trouva si forte, qu'il se fit donner de l'eau pure, avec la permission du Roi.

Tombak,
métal Indien.

Arrack, li-
queur.

Chanteuses
& Danseuses

Après un grand nombre de cérémonies, le Roi donna ordre qu'on fît entrer les Danseuses; & ses propres femmes commencerent à jouer des airs de danse sur divers instrumens. Elles étoient richement vêtues, & parées de bracelets & de pierreries. C'étoit une faveur extraordinaire pour l'Amiral; car le Roi n'accorde la vûe de ses femmes qu'à

ceux qu'il honore d'une considération distinguée. Il lui fit ensuite présent d'une robe de calico, brodée en or, d'une belle écharpe de Turquie, & de deux *Cresses*, qui sont une espece de poignards, dont un Seigneur arme sur le champ celui que le Roi distingue par cette faveur. L'Amiral fut ainsi congédié, avec de nouvelles caresses, & la permission de se choisir dans la Ville une maison de son goût. Mais il ne jugea point à propos d'accepter cette offre; & retournant à bord, il laissa au Roi le tems de faire ses réflexions sur la Lettre de la Reine.

LANCASTER.

1602.

• Dans la seconde Audience qu'il eut de ce Prince, il s'expliqua fort au long sur l'objet de son voyage. Les réponses avoient été préparées comme les demandes. Le Roi protesta que si les sentimens de la Reine étoient aussi sinceres qu'elle l'en assuroit dans sa Lettre, elle trouveroit un retour fidele dans les siens : que pour le Traité d'alliance qu'elle lui proposoit, il y consentoit avec joie; enfin, qu'à l'égard du Commerce, il avoit déjà donné ordre à deux de ses principaux Officiers d'en conférer avec l'Amiral, & d'entrer sans exception dans toutes les intentions de la Reine. Cette réponse fut suivie d'un

Seconde audience & les effets pour le commerce.

LANCASTER.

1602.

nouveau festin. Le jour suivant, l'Amiral envoya demander aux deux Seigneurs que le Roi lui avoit nommés, quel tems ils avoient choisi pour la Conférence. L'un étoit le grand Pontife du Royaume, homme d'esprit & d'honneur, qui méritoit l'estime que le Roi & toute la Nation avoient pour lui. L'autre étoit un des Chefs de la Noblesse, personnage fort grave, mais moins propre aux affaires que le Prélat.

Commis-
saires Indiens &
leurs confé-
rences.

On prit un jour pour s'assembler. La Conférence se tint en Langue Arabe, que le Prélat & le Seigneur Indien entendoient parfaitement. L'Amiral se servit pour Interprète, d'un Juif qu'il avoit amené d'Angleterre, & qui parloit fort bien cette Langue. Sa première proposition regarda la liberté du Commerce pour les Marchands Anglois. Le Prélat, sans répondre directement, lui demanda quels motifs il avoit à faire valoir pour engager le Roi à lui accorder cette grace. L'Amiral saisissant volontiers cette idée, allégua d'abord les vœux d'amitié de sa Reine, le mérite éclatant de cette Princesse, son courage & ses forces pour résister au Roi d'Espagne, qu'elle regardoit comme l'Ennemi commun de l'Angleterre & des

Rois de l'Inde ; la considération extrême qu'elle s'étoit acquise dans toute l'Europe , & qui avoit déjà porté l'Empereur de Turquie à rechercher son alliance. Il s'étendit ensuite sur les raisons tirées en général des avantages mêmes du Commerce. Le Roi ne pouvoit ignorer que c'étoit pour tous les Princes une source continuelle de richesses & de prospérités : que la puissance d'un Etat croissant à mesure que les Sujets devenoient plus riches , il n'y avoit que le Commerce qui pût augmenter leurs biens & leurs commodités ; & que pour rendre le Commerce florissant , il falloit recevoir & traiter favorablement les Etrangers : qu'à l'égard d'Achin en particulier , la situation du Port étoit admirable pour le Commerce de Bengale , de Java , des Moluques & de la Chine : que l'espérance d'y vendre leurs marchandises y ameneroit bientôt tous les Négocians de ces diverses Régions : qu'en peu de tems le Roid'Achin verroit croître ses forces , & diminuer celles des Espagnols & des Portugais : que s'il avoit besoin d'Ouvriers & d'Artistes , il pouvoit s'assurer d'en recevoir d'Angleterre , à la seule condition de leur faire recueillir quelque fruit de leur voyage , & de leur laisser la liberté de retourner

LANCASTER

1601.

dans leur patrie , lorsqu'il seroit satisfait de leurs services : qu'il trouveroit de même toutes sortes de commodités & de secours dans les Etats de la Reine , qui consentiroit volontiers à toutes ses propositions , lorsqu'elles n'auroient rien de contraire à son honneur , aux loix de son Royaume , & à ses Traités avec les Princes Chrétiens.

Demandes
de l'Amiral
Anglois.

L'Amiral demanda de plus , que le Roi fit défendre à tous ses Sujets par une proclamation publique , de causer le moindre trouble aux Anglois dans leurs usages & dans le cours des affaires. Cet article fut accordé sur le champ , avec si peu de réserve , que malgré les Loix du Pays qui ne permettent point aux Habitans de sortir pendant la nuit , il fut permis aux Anglois d'aller nuit & jour sans aucun obstacle ; assujettis seulement , lorsqu'ils seroient rencontrés par la Justice après une certaine heure , à se voir conduire chez leur Amiral , entre les mains duquel ils seroient remis.

En finissant la conférence , les deux Commissaires Indiens demanderent par écrit à l'Amiral un Mémoire des raisons qu'il leur avoit exposées & des privilèges qu'il demandoit au nom de la Reine. Ils lui promirent d'en faire

leur rapport au Roi dès le même jour, LANCASTER.
 & que la réponse de ce Prince ne feroit

1602.

pas long-tems différée. Quelques jours se passerent. L'Amiral fut invité à voir un combat de cocqs, qui faisoit un des principaux amusemens du Roi. Il prit cette occasion pour le supplier par son Interprete de ne pas faire traîner les affaires en longueur. Cinq ou six jours après il reçut de sa propre main un Traité auquel il ne manquoit rien pour la forme. Tous les articles du Mémoire avoient été copiés fort proprement par un Secrétaire. Le Roi les avoit revêtus de son autorité & de son seing. En les remettant à l'Amiral, il y joignit un compliment fort civil, & de nouveaux témoignages de satisfaction & d'amitié. Il seroit inutile de faire entrer ici la traduction de cette piece. Elle contenoit en substance, 1°. que les Anglois jouiroient dans le Royaume d'Achin d'une entière liberté pour leurs personnes, leurs biens & leur commerce. 2°. Qu'ils seroient exempts des Droits d'entrée & de sortie. 3°. Que s'il arrivoit à leurs Flottes quelque accident qui les mît en danger, ils seroient secourus, eux & leurs marchandises, par les Vaisseaux du Pays. 4°. Qu'en cas de mort, ils auroient la liberté de disposer de leurs

Traité confirmé par le Roi d'Achin.

LANCASTER.

1602.

biens & de leurs effets par un Testament. 5°. Qu'ils exerceroient la Justice, suivant leurs Usages, sur les Criminels de leur Nation. 6°. Qu'on recevroit leurs plaintes, & qu'on leur accorderoit satisfaction, lorsqu'ils seroient offensés par les Habitans du Pays. 7°. Qu'on ne mettroit jamais de prix forcé à leurs marchandises. 8°. Enfin, qu'ils jouiroient perpétuellement de la liberté de conscience.

Exercice du
commerce &
ses difficultés.

Les Facteurs Anglois commencerent aussi-tôt à rassembler du poivre pour la cargaison : mais la stérilité de l'année précédente l'avoit rendu fort rare. Ayant appris de quelques Habitans qu'il s'en trouvoit davantage dans un Port nommé *Priaman*, à cent cinquante lieues d'Achin, vers le Sud de l'Isle, ils y envoyèrent la *Suzane*, un de leurs moindres Vaisseaux, commandé par le Capitaine Middleton. Ils avoient trouvé beaucoup à rabattre aux promesses de Davis, leur premier Pilote, qui les avoit assurés en partant de Londres, que le quintal de poivre ne leur reviendrait qu'à quatre réaux d'Espagne. Ils le payoient presque vingt. Cette erreur jetta l'Amiral dans un grand embarras. Ses marchandises & les sommes qu'il avoit apportées ne paroissant pas suffire

pour rendre sa cargaison complete, il LANCASTER.
 considéroit combien il lui seroit difficile
 de conserver à sa Nation une certaine
 1599.
 estime qui est le fondement du Com-
 merce, & quel desagrément ce seroit
 pour lui de retourner presque à vuide.

D'un autre côté, il avoit à combattre Artifice des
 Portugais,
 qui leur réus-
 sit mal.
 les intrigues d'un Ambassadeur Portu-
 gais, qui étoit depuis quelque tems à
 la Cour d'Achin, & qui n'y demeu-
 roit vraisemblablement que pour observer
 ses démarches. Ce n'est pas qu'il y fût
 regardé de fort bon œil. Il avoit deman-
 dé au Roi dans sa dernière Audience,
 la permission non-seulement d'établir
 un Comptoir de sa Nation, mais enco-
 re de bâtir un Fort à l'entrée du Port,
 sous prétexte que la Ville étant fort su-
 jette aux incendies, les Portugais au-
 roient besoin d'une retraite pour y met-
 tre leurs marchandises à couvert. Le
 Roi pénétrant son artifice, lui avoit
 répondu : « Votre Maître pense-t-il à
 » marier une de ses filles avec mon fils,
 » lorsqu'il marque tant d'inquiétude
 » pour la conservation de ma Ville
 » Capitale ? Dites-lui qu'il n'a pas be-
 » soin pour cela d'un Fort, & que je
 » donnerai à ses gens pour leur Comp-
 » toir une bonne maison à deux lieues
 » de ma Ville, où ils n'auront à crain-

LANCASTER.

1602. » dre ni le feu , ni leurs Ennemis , sous
 » ma protection ». L'Ambassadeur s'é-
 toit retiré fort mécontent , & le Roi
 s'étoit fait un amusement du chagrin
 qu'il lui avoit causé par sa réponse.

Espion des
 Portugais . &
 ses entrepri-
 ses.

Il arriva , quelque tems après , dans
 le Port , un Vaisseau Portugais chargé
 de riz. Il venoit de Bengale. Le Capi-
 taine se logea chez l'Ambassadeur de sa
 Nation. Entre les gens de son Equipa-
 ge , il y avoit plusieurs Indiens qui exer-
 çoient aussi un commerce proportion-
 né à leur état , suivant l'usage de ces
 Régions , où tout le monde se pique de
 la qualité de Marchand. Il s'en présenta
 un chez l'Amiral Anglois , avec des
 poules qu'il offroit à vendre. L'Amiral
 ne douta point que ce ne fût un espion
 des Portugais Il acheta ses poules , &
 les paya libéralement. Ensuite , pre-
 nant occasion de son trafic pour le faire
 parler , il lui marqua quelque regret de
 voir un homme d'une figure telle que la
 sienne , avili par un emploi qui lui con-
 venoit si peu. L'Auteur , en rapportant
 cette conversation , prend soin d'aver-
 tir que le récit est précieux par sa fidé-
 lité.

L'Indien répondit : « Je fers ce Ca-
 » pitaine Portugais , sans sçavoir si je
 » suis libre ou esclave , quoique je sois

» né de condition libre : car il y a si LANCASTER.
 » long-tems que je le fers, qu'il s'est 1602.
 » accoutumé à me regarder comme un
 » bien qui est à lui ; & les gens de cette
 » Nation sont si puissans , qu'on ne peut
 » rien leur disputer.

« Si tu connois le prix de la liberté , L'Amiral
Anglois pénétre les vûes
de l'Elpion.
 » lui dit l'Amiral , il est certain que tu
 » paroîs digne de l'obtenir. Que fe-
 » rois-tu pour quelqu'un qui te l'offri-
 » roit , & qui t'épargneroit la peine d'a-
 » voir là-dessus des disputes avec ton
 » Maître ? « Ma liberté, repliqua l'In-
 » dien , me feroit plus chere que ma
 » vie , & j'exposerois hardiment ma vie
 » pour celui qui me donneroit la liber-
 » té. Mettez-moi là-dessus à l'épreuve ,
 » & vous verrez que je vous tiendrai
 » parole.

« Eh bien, reprit l'Amiral , tu me fais
 » naître l'envie d'éprouver effective-
 » ment si tu parles de bonne foi. J'ai
 » une question à te faire. Que dit l'Am-
 » bassadeur Portugais de moi & de ma
 » Flotte , & quelles sont ici ses vûes ?

« Il vous observe continuellement ,
 » répondit l'Indien , sans que vous puis-
 » siez vous appercevoir qu'il vous re-
 » garde. Il a pour espion autour de vo-
 » tre Flotte , un Chinois , qui s'est fami-
 » liarisé avec vos gens. Il a fait tirer le

LANCASTER

1602.

» plan de tous vos Vaisseaux. Il connoît
 » non-seulement leur forme & leur
 » grosseur, mais le nombre & le calibre
 » de votre artillerie jusqu'à la moindre
 » piece. Il sçait combien vous avez de
 » Matelots, ceux qui se portent bien &
 » ceux qui sont infirmes. Il trouve que
 » vos Vaisseaux sont forts & bien équi-
 » pés; mais il est persuadé qu'ayant un
 » grand nombre de Malades, vous n'ê-
 » tes point à couvert d'une surprise, ou
 » même d'une attaque ouverte par des
 » forces médiocres; & dans cette idée,
 » il doit envoyer ses plans à Malaca,
 » pour engager le Gouverneur à vous
 » causer de l'embarras à votre départ.

Réponse
 qu'il lui fait.

» L'Amiral lui dit, en affectant de
 » rire : Ton Ambassadeur n'est pas si ridi-
 » cule que tu le représentes; car il sçait
 » assez que je crains peu les forces de sa
 » Nation dans cette Mer. Il veut te faire
 » croire, à toi & à ceux qui l'écoutent,
 » que les Portugais sont aussi redouta-
 » bles qu'ils souhaiteroient de l'être.
 » Va, sois tranquille pour ma Flotte.
 » Mais viens m'apprendre néanmoins
 » dans quelques jours si l'Ambassadeur
 » a fait partir ses plans; & quoique je
 » m'en embarrasse fort peu, je te pro-
 » mets la liberté, pour récompenser tes
 » bonnes intentions.

L'Indien partit fort satisfait. Cette occasion parut si singulière à l'Amiral , que ne balançant point à la saisir, il se promit de faire tourner la trahison contre ceux qui avoient voulu l'employer. Son espérance ne fut pas trompée. Tout ce que l'Ambassadeur faisoit pendant le jour, lui étoit rapporté le soir ou le jour suivant. L'Indien étoit un Traître exercé, hardi, subtil, capable de tromper également & l'Ambassadeur Portugais, & les Anglois de la suite de l'Amiral ; le premier, en le repaissant de fausses nouvelles, pour lesquelles il étoit récompensé ; ceux-ci, en feignant de ne venir si souvent dans leur Comptoir que pour les entretenir dans la disposition d'acheter ses poules, & les conjurant même de garder le silence sur un commerce par lequel il sembloit craindre de déplaire à ses Maîtres. L'Amiral étoit le seul avec lequel il fit un rôle sincère ; encore affectoit-il de lui parler d'un air simple, attendant toujours qu'il fût interrogé, comme s'il n'eût fait que répondre à ses questions. Ce détail étoit nécessaire, non-seulement pour expliquer comment l'Amiral se défendit contre les mauvais offices des Portugais, mais encore pour faire connoître le caractère des Indiens, qui est naturelle-

LANCASTER.

1602.

Perfidie des
Indiens.

LANCASTER. ment artificieux & trompeur.

1602.

Les Anglois
rendent un
fort mauvais
office aux
Portugais.

Le Roi faisoit appeller souvent l'Amiral pour s'entretenir ou pour boire avec lui. Un jour il lui parla d'un Ambassadeur que le Roi de Siam lui avoit envoyé, pour lui proposer la conquête de Malaca. L'Isle de Sumatra est capable d'armer un grand nombre de Gale- res, quand le tems ne lui manque point pour les préparatifs; & le Roi de Siam faisoit demander à celui d'Achin quelles forces il vouloit joindre aux siennes. L'Amiral ne manqua point de seconder les dispositions qu'il voyoit à ce Prince pour déclarer la guerre aux Espagnols. Il lui représenta la hauteur avec laquelle ils se conduisoient au milieu de sa Cour, & le droit qu'ils s'attribuoient de mettre tous les Rois Indiens dans leur dépendance. Il les traita d'Ennemis publics de la liberté & du Commerce. Enfin, n'épargnant rien pour rendre le change à leur Ambassadeur, il ne fit pas difficulté d'affurer qu'il n'étoit qu'un Espion chargé d'approfondir les forces & les secrets de la Cour d'Achin. Le Roi surpris de ce discours, voulut sçavoir quel en étoit le fondement. Alors s'ouvrant sur tout ce qu'il avoit appris de son Indien, il en conclut que les Espions de l'Ambassadeur n'observoient

pas moins le Roi que les Anglois. Quoique cette preuve n'eût point la force d'une démonstration, elle suffisoit pour aigrir un Prince soupçonneux. Il répondit qu'il connoissoit les Espagnols pour ses ennemis, & qu'il leur rendoit leur haine au double; mais qu'il appréhendoit peu les forces qu'ils avoient à Malaca. L'Amiral, satisfait de le voir irrité, résolut d'employer une ruse innocente, pour soutenir tout à la fois sa réputation & se garantir des périls qui menaçoient la Flotte Angloise à son départ. Il dit au Roi que ce qui l'inquiétoit dans les desseins de l'Ambassadeur Portugais n'étoit pas la crainte d'être attaqué par les Vaisseaux de Malaca, mais celle au contraire de ne les pas rencontrer dans sa course, parce qu'inafailliblement les plans & les avis qu'ils devoient recevoir de leur Ambassadeur ou plutôt de leur Espion, leur ôteroient la hardiesse de venir à sa rencontre: que dans le desir de les rencontrer, & dans la certitude de les battre, il prioit sa Majesté de faire arrêter deux domestiques de l'Ambassadeur, qui devoient partir dans trois jours avec ses avis & ses plans. Outre l'effet qu'il paroissoit desirer, il fit entendre encore au Roi, qu'en se saisissant des Messagers de l'Am-

LANCASTER

1602.

bassadeur, il ne manqueroit point de tirer quelques nouvelles lumieres de leur bouche ou de leurs Lettres.

Deux Portu-
gais arrêtés
avec leurs pa-
piers.

Cette contremine fut poussée avec tant de soin & d'adresse, que l'Amiral informé par son Espion du départ des deux Messagers, en apprit au Roi le tems & les circonstances. Ils s'étoient rendus dans un Port, à vingt-cinquieues d'Achin; & payant leur passage sur le premier Vaisseau qui mit à la voile, ils s'y embarquerent en qualité de Marchands étrangers. Mais, sur l'ordre secret du Roi, une Frégate, qui fut envoyée après eux, arrêta leur Bâtiment presqu'à la sortie du Port. Les Officiers d'Achin feignirent de vouloir examiner si les marchandises avoient satisfait aux droits du Prince. Ils découvrirent les deux Portugais en montant à bord. Ils affecterent de la surprise, & leur demanderent qui ils étoient, d'où ils étoient venus, quel étoit leur dessein & le motif de leur voyage. Toutes ces questions les ayant troublés, en vain répondirent-ils qu'ils venoient d'Achin & qu'ils appartenoient à l'Ambassadeur Portugais. On feignit de reconnoître à leur trouble qu'ils étoient des scélérats, qui prenoient la fuite après avoir volé leur Maître. Le principal Officier se saisit d'eux

d'eux , & se chargea de les remettre à l'Ambassadeur. Mais sous prétexte de vérifier leur vol , on leur enleva leurs plans & leurs Lettres. Ils furent en effet renvoyés à l'Ambassadeur , sur une nouvelle réflexion de l'Amiral , qui crut cette voie plus sûre pour déguiser son artifice , & qui trouva le moyen de la faire goûter au Roi.

LANCASTER.

1602.

Quelque jugement que l'Ambassadeur pût porter de cette aventure , il n'eut aucun prétexte pour faire éclater ses plaintes , sur-tout lorsqu'en lui présentant ses deux domestiques avec tous leurs effets , on affecta de faire valoir le service qu'on lui avoit rendu. Il se dispensa même de réclamer ses plans & ses Lettres ; ce qui fit juger à l'Amiral qu'ayant quelque soupçon de la vérité , il ne vouloit pas s'exposer à des railleries plus humiliantes que l'outrage. L'Auteur ne nous apprend point ce que contenoient ses Lettres. Mais le chagrin de voir manquer son projet par cette voie , lui fit prendre la résolution de partir lui même , pour suppléer apparemment à l'interception de ses Messagers. L'Amiral qui fut informé de ce nouveau dessein , résolut encore d'en arrêter l'exécution. Il représenta au Roi que la saison l'obligeant de se remettre

Chagrin des Portugais ; ils veulent quitter Achin , leur départ est retardé.

LANCASTER

1602.

en mer avec sa Flotte, il alloit perdre tout le fruit de leur ruse commune, si l'Ambassadeur partoît avant lui. Il le pressa de faire naître quelque raison, qui suspendît seulement le départ des Portugais pendant dix jours. Cette proposition n'étoit pas sans difficulté; parce que le ressentiment de l'Ambassadeur lui ayant fait abréger les formalités, il avoit déjà pris congé du Roi & fait ses adieux à toute la Cour. Cependant l'envie d'obliger l'Amiral, ou, si l'on veut, la passion de nuire aux Portugais, en lui donnant l'occasion de les battre, sur laquelle il ne cessoit pas de tenir le même langage, porta ce Prince à supposer quelques sujets de plaintes contre les Matelots de l'Ambassadeur. Avant que cette accusation fût éclaircie, les Anglois eurent le temps de mettre ordre à leurs affaires.

Départ des
Anglois.

Il ne restoit à l'Amiral qu'à prendre congé du Roi; parce que dans l'embaras où je l'ai représenté pour sa cargaison, il s'étoit déterminé à laisser derrière lui quelques-uns de ses principaux Facteurs, sous prétexte que le poivre étant si rare ils prendroient soin d'en ramasser jusqu'au retour de la Flotte. D'ailleurs, de ses quatre Vaisseaux, il n'y avoit que l'Ascension qui ne fût

point assez chargé pour quitter le Port avec honneur. Un Bâtiment Hollandois qui étoit arrivé depuis peu, sous le Commandement du Capitaine *Spilberge*, & que la rareté ou la cherté du poivre avoit mis, comme les Anglois, dans la nécessité de partir sans achever sa cargaison, s'offrit à les accompagner. L'Amiral accepta si volontiers cette offre, que pour l'affermir dans sa résolution, il lui céda la huitième partie de ses marchandises. Enfin la veille de son départ il présenta au Roi Messieurs *Starkey & Styles*, deux honnêtes Facteurs qu'il laissoit sous la protection de ce Prince; & s'étant confirmé dans l'opinion de sa bonne foi par les nouveaux témoignages qu'il en reçut, il mit à la voile le 11 de Septembre.

On a scu dans la suite que le Roi soutenant la dissimulation, continua de retarder l'Ambassadeur Portugais, malgré l'empressement qu'il avoit de partir. Un jour, embarrassé de ses instances, il lui dit qu'il s'étonnoit de lui voir cette ardeur pour se mettre en mer, tandis que les Anglois, qui ne pouvoient être fort éloignés, l'attendoient peut-être à son passage, & ne pouvoient manquer avec des forces supérieures, de lui faire courir un grand danger. L'Ambassa-

LANCASTER

1602.

Bravale des Portugais.

LANCASTER.

1602.

deur répondit qu'il les craignoit peu ; parce que sa Frégate étoit si legere , que s'il pouvoit gagner le devant sur eux , seulement de sa longueur , il les défit avec tous leurs efforts de pouvoir jamais la joindre. Eh bien , lui dit le Roi , jè vous laisse donc partir d'autant plus volontiers , que je n'aurai rien à craindre pour votre sûreté. En effet il lui en accorda la liberté ; mais il y avoit déjà vingt - quatre jours que les Anglois avoient mis à la voile. Ils n'avoient pû recevoir une marque plus signalée des favorables dispositions du Roi d'Achin ; car la Frégate Portugaise étoit si bonne , qu'en partant même quelques-jours après eux , elle eût été capable de se rendre à Malaca , avant qu'ils eussent gagné les Détroits , & de faire sortir par conséquent de ce Port toutes les forces des Portugais pour leur couper le passage ; au lieu que personne n'y étant informé de leur approche , ils relâcherent tranquillement à vingt-cinq lieues de la Ville sans qu'elle en eût la moindre connoissance.

Les Anglois
s'arrêtent
à l'entrée de Mala-
ca.

Le 3 d'Octobre , étant entrés dans les Détroits de Malaca , ils découvrirent un Vaisseau vers l'entrée de la nuit. L'ordre fut donné aussi-tôt pour s'affurer de cette proie. Ils se séparèrent l'un

de l'autre à la distance d'un mille , dans la crainte qu'elle ne profitât des ténèbres pour trouver un passage. Elle tomba près de l'*Heñtor* , qui la salua brusquement d'une volée de canon. Les autres Vaisseaux s'étant rassemblés autour d'elle , on continua quelque temps le feu de l'artillerie : mais la crainte de la couler à fond fit prendre le parti d'interrompre le combat jusqu'au jour. A peine commençoit-il à paroître , que le Capitaine se mit dans sa Chaloupe avec quelques gens de son bord , & vint se rendre volontairement. Il étoit parti de Saint-Thomas , dans la Baye de Bengale , pour transporter des marchandises & quantité de Passagers à Malaca. Il avoit à bord plus de six cens personnes des deux sexes & de toutes sortes de conditions. Son Port étoit de neuf cens tonneaux. L'Amiral fit passer sur sa Flotte ce qu'il avoit de plus précieux. C'étoient de riches étoffes , de la porcelaine , des perles & d'autres pierreries. Le riz & toutes les marchandises grossières , furent négligées. Il fallut beaucoup de fermeté , & les plus rigoureuses ordonnances , pour empêcher le pillage. L'Amiral laissa sa prise sur ses ancres , sans avoir fait la moindre insulte aux Passagers.

LANCASTER.

1602.

Ils prennent
un Vaisseau.

LANCASTER.

1602.

Ils retour-
nent à Achin

Un butin si riche le mettant en état , non-seulement de rendre sa cargaison complete au Port d'Achin , mais de faire honneur à la Nation Angloise en y reparoissant avec les fruits de sa victoire , il ne balança point à prendre la résolution d'y retourner. Son espérance étoit encore de rencontrer l'Ambassadeur Portugais , & de lui faire payer fort cher toutes les marques qu'il avoit reçues de sa haine. Il fut privé de cette dernière satisfaction. Mais le vent lui fut si favorable qu'il rentra le vingt-quatre d'Octobre dans le Port d'Achin.

Les deux Facteurs Anglois , agréablement surpris de son retour , se présenterent sur le rivage pour le recevoir. Il y descendit sans attendre la permission du Roi , sur-tout lorsqu'il eut appris avec combien de bonté ce Prince n'avoit pas cessé de protéger le Comptoir , & de favoriser les Facteurs. Dans l'abondance des richesses qu'il venoit d'acquérir par les armes , il se crut obligé de lui faire un présent considérable. Cette galanterie fut reçue avec tant de reconnoissance , qu'après avoir beaucoup loué la valeur des Anglois , le Roi offrit à l'Amiral le choix de tout ce qui pouvoit lui plaire dans ses Etats. La seule faveur qui pût flater des Mar-

chands, étoit de pouvoir amasser beaucoup de poivre, de canelle & de girofle. Mais il étoit si vrai que l'année avoit été stérile, qu'en joignant à tout ce que la Flotte avoit emporté, ce que les Facteurs avoient recueilli depuis son départ, on ne put faire une cargaison complète. L'Amiral résolut de se rendre à Bantam dans l'Isle de Java, où il avoit appris que ces marchandises étoient en abondance & à meilleur marché. Il communiqua son dessein au Roi, qui ne put le désavouer. Dans une longue conférence qu'il eut avec lui, ce Prince lui remit une Lettre en Arabe pour la Reine d'Angleterre, avec un riche présent. On en peut conclure que le premier départ de l'Amiral avoit été simulé, & qu'il n'avoit fait voile vers Malaca que pour y chercher l'occasion qu'il en avoit trouvée d'enlever quelque Bâtiment aux Portugais; sans quoi l'on ne concevrait point pourquoi la Lettre & les présents auroient été remis à son retour. Le Roi d'Achin envoyoit à la Reine Elisabeth trois piéces de drap d'or curieusement travaillées, avec un gros rubis enchassé à la mode du Levant. Il fit présent aussi d'un fort beau rubis à l'Amiral. En recevant ses derniers adieux, il lui demanda si l'on avoit en Angleterre les

LANCASTER.

1602.

Intelligence
des Anglois
& du Roi
d'Achin contre les Portu-
gais.

LANCASTER.

1602.

Le Roi fit
chanter des
Pseaumes aux
Anglois,

Pseaumes du *Roi David*. « Oui, ré-
» pondit l'Amiral ; & nous les chantons
» tous les jours. « Je veux donc , reprit
» le Roi , en chanter un pour la prof-
» périté de votre voyage , avec ces
» Nobles qui sont autour de moi ». Là-
dessus , il entonna un Pseaume , & les
Seigneurs de sa Cour le chanterent avec
lui fort solennellement. Après avoir fi-
ni , il fit connoître à l'Amiral qu'il lui
feroit plaisir d'en chanter un , suivant
l'usage de l'Angleterre , avec les gens
de sa suite. Les Anglois du cortége , qui
étoient au nombre de douze , se mirent
aussi à chanter avec l'Amiral. Enfin les
caresses & la bonne foi du Roi d'Achin
se soutinrent si constamment , qu'on en
peut tirer une confirmation pour le
doute que j'ai marqué sur sa querelle
avec les Hollandois.

L'Amiral partit d'Achin le neuf de
Novembre. Deux jours après , il dépê-
cha l'*Ascension* en Angleterre , avec des
Lettres ; & tournant le dos à ce Bâti-
ment , qui prit vers le Cap de Bonne-
Espérance , il suivit les Côtes de Suma-
tra pour se rendre à *Bantam*. Dans sa
course , il tomba pendant la nuit entre
certaines Isles , qui lui causerent d'au-
tant plus d'embarras qu'il s'y trouvoit
engagé sans s'en être apperçu. Les bas-

fonds dont elles sont environnées le mirent plusieurs fois en danger. Ayant passé la Ligne pour la troisième fois depuis son départ de l'Europe, il arriva au Port de *Priaman*, où la *Susanne* avoit déjà fait une partie de sa cargaison. Le hazard fit qu'à son arrivée il s'y trouva du poivre pour l'achever. Comme il n'en croît point aux environs de ce Port, les Habitans en avoient fait venir une nouvelle provision d'un lieu plus éloigné dans les terres, qui se nomme *Manangabo*. Mais le Canton de *Priaman* porte de la poudre d'or, qui se trouve mêlée dans le sable de plusieurs Rivières. L'air y est d'ailleurs excellent, quoiqu'à moins de quinze minutes de la Ligne. L'Amiral se voyant offrir de quoi charger entièrement la *Susanne*, prit le parti de saisir l'occasion, & de renvoyer encore ce Bâtiment en Angleterre.

On étoit au 4 de Décembre, lorsqu'il remit à la voile pour *Bantam*. Il s'engagea le 15 dans les Détroits de la Sonde, où il mouilla l'ancre sous une Ile nommée *Pulo Pansa*, à trois lieues de cette Ville. Le lendemain étant entré dans la Rade de *Bantam*, il y fit connoître son arrivée par une décharge de son artillerie, telle que les Habitans n'en avoient jamais entendu. Le 17, il envoya le

LANCASTER.

1602.

Capitaine Middleton dans une Chaloupe , pour déclarer au Roi qu'il étoit venu avec des Lettres de la Reine d'Angleterre , & qu'il lui demandoit la permission de descendre dans ses Etats pour les lui présenter. On répondit à Middleton que les Anglois feroient reçus volontiers ; & sans exiger d'autres explications , un Seigneur Indien se rendit à bord avec lui , pour inviter au nom du Roi l'Amiral à descendre librement. Le Roi étoit un enfant de dix ou onze ans , qui ne laissoit pas de gouverner , avec le secours d'un Conseil. L'impatience qu'il eut de voir les Anglois lui fit abréger les formalités de l'Audience ; & l'Amiral que son caractère rendoit supérieur à toutes sortes de craintes , ne fit pas difficulté de se laisser conduire sans précautions.

Il trouva le jeune Monarque assis dans un cabinet , dont la forme étoit ronde , avec seize ou dix-huit Seigneurs qui l'environnoient à quelque distance. Après une courte harangue , à laquelle ce Prince fit une réponse gracieuse , il lui présenta les Lettres de la Reine. Il avoit fait apporter divers présens , qu'il y joignit aussi tôt , & qui furent reçus avec les marques d'une vive satisfaction. Le Roi se les fit apporter successivement ,

& prit long-temps plaisir à les considérer. Ensuite, assurant l'Amiral de son amitié & de sa protection, il le remit, pour l'explication des affaires, entre les mains d'un Seigneur de l'Assemblée, qui étoit le Chef de son Conseil.

LANCASTER.

1602.

On fit passer l'Amiral dans un autre appartement, où sa conférence dura près de deux heures avec ce grave Indien. Elle finit par de nouvelles assurances de protection au nom du Roi, & par la permission d'acheter ou de vendre toutes sortes de marchandises dans les Etats de ce Prince. L'Amiral demanda la liberté de choisir une maison commode. Elle lui fut accordée, & dans l'espace de deux jours les Facteurs Anglois se trouverent en état de commencer leur vente. Mais un Seigneur de la Cour vint avertir l'Amiral que l'usage du Pays étoit de fournir le Roi avant ses sujets. Cette préférence parut d'autant plus juste aux Anglois, qu'on les assura que leurs marchandises seroient vendues plus cher à la Cour qu'aux Particuliers.

Lorsque le Roi fut satisfait, les Facteurs commencerent publiquement leur vente. La presse y fut si grande, qu'en moins de cinq semaines ils firent de quoi suppléer abondamment à la cargaison des deux Vaisseaux. Le poivre qu'ils

LANCASTER. 1603. avoient acquis dans cet intervalle, montoit déjà à deux cens soixante-seize sacs, chacun de soixante-deux livres de poids, au prix de cinq reaux & demi de huit, chaque réale revenant à quatre schellings & demi d'Angleterre. On n'y comprend point les droits de l'ancrage & de la Douanne; car par une convention particuliere avec le *Scha Bandar*, c'est-à-dire le principal Officier du Port, on devoit payer pour l'ancrage des deux Bâtimens quinze cens réaux de huit, & pour les droits de la Douanne une réale par sac. Quoique les Habitans de l'Île de Java passent pour une Nation inquiète & livrée au vol, le commerce s'exerça fort paisiblement. Sur une ou deux insultes que les Anglois avoient reçues d'abord, l'Amiral fut autorisé par le Roi à faire main-basse sur tous ceux qui s'approcheroient de sa maison pendant la nuit. Quelques exemples de sévérité devinrent un frein pour les plus indociles; & l'on continua seulement de faire une garde exacte aux environs du Comptoir.

A mesure qu'on achetoit le poivre, l'Amiral avoit ordonné qu'il fût transporté à bord; de sorte que le 10 de Février 1603, la cargaison fut achevée; & la Flotte prête à partir. Mais le Ca-

pitaine Middleton tomba malade sur le Vaisseau qu'il commandoit. L'Amiral ayant établi pour regle que l'un ou l'autre seroit toujours à bord, se hâta d'y retourner. Il le trouva beaucoup plus mal qu'on ne le craignoit d'une attaque si récente. L'expérience qu'il avoit de la nature du climat, lui fit juger tout d'un coup qu'une fièvre violente, accompagnée d'une furieuse oppression de poitrine, ne laisseroit pas vivre long-tems son Collegue. En effet Middleton, qui se croyoit encore autant de force que de courage, ne laissa pas de mourir le lendemain.

LANCASTER.

1603.

Cette perte fut une nouvelle raison de hâter le départ. Cependant l'Amiral ne voulut point retourner en Europe, sans s'être établi quelque relation aux Isles Moluques. Il fit charger sa Pinace qui étoit d'environ quarante tonneaux, d'une quantité de marchandises choisies; & la confiant à douze de ses Anglois, il l'envoya aux Moluques pour y jeter les fondemens du commerce jusqu'à son retour. Il laissa aussi à Bantam trois Facteurs, auxquels il donna pour Chef M. *William Starkey*, avec la commission de vendre les marchandises qui restoient à terre, & de tenir des épices pour une autre cargaison. En-

Il laisse
trois Facteurs
à Bantam.

LANCASTER

1603.

Préfens du
Roi.

suite il prit congé du Roi qui lui remit une Lettre pour la Reine d'Angleterre, & quelques belles pieces de Bezoar. Le présent qu'il reçut pour lui-même, fut un beau poignard de Java, avec quelques pierreries qu'il estima beaucoup moins que les distinctions dont elles furent accompagnées.

La Flotte
part de Java
pour retou-
ner en Euro-
pe.

Tous les Anglois de la Flotte s'étant retirés à bord le 20 de Février, les deux Vaisseaux saluerent l'Isle de Java d'une décharge de leur artillerie, & mirent sur le champ à la voile. Ils employèrent les deux jours suivans à traverser le Sond. Le 24, ils perdirent la vûe des Isles; & dirigeant leur course au Sud-Ouest, ils se trouverent dès le 28 au 8^e degré 40 minutes du Sud. Le Dimanche 13 de Mars, ils passerent la Tropicque du Capricorne, en tenant toujours la même course. Le 14 d'Avril, se trouvant à trente-quatre degrés, ils jugerent qu'ils avoient l'Isle de Madagascar au Nord. Le 28, ils eurent à combattre une furieuse tempête, qui les força pendant vingt-quatre heures de s'abandonner aux flots, sans faire aucun usage de leurs voiles. Cependant ils ne reçurent aucun dommage qui ne pût être réparé par leurs soins, à la réserve de quelques voies d'eau, auxquelles il fal-

Tempête fu-
rieuse.

lut remédier par un travail continuel, pendant tout le reste du voyage.

LANCASTER.

1603.

Mais la tranquillité qui suivit cette tempête, fut troublée trois jours après par un autre orage. Le battement des flots fut si violent contre la proue de l'Amiral, que l'ouvrage de fer s'étant détaché, le bec du Vaisseau fut emporté, & s'abîma sans ressource. L'effroi s'empara de tous les cœurs. Il ne se présentoit aucun remède aux Matelots les plus expérimentés. Le Vaisseau n'ayant plus la force de résister aux vents ni aux flots, étoit emporté, comme l'auroient été ses débris après un naufrage. Il s'approcha jusqu'à trois ou quatre lieues du Cap de Bonne-Espérance; & bientôt un vent contraire le jetta presque au 40^e degré du Sud, au milieu de la grêle & de la neige. Ce passage presque subit de la chaleur au froid fut un autre mal qui acheva d'accabler les Anglois.

Autre orage
& ses effets.

Dans cette cruelle extrémité, l'*He-
ctor* ménagea sa course avec tant d'art, qu'il ne s'éloigna point de l'Amiral. *Sander Cole*, qui avoit été nommé pour commander ce Vaisseau après la mort de Middleton, fit construire sur son bord une machine qu'il crut capable de remédier au malheur de son Collegue. Mais après quantité d'efforts, & lors-

Desespoir
des gens de
l'Amiral.

LANCASTER.

1603.

Exemple
d'un courage
héroïque.

qu'on croyoit avoir rendu l'ouvrage propre à sa destination, un furieux coup de mer fit quitter prise à ceux qui l'attachoient, & l'enfvelit aussi dans les flots. Tous les gens de l'Amiral, consternés de cette nouvelle disgrâce, demanderent à passer sur l'Hector. Les plus hardis avoient perdu l'espérance, & se dispofoient à changer de bord sans attendre l'ordre de leur Chef. Au milieu de cet abbattement public, l'Amiral prit une résolution qui n'a point d'exemple dans l'Histoire. Il assemblea ses gens; & composant son visage à la joie, il les assura que par des moyens qu'il venoit d'imaginer, il ne desespéroit pas de sauver le Vaisseau. Ensuite étant entré dans sa chambre, il écrivit cette Lettre en Angletterre à la Compagnie qui l'avoit employé.

MESSIEURS, vous apprendrez par le porteur de ma Lettre ce qui s'est passé dans le voyage que j'ai entrepris par vos ordres, les établissemens que j'ai faits pour votre commerce, & les autres événemens qui méritent votre attention. Je vais employer tous mes efforts pour sauver mon Vaisseau & ses marchandises. Vous n'en douterez pas, quand vous sçauvez que je n'épargne dans ce dessein ni ma vie ni celle

des gens qui sont sous mes ordres. Je ne puis vous dire où vous devez envoyer un autre Vaisseau pour me secourir ; car je suis le jouet des flots & des vents. Adieu. Je prie le Ciel qu'il m'accorde le plaisir de vous revoir avec quelque sujet de satisfaction pour vous & pour moi.

LANCASTER.

1603.

Il data cette Lettre, du retour des Indes Orientales en Europe ; & pour se rendre utile en périssant, il ajouta sur les lumieres qu'il croyoit s'être procurées, que le passage aux Indes Orientales étoit à 62 degrés & demi par Nord-Ouest du côté de l'Amérique. Après quoi faisant venir Sander Cole dans sa Chaloupe, il lui donna ordre en secret de partir la nuit suivante pour l'Angleterre, & de remettre sa Lettre à la Compagnie. Sa pensée étoit que le courage pourroit renaître à ses gens, lorsqu'ils auroient perdu la ressource de l'Hector, ou du moins que ce qu'ils feroient forcés de faire pour conserver leur vie, serviroit peut être à la conservation des marchandises.

Sander Cole feignit de céder à ses volontés ; mais il lui étoit trop attaché pour l'abandonner dans son infortune. L'Amiral le voyant le lendemain presqu'à la même distance, dit à l'Auteur

L'Amiral
trouva heu-
reusement de
la résistance
à ses ordres.

LANCASTER.

1603.

Il est dé-
vrié du péril.

même de cette Relation: « Ces gens-là » n'ont aucun égard pour mes ordres ». On étoit fort éloigné sur son bord d'entendre le sens de cette plainte. Cependant l'espérance qu'il avoit donnée la veille, servit du moins à réveiller ses gens pour le travail. Le fer lui manquant, ou la commodité de le forger, il avoit concerté pendant toute la nuit avec le Charpentier du Vaisseau, un moyen d'y suppléer par des entrelassemens de cordes & de solives. Cet expédient supposoit à la vérité que la Mer deviendrait plus tranquille; mais quelle apparence aussi qu'une tempête, qui avoit duré plus de quinze jours, pût être fort éloignée de sa fin! En effet, dès le jour suivant la Mer prit une face moins terrible; & l'ouvrage fut poussé si vivement, qu'il fut bientôt en état de servir au soulagement du Vaisseau. On ne put douter par la hauteur où l'on étoit, qu'on n'eût doublé le Cap de Bonne-Espérance. Malgré l'éloignement de l'Isle de Sainte-Helene, ce fut le lieu qu'on crut devoir chercher pour asile. Le 5 de Juin, on passa le Tropique du Capricorne; & le 16 au matin, on découvrit heureusement l'Isle où l'on brûloit d'arriver.

La joie fut si excessive dans les deux

1603.

Vaiffeaux, qu'oubliant tous les maux passés, Capitaines & Matelots ne songerent qu'à célébrer leur délivrance par des fêtes, jusqu'à perdre l'idée du péril qu'ils devoient encore appréhender dans le Port. La vûe d'une petite Chapelle, que les Portugais avoient bâtie depuis long-tems sur le rivage, fit croire au Pilote de l'Hector qu'il pouvoit s'en approcher sans précaution. Il toucha contre un rocher qui le mit dans la nécessité de recevoir de l'Amiral une partie des services qu'il lui avoit rendus.

Ils courent un nouveau danger en abordant à Sainte-Helene.

Cependant ils jetterent l'ancre tous deux dans le même lieu, sur douze brasses de fond. Personne ne se présentant à terre, ils se hâterent d'y descendre. Divers écrits, qu'ils trouverent sur les rocs du rivage, leur apprirent que les Caragues des Indes Portugaises n'étoient parties que depuis huit jours.

Quoique le défaut de provisions ne fût pas la plus pressante nécessité des Anglois, tant de fatigues les firent penser d'abord à se procurer des rafraîchissemens. L'eau ne manque point à Sainte-Helene, & l'on y trouvoit aussi des fruits de toute espee que la terre produisoit naturellement. Mais, dans un tems où l'Isle étoit encore deserte, il n'y avoit point d'autres vivres à espérer,

LANCASTER.

1603.

Méthode de
l'Amiral pour
se procurer
des vivres.

que la chair des animaux sauvages. Si les chevres y étoient en abondance, il falloit des peines infinies pour les tuer dans les bois & les montagnes. L'Amiral se fit une méthode pour cette chasse. Il plaça au milieu de l'Isle quatre Tireurs fort habiles, accompagnés chacun de quatre hommes pour faire lever le gibier, & pour le recueillir. Vingt autres hommes alloient tous les soirs au rendez-vous, & rapportoient à bord tout ce qui avoit été tué pendant le jour. En peu de tems, les deux Vaisseaux furent abondamment pourvus. Le reste de l'Equipage s'occupoit d'un autre côté à les radoubes. Tous les malades se rétablirent ; & le nombre n'en pouvoit être médiocre, après une navigation qui avoit duré trois mois.

Hermite
Portugais à
Sainte-Helene,

Les Chasseurs trouverent dans les bois un Hermite Portugais, qu'ils prirent d'abord pour une bête farouche, parce qu'ils le surprirent étendu sur l'herbe. Ils faillirent de le tuer dans cette situation. C'étoit un vieillard d'environ soixante-dix ans, qui vivoit depuis plusieurs années dans la solitude, pour accomplir le vœu qu'il en avoit fait au milieu des flots. Son Vaisseau ayant péri par un naufrage, il se croyoit redevable de sa vie au secours du Ciel, qui l'a-

voit conduit à la faveur d'une planche LANCASTER.
sur le rivage de Sainte-Helene. Il y étoit
arrivé depuis ce tems-là cent Vaisseaux
de différentes nations, qui lui avoient
offert de le prendre à bord. Mais, dans
la résolution de mourir fidele à sa pro-
messe, il n'avoit accepté que les maté-
riaux nécessaires pour se bâtir une ca-
bane au milieu des bois. Il y vivoit des
simples productions de la nature, sans
avoir jamais pris la peine d'allumer du
feu pour cuire ses alimens. C'étoient des
figues qui faisoient sa principale nourri-
ture, avec du lait de quelques chevres
qu'il avoit apprivoisées. Son embom-
point étoit admirable, sa santé ferme &
vigoureuse. Il n'avoit point d'autre mar-
que de vieillesse que la blancheur de sa
barbe, qui lui tomboit jusqu'à la cein-
ture. Ses cheveux avoient été de la
même couleur; mais il les avoit perdus
depuis deux ans; & sa tête étoit si nue
jusqu'au menton, qu'elle paroissoit a-
voir toujours été sans chevelure. Les
Anglois lui firent la même offre qu'il
avoit constamment rejetée. Il les re-
mercia sans affectation; & l'unique pré-
sent qu'il consentit à recevoir, fut celui
de deux jeunes chevres qu'ils avoient
surprises & arrêtées vivantes.

Après un mois de séjour dans l'Isle

LANCASTER. de Sainte-Helene, l'Amiral crut sa Flotte en état d'achever le voyage, sans relâcher sur aucune Côte. Il partit le 5
 1603. Juillet, en tournant ses voiles au Nord-Ouest. Le 13 il passa près l'Isle de l'*Ascension*, dont la vûe ne le tenta point de changer son projet. Elle est absolument stérile, & sans eau. La Mer y est profonde, & la Côte si escarpée, que dans les tems les plus tranquilles, l'accès en est fort difficile aux Vaisseaux. L'Amiral continua sa navigation avec un vent Sud & Sud-Est, jusqu'au 19, qu'il passa la Ligne. Le 24 il étoit à six degrés du Nord; &, suivant le calcul des Pilotes, à cent cinquante lieues des Côtes de Guinée. Ensuite portant Nord par Ouest & Nord jusqu'au 29, il eut la vûe de l'Isle de *Fuego*. Mais il y fut surpris d'un calme qui dura cinq jours entiers. Envain s'efforça-t-il de passer à l'Est de cette Isle. Le vent ne recommença que pour changer au Nord-Est, de sorte qu'il fut obligé de porter Ouest & Nord-Ouest.

Départ de
 Sainte-Helene.
 L'Ascension,
 Ile deserte

Isle de Fuego.
 30.

Le 7 d'Août 1603, il étoit à seize degrés, & le 12 il passa le Tropique du Cancer, à vingt-huit degrés & demi, en portant directement au Nord. Le vent redevint Ouest, & ne changea point jusqu'au 29, que la Flotte eut la

vûe de l'Isle Sainte-Marie. Le 7 de Septembre on ne se crut gueres à plus de quarante lieues de Lands'End. On commença joyeusement à faire usage de la sonde, & l'on eut dès le lendemain la vûe des Côtes d'Angleterre. L'onze du même mois, on arriva heureusement aux Dunes.

LANCASTES.

1603.

Isle Sainte-Marie.

La Flotte arrive aux Dunes.

Variation.

Le 21 Novembre 1601, un peu à l'Est du Cap Saint-Sebastien dans l'Isle de Madagascar, la variation de l'Eguille fut de 16 d. 00.

Latitudes.

Isle de Roqneviz, 10 degrés 30 sec.
Isle de l'Ascension, 8 degrés.

L E T T R E

De la Reine ELISABETH au Roi
D'ACHIN.

E LISABETH (a), par la grace de Dieu, Reine d'Angleterre, d'Irlande, &c. Protectrice de la Foi & de la Religion Chrétienne, au grand & puissant

Lettre au Roi d'Achin.

(a) Outre les raisons historiques qui obligent de placer ici cette Lettre & la suivante, on trouvera que le style mérite quelque at-

tention, sans parler de l'adresse avec laquelle Elisabeth tâche de rendre les Espagnols & les Portugais odieux au Roi d'Achin.

LANCASTER. *Roi d'Achin, &c. dans l'Isle de Sumatra,*
 1603. *notre frere bien aimé, salut & prospérité.*

Le Dieu éternel & tout puissant, par sa sagesse & sa providence divine, a tellement disposé ses bénédictions & les bons ouvrages de sa création pour l'usage & la nourriture du genre humain, que malgré la diversité & l'éloignement des lieux où les hommes prennent naissance, l'inspiration de ce Créateur bienfaisant les disperse dans toutes les parties de l'Univers, afin non-seulement qu'ils reconnoissent la multitude infinie de ses merveilleuses productions qui se trouvent répandues de telle maniere, qu'un pays abonde souvent de ce qui manque à l'autre, mais encore afin qu'ils puissent former ensemble le lien de l'amitié, qui est une chose toute divine.

C'est par ces considérations, noble & puissant Roi, & tout à la fois par la haute idée que nous avons de votre générosité & de votre justice à l'égard des Etrangers qui vont commercer dans vos Etats en satisfaisant aux justes droits de votre Couronne, que nous sommes portés à nous rendre aux desirs de plusieurs de nos Sujets, qui se proposent de visiter votre Royaume dans de bonnes & louables intentions, malgré les dangers & les fatigues indispensables d'un voyage qui est le plus long qu'on puisse entreprendre au monde. Si l'exécution

1603.

exécution de leur deſſein eſt approuvé de votre Hauteſſe avec autant de bonté & de faveur que nous le deſirons, & qu'il convient à un ſi puiffant Prince, nous vous promettons que loin d'avoir jamais ſujet de vous en repentir, vous en aurez un très-réel & très-juſte de vous en réjouir. Nos promeſſes ſeront fideles, parce que leur conduite ſera prudente & ſincere; & nous eſpérons qu'étant ſatisfait d'eux, vous ſouhaiterez vous-même que leur entrepriſe devienne le fondement d'une amitié conſtante entre nous, & d'un commerce avantageux entre nos Sujets. Votre Hauteſſe peut ſ'affirmer d'être bien fournie de marchandises, & mieux qu'elle ne l'a jamais été par les Eſpagnols & les Portugais nos ennemis, qui ſont juſqu'à préſent les ſeuls Peuples de l'Europe qui ayent fréquenté les Royaumes de l'Orient, ſans vouloir ſouffrir que les autres fiſſent le même voyage, ſe qualifiant dans leurs écrits de Seigneurs & Monarques abſolus des Etats & des Provinces qui vous appartiennent. Car nous avons reconnu par le témoignage de pluſieurs de nos Sujets & par d'autres preuves incontestables, que vous êtes légitime poſſeſſeur & héritier d'un grand Royaume qui vous eſt venu de votre Pere & de vos Ancêtres, & que non ſeulement vous avez glorieuſement défendu vos poſſeſſions contre ces avi-

1603.

des usurpateurs , mais que vous leur avez porté justement la guerre dans les Pays dont ils se sont rendus les maîtres. C'est ainsi qu'à leur honte extrême & à la gloire de vos invincibles armes , vos Soldats les ont attaqués (a) à Malaca l'an 1575 de la Redemption humaine , sous la conduite du vaillant Ragamekoten , votre Général.

S'il plaît donc à votre Hauteſſe d'honorer de ſa faveur & de recevoir ſous ſa protection Royale ceux d'entre nos Sujets qui partent chargés de notre Lettre dans une ſi douce eſpérance ; le Chef de cette Flotte de quatre Vaiſſeaux a reçu ordre de nous , ſous

(a) L'avantage que le Roi d'Achin avoit remporté dans cette occaſion , pouvoit faire la matiere d'un compliment ; mais ſi l'on en croit Faria , il eſt ici pouſſé un peu trop loin. Cet Hiſtorien rapporte que dans l'année dont parle la Reine , la Flotte d'Achin , forte de 40 Galeres & d'environ cent autres Bâtimens , vint mettre le ſiege devant Malaca. Triſtan Vas de Vegas , qui commandoit dans cette Place , fit monter trois braves Capitaines, Jean Pereyra, Bernardin de Sylva , & Ferdinand de Pallares , chacun ſur un Vaiſſeau avec la meilleure partie de la Garniſon. Mais ils furent battus ſi en-

tierement , qu'ils périrent tous trois dans l'action , & qu'il ne ſe ſauva que cinq hommes de leur ſuite. A peine reſtoit-il 150 Portugais dans Malaca pour ſe défendre , la plupart âgés , malades & ſans munitions. Un etat ſi triſte les tint dans le ſilence & dans l'inaction. Mais cette langueur qui venoit de leur deſeſpoir , produiſit un effet des plus étranges. La Flotte d'Achin ſ'imaginant qu'ils étoient occupés de quelque ſtratagème qui ne tarderoit point à paroître , fut ſaiſie d'une terreur panique qui la fit retourner dans ſes Ports. *Aſie Portugaiſe*, vol. III. page page 337.

la permission de votre Hautesse, de laisser LANCASTER.
dans vos Etats un certain nombre de Fac- 1603.
teurs, & de leur procurer une maison de
Comptoir, où ils puissent demeurer dans
l'exercice du commerce jusqu'à l'arrivée
d'une autre de nos Flottes, qui sera le même
voyage après le retour de celle ci. Ces Fac-
teurs ont ordre aussi d'apprendre le langa-
ge & les coutumes de vos sujets, afin qu'ils
puissent vivre & converser plus doucement
avec eux. Enfin, pour confirmer notre
amitié & notre alliance, nous consentons,
sous le bon plaisir de votre Hautesse, qu'il
se fasse une Capitulation que nous autori-
sons le Chef de cette Flotte à signer en no-
tre nom; donnant notre parole Royale de
l'exécuter entierement, aussi-bien que tous
les autres articles qu'il est chargé de com-
muniquer à votre Hautesse. Nous désirons
donc qu'on l'écoute avec confiance, &
que votre Hautesse accorde à lui & à nos
autres Sujets qui l'accompagnent, toutes
les faveurs qu'ils peuvent attendre de sa
bonté & de sa justice. Nous répondrons
dans le même degré à tous ses desirs dans
l'étendue de nos Etats & de notre puissan-
ce; & nous demandons pour témoignage
de son consentement Royal, qu'il lui plai-
se de nous faire une réponse par le porteur
de notre Lettre, n'ayant rien plus à cœur
que de voir commencer heureusement notre

LANCASTER. alliance, & de la voir durer pendant un
1603. grand nombre d'années.

L E T T R E

Du Roi d'ACHIN à la Reine

ELISABETH (a).

Réponse à
la lettre pré-
cédente.

GLOIRE soit rendue à Dieu qui s'est glorifié lui-même dans ses ouvrages, qui a établi les Rois & les Royaumes, & qui est exalté seul en pouvoir & en Majesté. Son nom ne peut être exprimé par les paroles de la bouche, ni connu par la force de l'imagination. Ce n'est point un vain fantôme, quoiqu'il ne puisse être représenté par aucune comparaison, comme il ne peut être compris dans aucunes bornes. Sa bénédiction & sa paix sont supérieures à tout. Il a répandu ses bontés sur l'ouvrage de sa création. Il a été proclamé de bouche par son Prophète. Il l'est encore par ses écrits. (L'on supprime le reste des figures Orientales.)

Cette Lettre est à la Sultane qui regne sur les Royaumes d'Angleterre, de France, d'Irlande, de Hollande & de Frizeland. Que Dieu conserve son Royaume & son Empire dans une longue prospérité.

(a) Cette Lettre a été traduite de l'Arabe par William Bedn et, le seul Professeur que l'Angleterre eût alors dans cette Langue.

Et comme celui qui a obtenu cette Lettre du Roi du Royaume d'Achin (a), regnant avec un absolu pouvoir, a répandu de vous un glorieux témoignage qui a été reçu avec joie de la bouche du Capitaine Jacques Lancaster, Dieu veuille lui accorder longtemps ses bienfaits. Et comme vos Lettres parlent de recommandation, de privilèges & d'amitié, Dieu tout-puissant veuille avancer le succès d'une si honorable alliance, & confirmer une si digne Ligue.

Et pour ce qui regarde le Sultan d'Afrangiah (b), que vous nous déclarez pour votre ennemi & pour l'ennemi de votre Peuple, dans quelque lieu qu'il soit depuis le commencement jusqu'à aujourd'hui; en vain s'élève-t-il orgueilleusement, & se donne-t-il pour le Roi du monde. Qu'a-t-il de plus que son orgueil? C'est un surcroît de joie pour moi, & une confirmation de notre alliance, qu'il soit notre ennemi commun dans ce monde & dans l'autre. En quelque lieu que nous puissions le rencontrer, nous lui ôterons la vie par un supplice public.

Vous assurez de plus que vous desirez

(a) Si c'est-là le véritable nom de ce Royaume, Achen en est une corruption.

Arabes donnent en général à toute l'Europe, dont les Espagnols se donnoient alors pour les maîtres.

(b) C'est un nom que les

LANCASTER

1603.

notre amitié & notre alliance. Que Dieu soit benî & remercié pour la grandeur de ses graces. Notre intention & noire desir sont qu'il vous plaise d'envoyer vos Sujets à notre Bandar (a), pour exercer une honorable trafic ; & que quiconque viendra dans cette vîe de la part de votre Hauteſſe , soit admis à la même société & aux mêmes privilèges ; car aussi-tôt que le Capitaine Jacques Lancaster & sa Compagnie sont arrivés, nous leur avons permis, de former une société libre , & nous les avons revêtus de la dignité convenable à leur entreprise. Nous leur avons accordé des privilèges ; nous les avons instruits des meilleures méthodes du commerce ; & pour leur faire connoître la fraternité & l'amitié que nous voulons entretenir avec vous dans ce monde , nous vous envoyons par les mains du Capitaine, suivant l'usage de la fameuse Ville (b), une bague d'or enrichie d'un rubis , & deux piéces d'étoffe tissues & brodées d'or , enfermées dans une boîte rouge de Tzin (c). Donné l'an de Mahomet 1011 (d). La paix soit avec nous.

(a) Principal Officier du Port d'Achen.

(b) Il paroît incertain si le Roi parle de Londres ou d'Achen, ou peut être de la Mecque, d'où tous les Princes Musulmans font gloire

de tirer la source de leurs usages.

(c) Bedwell prétend que c'est la Chine.

(d) Cette année de l'Hégire répond à 1602 de l'Ère Chrétienne.

C H A P I T R E I I.

*Voyage du Capitaine Middleton en 1604,
au nom de la Compagnie des Indes
Orientales.*

LE retour du Capitaine Lancaster mit comme le sceau à l'établissement de la Compagnie d'Angleterre. Il n'y manquoit rien dans l'opinion des Anglois, lorsqu'elle étoit également fondée sur l'autorité de leur Reine, & sur le consentement des Monarques Indiens, dont les Etats faisoient l'objet de leur commerce. Les privilèges de l'Espagne & du Portugal; fondés sur la donation du Saint Siège, ou sur le droit de possession, leur parurent également chimériques: les uns, parce que s'étant séparés de l'Eglise Romaine, ils ne reconnoissoient plus ses loix; les autres, parce que ne pensant point à s'établir aux Indes par des usurpations & des conquêtes, ils se persuaderent, sur les simples principes de la nature, que tous les biens du monde sont proposés à l'honnête industrie des hommes, & doivent être la récompense du plus habile & du plus laborieux. Cependant comme ils ne s'attendoient point à faire goûter

HENRI
MIDDLETON.

1604.

Disposition
des Anglois
par rapport
au commerce
des Indes
Orientales.

HENRI
MIDDLETON.

1605.

aisément ces maximes aux Sujets de l'Espagne & du Portugal, ils prirent la résolution de se tenir toujours sur leurs gardes, moins pour attaquer que pour se défendre, comme il convient à des Négocians, qui cherchent leurs avantages sans s'opposer à ceux d'autrui, & de rendre tous les Vaisseaux de la Compagnie également propres à la guerre & au commerce.

Récompense de Lanca-
ster.

Lancaster avoit mérité par ses longs travaux, non-seulement la dignité de Chevalier qu'il obtint de la Cour, mais encore le privilège de jouir désormais de sa réputation & de ses richesses à la tête d'une Compagnie qui le reconnoissoit pour son fondateur. Elle choisit pour commander sa Flotte, *Henry Middleton*, proche parent de celui qui étoit mort à Bantam. Les Vaisseaux furent les mêmes qui avoient déjà fait le voyage avec Lancaster. Ils partirent de Gravesend le 25 de Mars 1604. Comme ils avoient différens ordres, & qu'ils se séparèrent dans le cours de leur navigation, il nous est resté deux Relations de ce Voyage; l'une écrite à bord de l'Amiral, qui se borne aux négociations de Middleton dans l'Isle de Java, & aux Moluques; l'autre composée suivant les apparences, à bord de l'*Ascension*,

La Compagnie choisit
Middleton
pour com-
mander sa
Flotte.

où l'on trouve des circonstances qui ont un rapport plus général à toute la Flotte. Purchas nous a conservé l'une & l'autre.

HENRI
MIDDLETON.

1604.

La première passe sur tous les accidens de la route, en faisant observer seulement qu'ils eurent moins de danger que de fatigue & d'ennui. Middleton arriva le 20 de Décembre dans la Rade de Bantam. Il y trouva plusieurs Bâtimens Hollandois, qui le saluerent civilement de toute leur artillerie, & qui lui donnerent dès le lendemain un festin magnifique, avec tous ses Officiers. Il ne les traita pas moins somptueusement le dernier jour de l'année; & descendant à terre le jour suivant, il présenta les Lettres du nouveau Roi d'Angleterre au jeune Monarque de Bantam, qui étoit encore sous la tutelle de son Conseil.

Elle arrive
à Bantam.

Après avoir réglé les affaires du Commerce, Middleton fit partir l'Hector pour l'Angleterre, avec les marchandises qui s'étoient trouvées prêtes à l'embarquement; & diverses raisons le pressant de se rendre aux Moluques, il mit à la voile pour ces Isles dès le seize de Janvier. Les vents ayant mal secondé son impatience, il n'arriva que le 7 de Février à *Veranula*. Les Habitans de ce

1605.

Middleton
fait voile aux
Moluques.

HENRI
MIDDLETON

1605.

Guerre entre les Hollandois & les Portugais.

lieu, dans la haine mortelle qu'ils portoient aux Portugais, avoient appelé les Hollandois à leur secours, après leur avoir promis de se soumettre à leur Domination, s'ils les délivroient de leurs Ennemis. Quoique les Marchands de Hollande fussent peu disposés à la guerre, ils n'avoient pu rejeter des offres si favorables à leur Commerce. En un mot, s'étant approchés du Château d'*Amboyne*, ils avoient sommé les Portugais au nom du Prince d'Orange, de leur remettre cette Place avant la fin du jour. Le Château n'avoit pas laissé de soutenir plusieurs attaques; mais s'étant rendu par composition, les Hollandois s'y étoient établis, & le premier usage qu'ils y avoient fait de leur puissance, après en avoir chassé les Portugais, avoit été d'exiger des Habitans qu'ils n'entreroient dans aucun commerce avec les Anglois.

La guerre avoit continué entre les Hollandois & les Portugais; mais toujours moins en leur propre nom, que sous celui des Nations Indiennes auxquelles ils prêtoient leur assistance. Les premiers avoient pris parti pour le Roi de Ternate, & les Portugais pour celui de Tydor. Ils étoient dans la plus vive chaleur de ce différend, lorsque les An-

glois arrivant à Veranula, découvrirent entre *Pulocastally* & *Tydor*, deux Galeres de Ternate qui s'avançoient vers eux à force de rames & de voiles, avec un Pavillon blanc, & d'autres signes pour les engager à les attendre. En même tems il parut sept Galeres de Tydor, qui ne faisoient pas moins de diligence pour couper celle de Ternate, en s'efforçant de se mettre entr'elles & la terre. Middleton ignorant quel étoit leur dessein, se présenta sur le pont, pour écouter le Roi de Ternate qui parut avec plusieurs de ses Nobles & trois Marchands Hollandois. Ce Prince implora son secours en Langue Portugaise, & pour sa Galere & pour celle qui le suivait. Il avoit à faire, lui dit-il, à des Ennemis cruels, qui abusoient de l'avantage du nombre, & dont il n'espéroit aucun quartier. La seconde Galere avoit à bord plusieurs Hollandois, qui couroient le même danger. Enfin le Roi de Ternate ne croyant pas les Anglois capables de se déterminer uniquement en sa faveur, fit beaucoup valoir l'intérêt d'une Nation à laquelle il supposoit des liens plus étroits avec l'Angleterre. Middleton fit tirer aussi-tôt quelques pieces de canon sur les Galeres de Tydor : mais elles n'aborderent pas moins

HENRI
MIDDLETON.

1605.

Les Anglois
y prennent
part.

HENRI
MIDDLETON.

1605.

Plusieurs
Hollandois
massacrés à la
vue des An-
glois.

Les Anglois
accusent les
Hollandois
d'ingratitude.

la seconde de Ternate, où tout le monde fut passé au fil de l'épée, à la réserve de trois Marchands Hollandois, qui se jetterent à la nage, & qui furent reçus par les Chaloupes Angloises.

Le dessein de Middleton ayant été d'aller à Tydor, & sa jalousie d'ailleurs n'étant déjà que trop allumée contre les Hollandois par les informations qu'il avoit reçues à Bantam, il ne paroîtra point surprenant qu'il eût marqué si peu d'ardeur à les secourir. Cependant le Roi de Ternate, & les trois Marchands qui l'accompagnoient, le supplierent, avec tant d'instances, de ne pas les abandonner à la fureur de leurs ennemis, qu'il leur accorda plus efficacement sa protection. L'Auteur avoue qu'ils l'acheterent à force de promesses, c'est-à-dire, en s'engageant à fournir aux Anglois des monts de girofle & de canelle; mais il ajoute qu'après le péril le service fut oublié. Il reproche même au Roi de Ternate une bassesse indigne de son rang. La frayeur l'ayant fait trembler de tous ses membres en passant sur la Flotte Angloise, Middleton, qui le crut tremblant de froid, lui mit sur les épaules une fort belle robe de damas verd, galonnée d'or & doublée de velours. Le Monarque, trop oc-

1605.

cupé apparemment de ses réflexions ,
 oublia de la rendre , & l'emporta même
 sans aucun remerciement. Il joignit à
 cette lâcheté une ingratitude beaucoup
 plus odieuse , quoique l'Auteur en ac-
 cuse encore plus particulièrement les
 Hollandois. Middleton s'étant rendu à
 Tydor , après les avoir sauvés de leurs
 ennemis , apprit , avec étonnement ,
 qu'ils avoient fait avertir le Roi de Ty-
 dor , par des voies indirectes , de se dé-
 fier des Anglois , parce qu'on ne devoit
 attendre d'eux que des noirceurs & des
 trahisons. Un récit de cette nature au-
 roit à peine trouvé foi dans l'esprit de
 Middleton , si quelques affaires l'ayant
 obligé d'envoyer trois de ses gens au
 Commandant Hollandois , il n'eût ap-
 pris d'eux qu'on le chargeoit à Ternate
 d'avoir pris parti pour les Portugais ,
 & qu'on ne s'y souvenoit plus de l'im-
 portant service que la générosité & la
 pitié lui avoit fait rendre au Roi.

L'Auteur n'ajoute à cette Relation du
 voyage de la Flotte aux Moluques , que
 deux Lettres traduites par *Bedwell* ;
 l'une du Roi de Ternate , & l'autre du
 Roi de Tydor. Quoiqu'elles ne con-
 tiennent aucun fait historique , on en
 peut conclure que ni la faveur des Hol-
 landois à Ternate , ni celle des Portu-

Lettres des
 Rois de Ter-
 nate & de Ty-
 dor.

gais à Tydor , n'empêcherent point Middleton de fonder , dans ces deux Isles, des espérances considérables pour son commerce. C'est par cette raison sans doute , autant que par leur qualité de pieces originales , que Purchas les juge dignes d'être conservées précieusement.

L E T T R E

Du Roi de Ternate au Roi d'Angle-
terre (a).

*J*E me souviens d'avoir entendu vanter votre réputation par le grand Capitaine François Drake , qui passa dans ces Mers il y a trente ans sous le règne de mon pere. Il fut chargé par mon pere & mon prédécesseur , d'une bague pour la Reine d'Angleterre. Si François Drake vivoit encore , il pourroit vous informer de l'étroite amitié qui subsistoit alors entre la Reine & nous : car Drake agissoit au nom de la Reine ; & mon pere , non-seulement en son propre nom , mais encore au nom de ses successeurs. Depuis le départ du Capitaine nous avons attendu impatiemment son retour. Mon pere a continué de vivre plusieurs années ; & j'ai vécu après sa mort dans la même espérance , jusqu'à ce

(a) J'ai conservé , com- toute sa simplicité à cette
me le Traducteur Anglois , Lettre.

que je suis devenu pere d'onze enfans. Dans les premiers tems on nous avoit assuré que les Anglois étoient une Nation fort méchante, qui venoit moins pour exercer paisiblement le commerce, que pour s'emparer de nos Etats. Mais nous apprenons du Capitaine Middleton, porteur de cette Lettre, que c'étoit un faux rapport; & nous en avons beaucoup de joie. Après avoir long-tems attendu les Vaisseaux que le Capitaine Drake nous avoit fait espérer, il en est arrivé plusieurs que nous avons pris d'abord pour des Anglois. Cependant ils étoient au Prince d'Hollande; & n'ayant plus aucune espérance d'être secourus par ceux d'Angleterre, nous nous sommes vus dans la nécessité d'écrire au Capitaine de Hollande pour lui demander son assistance contre les Portugais nos anciens ennemis. Il s'est rendu à notre priere; & par la force de ses armes il a chassé nos ennemis des Forts qu'ils avoient à Amboyne & à Tydor. Comme vous m'avez écrit une Lettre fort affeëtionnée par votre sujet le Capitaine Henri Middleton, je vous proteste qu'elle ne m'a pas causé peu de joie. Le Capitaine Henri Middleton m'a témoigné beaucoup d'envie d'établir ici un Comptoir. J'étois fort disposé à lui accorder sa demande. Mais le Capitaine des Hollandois ayant appris son dessein, est venu me faire un re-

HENRI
MIDDLETON.

1605.

proche d'avoir oublié la promesse que j'ai faite au Prince de Hollande, de ne permettre ici le commerce à aucune autre Nation que la sienne, s'il me secouroit assez puissamment pour chasser les Portugais. Ainsi je me suis trouvé obligé, contre mon inclination, de me rendre aux remontrances du Capitaine des Hollandois. J'en demande pardon à votre Hauteesse; & je lui promets que si elle m'envoie d'autres Vaisseaux à l'avenir, ils seront bien reçus, quoique le Capitaine de Hollande me sollicite beaucoup de n'en recevoir aucun de votre Nation. Et pour marquer à votre Hauteesse le desir que j'ai d'entretenir son amitié, je lui envoie un petit présent qui consiste dans un tonneau de girofle; car ce Pays est pauvre, & ne produit rien de meilleur. Plaise à votre Hauteesse de le recevoir de bonne part. Signé, Ternata.

L E T T R E

Du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre.

C*Et Ecrit du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre, est pour faire connoître à votre Hauteesse que le Roi de Hollande a fait passer dans nos Mers une Flotte qui s'est jointe au Roi de Ternate notre ancien ennemi, & qu'étant venu nous attaquer ensemble, ils ont ravagé une partie*

1605.

de nos Etats , avec la résolution de nous détruire nous & nos sujets. Apprenant aujourd'hui que votre Hauteſſe a ceſſé d'être en guerre avec le Roi d'Eſpagne , nous la prions de prendre pitié de nous , & de ne pas ſouffrir que nous ſoyons opprimés par les Rois de Hollande & de Ternate , à qui nous n'avons fait aucun mal , quoiqu'ils employent toutes ſortes de moyens pour nous dépouiller de notre Couronne. Comme tous les grands Rois de la terre ſont établis en puissance par le Ciel pour aſſiſter ceux qui ſont injuſtement perſécutés , je demande à votre Hauteſſe ſon ſecours contre mes ennemis , dans la confiance d'y trouver le ſecours dont j'ai beſoin. S'il plaît à votre Hauteſſe d'envoyer ici une Flotte , je lui demande en grace que ce ſoit ſous le commandement du Capitaine Henri Middleton ou de ſon frere , avec leſquels je ſuis lié d'amitié. Que Dieu augmente l'étendue de vos Royaumes , & qu'il accorde ſa bénédiction à vous & à tous vos conſeils, Signé , Tydor.

L E T T R E

Du Roi de Bantam au Roi d'Angleterre.

Cette Lettre eſt écrite par votre ami le Roi de Bantam , à vous le Roi d'Angleterre , d'Ecoſſe , de France & d'Irlande ,

HENRI
MIDDLETON,
1605.

avec une priere à Dieu tout-puissant, afin qu'il conserve pour votre santé, & qu'il vous agrandisse de plus en plus, vous & vos conseils. Votre Général Henri Middleton étant venu à ma Cour en bonne santé, j'ai appris de lui que votre Hauteſſe eſt parvenue à la Couronne d'Angleterre, & je m'en réjouis dans la ſincérité de mon cœur. C'eſt à préſent que Bantam & l'Angleterre ne ſeront qu'un. J'ai reçu auſſi de votre Hauteſſe un préſent dont je la remercie. Je lui envoie deux pierres de Bezoar, dont l'une peſe quatorze maſs, & l'autre trois. Que Dieu vous accorde ſa protection. Signé, Bantam.

§ II.

Voyage du Capitaine Colthurſt de Bantam à Banda.

Séparation
de la Flotte
Angloïſe à
Bantam.

TAndis (a) que l'Amiral ſe rendit aux Molucques, l'*Aſcenſion* partit de Bantam par ſes ordres, pour faire voile à Banda; & les deux autres Vaiſſeaux de ſa Flotte, l'*Hector* & la *Suſanne*, ayant achevé promptement leur cargaiſon, retournerent en Europe.

Colthurſt, Capitaine de l'*Aſcenſion*,

(a) Thomas Clayborne, Vaiſſeau, & n'écrivoit rien Auteur de cette Relation, ſans le communiquer à ſes étoit un des Facteurs du Compagnons de voyage.

1605.

après avoir lutté quelques jours contre le vent, ne trouva point de parti plus sûr que de rejoindre son Amiral, avec lequel, continuant sa navigation jusqu'à la vûe d'Amboyne, il fut témoin du malheur des deux Galeres de Ternate. Mais ayant remis à la voile aussitôt vers son terme, il découvrit les Isles de Banda le vingt de Février; & dès le même jour il mouilla l'ancre à Nera, qui en est la principale Ville. On compte environ trente lieues de la partie méridionale d'Amboyne à Banda. La latitude de cette Isle est de quatre degrés quarante minutes. L'entrée du Port est du côté de l'Ouest. Elle est si étroite qu'elle ne peut être apperçue qu'à la distance d'un demi mille. A gauche, il se présente une montagne fort haute, qui jette continuellement des flammes, au long de laquelle on trouve d'abord vingt brasses d'eau; mais cette profondeur diminue par degrés jusqu'à cinq brasses, & ne change point ensuite jusqu'au Port. Vis-à-vis le Volcan sont deux petites Isles, nommées *Pulouay* & *Puluin*, qui retrecissent ainsi le Canal; mais elles en forment un autre du côté opposé; & l'on assura Colthurst que le passage n'en est pas moins sûr que le premier, quoiqu'il soit encore plus étroit;

Situation de
l'Isle de Ban-
da.Double en-
trée du Port.

HENRI
MIDDLETON.

de forte que le choix en est fort indifférent pour l'entrée & pour la sortie.

1605.

Séjour de
Colthurst à
Néra.

L'Auteur s'étend fort peu sur les motifs & les circonstances de son séjour dans l'Isle de Banda. Il y avoit été envoyé par Middleton pour y jeter les fondemens du commerce, & sa commission ne peut avoir été sans succès puisqu'il y passa cinq mois entiers. Le caractère doux & sociable des habitans contribua presque autant à l'y retenir que le soin de sa cargaison. Dans le dessein qu'il avoit de recommencer plus d'une fois le voyage des Indes, il prit cette occasion pour apprendre la Langue; & quoiqu'il se confesse bien éloigné d'y avoir réussi parfaitement, il fit assez de progrès pour se croire en état de voyager désormais sans Interprete. Les Anglois de son bord ne trouverent point dans les femmes de Néra cette aversion pour leurs caresses qu'ils avoient remarquée jusqu'alors dans les autres lieux qu'ils avoient visités, ni dans les maris & les peres autant de délicatesse ou de jalousie qu'à Bantan, & dans l'Isle de Sumatra. L'Auteur laisse entendre que, pour se faciliter l'étude de la Langue, Colthurst forma des liaisons fort étroites avec plusieurs femmes Indiennes, sans que personne lui fît un crime de ses

Il apprend
la langue du
Pays.

galanteries. Mais il ne cache point qu'elles étoient beaucoup plus sensibles à l'intérêt qu'à la tendresse, & que la facilité des peres & des maris paroissoit venir de la même cause. Les vents contraires favorisèrent aussi l'inclination de Colthurst pour la Langue ou pour les femmes du Pays. Ils furent extrêmement variables depuis le milieu de Mars jusqu'au milieu d'Avril. Ensuite ils se fixerent, pendant quatre mois, entre l'Est & le Sud Ouest. Les Habitans assuroient qu'ordinairement cela duroit cinq mois, que pendant cinq autres mois, ils n'étoient pas moins constans entre l'Ouest & le Nord-Ouest, & que les deux mois de reste sont sujets à des variations continuelles. Dans l'absence de la Lune, l'air est fort humide à Banda, & les pluies très fréquentes. Quelques qualités qu'on veuille leur attribuer, il est certain, suivant l'observation de l'Auteur, qu'elles sont capables de causer des maladies dangereuses aux Européens. Les Anglois s'en ressentirent. Mais comme l'Auteur avoue qu'ils se livrerent à toutes sortes d'intempéran-ces, il semble que, sans accuser la pluie, cette cause suffit seule pour expliquer la perte d'un grand nombre de Matelots Anglois, qui moururent presque tous de la dissenterie.

HENRI
MIDDLETON.

1603.

Vents & cli-
mat de Ban-
da.Maladies des
Anglois.

HENRI
MIDDLETON

1605.

Ils quittent
Banda.

Isle Céle-
bes.

Colthurst
revient à
Bantam.

Il y retrou-
ve deux Vais-
seaux de la
Flotte.

Colthurst partit enfin de Banda le 21 de Juillet. Le lendemain il tomba vers l'extrémité méridionale de *Burvo*. Quatre jours après, il commença à découvrir l'Isle de *Desolam*, au Sud de laquelle il s'approcha, en laissant de l'autre côté sept petites Isles. Il continua de côtoyer *Desolam* à l'Ouest jusqu'au sixième degré dix minutes de latitude. Ensuite, sans changer de vent & de course pendant dix-huit lieues, ils allèrent tomber près des Bas-fonds, qui sont à la pointe Sud-Ouest de l'Isle Célèbes. Ils se dégagerent heureusement de ce dangereux passage, dont l'extrémité méridionale est au sixième degré de latitude, & leur navigation fut continuée vers l'Ouest.

Le 16 d'Août ils arriverent dans la rade de Bantam, où ils furent surpris de retrouver l'Amiral. Colthurst ayant amené de Banda une Indienne qui l'avoit suivi volontairement, les Officiers du Port lui firent un crime de cette liberté, qu'ils traitèrent d'enlèvement, & l'affaire fut portée devant le Roi. Mais ce jeune Prince, après avoir entendu l'Indienne, décida qu'on ne pouvoit l'empêcher de suivre son inclination. Elle avoit paru désespérée de se voir éloignée, pendant quelques jours,

des Anglois, & sa joie ne fut pas moins vive lorsqu'elle leur fut rendue.

HENRI
MIDDLETON.

1605.

Les trois Vaisseaux s'arrêterent encore jusqu'au 6 Octobre pour achever parfaitement leur cargaison. Colthurst, devenu fort cher aux Indiens depuis qu'il s'étoit mis en état de leur parler & de les entendre, fut vivement pressé de demeurer parmi eux. Leurs instances devinrent si fortes, que malgré les apparences d'amitié dont elles étoient couvertes, elles lui firent soupçonner des vûes plus profondes. Il s'imagina qu'ayant marqué de la curiosité pour approfondir leur gouvernement & leurs usages, il pouvoit leur avoir fait naître quelque défiance de ses intentions; ou du moins que leur politique étoit capable de leur faire souhaiter qu'il ne portât point en Europe trop d'éclaircissements & de lumieres sur la situation & les propriétés de leur Pays. La crainte d'être arrêté malgré lui contribua autant que le succès de sa cargaison à lui faire lever l'ancre deux ou trois jours avant l'Amiral. Ils se rejoignirent le 15 de Novembre, au trente-unième degré quarante-huit minutes de latitude. Le même jour ils se trouverent, par la négligence des Pilotes, à moins de deux toises d'un rocher qui leur causa beau-

Soupçons le
Colthurst.

Les Anglois
partent de
Batham.

HENRI MIDDLETON. coup de frayeur. Il n'étoit pas couvert d'une brasse d'eau. Dans tout l'espace qu'il occupoit, l'eau paroissoit brune & bourbeuse : mais autour des deux Vaisseaux, elle étoit aussi noire & aussi épaisse que si elle eût été mêlée de terre ; & , dans quelques endroits, elle sembloit bouillonner. La variation de ce lieu est de trente-un degrés, en diminuant du Nord à l'Ouest.

1605.

Le 16 de Décembre, aux premiers rayons du jour, la Flotte eut la vûe des Côtes d'Ethiopie, à la distance d'environ douze lieues. Le 26, ils arriverent au trente-quatrième degré treize minutes de latitude, où l'impétuosité du vent sépara Colthurst de l'Amiral. Il continua sa navigation fort heureusement ; & doublant de même le Cap de Bonne-Espérance, il prit la résolution de relâcher dans la Baye de Saldanna, pour y attendre ses Compagnons : mais sa surprise fut égale à sa joie, lorsqu'après y avoir apperçu deux Vaisseaux à l'ancre sans avoir pû d'abord les reconnoître, il découvrit enfin que c'étoient l'Amiral & l'Hector.

La tempête
les sépare.

Ils se trou-
ve à la Baye
de Saldanna.

Naufrage de
la Susanne.

Celui-ci, qui étoit parti de Bantam avec la Susanne, il y avoit plus de six mois, avoit essuyé toutes les disgraces de la Mer ; mais plus heureux néanmoins

moins que la Susanne : il l'avoit vûe périr, sans qu'il s'en fût sauvé un seul homme. Ensuite ayant continué d'être le jouet des vents, il avoit été jetté à quatre ou cinq lieues du Cap de Bonne-Espérance, avec dix hommes qui lui restoient de cinquante-trois. Ces dix malheureux, épuisés de maladie & de fatigue, ignoroient dans quel lieu du monde ils étoient, lorsqu'un bonheur presque incroyable leur avoit fait rencontrer l'Amiral à la hauteur du Cap. Ils étoient arrivés depuis deux jours dans la Baye de Saldanna, où l'extrémité de leurs besoins les avoit fait descendre aussitôt dans la petite Isle qui est à l'entrée de cette Baye. Les veaux marins, qui s'y trouvent en abondance, avoient été leur premier rafraîchissement. Colthurst, dont les provisions commençoient aussi à manquer, profita de celle qu'ils avoient déjà faite d'un grand nombre de ces animaux.

On étoit au six de Janvier. L'Amiral délibéra s'il devoit pénétrer avec sa Flotte réunie, jusqu'au fond de la Baye, ou remettre à la voile pour gagner l'Isle de Sainte-Helene. Sa pitié pour les malheureux restes de l'Hector lui fit prendre le premier de ces deux partis. Des dix hommes qui composoient encore ce

 HENRI
MIDDLETON.

1605.

 Extrémité
de l'Hector.

 1606.

HENRI
MIDDLETON

1606.

La Flotte se
rétablit dans
la Baye.

Elle part
pour l'île de
Sainte-Helene.

Inquiétude
de l'Amiral
pour l'Hec-
tor.

triste Equipage, il en mourut deux dès les premiers jours. L'Amiral & Colthurst prirent chacun sur leur bord une partie des malades, & mirent à leur place un nombre suffisant d'autres Matelots. La facilité qu'ils trouvoient à lier commerce avec les Nègres du Pays, leur procura bientôt des alimens & d'autres secours. Dans l'espace de dix jours, ceux qui paroissoient mourans à leur arrivée, furent assez rétablis pour demander eux-mêmes d'aller respirer un meilleur air à Sainte-Helene.

On leva l'ancre le 16 au matin. L'Amiral étant parti le premier de la Baye, fut rejoint le jour suivant par l'Ascension : mais après avoir vû quelque tems l'Hector à leur suite, ils furent surpris de le voir disparoître. Ils passèrent inutilement tout le jour à s'attendre. Cependant comme le vent n'avoit rien de redoutable, ils remirent à la voile sans inquiétude, jusqu'au 31 de Janvier. Se trouvant au seizième degré de latitude, ils conçurent qu'ils devoient être peu éloignés de Sainte-Helene. L'Amiral qui commençoit à s'alarmer pour l'Hector, jetta l'ancre à cette hauteur sur vingt-huit brasses de fond. Après y avoir passé le reste du jour & la nuit suivante, il continua d'avancer à petites voiles, jus-

qu'à une heure après midi, qu'il découvrit l'Isle de Sainte-Helene. Il en étoit à douze ou treize lieues. L'impatience qu'il avoit de revoir l'Hector, lui fit encore mouiller l'ancre jusqu'au lendemain. Il ne concevoit point ce qui avoit pû retarder sa course dans un tems si favorable. Enfin n'espérant plus rien de ses soins, il s'approcha du Nord de l'Isle, & vers midi il jetta l'ancre dans la Rade, sur dix-sept brasses de profondeur.

L'Isle présente au Nord-Est une pointe de terre, & au Nord-Est par Est une montagne qui se termine en pointe, au sommet de laquelle on a planté une Croix. La Chapelle que les Portugais ont bâtie depuis long-tems, est dans une vallée remplie d'arbres, qui regarde le Sud-Est. L'autre pointe est au Sud-Ouest. C'est dans les bois qui sont au-dessus de cette dernière pointe qu'un Hermite Portugais faisoit sa demeure. L'Amiral qui l'avoit connu dans le voyage de Lancaster, ne put résister à la curiosité de le revoir. Il le retrouva dans sa cabane, mais si changé, que ne le croyant pas éloigné de sa fin, il lui proposa de venir recevoir sur la Flotte des secours qui pouvoient rétablir sa santé. Ses préventions contre la Religion des Anglois ne lui permirent point

HENRI
MIDDLETON.

1606.

L'Hector re-
joint l'Ami-
ral ; son re-
tour en Eu-
rope.

d'accepter cette offre. Dans l'état de langueur où ils le laisserent à leur départ, sa vie ne pouvoit être de longue durée.

Le 3 de Février, on découvrit vers le soir un Vaisseau qui s'approchoit au Sud de l'Isle, & qu'on reconnut enfin pour l'Hector. Le vent étant à l'Est, il eut beaucoup de peine à gagner la Rade. L'accident qui l'avoit arrêté étoit une voie d'eau, dont les Matelots ne s'étoient apperçus qu'après le départ, & qui l'avoit forcé de retourner à l'Isle de la Baye, où il avoit eu besoin de trois jours pour se mettre en état de supporter la navigation. Après avoir pris de nouveaux rafraîchissemens à Sainte-Helene, la Flotte en partit le 11 avec un vent Est-Nord-Est, & porta directement au Nord Ouest. A la reserve de plusieurs calmes, qui l'arrêterent quelquefois quatre jours entiers, elle fut si heureuse dans le reste de sa course, que sans avoir mouillé dans aucun Port, elle arriva aux Dunes le 6 de Mai.

Latitudes & Variations.

	deg.	min.
Rade de Saldanna	33	56
Pointe Sud-Ouest des Célèbes	6	00
Roc sous l'eau	31	48

	deg.	min.	HENRI MIDDLETON.
Variation près du Roc . . .	21	00	
Nord-Ouest de Sainte-Helene	16	00	1606.
Variation à Sainte-Helene . . .	7	45	

§. III.

Supplément aux deux Relations précédentes.

L Ancafter, qui commandoit la Flotte Angloife dans le premier des deux Voyages, avoit laiffé pour Facteur à Bantam, *Edmond Scot*, avec ordre de prendre adroitement toutes les informations qui pouvoient être utiles au commerce des Anglois. Scot étant revenu avec Middleton, fon Mémoire ne fut point imprimé à Londres avec les deux Relations précédentes, parce que l'intérêt de la Compagnie ne permettoit point encore de publier des lumieres dont elle vouloit recueillir tout le fruit. Mais Purchas n'a pas fait difficulté de l'inférer dans fon Recueil, comme une piece d'autant plus curieufe, qu'elle contient l'origine & les circonftances des différends qui s'éleverent aux Indes entre les Anglois & les Hollandois, & qui porterent un coup irréparable au commerce d'Angleterre.

La *Grande Java*, où Bantam eft fitué, eft une Ifle dont le centre eft au neuvième degré de latitude. Elle a cent

EDMOND
SCOT.

1602.

Edmond
Scot, Facteur
à Bantam, y
écrit fes ob-
servations.

Situation &
qualité de
l'Ifle de Java.

ED. MOND
SCOT.

1602.

quarante-fix lieues de longueur de l'Est à l'Ouest, & nonante de largeur, du Sud au Nord. Son centre ne contient gueres que des montagnes, mais d'une hauteur médiocre, & qui n'empêche pas qu'en plusieurs endroits elles ne soient habitées, du moins celles qui ne sont pas éloignées de la Mer. Les autres servent de retraite à toutes sortes de bêtes farouches, qui descendent souvent dans les plaines & jusques sur le rivage, où elles dévorent toujours quelques Habitans. Vers les Côtes, la plus grande partie des terres est basse & marécageuse. Les principales Villes pour le commerce, ont leur situation au Nord & au Nord-Est de l'Isle. On nomme pour les plus célèbres, *Chiringin*, *Bantam*, *Jacatra* & *Jortan* ou *Greefy*. Les marais où elles sont situées rendent l'air fort mal sain, sur-tout pour les Etrangers, & ne produisent point d'autres marchandises précieuses que le poivre. C'étoit à Bantam qu'il se rassembloit de toutes les parties de l'Isle. On y en apportoit même de divers autres pays; ce qui rendoit le marché fort supérieur à celui d'Achin, & sans exception le plus considérable de toutes les contrées de l'Inde.

Description
de Bantam.

Bantam a dans sa longueur environ

trois milles. Il est fort peuplé. Il s'y tient chaque jour trois marchés ; un le matin, & d'eux dans l'après-midi. La presse y est fort grande, sur-tout à celui du matin. Cependant il ne s'y vend aucune sorte de bestiaux, parce qu'il n'y en a point de privés dans l'Isle. La nourriture commune est le riz, la volaille & le poisson. Les édifices de Bantam sont de bois & de cannes, c'est-à-dire fort légers ; mais ornés, chez les Seigneurs, de sculptures & de vernis qui leur donnent de l'éclat. On voit dans quelques maisons une grande chambre de brique, dont le seul usage est pour mettre les meubles à couvert dans le cas d'un incendie. Il coule dans la Ville quantité de petits ruisseaux. Le Port est sûr & commode. Enfin si l'industrie ne manquoit point aux Habitans, on pourroit faire de Bantam une des plus belles Villes des Indes. Elle est environnée d'un mur de brique, qui est flanqué par intervalles de tours & de boulevards. Les Habitans assurent que cette muraille a été bâtie par les Chinois ; & si l'on en juge par ses ruines, qu'on néglige de réparer, elle doit être fort ancienne.

Les Chinois ont à l'extrémité de Bantam un quartier, qui porte le nom de Ville Chinoise. Elle n'est séparée de

 EDMOND
SCOT.

1602.

Ville Chinoise près de Bantam.

EDMOND
SCOT.

1602.

l'autre que par une Riviere, qui coule de-là au Palais du Roi, d'où elle se répand dans la grande Ville. Cette Riviere est assez grande pour recevoir avec la marée, des Galeres & des Barques chargées. La Ville Chinoise est bâtie presqu'entièrement de briques entremêlées de cannes qui se croisent. Les maisons sont quarrées, & plates au sommet. Mais aussi-tôt que les Anglois y eurent porté leur architecture, les plus riches Habitans s'empresserent de la suivre.

Le Roi de Bantam jouit d'un pouvoir absolu. Depuis la déposition & la mort de l'Empereur de *Damake*, il est regardé comme le plus puissant Roi de l'Isle. Ses Sujets sont d'une fierté extrême, quoique la plupart soient fort pauvres. C'est la paresse qui cause leur indigence. Les Chinois plantent, cultivent & recueillent le poivre. Ils sement aussi le riz; & l'avantage qu'ils tirent de ces emplois sous des maîtres indolens, leur fait compter pour rien d'être regardés comme leurs esclaves. Un Javan pousse l'orgueil si loin, qu'il ne souffriroit pas que son égal fût assis d'un pouce plus haut que lui. Le caractère général de la Nation est la lâcheté & la vengeance. Quoique tous les naturels de

Lâcheté des
Javans dans
leur vengeance.
cc.

l'Isle soient grands & robustes, s'ils prennent querelle, ils emploient ordinairement toute leur adresse à saisir l'avantage du tems ou du lieu ; & fondant sur leur adversaire, ils l'assassinent sans lui laisser le moyen de se reconnoître. Leur Loi pour le meurtre est de payer une amende au Roi. N'ayant pas d'autre frein, les parens & les amis du mort ne manquent point de tuer aussi le meurtrier, tandis que le Roi s'afflige rarement d'une multiplication de crimes qui augmentent son revenu. L'arme ordinaire des Javans est un poignard qu'ils appellent *crisë*, long d'environ deux pieds. La plupart en empoisonnent le fer dans la trempe ; de sorte que de mille blessures, il n'y en a presque pas une qui ne soit mortelle. La poignée ou le manche de ce funeste instrument est de corne ou de bois, travaillé assez habilement pour représenter la forme du Diable, à qui la plupart des Javans rendent des adorations. A la guerre, ils sont armés de piques, de dards & de targettes.

La Loi des mariages borne les hommes à trois femmes : mais cet usage est resserré par une autre Loi, qui oblige les hommes de naissance libre à donner à chacune de leurs femmes dix esclaves.

 EDMOND
SCOT.

1602.

 Leurs armes
sont empoi-
sonnées.

 Leurs ma-
riages & leurs
habits.

EDMOND
SCOT.

1602.

ves pour la fervir. Aussi la poligamie n'est-elle commune que parmi les Seigneurs & les plus riches Marchands, qui ont d'ailleurs la liberté d'user indifféremment de toutes les Esclaves qu'ils donnent à leurs femmes. L'habit des personnes de distinction, est un turban sur la tête, & une simple piece de calico autour des reins. Ils ont le reste du corps entièrement nud ; quoique dans certaines occasions ils portent une sorte de robe ou de casaque, qui est de velours ou de quelqu'autre étoffe de soie. Le Peuple a la tête couverte d'une tocque de velours, ou de taffetas. Autour des reins, ils ont en forme de ceinture un *pagne*, ou une piece de deux couleurs, large d'une aune, dont l'étoffe vient de *clyn*, où l'on en fabrique de plusieurs sortes. Ils ont dans l'Isle même de Java, l'invention d'une toile épaisse, de coton ou de feuilles d'arbres, dont ils pourroient tirer beaucoup d'utilité ; mais leur paresse fait qu'il s'en trouve fort peu. La vanité des hommes les fait aller souvent tête nue, pour montrer leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort épais & fort bouclés. Les femmes se donnent aussi cette sorte d'agrément ; & leur chevelure étant beaucoup plus longue que celle des hommes, elles la por-

tent flottante, & nouée comme la queue des Chevaux l'est en Europe. Elles ont à la ceinture une piece d'étoffe comme les hommes, mais elles y joignent une sorte d'écharpe, qui leur passe sur l'épaule, & qui tombe négligemment par derriere.

EDMOND
SCOT.

1602.

La Religion dans l'Isle de Java n'est gueres respectée que des Grands & des personnes riches. Ils fréquentent peu les Temples; mais ils entretiennent dans leurs maisons des Prêtres Mahométans. Ils honorent Jesus-Christ comme un Prophete, sous le nom Arabe de *Nabi-Isa*, qui signifie *le Prophete Jesus*. Le Peuple se borne à reconnoître un Dieu, qui a créé le Ciel & la Terre, & qui est si bon qu'il ne peut causer aucun mal. Mais ils admettent aussi un Diable, qui est le principe de tout mal, & si porté à nuire, qu'ils se croient obligés de lui rendre autant d'adoration pour calmer son humeur maligne, qu'à Dieu pour obtenir ses bienfaits.

Leur Reli-
gion.

Les excès d'incontinence sont également communs à Bantam dans les deux sexes. Un homme riche se procure aisément les objets de l'amour d'un autre, en cherchant quelque prétexte pour lui prêter de l'argent; parce que la pauvreté, qui est commune à tous les Ha-

Il's sont sans
mœu.s.

EDMOND
SCOT.

1602.

Voleurs.

bitans, fait accepter les prêts avec avidité, & que la Loi autorise le Créancier à saisir la femme & les enfans de son Débiteur. Le penchant au vol est un vice presque général dans l'Isle de Java. Les premiers Seigneurs n'en sont pas plus exempts que le Peuple; & l'étude d'un Etranger doit être continuellement de veiller au soin de sa bourse & de son bagage. A l'arrivée des Anglois, on ne comptoit pas plus d'un siècle jusqu'au tems où les Chinois avoient apporté dans l'Isle une partie de leurs goûts & de leurs usages. Avant cette communication, les Javans étoient si barbares qu'à peine vivoient-ils en société. Ils ont conservé de leur ancienne barbarie

Paresseux.

une extrême aversion pour le travail. La plupart passent le jour assis à terre, & les jambes croisées à couper un petit bâton, ou à perfectionner le manche de leur crise, ce qui les rend presque

Gourmands.

tous fort bons Sculpteurs. Leur indolence & leur oisiveté n'empêche pas qu'ils ne mangent prodigieusement. Mais elle les réduit au riz, aux racines & à la pêche pour satisfaire leur gourmandise; tandis que la chasse, ou quelque travail pour la nourriture & l'entretien des bestiaux, pourroit leur procurer de meilleurs alimens. Entre les fruits de la ter-

re, ils ont les feuilles d'un arbrisseau qu'ils nomment *Betel*, & qui préparées avec la noix de (a) *Pinango*, forment une composition dont ils font leurs délices. La qualité en est fort chaude. Ils en mâchent continuellement pour s'échauffer l'estomac & se préserver de la dysenterie. Ils n'ont pas moins de passion pour le tabac & pour l'opium.

EDMOND
SCOT.

1602.

Comme ils manquent de génie pour le Gouvernement & pour les affaires politiques, la plupart des grands emplois sont occupés à Bantam par des Indiens de *Clyn*, qui ne réussissent pas moins à s'enrichir qu'à s'élever aux honneurs. Cependant les plus grandes richesses tombent entre les mains des Chinois, par l'extrême habileté qu'ils ont pour le commerce. Il n'y a point de finesse & de ruses dont l'usage ne leur soit familier. Ils sont humbles, modestes, insinuans, capables de souffrir toutes sortes d'injures & de supporter toutes sortes de travaux. Mais s'ils deviennent Javans, comme ils sont quelquefois forcés pour éviter le supplice après avoir commis quelque crime, ils contractent alors toute la fierté & la paresse de ceux dont ils prennent l'habit, &

Sans génie pour la politique.

Leurs emplois & leurs richesses sont la proie des Etrangers, sur-tout des Chinois.

(a) Je ne change rien à l'Anglois; car nos Relations nomment cette noix *Arcka*.

EDMOND
SCOT.

1602.

Religion des
Chinois de
Java.

Leurs sacri-
fices.

dont ils embrassent les principes & les usages. Il est difficile d'ailleurs de juger quelle est leur Religion. Ils sont partagés en plusieurs sectes ; mais dans chaque parti , la plupart sont Athées. Ceux qui se distinguent le plus par leurs pratiques religieuses , font profession de croire qu'après la mort ils doivent passer dans d'autres corps , pour être riches & honorés s'ils ont bien vécu , & pour exercer les plus vils métiers , ou pour animer quelque bête méprisable , s'ils ont irrité le Ciel par leurs crimes. Aux nouvelles Lunes , ils font divers sacrifices par le feu , où toute la victime est consumée. Leurs prières sont une espèce de chant , accompagné du son d'une petite Cloche , qu'ils sonnent ensuite de toutes leurs forces lorsqu'ils sont à la fin de la cérémonie. Ce qu'ils brûlent néanmoins n'est ordinairement que du papier qu'ils taillent en diverses figures ; car ils mangent les viandes qu'ils ont offertes au Ciel ; & l'holocauste ne se fait parfaitement que dans les cas d'une nécessité pressante , où le Ciel leur paroît sourd à leurs invocations. L'Auteur leur ayant demandé plusieurs fois à qui ils les adressoient , ils répondirent toujours que c'étoit à Dieu. Mais les Mahométans prétendent que c'est le

Diabie qu'ils invoquent , & que la honte les empêche d'en convenir. Plusieurs d'entr'eux font fort versés dans l'Astronomie & dans la Chronologie. Ils n'observent point de Sabbath , ni d'autre jour privilégié. Seulement lorsqu'ils entreprennent quelque affaire difficile , ou qu'ils jettent les fondemens d'un édifice , ils célèbrent leur entreprise par un jour de fête. L'usage , pour les Chinois riches , qui meurent à Bantam , est qu'on brûle leurs corps , & qu'on envoie leurs cendres à leurs amis de la Chine dans des urnes de porcelaine. Les cérémonies funebres consistent en fumigations de différentes sortes , auxquelles ils ne peuvent donner d'explication. Pour réponse à ceux qui en demandent , ils assurent que c'est l'usage de la Chine.

EDMOND
S.OT.

1602.

Leur usage
pour les
morts.

Ils prennent beaucoup de plaisir aux spectacles ; & quoiqu'ils chantent fort mal , ils aiment la musique avec passion. Leurs Comédies semblent faire partie de leur Culte religieux , car elles ne se représentent que dans les mêmes occasions où j'ai remarqué qu'ils consomment toutes leurs victimes par le feu. Si le temps est mauvais , par exemple , au départ des Vaisseaux qu'ils envoient à la Chine , ou de ceux qu'ils en attendent , ils joignent la Comédie à l'holocauste

Leurs spectacles.

EDMOND
SCOT.

1602.

Leurs Pro
phetes.

pour solliciter les faveurs du Ciel. Leurs spectacles sont publics. Ils élèvent des théâtres au milieu des rues, & le divertissement dure quelquefois depuis midi jusqu'au jour suivant. Ils ont aussi des Prophetes ou des Devins, qui dans l'agitation de l'esprit qui les inspire, courent souvent comme des furieux dans les rues & les places publiques, l'épée nue à la main, & menaçant de mort ceux qui manquent de respect pour leurs inspirations. On s'adresse à eux pour sçavoir le sort des Vaisseaux qu'on met en Mer, & l'événement des affaires les plus intéressantes. Si le succès ne répond point à leurs prédictions, ils ne manquent pas de rejeter le mal sur le doute ou l'indévotion de ceux qui les consultent.

Basse de
leur caracte
re.

L'habit des Chinois de Bantam est une longue robe, avec une casaque par-dessus. Ils sont les plus efféminés de tous les hommes, & les plus capables d'une action lâche & honteuse. Le vol & l'infamie ne leur coûtent rien lorsqu'il est question de s'enrichir. Ils sont hauts & robustes, les yeux petits & noirs, sans poil au visage. Ils achètent des Esclaves qui leur tiennent lieu de femmes; car ils n'ont pas la liberté d'en amener de la Chine. Lorsqu'ils y retournent, ils

emmenent avec eux leurs enfans , & vendent les meres. S'ils meurent à Bantam , le Roi hérite de tous leurs biens.

EDMOND
SCOT.

1602.

Histoire
d'un Chinois.

On fit à Scot un récit qu'il a cru digne d'entrer dans son Mémoire. Un Chinois qui avoit passé plusieurs années à Bantam , & qui avoit acquis d'immenses richesses , se trouvoit pere d'un prodigieux nombre d'enfans. On lui en connoissoit soixante , qu'il avoit eus de vingt différentes meres. Il se disposoit à quitter Bantam pour retourner à la Chine , & ses femmes étoient déjà vendues. Mais le Roi de Bantam apprit qu'au lieu d'emmener ses enfans , il cherchoit aussi à se défaire du plus grand nombre , & qu'il n'en destinoit que quatre au voyage. Sa conduite fut observée. Au premier enfant qu'il eut la dureté d'exposer en vente , un Javan chargé secrettement des ordres du Roi , se présenta pour l'acheter. D'autres acheterent successivement tout le reste. Enfin le Roi fit paroître le pere devant lui ; & feignant d'ignorer ses dispositions , il lui demanda , entre plusieurs questions sur son départ , s'il avoit déjà fait partir ses enfans pour la Chine. Le Chinois confus du reproche auquel il s'attendoit , crut devoir saisir l'occasion qu'il avoit de l'éviter. Il répondit que

 EDMOND
SCOT.

1602.

toute sa famille étoit embarquée. Le Roi prenant une contenance furieuse, le traita d'impôsteur, qui avoit sans doute des vûes pernicieuses à l'Etat dans lequel il s'étoit enrichi, puisqu'il osoit employer le mensonge pour déguiser sa conduite, & le fit charger de fers. En même temps, se faisant présenter une Requête au nom des cinquante-six enfans qui avoient été vendus pour l'esclavage, quoique nés dans une condition libre, il feignit de se réjouir pour l'interêt du Chinois que ce crime ne fût pas digne de mort : mais il lui fit déclarer que c'étoit une raison de se confirmer dans la défiance qu'il avoit de ses intentions ; parce qu'un pere capable de vendre ses enfans sans y être forcé par l'indigence, ne pouvoit avoir que des vûes criminelles ; & qu'un soupçon si juste le feroit retenir en prison, jusqu'à ce que le temps ou d'autres preuves servissent à l'éclaircissement de la vérité. Le Chinois offrit envain de reprendre ses enfans. On lui répondit qu'un pere capable de les vendre, le feroit peut-être de les tuer. Enfin comprenant qu'on en vouloit à ses richesses, il prit le parti d'offrir une somme considérable pour appaiser le Roi. Mais, soit que le chagrin de son aventure eût al-

téré sa fanté, soit qu'on eût avancé la fin de ses jours par quelque autre voie, il mourut dans sa prison. Le Roi se mit en possession de tous ses biens, suivant le droit établi; & pour justifier ses intentions, non-seulement il rendit la liberté aux enfans qu'il avoit fait acheter, mais après leur avoir accordé une portion de l'héritage, il les fit élever dans la Religion & les usages de sa Nation.

EDMOND
SCOT.

1602.

L'Amiral Lancaster, en partant de Bantam le 21 de Février 1602, avoit laissé neuf Anglois dans cette Ville, sous le commandement de *William Stackey*. Il y avoit laissé aussi sa Pinace, sous les ordres de *Thomas Keith*, avec treize Matelots & un Facteur nommé *Tudde*, pour se rendre à Banda. Ce Bâtiment chargé de différentes marchandises, s'étoit hâté de mettre à la voile; mais il avoit trouvé les vents si contraires, qu'après avoir lutté contre eux pendant deux mois, il avoit été forcé de retourner à Bantam. Ainsi les Anglois se trouverent au nombre de vingt-quatre, dans deux maisons que l'Amiral leur avoit procurées. Elles étoient si remplies de marchandises depuis le retour de la Pinace, qu'ils se virent obligés d'en mettre une petite partie chez

Ordres que
Lancaster a-
voit laissés à
son départ de
Bantam.

EDMOND
SCOT.

1602.

Querelle
des Anglois
avec les Ja-
vans.

les Hollandois qui s'étoient ouvert aussi l'entrée de l'Isle de Java , & qui avoient obtenu une maison à Bantam.

Avant le départ de Lancaſter , il s'étoit élevé une querelle entre ſes gens & quelques Indiens. Sa prudence l'avoit apaisée. Mais à peine eut-il levé l'ancre , & la Pinace eut-elle mis à la voile , que les Javans chercherent les moyens de ſe venger. Leur premier entrepriſe fut de mettre le feu pendant la nuit à la principale maiſon des Anglois , par le moyen de pluſieurs fleches enflammées. Il n'y eut qu'une vigilance extrême & des ſoins continuels qui purent la garantir de ſa ruine. Cependant le retour de la Pinace arrêta les pluſ téméraires. Mais leur reſſentiment s'étant communiqué juſqu'à divers Seigneurs , il arriva malheureuſement pour les Anglois , que le Proteſteur que la Cour leur avoit nommé vint à mourir , & que celui qui fut ſubſtitué ſe trouva rempli des préventions que les mécontents s'étoient efforcés de répandre. *Stackey* , Chef du Comptoir , avoit commencé à bâtir un magasin de ſoixante douze pieds de long , & large de trente-fix. Le nouveau Proteſteur , ſans faire connoître ouvertement ſa haine , apporta tant d'obſtacles à la continua-

tion de cet ouvrage, qu'il jetta les Anglois dans des dépenses & des embarras presqu'insurmontables. Pour comble d'infortune, Stackey se figura mal-à-propos que ses plus précieuses marchandises avoient besoin d'air, & les fit exposer dans sa cour avec trop peu de précaution; ce qui les altéra beaucoup en ternissant leur couleur.

EDMOND
SCOT.

1602.

Autres sujets d'embarras.

Avec toutes ces disgraces, les Anglois avoient à se défendre des mauvaises qualités du climat, qui se faisoient déjà sentir à plusieurs par des maladies fort dangereuses; lorsqu'il arriva un malheur commun à toute la Ville, dont ils eurent particulièrement à souffrir. Un Capitaine Chinois mécontent de la Cour, déchargea sur Bantam quelques volées de canon qui y causèrent un furieux incendie. Quantité de maisons & de magasins furent consumés par les flammes. Le Comptoir des Hollandois, où Stackey avoit mis quelques marchandises, ne put être sauvé par tous leurs soins. Il perdit de même une grande provision de poivre, qu'il avoit retiré dans une maison Chinoise. Mais ces deux pertes n'égalèrent pas celle dont il fut menacé dans sa propre maison. Le feu s'en approcha si furieusement, que les barres de fer qui défen-

Incendie de
Bantam.

EDMOND
SCOT.

1602.

doient les fenêtres, en devinrent brûlantes, jusqu'à n'y pouvoir toucher avec la main. Cependant la diligence de ses gens arrêta le progrès des flammes. Mais son inquiétude fut encore plus vive pour se garantir des insultes & du pillage des Javans, qui l'environnoient nuit & jour.

1603.

Arrivée de
neuf Vais-
seaux Hollan-
dois.

Dans le cours du mois d'Avril de l'année suivante, il arriva dans la Rade de Bantam neuf Vaisseaux Hollandois; commandés par *Wiborne Van Warwick*. Cette Flotte se divisa presque aussitôt. Deux des plus gros Bâtimens mirent à la voile pour la Chine; deux pour les Moluques, & trois pour Sortan. La Pinace Hollandoise fut envoyée au Port d'Achin, pour rappeler à Bantam quelques Vaisseaux qui étoient revenus de Ceylan, où ils étoient allés s'emparer d'un Fort Portugais, sous la conduite du Capitaine Spilberg. L'Amiral demeura seul avec son Vaisseau, pour les attendre. Pendant le séjour qu'il y fit, les Anglois eurent beaucoup à se louer de ses civilités, & du secours qu'il eut la générosité de leur accorder. Il leur devoit cette reconnoissance pour ceux qu'il avoit reçus du Chevalier *Richard Luson*, dans une tempête où il avoit été menacé du naufrage. Aussi n'épargna-

Il n'eut rien pour s'acquitter, par les soins qu'il prit des Anglois malades, avec lesquels il partagea jusqu'à sa provision de biscuit & de vin. Ses discours ne furent pas moins respectueux pour la Cour d'Angleterre. Mais l'Auteur remarque que les Hollandois de son Equipage ne traitèrent pas l'Angleterre, & la Reine même, avec tant de ménagemens. Ils s'efforcèrent de rendre cette Princesse & sa Nation odieuse aux Javans, par des récits, où la vérité, suivant les termes de Scot, n'étoit pas moins blessée que la bienséance.

Les maladies continuoient d'affoiblir de jour en jour les Anglois. Ils perdirent *Thomas Morgan*, leur second Facteur. *Stackey* fut lui-même attaqué dangereusement. Les Matelots qui étoient revenus de Banda avec la Pinace, se ressentoient presque tous du même mal. L'art des Chirurgiens de l'Europe ne suffisoit pas pour des maladies qui leur étoient inconnues, & personne n'avoit la hardiesse d'employer les remèdes Indiens qu'ils connoissoient encore moins. *William Chase*, un des Facteurs de la Pinace, mourut dans des convulsions violentes, dont on ne put pénétrer la cause. Vers le même tems, quelques Officiers du Roi vinrent leur

EDMOND
SCOT.

1603.

L'Amiral de
Bantam favo-
rise les An-
glois.

défendre de travailler davantage à leur édifice ; apparemment parce qu'ils n'avoient point encore fait de présent au nouveau Protecteur. Mais apprenant que cet Officier & le Scha Bandar ne jouissoient point d'une faveur assurée , ils portèrent leurs plaintes à *Kay Tamongone Gobay*, Amiral , qui étoit par sa bonté le pere de tous les Étrangers. Il fut touché de leur situation. La voie qu'il prit pour les secourir fut de donner une grande Fête , à laquelle il invita les principaux Seigneurs de la Cour. Là , dans la chaleur du plaisir , il fit tourner l'entretien sur l'affaire des Anglois , en représentant combien il étoit honteux pour le Roi & pour toute la Nation de traiter avec si peu de bonne-foi des Marchands étrangers. Il protesta que si quelqu'un les empêchoit d'achever leur maison , il étoit résolu de leur abandonner la sienne , & de se loger plutôt dans une cabane que de violer sa promesse. Enfin ses discours firent tant d'impression sur l'Assemblée , que tout le monde s'engagea par serment à laisser finir leur ouvrage ; & l'édifice fut bientôt porté à sa perfection.

Stackey craignant que l'arrivée des Hollandois , & l'attente de quelques autres Vaisseaux de la même Nation , n'augmentât

n'augmentât beaucoup le prix du poivre, en avoit acheté une quantité considérable ; mais comme son Magasin n'étoit point encore fini, il avoit payé la marchandise avant qu'elle fût livrée. Les Hollandois commencerent bientôt leur cargaison. Dans l'empressement avec lequel ils achetoient tout ce qui leur étoit offert, il se crut obligé de retirer ce qu'il avoit acheté ; sans quoi, peut-être auroit-il risqué de perdre son poivre & son argent. Mais la même raison le mettant dans la nécessité de prendre le poivre au hasard, il s'en trouva beaucoup d'une mauvaise qualité.

EDMOND
SCOT.

1603.

Ils perdent
sur le poivre

La maladie de Stackey sembloit s'irriter par les remèdes. Il tomba dans une langueur, qui finit le dernier jour de Juin par sa mort. L'Amiral Hollandois, constant dans ses généreux principes, lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe qu'il put s'imaginer. Le 4 de Juillet, quelques Javans mirent le feu au grand Marché qui étoit à l'Est de la Riviere, dans la vûe de piller les effets des Chinois. Cette infâme entreprise leur réussit si bien, que non-seulement les Chinois y perdirent des biens considérables, mais que les Anglois eurent beaucoup de part à leur perte. L'in-

Mort du Fa-
cteur Sta-
ckey,

EDMOND
SCOT.

cendie recommença le 27, & ne causa pas moins de dommage.

1603.

Danger qui
menace les
Anglois.

Le 5 d'Août, à dix heures du soir, *Spilberg*, *Powlson*, & quelques autres Capitaines Hollandois vinrent avertir les Faâteurs d'Angleterre, qu'ayant été le même jour à l'Audience du Protecteur, il leur avoit demandé si la Flotte de Hollande prendroit parti pour les Anglois dans les démêlés que les Javans pourroient avoir avec eux. *Spilberg* avoit répondu que les Hollandois étant les plus proches voisins de l'Angleterre, il étoit juste que les deux Nations s'entr'aidassent à repousser les violences. Le Protecteur n'avoit pas laissé d'insister sur le dessein qu'il avoit de mortifier les Anglois; & faisant beaucoup de plaintes vagues, il l'avoit prié de ne pas s'offenser de ce qui devoit arriver. Un avis de cette importance obligea l'Auteur de cette Relation, qui étoit devenu le Chef du Comptoir, depuis que les Anglois avoient perdu *Stackey*, de se rendre aussi-tôt chez le Protecteur, & de lui faire un présent. Il fut reçu à l'Audience, & son présent fut accepté; mais le Seigneur Javan dédaignant de répondre à ses plaintes, se contenta de lui dire qu'il le feroit avertir le lendemain de ses intentions.

Scot encore plus allarmé de cette conduite, eut recours à l'Amiral Hollandois, qui envoya sur le champ son fils chez le Protecteur, pour lui demander des explications sur les menaces qu'il faisoit aux Anglois. Ils les désavoua. Mais ayant fait appeller Scot le matin, il voulut sçavoir de qui il avoit appris que son dessein fût de nuire au Comptoir d'Angleterre. Scot ne balançoit point à lui dire qu'il l'avoit appris des Hollandois. C'est donc de quelques Esclaves, répondit le Protecteur. Non, répliqua Scot; c'est de plusieurs braves Capitaines. Le Javan parut se faire violence pour déguiser sa colere; mais il ajouta : Si c'étoit quelque Chinois ou quelque Javan, je le ferois amener sur le champ & poignarder à vos yeux. Après s'être un peu composé, il se plaignit avec plus de douceur de ce que les Anglois ne s'adrescoient point à lui dans leurs affaires, & sembloient donner toute leur confiance au Scha Bandar ou à l'Amiral. Scot s'excusa sur sa qualité d'Etranger, qui ne lui permettoit pas de connoître encore tous ses devoirs. Il promit qu'à l'avenir les Anglois n'épargneroient rien pour mériter ses bonnes graces. Cet entretien finit par des protestations mutuelles d'amitié &

 EDWARD
SCOT.

1603.

Scot appaise
le Protecteur.Apparence
trompée.

 EDMOND
SCOT.

1603.

de bonne-foi ; mais il n'y entroit que de la dissimulation de la part du Protecteur , qui songeoit à tirer de l'argent des Facteurs Anglois. Quelques jours après , on avertit Scot que le dessein du Roi étoit de lui emprunter cinq mille réaux de huit. Il comprit que c'étoit un artifice pour l'engager à les offrir volontairement ; mais sans s'informer d'où cet avis étoit venu , il prit le parti d'attendre que le Roi les lui fit demander ouvertement.

Malignité
d'un Esclave
qui cause de
l'embarras
aux Anglois.

Spilberg ayant vendu ses marchandises & chargé ses Vaisseaux de poivre , mit à la voile pour retourner en Europe. L'Amiral Warwick fit remarquer aux Anglois que ce départ le rendoit beaucoup plus foible , & que ne pouvant attendre de lui le même secours , ils devoient se conduire avec beaucoup plus de précautions. Cependant ils furent forcés d'oublier ce conseil. Le 17 d'Août , ayant mis à l'air quelques marchandises qui avoient besoin de ce préservatif , un Javan , esclave d'un des principaux Seigneurs du Pays , y jettâ quelques meches souffrées qu'ils n'éteignirent point sans peine. Dans le premier ressentiment de cette insulte , ils le poursuivirent , l'arrêterent , & le conduisirent devant Kay Tamongone, Ami-

ral de Bantam, qui le fit auffi-tôt charger de fers. Une heure après il s'affembla près de sa prison un grand nombre d'autres esclaves qui entreprirent de le délivrer. Les gens de l'Amiral parurent avec leurs armes. On se battit avec chaleur ; mais les Esclaves ayant été mis en fuite, l'Amiral fit conduire son prisonnier au Palais du Roi. Les Anglois balancerent s'ils devoient porter leurs plaintes jusqu'à la Cour. Ils n'ignoroient pas qu'il n'y a gueres d'autre punition à Bantam que celle de mort ; parce que le desir de la vengeance est si vif dans la Nation, qu'un Esclave même regardant tout autre châtiment comme un outrage, ne manque point d'attenter ensuite à la vie de son Maître ou de son Juge. D'ailleurs le crime dont ils avoient à se plaindre, sembloit expié par la prison ; ou s'il étoit devenu capital par ses suites, c'étoit l'Amiral que la poursuite regardoit comme l'offense. Ils furent délivrés de ce doute par les sollicitations du Maître de l'Esclave, qui étoit un des Favoris du Roi, & qui ne fut pas long-tems sans obtenir grace. Il étoit lui-même ami des Anglois ; de sorte qu'à la fin ils s'unirent à lui pour sauver le coupable.

EDMOND
SCOT.

1603.

Effet singulier de la vengeance.

Dans tous ces différends ils n'étoient

EDMOND
SCOT.

1603.

Les Anglois
se défient du
Protecteur.

Insultes
qu'ils reçoivent.

embarrassés qu'à trouver la source des chagrins qu'on ne cessoit pas de leur susciter ; car malgré la mauvaise opinion qu'ils avoient des Javans, ils ne pouvoient se figurer que de simples Esclaves, avec lesquels ils n'avoient aucun démêlé, se portassent à souhaiter leur ruine, s'ils n'y étoient poussés par quelque ressort secret. Leurs soupçons ne pouvoient tomber que sur le Protecteur. Au milieu d'une nuit fort obscure, tandis qu'ils étoient à chanter les Pseaumes de l'Eglise Anglicane, une troupe de voleurs vint briser leurs fenêtres, & feroit entrée dans le magasin, s'ils n'eussent tiré quelques coups de fusil pour les écarter. Scot n'ignorant point les discours injurieux de quelques Hollandois, auroit fait tomber sur eux ses défiances, s'il ne les avoit quelquefois vûs souffrir eux-mêmes de l'insolence des Javans. Presque dans le même tems ils eurent avec eux une querelle si violente, qu'elle aboutit de part & d'autre à la mort de plusieurs personnes. A la vérité les Hollandois l'avoient fait naître par des excès de débauche que l'Auteur traite de scandaleux pour le nom Chrétien. Il ajoûte que le caractère des Matelots Hollandois, lorsqu'une fois ils ont pris terre

dans quelque Port, est de ne plus connoître aucune regle de soumission, ni même de respect pour leurs Officiers.

EDMOND
SCOT.

1603.

Quoi qu'il en soit, s'ils tuerent quelques Javans dans le tumulte, ils perdirent deux hommes qui furent poignardés de

Les Hollandois s'attendent des querelles.

sang froid par les amis ou les parens des morts. Ils s'en plainquirent au Protecteur, en prétendant qu'il devoit mettre beaucoup de différence entre les fautes qui leur étoient échappées dans l'ivresse, & des assassinats prémédités.

Il leur demanda quelles Loix ils reconnoissoient dans leurs voyages de commerce, c'est-à-dire s'ils en avoient entr'eux, ou s'ils se soumettoient à celles du Pays où ils étoient reçus. Leur réponse ayant été que sur Mer ils se gouvernoient par les Loix de leur propre Pays, & qu'à terre ils étoient sujets à celles du lieu de leur séjour : « Hé bien,

» leur dit le Protecteur, voici les nôtres. Pour la mort d'un Esclave, on » paye vingt réaux de huit ; pour celle » d'un homme libre cinquante ; & cent » pour celle d'un Noble. Ainsi pour vos » deux hommes il vous reviendrait deux » fois 50 réaux ; mais comme vous nous » avez tué trois Javans qui n'étoient » point Esclaves, c'est encore cinquan-

Plaisante réponse que leur fit le Protecteur.

EDMOND
SCOT.

» que nous voulons bien vous laisser à
» compte «.

1603.

Assassins de
l'Isle de Lam-
pon.

Le 5 de Septembre, il arriva au Port de Bantam un *Jonc* de l'Isle de Lampon, qui est située dans les détroits du Sond. Les Habitans de cette Isle sont ennemis jurés de celle de Java, & particulièrement de Bantam, quoiqu'il se trouve quantité de Javans qui s'associent à eux. Leur occupation continuelle est le meurtre & le brigandage. Ils entrent audacieusement dans les Villes & dans les maisons ; ils volent en plein jour, & coupent la tête à ceux qui leur résistent. Pendant plus d'un mois qu'ils passèrent aux environs de Bantam, les Anglois furent troublés continuellement par les lamentations des Habitans. Un jour qu'ils étoient à dîner, ces perfides assassins entrèrent dans une maison voisine du Comptoir, où ne trouvant qu'une femme, ils lui couperent la gorge ; mais les cris du mari qui arriva au même moment, les forcerent de prendre la fuite, sans qu'ils eussent le tems d'emporter la tête. En vain les Anglois se mirent à les poursuivre. Ils sont fort prompts à la course ; sans compter que leur ressemblance avec les Javans leur donne la facilité de se mêler dans la foule, & de se contrefaire avec tant

d'adresse, que souvent ils reviennent, parmi les curieux, au lieu même d'où la crainte du châtement vient de les chasser. Scot raconte que plusieurs femmes de la Ville prirent cette occasion pour se défaire de leurs maris, en leur coupant la tête pendant la nuit, & la vendant aux Lampons. Il ajoute la raison qui portoit ces brigands à couper tant de têtes. Ils étoient gouvernés par un Roi qui leur donnoit une femme pour chaque tête d'Etranger qu'ils lui apportoit; de sorte, continue l'Auteur, qu'ils déterroient quelquefois les morts, pour tromper leur Roi par un faux présent.

EDMOND
SCOT.

1603.

Raison qui
les porte à
couper des
têtes.

Les Anglois ne furent pas exempts de crainte. Ils s'apperçurent souvent que les Lampons rodoient pendant la nuit autour du Comptoir, & qu'ils en vouloient à leurs têtes ou à leurs marchandises. Les allarmes de Scot devinrent bien plus vives, sur un avis secret qu'il reçut de quelques personnes de distinction, particulièrement de l'Amiral dont l'amitié ne se refroidissoit pas pour les Anglois. Il fut averti que plusieurs Seigneurs Javans, qui avoient plus de faste que de bien, & qui tâchoient de suppléer par leurs brigandages à ce qui manquoit à leur fortune,

Les Anglois
craignent les
Lampons, &
se munissent.

EDMOND
SCOT.

1603.

avoient formé le dessein de fondre pendant la nuit sur le Comptoir, de faire main-basse sur le petit nombre d'Anglois que les maladies avoient épargnés, de se saisir de toutes leurs richesses que la renommée grossissoit beaucoup, & de publier le lendemain que c'étoit l'ouvrage des Lampons. Scot ne trouva point d'autre ressource, que d'allumer chaque nuit autour du Comptoir quantité de feux, non-seulement pour inspirer de la crainte aux plus hardis, mais pour se mettre en état de pouvoir les distinguer malgré leur couleur. D'un autre côté tous les Anglois eurent ordre de passer le tems de l'obscurité sous les armes, & les Trompettes de sonner, lorsqu'ils verroient paroître quelque Indien. Les Lampons & les Javans, qui n'appréhendent rien tant que les armes à feu, ne purent douter qu'avec ces précautions les Anglois n'eussent leurs fusils prêts à les recevoir. La même garde fut continuée assez long-tems. Enfin par les mesures que l'on prit dans la Ville, il y eut un grand nombre de Lampons arrêtés, & punis du dernier supplice. Mais les restes de cette dangereuse troupe se jetterent dans la Ville Chinoise. C'étoit un nouveau péril pour les Anglois qui avoient de gran-

des liaisons de commerce avec les Chinois & quantité de marchandises entre leurs mains. Ils entendirent du Comptoir les cris d'une infinité de maisons désolées par le pillage ou par la mort des Marchands. Ce bruit & ces inquiétudes perpétuelles firent sur eux tant d'impression, qu'en songe, dit l'Auteur, ils se figuroient être attaqués par les Javans ou les Lampons, & que malgré la profondeur de leur sommeil, après tant de veilles & de fatigues, ils se levoient tout endormis pour courir aux armes. La crainte du feu agissoit encore plus fortement sur leur imagination. Ils en avoient vû des exemples si terribles, & les circonstances en rendoient le souvenir si vif, qu'à la moindre allarme ils se croyoient environnés de flammes. « O feu ! s'écrie Scot dans » sa Relation, ton seul nom, dans quel- » que Langue qu'il eût été prononcé » près de moi, m'auroit tiré de la plus » profonde létargie ». Il fut obligé, dit-il, pour se garantir des tressaillemens mortels où ce mot le jettoit, de défendre à tous les gens de le prononcer autour de lui, s'ils n'y étoient forcés par l'occasion. Au reste il assure que cette disposition étoit celle de tous les autres Anglois; & qu'aussi-tôt que les soins du

 EDMOND
SCOT.

1603.

 Impressions
extraordina-
res de la
crainte & du
bruit.

EDMOND
SCOT.

1603.

Gouvernement eurent dissipé les sujets de tant de craintes, tous les gens du Comptoir dormirent pendant plusieurs jours d'un sommeil si profond, que les tambours & les trompettes n'avoient point la force de les réveiller.

Pourquoi il
regnoit tant
de desordre à
Bantam.

Si l'on est surpris qu'une Ville, telle que l'Auteur a représenté Bantam, fût sujette à des desordres de cette nature, il faut considérer qu'elle avoit alors un Roi fort jeune, & que les Seigneurs du Conseil, occupés de leurs intérêts, fermoient les yeux à tout ce qui n'intéressoit que le Peuple. Dans l'espace de trois mois la Ville essuya cinq incendies considérables, mais à l'Est de la rivière, c'est-à-dire dans un Quartier qui n'étoit habité que par la populace, ou par des Chinois que les Javans cherchoient à piller. Quoique le Comptoir des Anglois en fût fort voisin, & que la flamme s'en fût plus d'une fois approchée, leur vigilance & la faveur du vent le garantit autant de fois de sa ruine.

Hollandois
assassinés.

A peine étoit-on revenu de ces alarmes, qu'il s'éleva de nouveaux différends entre les Naturels du pays & les Hollandois. La source en fut encore un excès de débauche, dans lequel ceux-ci insultèrent mal-à-propos quelques

Javans. Bientôt la vengeance éclata par des effets fort tragiques. Plusieurs Hollandois furent assassinés le soir, sans qu'on pût reconnoître les meurtriers. Le péril s'étendit jusqu'aux Anglois, par une raison qui n'est pas sans vraisemblance dans un Ecrivain même de cette Nation. Jusqu'alors ces deux Peuples avoient été confondus par les Javans sous le nom d'Anglois ; soit, comme l'assure Scot, que les Hollandois, à leur arrivée, eussent trouvé de l'avantage à prendre le nom de leurs voisins, soit que la ressemblance de leur habillement eût fait naître cette erreur. Souvent le Peuple de Bantam faisoit retentir ses plaintes contre les Anglois, quoiqu'il fût certain, dit l'Auteur, que ceux-ci n'ayant rien à se reprocher, elles ne pouvoient tomber que sur les Hollandois. Enfin craignant les mal-entendus à l'occasion de cette dernière querelle, les Chefs du Comptoir Anglois commencerent à chercher quelque marque pour se faire distinguer. On approchoit du 17 de Novembre, qui étoit la fête anniversaire du Couronnement de la Reine Elisabeth ; car on ignora pendant le reste de l'année à Bantam, & même une partie de l'année suivante, que l'Angleterre eût changé de Maître.

EDMOND
SCOT.

1603.

Les Anglois
fâchés d'être
confondus
avec les Hol-
landois.

Ce qu'ils
font pour être
distingués.

EDMOND
SCOT.

1603.

Fête des
Anglois.

Scot fit prendre aux Anglois des habits neufs de soie avec des écharpes de tafetas blanc & rouge. Il fit faire aussi un nouveau Pavillon qui portoit une croix rouge sur un fond blanc ; & pour différence entre les Maîtres & les valets , il fit border leur écharpe aux premiers , d'une frange d'or.

Le jour de la fête étant arrivé , ils arborerent l'étendard de Saint Georges au sommet de leur maison. Ensuite ayant annoncé leur joie par quelques décharges de leur mousqueterie , ils se rangerent en fort bel ordre sur leur propre terrain , & firent plusieurs marches au son des timbales & des trompettes. Le bruit attira aussi-tôt le Scha Bandar & plusieurs autres Seigneurs , qui s'informerent curieusement du sujet de cette réjouissance. Scot leur apprit que c'étoit la fête de sa Reine , ou plutôt le renouvellement d'une fête qui avoit été célébrée quarante-sept fois , parce qu'il y avoit autant d'années que cette grande Princesse étoit sur le Trône ; & que tous les Anglois , dans quelque lieu du monde qu'ils pussent se trouver , ne manquoient point à ce devoir. Le Scha Bandar loua beaucoup une pratique qui marquoit dans un Peuple autant d'attachement que de respect pour son

Souverain. Les Javans s'étant assemblés en grand nombre, ils demanderent pourquoi les Anglois de l'autre Comptoir ne témoignent pas le même zèle. On se hâta de leur répondre que ce n'étoient point des Anglois, mais des Hollandois, qui, loin d'être Sujets de la même Reine, n'étoient même gouvernés par aucun Roi; qu'il étoit aisé de les distinguer, puisque si l'on y vouloit faire attention, ils ne parloient pas le même langage, & que leurs usages mêmes étoient assez différens. Scot n'oublia point de faire paroître ses gens pendant l'après-midi dans tous les Quartiers de la Ville, avec ordre de répéter les mêmes discours à ceux qui auroient la curiosité de les entendre. Leurs écharpes & leurs cocardes firent une figure brillante. Le Peuple apprit ainsi à distinguer les deux Nations; & Scot fort prévenu en faveur de la sienne, ajoute avec complaisance pour la supériorité qu'il paroît s'attribuer, que les enfans de Bantam s'écrioient en voyant passer les Anglois : *Oran Engaees bagh*, *oran Hollandu jahad*; les Anglois sont bons, les Hollandois ne valent rien.

L'Amiral Warwick partit dans cet intervalle pour Patama, dans le dessein de se rendre ensuite à la Chine. Les deux

EDMOND
SCOT.

1603.

Discours
qu'ils tien-
nent aux Ja-
vans.

Deux Vais-
seaux Hollan-
dois accompa-
gnent d'une ri-
che Caraque.

 EDMOND
SCOT.

1603.

Vaisseaux qu'il y avoit envoyés six mois auparavant, arriverent le 6 de Décembre à la Rade de Bantam. Ils avoient trouvé à l'ancre, dans l'Isle de *Macao*, une Caraque Portugaise, chargée de soie crue, de musc & d'autres marchandises précieuses, dont ils s'étoient saisis presque sans résistance, tandis que l'Equipage étoit à terre. Après en avoir tiré de quoi composer leur cargaison, ils avoient brulé le reste, qui de leur propre aveu faisoit encore le double de ce qu'ils avoient enlevé. Dans leur retour, ils avoient rencontré un *Jonc* de *Siam*, qu'ils avoient attaqué. Il ne s'étoit rendu qu'après avoir perdu trente-trois hommes & leur en avoir tué plusieurs. Mais en le reconnoissant pour Siamois, ils l'avoient laissé libre, parce qu'ils se propoisoient d'établir un Comptoir dans cette Nation. Le Capitaine, qui périt dans le combat, avoit refusé de leur dire à quel Prince il appartenoit. Telle fut du moins l'excuse des Hollandois, pour justifier l'insulte qu'ils avoient faite aux Sujets d'un Roi dont ils recherchoient l'amitié. Ils ignoroient encore la valeur du musc; de sorte qu'ayant rencontré un Vaisseau Japonois, ils lui avoient cédé presque pour rien ce qu'ils avoient enlevé à la Cara-

Ils attaquent
un Vaisseau
du Roi de
Siam leur Al-
lié.

 1604.

que. Dans l'espace d'environ quarante jours, qu'ils passerent à Bantam, ils prodiguerent de même la plus riche partie de leur butin. Le 17 Janvier, ils leverent l'ancre, avec deux autres Bâtimens de leur Nation; l'un, qui avoit chargé à Bantam; l'autre, arrivé deux mois auparavant de la Chine, & parti de Hollande depuis quatre ans. Il en avoit passé quatorze mois à la Cochinchine, où par une trahison dont l'histoire n'appartient point à cet Ouvrage, ils avoient d'abord été retenus prisonniers. Leur Capitaine, que les Cochinois soupçonnoient d'être moins un Marchand qu'un Pyrate ou un Espion, avoit été forcé de se tenir à genoux pendant vingt-quatre heures, le col nud sous un sabre, dont on feignoit à tout moment de lui vouloir couper la tête, pour lui faire confesser le dessein de son voyage. Mais il se trouva heureusement que la plus grande partie de l'Equipage étoit composée de Hollandois Catholiques; ce qui leur attira la protection de quelques Religieux Portugais, sans lesquels ils étoient tous menacés de perdre la vie. Ils furent traités ensuite avec plus de douceur, mais obligés néanmoins de racheter leur liberté par une grosse somme.

Un Capitaine Hollandois pris pour espion, & comment traité.

Les Anglois de Bantam se croyoient

EDMOND
SCOT.

1604.

depuis quelques mois à couvert de toutes leurs anciennes craintes. Ils n'avoient eu que les maladies à combattre ; & l'expérience leur ayant appris qu'elles venoient particulièrement de la chaleur du poivre , dans le soin qu'ils prenoient eux-mêmes de l'éplucher & de le fasser , ils s'étoient déterminés à louer des Chinois pour leur rendre ce service sous l'inspection de leurs domestiques. Dans cette heureuse situation de leurs affaires, ils virent arriver ce qu'ils avoient redouté depuis long-tems , sans pouvoir s'en garantir. Le Protecteur fit prier Scot de lui prêter deux mille pieces de huit , ou , s'il n'avoit point cette somme , de lui en fournir du moins la moitié. Il falloit choisir entre le danger d'un refus , ou le desagrément de voir souvent renouveler cette fâcheuse demande ; car on ne proposoit ni conditions ni terme pour la restitution. Scot prit le parti de répondre que l'Amiral Lancaster lui avoit laissé beaucoup de marchandises , mais peu d'argent ; que les Javans lui devoient de grosses sommes dont il ne pouvoit se faire payer ; enfin qu'il étoit encore très-éloigné d'avoir acheté autant de poivre qu'il en auroit besoin pour les Vaisseaux dont il attendoit l'arrivée. Ces excuses furent mal reçues. Il fut aisé de prévoir que les Anglois n'au-

Le Protec-
teur veut leur
extorquer de
l'argent.

Réponse de
Scot.

roient jamais un ami sincere dans le Protecteur ; tandis que les Hollandois , qui l'avoient corrompu en lui prodigant les richesses qu'ils avoient enlevées aux Portugais , en obtenoient toutes sortes de faveurs. Il leur avoit accordé depuis peu la permission de se bâtir une maison magnifique ; quoiqu'ils en eussent déjà trois , sous le nom d'autant de Marchands , qui ne cessoient point d'acheter tout le poivre qu'on leur offroit. Les Chinois profitoient de cette avidité pour mêler dans leurs marchandises de l'eau , du sable & d'autres corps étrangers , qui en augmentoient tellement le poids , que ceux qui exerçoient cette friponnerie , achetant eux-mêmes le poivre plus cher qu'ils ne le vendent , ne laissoient pas d'y gagner douze ou quinze pour cent. Les Anglois se trouvoient forcés de le prendre avec ces altérations , parce qu'il y auroit fallu renoncer entierement s'ils en avoient attendu d'une autre espece.

 EDMOND
SCOT.

1604.

 Friponnerie
des Chinois
de Bantam.

Cependant le Protecteur s'étoit si peu rebuté des excuses de Scot , que sous de nouveaux prétextes il lui fit demander mille pieces de huit. Les instances , dont cette proposition fut accompagnée , ne firent que trop connoître aux Anglois le péril qu'il y avoit à la rejeter. Ils sçavoient d'ailleurs que les Hollandois

 Les Anglois
sont forcés de
satisfaire l'a-
varice du
Protecteur.

EDMOND
SCOT.

1604.

souhaitoient ardemment de les voir mal avec les principaux Officiers du Roi, & qu'ils y contribuoient peut-être par des voies indirectes. Ainsi ne pensant plus qu'à se faire un mérite du sacrifice dont ils ne pouvoient se dispenser, ils protesterent que c'étoit l'ardeur de leur zèle qui les portoit à s'incommoder beaucoup pour satisfaire le Protecteur; & que dans l'impossibilité de fournir mille pieces, ils en donneroient volontiers cinq cens, qu'ils retrancheroient à leurs propres besoins. Cette somme fut acceptée.

Hollandois
fugitifs de Ja-
hor.

On vit arriver à la fin de l'année, un Jonc chargé de Hollandois, qui venoient de quitter avec leurs biens, le Comptoir qu'ils avoient à *Jahor*. Le Roi du Pays attaqué & vivement pressé par les Portugais, qui lui offroient la paix, à condition de leur livrer les Hollandois qu'il avoit dans ses Etats, avoit mieux aimé s'exposer à toutes les extrémités de la guerre, que d'en acheter la fin par ce honteux Traité; mais il avoit prié ses hôtes de se retirer volontairement. Leur entrée à Bantam fut signalée par deux incendies, qui consumèrent une partie de la Ville, sans nuire encore aux Anglois.

Accidens
funclles.

L'Année 1604 n'offre que des meurtres, des vols, des guerres, des incen-

dies & des trahisons. Pour commencer par une tragédie : les Anglois avoient dans le Comptoir un Mulâtre de Pegu, qui étoit venu d'Achin sur leurs Vaisseaux. Un jour que plusieurs Matelots Hollandois, arrivés de Patama, étoient à se réjouir avec les Domestiques Anglois, le Prevôt du Bâtiment voulant retourner à bord, donna ordre au Mulâtre de l'y conduire. La fête étoit échauffée par le vin & les liqueurs. Deux Courtisanes, que les Domestiques y avoient appellées, contribuoient encore à rendre la débauche plus vive. Le Mulâtre refusa brusquement d'obéir ; & le Prevôt choqué de sa réponse, le maltraita de plusieurs coups. Cette querelle n'eut pas d'abord d'autre suite. Mais à mesure que le Mulâtre continua de boire, il ressentit plus vivement l'insulte d'un homme qui n'avoit aucune autorité sur lui. Sans s'ouvrir aux Matelots ni aux Anglois, il confia ses plaintes à un Esclave du Scha Bandar, qui étoit son ami intime, & capable comme lui d'une action violente. Dès le même jour ils chercherent l'occasion d'exercer leur vengeance ; mais le Prevôt étant déjà retourné au rivage, ils passerent la nuit à l'attendre, sans que ce délai changeât rien à leur résolution. Le Prevôt ne

EDMOND
SCOT.

1604.

EDMOND
SCOT.

1604.

Divers
meurtres
d'un Mulâ-
tre.

manqua point de revenir le jour suivant, avec un homme du pays, qu'il avoit pris pour interprete & pour guide. Ils le tuerent de mille coups. Mais le Mulâtre, effrayé de son action après l'avoir commise, prit le parti desespéré de tuer aussi, non-seulement le Guide du Prevôt, mais l'Esclave même qui avoit partagé son crime. Ce furieux dessein lui réussit pour le Javan, tandis que l'Esclave découvrant à ses yeux de quelle récompense il étoit menacé, se déroba par la fuite. Cependant le Mulâtre ne jugeant sa perte que plus certaine, s'il laissoit échapper son Complice, courut si promptement après lui, qu'il le joignit à l'entrée de la Ville où il le tua d'un seul coup. Mais il perdit le fruit d'une précaution si cruelle, en commettant ce dernier crime à la vûe de quelques Javans qui se hâterent de l'arrêter. En vain reclama-t-il les Anglois. Le Protecteur informé de son action, se le fit amener; & faisant appeller le Chef du Comptoir, il exigea sur le champ cinquante pieces de huit pour la mort du Javan, & vingt pour celle de l'Esclave. A cette condition le Mulâtre leur fut rendu.

Les Hollan-
dois le puni-
rent.

Cependant les Hollandois, qui n'é-
toient point compris dans cette satisfac-

tion, résolurent de s'en procurer une plus sérieuse pour la mort de leur Prevôt. Ils firent demander le Criminel aux Anglois. Scot prétendit que l'ayant racheté des mains du Protecteur, il étoit absous par cette espece de Sentence. Il s'éleva là-dessus une querelle si vive entre les deux Nations, que dans les premiers ressentimens, on fut prêt d'en venir aux armes. Mais les Anglois étoient en si petit nombre, qu'ils ne pouvoient rien gagner par leur obstination. Il ne leur restoit que dix hommes. Le courage fut forcé de céder au nombre. Les Hollandois firent enlever le Mulâtre par une Compagnie de Matelots armés, & le firent exécuter sur le rivage, dans le lieu même où le crime avoit été commis.

Ainsi le triste état du Comptoir Anglois l'exposoit à toutes sortes de violences & d'affronts, sans aucune ressource pour s'en défendre. Un Chinois, qui avoit embrassé la Religion des Javans, se trouvoit établi près du Comptoir, dans une maison où il vendoit de l'arrack. La vûe du magasin, dont il n'étoit séparé que par une cour, lui fit naître l'envie de trouver quelque moyen pour s'y introduire. Ce ne pouvoit être par des voies extérieures. La cour étoit

 LE MOND
SCOT.

1604.

 Détestable
 en r prise
 contre les
 Anglois.

EDMOND
SCOT.

1604.

On fait un
souterrain
pour voler le
Comptoir.

exposée aux yeux pendant le jour, & ne demeurait jamais sans Garde pendant la nuit. Il s'associa huit autres Chinois, avec lesquels il entreprit d'ouvrir un souterrain, qui devoit les conduire, dans leurs idées, jusqu'au centre du magasin. L'invention paroissoit d'autant plus sûre, qu'ayant une brasserie d'arack dans la partie de sa maison qui touchoit à la cour, on ne pouvoit être surpris d'y voir un certain mouvement que demandoit le travail. Avant que de commencer l'entreprise, il fut obligé de creuser un puits fort profond sur son propre terrain, pour sécher la cour des Anglois, que sa situation rendoit fort humide. Il eut soin, pour déguiser ses vûes, de planter du tabac dans la sienne, comme si le puits n'eût été creusé que pour l'arroser; & tandis que ses Associés ouvroient le chemin sous terre, on le voyoit continuellement occupé de ses plantes. L'ouvrage fut poussé avec tant de vigueur, qu'ils arriverent au-dessous du magasin. Mais ils y furent arrêtés par l'épaisseur des planches qui en faisoient le fond. Le moindre bruit pouvant les trahir, il étoit question de s'ouvrir un passage au-travers de cette charpente. Après avoir tenté toutes sortes d'expédiens, un Serrurier du comptoir

plot leur promit de réussir. Il fit rougir un fer, avec lequel il n'eut pas de peine à percer une planche; & son espérance étoit qu'à force de répéter cette opération, il rendroit le trou assez grand pour y faire passer un homme. Ce dessein pouvoit produire quelque effet, s'il eût été conduit avec plus de précaution. Mais en prenant soin que le feu n'agît point trop vivement sur le bois, ils ne firent point attention que le plancher étoit chargé de ballots enveloppés de nattes, & que le bout du fer y communiquoit son ardeur. En effet quelques nattes prirent feu, & l'incendie auroit bien-tôt fait d'autres progrès si les ballots eussent été moins humides.

Pendant ce tems-là les Anglois étoient sans soupçon. Le magasin étoit bien fermé, & la Garde exacte pendant la nuit. On avoit porté les précautions contre le feu jusqu'à faire plâtrer les fenêtres; ce qui empêchoit de sentir la fumée, quoiqu'elle n'eût pas tardé à se répandre. Scot venoit de faire lui-même la première garde, & s'étoit retiré tranquillement. Mais à la seconde, lorsqu'un crut sentir une odeur de fumée, qui augmentoit sans cesse. On entra dans le magasin: il en étoit rempli. Cepen-

 EDMOND
SCOT.

1604.

 Fer brûlant
pour en per-
cer les plan-
ches.

 On décou-
vrit le feu.

 Circons-
tances de
l'incen-
die.

EDMOND
SCOT.

1604.

parts, on ne remarqua aucune trace de feu. Ce ne fut qu'à force de remuer une infinité de ballots, qu'on découvrit quelques nattes qui brûloient sans flamme; mais on se défioit encore si peu de l'artifice, que les plus entendus n'attribuerent cet accident qu'à la fermentation du poivre, qu'ils crurent capable de prendre feu dans un lieu si bien fermé. Scot averti du danger vint joindre ses recherches à celles des autres. Avec une immense quantité de poivre, il avoit dans le magasin trente mille pieces de huit. Cependant son premier soin fut de faire transporter, dans la cour, deux tonneaux de poudre qui y étoient aussi. L'épaisseur de la fumée augmentant jusqu'à obscurcir la lumière des chandelles, on fut obligé de lier ensemble douze grands flambeaux de cire, pour éclairer toutes les parties du magasin. Les Hollandois, avertis de ce qui se passoit, envoyèrent une Garde pour arrêter d'autres desordres, & des Ouvriers fideles qui éteignirent enfin les nattes embrasées. Il se présenta quantité de Chinois, dont on ne voulut point accepter les secours; & parmi eux étoient les auteurs mêmes de l'incendie.

Il restoit à sçavoir quelle pouvoit

être la cause d'un accident de cette nature. Scot rejetant l'explication que j'ai rapportée, penchoit beaucoup à soupçonner les Portugais ; mais il ne pénétrait pas mieux les moyens qu'ils avoient employés ; car le trou du plancher étoit encore si petit, que dans la fumée, & la confusion, personne ne l'avoit aperçu. Le matin, un Briquetier Chinois, qui travailloit au Comptoir Hollandois, assura que le mal venoit de quelques gens de sa Nation, & qu'en cherchant avec soin, il étoit impossible qu'on n'en découvrit pas la source. Il ajouta pour confirmer son témoignage, que les Ouvriers de la maison voisine avoient déjà pris la fuite. On recommença aussitôt les recherches. Enfin l'on apperçut le trou qui étoit au plancher. Un bâton, qu'on y fit entrer, ne trouvant rien qui lui résistât, Scot prit un hache avec laquelle il rendit l'ouverture assez large pour lui faire découvrir le souterrain. Il aggrandit encore le passage. Deux hommes y descendirent armés, & marcherent jusqu'à l'entrée, qui répondoit à la maison du Chinois. On avoit envoyé dans l'intervalle une Garde, pour s'assurer de ceux qui pouvoient encore s'y trouver. Il n'y restoit que trois Chinois, dont l'un

 EDMOND
SCOT.

1604.

On en découvre la cause.

On arrête quelques-uns.

EDMOND
SCOT.

1604.

y logeoit habituellement ; mais les deux autres y étoient par hazard , & n'avoient aucune connoissance de ce qui s'étoit passé. Scot les fit arrêter tous trois & charger de fers. Il députa sur le champ au Protecteur pour lui expliquer son aventure , & lui demander justice. On promet de le satisfaire , mais dans des termes qui lui donnerent peu d'espérance.

Scot se fait
justice à lui-même.

Les Hollandois qui se crurent intéressés à pénétrer le fond de cette terrible entreprise , & qui avoient assez de forces dans le Port pour s'attirer des ménagemens , interrogerent les trois Chinois qu'on avoit arrêtés. Celui qui logeoit dans la maison justifia les deux autres , en reconnoissant qu'ils y étoient venus pour la première fois. Mais sur le refus qu'il fit de s'expliquer davantage , on le menaça d'un fer brûlant , qui le rendit plus sincere. Il confessa que le crime avoit été commis par le Maître de la maison & six autres Chinois qui s'étoient évadés , sans avouer qu'il eût été leur complice. On le mit sérieusement à la torture. Il reconnut enfin qu'il étoit coupable. Scot voyant qu'il avoit peu de justice à espérer du Protecteur , résolut de se la faire à lui-même , & fit tuer ce malheureux , sans que les Javans

parussent s'en plaindre. Au contraire , dans la haine & le mépris qu'ils ont pour les Chinois , ils lui reprocherent son crime , en le voyant conduire au supplice ; & le Protecteur qui n'avoit pas voulu se charger de sa punition , ne fit pas difficulté de l'approuver. A quelques injures qu'il reçut des Javans au lieu de l'exécution , il répondit : « Les » Anglois sont riches & je suis pauvre : » pourquoi ne leur prendrois-je point » ce qui leur est moins nécessaire qu'à » moi ? »

L'Amiral Hollandois envoya le lendemain à Scot un autre Chinois , & nombre des Complices , que ses gens avoient arrêté sur le rivage. La torture lui fit confesser qu'il étoit l'auteur de l'invention du fer rouge , & qu'il avoit abusé de son art dans d'autres occasions , pour altérer les monnoies. La facilité que Scot avoit trouvée dans les Javans à lui laisser prendre l'autorité de Juge , lui fit porter peut-être ses ressentimens trop loin. Il n'y eut point de cruautés qu'il n'exercât contre le Coupable. Le récit en est affreux dans sa propre Relation. Après deux iours de cette cruelle vengeance , il le fit tuer à coups de fusil. Mais pour justifier sa conduite , il prétend que sans un exemple

EDMOND
SCOT.

1604.

Excès de
vengeance.

EDMOND
SCOT.

1604.

de la dernière sévérité, il auroit pu craindre que les Chinois n'eussent formé quelque nouveau dessein contre les Anglois. Ce fut dans la même idée qu'il promit une récompense considérable à ceux qui remettroient entre ses mains les autres Complices.

Affreux caractère d'un Javanais & d'un Chinois de Bantam.

On peut douter si c'est le ressentiment de tant d'inquiétudes & de pertes, qui fait faire à l'Auteur une affreuse peinture des Javans & des Chinois de Bantam. Il les représente comme les plus lâches & les plus scélérats de tous les hommes, sans en excepter les Seigneurs, entre lesquels il ne fait grace qu'au Scha Bandar, à l'Amiral, & à deux ou trois autres, qui n'étoient pas même de l'Isle, & qui étoient venus s'y établir de Clyn. Il raconte, à l'occasion du danger que le Comptoir avoit couru, qu'un des Complices ayant trouvé un azile chez un Seigneur Javan, nommé *Pangram Mandelike*, proche parent du Roi, il avoit été le supplier lui-même, au nom du bien public, & par tous les motifs qui pouvoient faire impression sur un honnête homme, de ne point accorder sa protection à des misérables qui devoient être regardés comme l'opprobre du Pays. Le Seigneur Javan lui répondit, qu'il pouvoit garder ses représenta-

Discours d'un Seigneur Javan.

ions pour ceux qu'il croyoit capables d'en être touchés, s'il en connoissoit quelqu'un ; mais que pour lui, il confessoit naturellement qu'il ne s'embarassoit ni du bien, ni de l'honneur de son Pays. Quelque tems après, le même Seigneur ayant besoin de plusieurs marchandises Angloises, vint les acheter au Comptoir, en demandant crédit de sept ou huit cens pieces de huit. Scot, trop bien instruit de ses principes, s'excusa sous divers prétextes. En quittant le Comptoir, Pangram dit assez haut pour être entendu : « Il est bien fâcheux » que cette maison soit destinée à périr » par le feu. En effet, pendant plus de six semaines, toute la vigilance des Anglois ne put empêcher que de deux ou trois jours l'un, ils ne reçussent sur leurs toits ou contre leurs fenêtres, des fleches enflammées & d'autres feux d'artifice, qui les mirent plusieurs fois dans le dernier danger. N'ayant pû réussir par l'incendie, Pangram employa un artifice sans exemple à Bantam, & dont le succès lui parut certain, par l'impression que sa singularité même devoit faire sur le Roi & sur toute la Nation. Quoique l'usage tienne les femmes resserrées chez leurs maris ou leurs peres, il envoya au Comptoir Anglois deux des siennes,

EDMOND
SCOT.

1604.

Moyens qu'il
emploie pour
se venger des
Anglois.

EDMOND
SCOT.

1604.

d'un âge & d'une beauté qui pouvoient donner du crédit à l'imposture qu'il méditoit. Elles y arriverent portées à la mode du Pays, dans des palanquins, sur les épaules de quantité d'Esclaves. Scot apprenant que c'étoient des femmes de distinction, qui avoient la curiosité de voir son magasin, & qui vouloient acheter des bijoux de l'Europe, se crut obligé de répondre à cette faveur par toutes sortes de galanteries. Après leur avoir fait voir ce qu'il avoit de plus précieux en marchandises d'Angleterre, il les introduisit dans un cabinet où il avoit fait préparer des rafraichissemens. Elles reçurent ses civilités avec complaisance ; mais lorsqu'il les croyoit prêtes à goûter ce qu'il leur offroit de si bonne grace, elles jetterent des cris, qui attirerent tous les Anglois du Comptoir, & les Esclaves qu'elles avoient amenés à leur suite. Scot n'avoit alors avec lui que *Towison*, autre Facteur Anglois. Il ne comprit rien à ces marques de douleur & de crainte. Mais voyant les deux Javanais, qui continuoient leurs grimaces, & qui pressoient leurs gens de les faire sortir, il fit peu d'efforts pour les arrêter. Elles le quitterent brusquement. Le seul soupçon qu'il forma de cette aventure, tom-

ba sur quelques mets qu'il leur avoit fait servir à la maniere de l'Europe, & dont il jugea que la vûe pouvoit les avoir choquées.

Engelb.
Scot.

1604.

Les Anglois
se justifient
devant le
Roi.

Le lendemain il reçut ordre de se rendre à la Cour. Le Roi, quoique fort jeune, prit un air sévère en le voyant paroître, & lui demanda par quels détestables principes il se croyoit autorisé à violer les femmes d'autrui. Dans le premier étonnement de ce reproche, Scot marqua de l'embarras à répondre. Cependant après s'être rappelé ce qui pouvoit y donner occasion, il expliqua au Roi, d'un air si simple, les circonstances de son aventure, que ce Prince connoissant le caractère de Pangram, n'eut pas de peine à démêler la vérité. Le Scha Bandar, qui assistoit à cette explication, & qui avoit été surpris du crime dont les Anglois avoient été accusés, aida beaucoup à leur justification, en rendant témoignage que depuis qu'ils étoient à Bantam, il avoit admiré plusieurs fois leur continence. En effet, Scot assure, à l'honneur de la sienne, qu'il n'avoit eu jusqu'alors que du dégoût pour les plus belles femmes du Pays, & que veillant à la conduite de ses gens, il avoit toujours éloigné du Comptoir cette sorte de débauche.

EDMOND
SCOT.

1604.

Cependant Pangram, comptant à la Cour sur l'effet de son artifice, avoit fait répandre dans toute la Ville, que les Facteurs Anglois étoient convaincus d'avoir violé ses femmes. On s'attendoit à les voir punir si rigoureusement, qu'en sortant du Palais, Scot trouva une foule de peuple, qui demandoit quel seroit son supplice. Il passa d'un air si tranquille, qu'on remarqua aisément qu'il avoit satisfait le Roi; & ce Prince prit soin lui-même de dissiper la calomnie. Pangram, quoique décrié par son caractère & par ses mœurs, avoit acquis tant de crédit dans une longue minorité, que le Conseil de Régence osoit à peine lui résister. Mais le Roi commençoit à tenir de ses propres mains les rênes du Gouvernement; & s'il avoit quelque indulgence pour les injustices & les emportemens d'un homme qui lui appartenoit de fort près par le sang, il étoit fort éloigné de les autoriser par son approbation.

Plaisant
événement

Il arriva dans le même tems aux Anglois une aventure assez plaisante pour les réjouir beaucoup, si la liaison qu'elle avoit avec celle qu'ils venoient d'essuyer ne les avoit obligés de la regarder d'un autre œil. Un Chinois qui demouroit dans le voisinage du Comptoir,

ayant enlevé la femme d'un autre, fut poursuivi de si près par le Mari, que cherchant à cacher sa proie, il ne vit point de ressource plus présente que de la faire passer par-dessus l'enclos du Comptoir. Les Anglois avoient fassé nouvellement leur poivre, & la chaleur excessive du magasin les obligeoit d'en tenir la porte ouverte. Dans la crainte où la femme du Chinois étoit encore de retomber entre les mains de son Mari, elle se glissa promptement par la porte du magasin; & la difficulté ne fut pas grande à s'y cacher. Cependant n'ayant pû supporter longtemps la chaleur du poivre, elle revint prendre l'air à la porte. Un Anglois, qui l'apperçut dans l'obscurité, crut le danger fort grand, & répandit aussitôt l'alarme. Scot parut avec son activité ordinaire. Il prit ses armes pour commencer lui-même les recherches. Enfin ne trouvant qu'une femme, il voulut sçavoir quel motif l'avoit amenée. Elle répondit pour sa défense, que son Mari l'avoit voulu battre, & qu'elle n'avoit point eu d'autre asyle à choisir. Les Chinois sont accoutumés à battre leurs femmes, sur-tout lorsqu'elles sont d'un pays étranger. Celle-ci étoit une Esclave Cochinchinoise, qui n'a-

EDMOND
SCOT.

1604.

voit pas de parens à Bantam. On ne laissa point de continuer la visite du magasin ; & , tout y étant tranquille , on employa le reste de la nuit à rire de cette fausse allarme. Le Mari se présenta le lendemain pour demander des nouvelles de sa femme ; mais il ne fit cette question qu'en tremblant , comme si l'exemple du Chinois , que Scot avoit fait mourir dans les supplices , lui eût fait redouter le même sort. On lui rendit ce qu'il cherchoit , sans lui souhaiter d'autre mal que celui de vivre avec une telle femme.

Les Anglois
élargissent
leur terrain à
Bantam.

Le Protecteur affectant quelquefois du zele pour la justice , avoit donné aux Anglois , en forme de confiscation , la maison & le terrain du Chinois qui avoit conspiré contre eux ; mais quoique ce présent eût passé pour gratuit , jamais les Anglois n'ont payé si cher un si petit espace de terre dans aucun Pays du monde. Cependant il leur devint extrêmement utile ; & dans la suite ayant acheté une autre maison qui n'étoit pas moins proche du Comptoir , ils se trouverent logés fort avantageusement. Leurs satisfactions étoient toujours courtes , ou mêlées de quelques désagréments. Le 9 de Septembre , on publia par l'ordre du Protecteur une

Monopole
du Protec-
teur.

Proclamation qui défendoit aux Chinois de vendre du poivre aux Etrangers. Scot dîna le même jour avec les Chefs du Comptoir Hollandois , qui ne lui parurent point aussi inquiets qu'ils devoient l'être de cette innovation. Ils lui dirent avec le même air d'indifférence , que le Protecteur leur devoit dix mille sacs de poivre. Sa réponse fut qu'il les croyoit trop fins pour avoir été capables d'une si folle confiance. Mais avec un peu de réflexion sur tous ces incidens , il jugea que le dessein du Protecteur étoit de vexer les Anglois par une espece de Monopole , dans lequel il y avoit beaucoup d'apparence que les Hollandois entroient pour quelque chose. En effet , ayant appris qu'on achetoit quantité de poivre au nom du Roi , & par conséquent à moindre prix , suivant le droit du Souverain , il ne put douter que ce ne fût dans l'intention de le vendre plus cher aux Anglois , lorsqu'on l'auroit rendu plus rare. Il conçut aussi que les dix mille sacs dont les Hollandois lui avoient parlé , n'étoient qu'un artifice concerté , pour les mettre à couvert de l'augmentation du prix. Dans le chagrin de cette nouvelle injure , il résolut de ne rien épargner pour faire entrer dans ses intérêts une vieille

EDMOND
SCOT.

1604.

Caractere
d'une Dame
Javane.

Dame de la Cour, qui gouvernoit si absolument le Protecteur, que sans être de la Famille Royale, on l'appelloit communément la Reine de Bantam. Elle étoit demeurée veuve d'un Seigneur Javan, qui lui avoit laissé d'immenses richesses; & son esprit, joint à beaucoup de fermeté dans le fond du caractère, lui avoit acquis une considération générale dans toute la Nation. Scot n'avoit pas besoin d'interprete pour s'expliquer dans la langue du Pays. Il exposa ses plaintes avec cette noble simplicité, qui est également éloignée de la bassesse & de l'artifice. Il y joignit les flatteries qui font toujours impression sur le cœur d'une femme, & l'offre de ce qu'il avoit de plus précieux entre ses marchandises. Elle fit prier aussi-tôt le Protecteur de se rendre chez elle; & dans la présence même de Scot, elle lui demanda pourquoi il ôtoit la liberté du commerce aux Anglois. Il répondit qu'il se trouvoit dans la nécessité d'acheter dix mille sacs de poivre pour le Roi. Scot ne balança point à lui dire, que suivant ce qu'il avoit appris des Hollandois mêmes, cette quantité de poivre étoit pour eux, & leur étoit due. Le Protecteur parut embarrassé, & ne se sauva que par des excuses sans

Elle prend
parti pour les
Anglois.

vraisemblance. La Reine de Bantam exigea de lui qu'il cesseroit de chagriner les Anglois, en lui promettant de leur part beaucoup de respect & d'attachement. Cette réconciliation produisit des effets de quelque durée. Les Chinois charmés de voir le commerce rétabli, s'empressèrent d'apporter leur poivre aux Anglois; & Scot assure que s'il avoit eu huit ou dix mille ducats de plus, les Hollandois auroient eu peine cette année à faire leur cargaison. Il ajoute, d'un ton que la concurrence des deux Nations rend un peu suspect, que les Hollandois étoient alors détestés à Bantam, & qu'il ne devoient les faveurs qui leur étoient accordées, qu'au grand nombre de leurs Vaisseaux, dont toutes ces Régions de l'Inde étoient remplies.

Le 15 de Septembre, un accident, dont on ne peut accuser que le hazard, causa dans la Ville un si furieux incendie, que toutes les précautions des Anglois ne purent garantir leur maison de l'impétuosité des flammes. Il n'y eut que le magasin de sauvé. A peine leur resta-t-il un lieu pour placer le lit de Scot; & tous les autres furent obligés de camper sous des tentes au milieu de leur cour. Le Scha Bandar vint leur of-

EDMOND
SCOT.

1604.

La maison
des Anglois
est brûlée.

EDMOND
SCOT.

1604.

frir son secours dans le tumulte. L'A-miral leur envoya un grand nombre d'Ouvriers fideles. Les Chinois les plus riches accoururent pour les servir, ou du moins pour veiller à la conservation de leurs meubles , & d'une partie de leurs marchandises , qui étoient exposées comme au pillage. Le Comptoir Hollandois échappa fort heureusement, & les Anglois ne firent pas difficulté d'en recevoir diverses sortes d'assistance. Scot remarque de bonne foi , que sur tous les points qui n'avoient pas de rapport au commerce , les deux Nations étoient fort unies , & n'auroient pas balancé , pour s'entr'aider , à s'exposer aux derniers périls. Pendant plus de deux mois , qui furent employés à réparer les édifices , la nécessité de veiller continuellement sous les armes , fit mener aux Anglois une vie militaire. Ils n'auroient pas résisté à la multitude de Brigands qui les observoient sans cesse , s'ils n'eussent été soutenus par la Garde du Scha Bandar & celle du Comptoir Hollandois.

Mandeli'e
pille les provisions de la
Ville.

Le territoire de Bantam ne fournissant point assez de vivres pour la moitié de la Ville ; elle recevoit le reste de ses provisions de plusieurs endroits de l'Isle , & des Pays voisins , par un grand

nombre de Jones qu'on y voyoit aborder tous les jours. Un commerce si nécessaire s'exerçoit sans armes & sans précautions. *Mandelike*, ce même Prince Javan, dont j'ai rapporté les violences, entreprit de piller les Jones, pour suppléer à sa fortune, qui s'altéroit de jour en jour par ses débauches. Avec le secours de ses Esclaves qu'il avoit soin d'élever dans les mêmes principes, il attaqua un Jones chargé de riz & d'une multitude de Passagers des deux sexes; & son impudence alla jusqu'à faire vendre publiquement le riz & ses Prisonniers. C'étoit le moyen d'affamer la Ville, en répandant l'effroi parmi ceux qui apportoit des vivres. Le Roi & le Protecteur lui envoyèrent ordre de restituer ce qu'il avoit pris. Il rejetta fierement leurs Messagers; & paroissant disposé à toutes sortes d'excès, il se fortifia dans sa maison, comme s'il eût compté d'y être assiégé. Tous les Seigneurs qui avoient dissipé leur bien, & qui espéroient de rétablir leur fortune dans la confusion d'une guerre civile, se déclarèrent pour lui. Le Scha Bandar & l'Amiral avertirent les Anglois de se tenir sur leurs gardes. En effet le nombre des Rébelles augmentant de jour en jour, le commerce fut inter-

EDMOND
SCOT.

1604.

1.
Ba
sic
ville.

EDMOND
SCOT.

1604.

rompu , & les Habitans du Pays ne s'alarmèrent pas moins que les Étrangers. Chacun pensant à sa sûreté , Scot emprunta plusieurs petites pieces d'artillerie de quelques Chinois affectionnés , & se retrancha dans le Comptoir avec des chaînes & de grosses poutres. Il voyoit les Espions des Rébellés roder sans cesse autour de lui , & quelques-uns eurent la hardiesse de lui demander quel étoit le but de tant de précautions. Il leur répondit ouvertement que s'attendant chaque nuit à se voir attaquer par des gens de leur espece , il se mettoit en état de les bien recevoir.

Le Roi de
Jacatra vient
au secours de
celui de Ban-
tam.

Dans la crainte d'une révolution qui pouvoit ébranler les fondemens de l'Etat , le Conseil résolut de s'adresser au Roi de Jacatra , oncle du jeune Roi de Bantam. Ce Prince avoit été forcé d'armer lui-même , pour se défendre contre une partie de sa Noblesse. Après avoir fait entrer ses Ennemis dans la soumission , il conservoit encore une partie des Troupes qu'il avoit employées à les réduire. Sur les instances de son Neveu , il vint se présenter le 20 d'Octobre aux portes de Bantam , avec quinze cens hommes , suivis d'un corps plus nombreux qu'il avoit laissé à quelques lieues de la Ville. Il fit défier les

Rébelles au combat ; mais les trouvant peu disposés à quitter leurs retranchemens , il envoya chercher les principaux Anglois du Comptoir , pour leur demander si par quelques secrets de l'Europe ils ne pouvoient pas brûler Mandelike & ses Associés dans leur retraite , sans nuire aux autres édifices. Scot lui répondit que s'il eût été question d'un Vaisseau dans la Rade , il auroit pû rendre ce service au Roi de Bantam ; mais qu'avec quantité de secrets inconnus aux Indiens , il n'avoit pas celui d'arrêter l'action des flammes. Cependant il ajouta qu'en faisant abbatre à quelque distance les édifices qui servoient de communication , il ne desespéroit pas de sauver la Ville ; & quant aux Rébelles , il promit de les réduire en cendre en moins de vingt-quatre heures , avec tous leurs retranchemens , sans exposer un seul homme de l'Armée de Jacatra. Son dessein étoit de tirer à boulets rouges sur leurs maisons de canne. Le Roi ne fit pas difficulté d'accepter ses offres. On commença aussi tôt à démolir quelques édifices par où le feu pouvoit se communiquer. Les Anglois , que Mandelike avoit si souvent menacés de l'incendie , se jouissoient de lui faire éprouver les.

EDMOND
SCOT.

1604.

Scot offre
un moyen de
brûler les Re-
belles.

EDMOND
SCOT.

1603.

Ils deman-
dent un ac-
commode-
ment.

Mandelike
est chassé du
Royaume.

mêmes terreurs. Mais le bruit en fut porté jusqu'aux Rébelles, & leur causa tant d'épouvante, qu'ils demanderent un accommodement dès le même jour. Scot conseilla aux deux Monarques de ne recevoir aucune condition qui ne commençât par l'exil perpétuel de Mandelike. Ce fier Javan se vit contraint d'accepter sa grace à ce prix. Il fut chassé du Royaume avec ses femmes, & trente Esclaves, dont on lui permit de se faire accompagner. Pendant dix jours entiers, les Anglois s'étoient attendus à voir les deux Partis aux mains, & se croyoient menacés d'une scène fort sanglante. Mais tant de mouvement ne produisit pas la mort d'un seul homme. Outre la lâcheté naturelle aux Indiens, Scot donne une autre raison de cette modération apparente. Leur principale richesse consistant dans leurs Esclaves, ils craignent l'occasion de se battre, parce qu'elle les expose à les perdre. La tranquillité étant rétablie dans la Ville, les Anglois donnerent le 17 de Novembre un grand festin pour célébrer le couronnement de la Reine Elisabeth, qu'ils croyoient encore sur le Trône; & leur artillerie, qui avoit été chargée jusqu'alors, fut exercée sans regret dans une si douce occasion. Ils

reçurent des complimens sur leur conduite, non-seulement de tous les Etrangers qui se trouvoient à Bantam, mais des Seigneurs mêmes de la Cour, à qui leur courage inspiroit autant d'admiration que leur prudence. On étoit surpris que dans le petit nombre auquel ils étoient réduits, & parmi tant de dangers qui les avoient menacés continuellement, ils se fussent soutenus avec une fermeté qui les avoit fait triompher de tous leurs ennemis. Ils étoient les seuls Etrangers qui eussent accoutumé les Javans à recevoir d'eux, ou des censures ou des punitions. La querelle sanglante qu'ils avoient eue avant le départ de leurs Vaisseaux, avoit fait douter s'ils pourroient soutenir cette fierté lorsqu'ils seroient sans aucun autre appui que les palissades de leur Comptoir. Mais ceux qui en avoient mal auguré, se virent démentis par les événemens. D'ailleurs, autant qu'ils témoignent de fermeté à repousser les injures, autant paroissent-ils doux & civils dans les devoirs de la société & dans les affaires du Commerce; fort différens des Hollandois, repete l'Auteur, qui se faisoient hair mortellement des Javans & des Chinois.

Vers le même tems, l'Empereur de

EDMOND
SCOT.

1604.

L'Empereur
de Damak af-
fassiné par son
fils.

Damak, que sa tyrannie avoit fait déposer quelques années auparavant par les Rois voisins, & qui s'étoit procuré un azile à Bantam, fut assassiné par un de ses fils, dans un voyage fort court qu'il faisoit, par mer, vers quelque autre lieu de l'Isle. On porta divers jugemens de ce parricide. Les uns prétendirent que le jeune Prince, gagné par l'espérance de remonter sur le Trône après la mort de son pere, avoit promis sa mort à cette condition, au Roi de *Clyn*, son principal ennemi. Mais ceux qui avoient pénétré dans leurs affaires domestiques, assurèrent qu'il n'étoit question entre le pere & le fils, que d'une concurrence d'amour pour une Esclave que le jeune Prince avoit achetée à grand prix, & que son pere lui vouloit enlever. Les circonstances parurent s'accorder avec cette opinion; car après s'être souillé du sang de son pere, le Prince se retira dans l'Isle de Sumatra avec les femmes qu'il avoit à bord, sans marquer la moindre prétention aux autres parties de son héritage.

Les Anglois
apprennent
la mort de
leur Reine.

Le 14 de Decembre, une Pinace Hollandoise, qui arriva au Port de Bantam, apporta aux Anglois les premieres nouvelles de la mort de la Reine, & de l'avénement du Roi Jacques d'Ecosse au

Trône d'Angleterre. Mais elle ne leur apprit rien de leur Flotte; & leur inquiétude dura jusqu'à l'arrivée de celle de Hollande, où ils trouverent trois Lettres dans le Vice-Amiral. L'une étoit de la Compagnie de Londres, adressée à M. Stackey, ancien Chef du Comptoir de Bantam, & mort depuis près de deux ans. Scot y trouva le départ de Middleton annoncé, mais sans aucune certitude du tems. La navigation des Hollandois avoit été retardée par tant d'accidens, qu'en supposant la Flotte Angloise partie dans la saison favorable, elle ne pouvoit être long-tems à paroître. Cette espérance consola Scot du triomphe de ses Rivaux, qui répandirent dans l'intervalle des bruits peu honorables pour l'Angleterre. Il eut la consolation d'apprendre que certains Chinois de ses amis avoient découvert & fait arrêter *Uniete*, Chef des Incendiaires qui avoient miné le Comptoir. Ce Brigand s'étoit retiré dans les montagnes, d'où la faim & la soif l'avoient forcé de revenir aux environs de la Ville; & les plus honnêtes gens de sa Nation s'étoient fait un devoir de le livrer aux Anglois. Scot en fit donner avis au Protecteur, mais ce fut pour lui déclarer qu'il se chargeoit de la punition &

 EDMOND
SCOT.

1604.

 Arrivée
d'une Flotte
Hollandaise.

 Incendiaire
arrêté.

EDMOND
SCOT.

1604.

Allarmes
de Scot.

qu'il ne la feroit point attendre longtemps. Il vouloit seulement tirer du coupable quelque éclaircissement sur la retraite de ses autres Complices. Son imagination n'avoit point été tranquille, depuis que cette troupe de scélérats s'étoit dérobée à sa vengeance. Il n'avoit perdu qu'une seule fois le Comptoir de vûe ; & dans cette courte absence, il avoit été troublé par tant d'allarmes, qu'à son retour il avoit crû trouver son Magasin en proie aux flammes. Trois fois la semaine, il ne manquoit pas de faire la visite de toutes les maisons Chinoises qui étoient voisines de la sienne ; & d'observer sur-tout s'il n'étoit pas menacé de quelque nouvelle mine. Cet air d'autorité ne lui auroit peut-être pas réussi avec les Javans ; mais à qui les Chinois auroient-ils adressé leurs plaintes, lorsque les Javans mêmes prenoient plaisir à les voir humiliés ?

Une Flotte
Angloise ar-
rive à Bar-
tam. Son tri-
ste état.

Enfin, le 22 Décembre on découvrit vers le soir la Flotte Angloise qui entroît dans la Rade. Mais l'empressement & la joie que Scot fit éclater à cette heureuse nouvelle, furent bien tempérés par l'état déplorable où il trouva l'Amiral Middleton, & la plus grande partie de ses gens. A peine restoit-il cinquante hommes sains sur la Flotte. Loin d'espérer

d'espérer leur rétablissement à Bantam, l'air n'étoit propre qu'à redoubler les maladies. Aussi la plûpart de ceux qui en étoient atteints y moururent-ils misérablement ; & parmi ceux qui jouissoient de la meilleure santé, un grand nombre essuya le même sort. Middleton étoit si foible, qu'à peine eut-il la force d'écouter le récit des affaires du Comptoir. Cependant la nécessité ranima son courage, lorsqu'il eut compris de quelle importance il étoit pour l'honneur de sa Nation & pour le succès de ses espérances, de partager du moins le champ avec les Hollandois. Il chargea immédiatement *Colthurst*, son Vice-Amiral, de descendre au rivage avec quelques-uns des principaux Facteurs, pour annoncer son arrivée à la Cour ; & dans la vûe de relever le nom Anglois, Scot choisit le même jour pour faire exécuter l'incendiaire qu'il retenoit dans les fers. Il en restoit quatre à punir ; deux qui s'étoient sauvés dans le Royaume de Jacatra ; un qui avoit accompagné Mandelike dans son exil, & le quatrième qui vivoit encore à Bantam sous la protection de *Kitty Sanapati Lama*, Seigneur Javan fort opposé à l'établissement des Anglois.

EDMOND
SCOT.

1604.

Scot fait
exécuter l'in-
cendiaire.

Dans un Conseil qui se tint le 23 à
Tome III. T

Conseil re.

EDMOND
SCOT.

1604.

Fu entre les
Anglois.

bord de l'Amiral, diverses raisons firent prendre le parti d'envoyer deux des quatre Vaisseaux de la Flotte aux Moluques, le *Dragon* & l'*Ascension*; tandis que l'*Hector* & la *Susanne* feroient leur cargaison de poivre à Bantam, pour retourner directement en Angleterre. Les rafraîchissemens du Pays ayant fait reprendre à l'Amiral une partie de ses forces, il se trouva capable, dès le 25, de donner à dîner sur son bord aux Chefs de la Flotte & du Comptoir de Hollande. Là, dans la chaleur du vin & de la bonne chere, on convint de bonne grace que tous les sujets de plainte seroient mutuellement oubliés, & que pour le bien commun on remettroit à d'autres tems la discussion des intérêts publics ou particuliers. Cette précaution étoit d'autant plus sage, que les Javans mêmes s'attendoient à voir éclater des jalousies funestes aux deux Nations, & s'en promettoient d'avance un spectacle amusant. Le 31, Middleton accompagné de tous les Marchands à qui leur santé permit de le suivre, se rendit au Palais, où il remit au Roi la Lettre de Jacques I. & les présens. C'étoit une aiguiere & un bassin de vermeil, deux coupes & une cuilliere de même métal, avec six mousquets. Ces témoignages de l'amitié d'un

L'Amiral se
présente à
l'Audience
du Roi.

grand Roi furent bien reçus. Middleton employa le jour suivant à visiter les principaux amis des Anglois, tels que le Scha Bandar, l'Amiral, & les riches Chinois. Il leur fit aussi des présens, auxquels ils parurent fort sensibles. Ses soins se tournerent ensuite à séparer les marchandises qu'il destinoit aux Moluques. Mais à mesure que ses gens guérissoient du scorbut, ils étoient saisis d'une diarrhée presque aussi dangereuse; de sorte que manquant d'Ouvriers, il vit peu d'apparence à pouvoir remplir ses vûes avant la fin de la saison. Les Vaisseaux Hollandois qui étoient au nombre de neuf, sans y comprendre les Pinaces & les Chaloupes, partirent le 7 de Janvier pour Amboyne & les Moluques; tandis que les Anglois demeuroient presque sans espoir de finir cette année leur cargaison. Cependant ceux qui étoient nommés pour Banda se déterminèrent le 18 à mettre à la voile. Scot qui continua son office à Bantam, laissa le soin d'écrire leur voyage à ceux dont on a lû les Relations. A peine eurent-ils quitté le Port, que le Protecteur abusant de l'état des deux Vaisseaux qui devoient retourner en Europe, augmenta les droits de sortie. Scot résista d'abord à cette tyrannie; mais voyant que toute

FUMOND
SCOT.

1604.

Les Anglois
sont accablés
de maladies.

1605.

EDMOND
SCOT.

1605.

sa fermeté ne serviroit qu'à retarder la cargaison des deux Vaisseaux, il prit le parti de payer pour les marchandises présentes, en remettant la conclusion du différend au retour de l'Amiral.

Départ de
la Susanne &
de l'Hector.

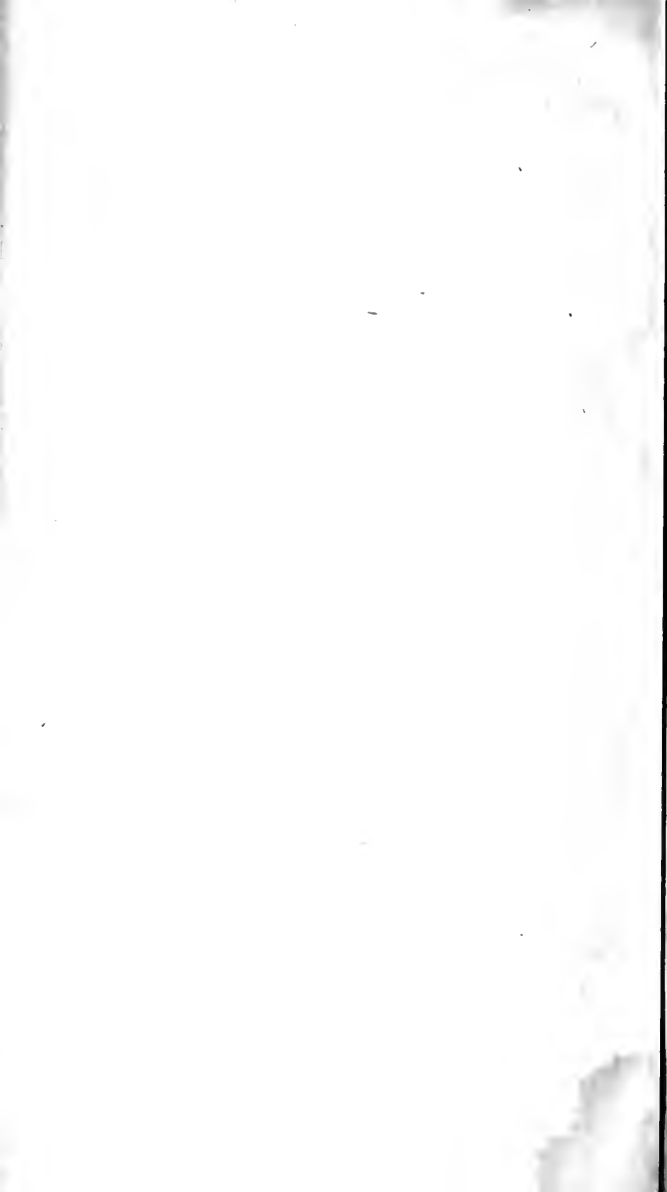
La Susanne & l'Hector perdirent une si grande partie de leur Equipage avant qu'ils fussent en état de mettre à la voile, que les Facteurs furent obligés de louer des Chinois & des Guzarates, non-seulement pour aider au travail du Port, mais pour suppléer à la manœuvre dans le cours de la navigation. C'étoit une dépense fort onéreuse. Enfin, par mille fatigues, on parvint à charger les deux Bâtimens; mais on ne put les mettre en état de partir avant le mois de Mars. Ils quitterent Bantam le 4. L'Hector avoit à bord soixante-trois hommes de différentes Nations. La Susanne en avoit quarante-sept. Dans l'un & dans l'autre, la plupart des Anglois n'étoient point encore rétablis.

Richesse prise
des Hollan-
dois.

Le 6 de Mai, il arriva au Port de Bantam un Vaisseau de Hollande, qui s'étant joint sur la Côte de Goa avec deux autres Bâtimens de la même Nation, avoient pris quatre Vaisseaux Portugais, dont trois étoient chargés d'immenses richesses. Le quatrième ne portant que des chevaux, les Hollandois



Circumcision du Roy de Bantam



l'avoient brûlé avec sa cargaison. Ce premier Vaisseau de Hollande étoit parti d'Amsterdam au mois de Juin 1604., c'est-à-dire, depuis que Middleton avoit quitté Londres; mais il n'apportoit pas de nouvelles aux Anglois de Bantam qu'ils n'eussent déjà reçues par leur Flotte. Le Capitaine qui se nommoit *Cornelius Syverfon*, étoit un homme grossier & sans esprit, qui n'avoit aucune teinture d'humanité. Son arrivée ruina le commerce d'amitié & de politesse que l'Amiral Warwick s'étoit efforcé d'établir entre les deux Nations. On cessa bien-tôt de se voir; & les pénétrans comprirent que ce refroidissement annonçoit un rupture éclatante.

La Ville de Bantam faisoit alors les préparatifs d'une Fête qui paroissoit intéresser vivement toute la Nation. Le jeune Roi n'avoit pas encore été circoncis. Cette Cérémonie devoit être célébrée au mois de Juin; & depuis l'arrivée des Jons de la Chine, qui commence à la fin de Février, on n'avoit pas cessé de travailler aux ornemens d'un si grand jour. On voyoit déjà dans une grande place verte, devant la première porte du Palais, un vaste théâtre environné de palissades. Au front, paroissoit une figure monstrueuse, qui représen-

EDMOND
SCOT.

1605.

Semence de
haine entre
les deux Na-
tions.

Circoncision
du Roi de
Bantam.

EDMOND
SCOT.

1605.

toit le Diable ; & sur le théâtre on avoit placé trois espèces de trônes : l'un , qui étoit élevé plus haut de deux-pieds , pour le jeune Monarque , & les deux autres , pour les fils du *Pangram Goban* , qui étoient les plus proches héritiers de la Couronne.

Divers usages de cette Fête.

C'est l'usage , dans tous les Royaumes Mahométans des Indes , de faire un présent au Roi , le jour de son avènement au Trône ou de sa circoncision. Ce devoir solennel s'exécute avec toute la magnificence possible ; & ceux à qui leur fortune ne permet pas de faire une dépense considérable , Etrangers ou Naturels du Pays , s'associent à leurs semblables pour s'acquitter du tribut commun. La Fête commence ordinairement le 15 de Juin , & continue non-seulement le reste du mois , mais tous le mois suivant , parce qu'il ne faut pas moins de tems à tous les Députés des Compagnies pour apporter leur présent au pied du trône. Le Protecteur commença la Cérémonie. Tous les autres vinrent successivement , sans distinction de rang & de noblesse , suivant que chacun avoit été plus prompt à faire ses préparatifs ; de sorte que certains jours étoient employés du matin jusqu'au soir , & que dans d'autres jours il ne se présentoit

que trois ou quatre Compagnies. Comme les Javans avoient encore peu d'armes à feu, le Protecteur avoit prié les Anglois & les Hollandois de faire les décharges de mousqueterie. Il s'éleva une querelle entre les deux Nations, pour le rang, dans l'ordre de la marche. Le petit nombre des Anglois fit donner la préférence à leurs concurrens. Mais pour se venger par une autre sorte de distinction, Scot fit habiller ses gens avec la dernière propreté, & voulut qu'ils fissent l'arrière-garde du cortège; tandis que les Hollandois qui affectoient de marcher à la tête, n'y parurent, dit-il lui-même, que pour exciter la risée, par leurs grands chapeaux pointus, leurs habits tarodés, leurs hautes-chaussées pendantes, & leurs chemises qui tomboient entre leurs jambes.

Chaque jour au matin, la Garde du Roi, qui étoit d'environ trois cens hommes, venoit se ranger au tour du théâtre. Elle se place en plusieurs rangs de file, suivant la discipline de l'Europe, mais la marche en est fort différente. Tous les Gardes défilent l'un après l'autre, en se serrant le plus qu'il est possible, & tenant la pique élevée. Ils ne connoissent point encore l'exercice des armes à feu; de sorte que ceux mêmes

 EDMOND
SCOT.

1605.

Di'oute
pour le rang
entre les An-
glois & les
Hollandois.

D'ici l'ine
de la Garde
du Roi.

EDMOND
SCOT.

1605.

qui paroissoient en petit nombre avec des arquebuses ou des mousquets, s'en servoient de mauvaise grace. Leurs tymbales sont de larges bassins, d'un métal qu'ils appellent *Tombago*, & rendent un son fort desagréable. Ils ont leurs Compagnies & leurs Enseignes, comme la Milice de l'Europe; mais leur Etendart royal est d'une forme extrêmement bizarre. C'est une perche fort longue, dont le sommet se courbe en arc, à l'extrémité duquel sont suspendues les couleurs, qui descendent presque à terre, sans avoir plus d'une aune de largeur.

Les Anglois
& les Hollandois
en viennent aux
mains.

Le premier jour de la Fête, qu'on s'efforça de rendre le plus magnifique, on représenta vis-à-vis le théâtre plusieurs châteaux de cannes, qui furent attaqués & défendus par des Javans. Tandis que le Roi & toute sa Cour étoient occupés de cette scène badine, les Anglois & les Hollandois renouvelèrent leur querelle, avec une chaleur qui leur fit employer sérieusement leurs mousquets. Le Protecteur informé du desordre, les fit prier instamment de suspendre leurs animosités ce jour-là. Le soir du même jour, Scot demanda à quelques-uns de leurs Marchands si leurs prétentions supposoient que la Hollande fût capable de se mettre en comparaison avec

l'Angleterre, & s'ils avoient oublié que sans le secours des Anglois ils auroient été la plus vile Nation de l'Univers. Quelque amertume qu'il y eût dans cette question, les Marchands Hollandois se contenterent de répondre que les tems & les situations étoient changés.

Le Roi de Bantam se faisoit transporter chaque jour au théâtre sur les épaules d'un homme robuste, dans la posture où l'on peint Anchise sur celles d'Énée, & faisoit quelquefois le tour de la Place dans la même situation. Plusieurs Esclaves soutenoient autour de lui & sur sa tête de riches parasols; sa Garde, qui avoit marché devant lui, se plaçoit autour du théâtre, dans l'intérieur de la balustrade. A sa suite venoient grand nombre de Courtisans, qui avoient leur jour marqué pour s'approcher successivement de lui. Lorsqu'il s'étoit placé sur son trône, les jeux commençoient par une marche de la Compagnie des Mousquetaires, qui étoit suivie de celle des Picquiers, chacun avec leurs instrumens de musique. Ensuite paroissoit la Compagnie des Porte-boucliers, Corps plus distingué que les deux précédens par leurs fonctions auprès du Roi. On voyoit passer ensuite sur les épaules d'un

EDMOND
SCOT.

1605.

Jeux & Spectacles de la cérémonie de la Circoncision.

EDMOND
SCOT.

1605.

d'arbres avec leurs fruits. A ce spectacle succédoit une procession d'animaux de toute espece ; les uns vivans , d'autres artificiels , mais si bien représentés , qu'ils ne paroissoient pas différens de la nature. Cette scène faisoit place à quantité d'hommes & de femmes , dont la profession étoit de danser , de chanter , & de faire des tours de force ou d'agilité. Ils exerçoient leurs talens devant le Roi , qui les honora souvent de quelques marques d'approbation. Ils étoient suivis de trois cens jeunes femmes , qui portoient des présens , avec une vieille matrone à chaque dixaine , pour les contenir dans l'ordre. Ces présens étoient de peu de valeur , mais ils étoient portés dans de petits paniers fort galans. On commençoit alors à voir paroître des présens plus riches , tels que des turbans brodés en or , des étoffes d'or & d'argent , des perles , & d'autres pierres pour l'usage du Roi. C'étoient encore des femmes qui portoient toutes ces richesses ; & quantité d'Esclaves marchaient à leurs côtés , avec des parasols qui les tenoient à couvert. Après elles , marchaient les hommes qui avoient leur propre tribut à présenter , & les Députés des Compagnies que l'indigence avoit formées pour satisfaire à l'usage. Enfin

P'on voyoit venir les enfans & les héritiers de ceux qui faisoient un présent en leur propre nom , assez galamment vêtus, en étoffes peintes ou brodées, avec des bracelets & des ceintures où les pierres éclatoient au milieu de l'or. Ils étoient accompagnés d'Esclaves de l'un & de l'autre sexe , qui les garantissoient aussi de la chaleur avec des parasols. A mesure que les présens étoient offerts au Roi & rangés au pied du théâtre , ceux qui les avoient apportés s'asseyoient par terre sur des nattes.

 EDMOND
SCOT.

1605.

Après cette longue procession , un Crieur public qui s'introduit dans la figure du Diable crie par la bouche de cet hideux colosse , que le Roi impose silence à toute l'assemblée. Alors la musique se fait entendre seule , avec un mélange de la mousqueterie par intervalles. Ensuite les Picquiers & les Porte-boucliers commencent le jeu du dard & de leurs autres armes. Ils s'en servent fort adroitement. Leur attaque se fait avec divers pas de danse , au milieu desquels l'habileté consiste à choisir un moment pour lancer le dard , & rarement manquent-ils leur coup. Entre plusieurs autres spectacles , on voit des Jones chargés de riz & d'autres marchandises , qui voguent par l'effet de certains ressorts. Il se fait

EDMOND
SCOT.

1605.

aussi des représentations historiques. Le fond est tiré des Chroniques de Java, & des Livres de l'ancien Testament, dont la communication doit leur être venue des Arabes, des Turcs, des Persans & des Chinois, mais qu'ils ont altérés par cent chimères de leur propre imagination.

Présens des
Anglois dans
la cérémonie.

Les Anglois présentèrent au Roi un beau grenadier, couvert de son fruit. Ils l'avoient enfermé dans une espece de cage où les ornemens n'étoient point épargnés ; & sur le gazon verd qui couvroit ses racines, ils avoient mis trois lapins blancs. Ces animaux sont fort rares aux Indes. Entre les branches ils avoient attaché plusieurs petits oiseaux, qui dans l'agitation de tant de bruit & de mouvemens, firent entendre fort à propos leur ramage. Ils avoient aussi quatre furieux serpens, ou plutôt quatre représentations, dont ils étoient redevables à l'industrie des Chinois, & qui contrefaisoient la nature jusqu'à causer de l'épouvante aux spectateurs. Ces présens étoient suivis de cinq pieces d'étoffes pour l'usage du Roi, & de plusieurs autres pour les Officiers de sa suite. Ils y joignirent une paire de pistolets damasquinés, avec les fourreaux de velours cramoisi, relevé de feuilles d'or

battu. Comme leur qualité d'Etrangers ne leur permettoit point de se mêler dans la marche des présens, & qu'ils n'avoient point de femmes qu'ils pussent charger de certe commission, ils se procurerent trente des plus jolis enfans qu'ils purent trouver, & deux Picquiers Javans, pour les accompagner en qualité d'Huissiers ou de Gardes. Le Chef de cette petite Troupe étoit un jeune Chinois, dont le pere avoit été tué au service de Scot, dans une attaque de quelques Voleurs. Il étoit vêtu presque aussi bien que le Roi. Dans le petit discours qu'il devoit prononcer à ce Prince, les Anglois faisoient remarquer que si leur nombre eût répondu à leurs desir, ils n'auroient pas manqué de paroître avec beaucoup plus d'éclat.

Les Hollandois, accoutumés à faire valoir leurs moindres avantages, releverent beaucoup ce qu'ils firent dans cette occasion. Ils vanterent extrêmement leur Roi; car c'est le nom qu'ils donnoient continuellement au Comte Maurice. Leur querelle avec les Anglois se renouvella plusieurs fois, & c'étoit toujours après avoir bû qu'ils la recommençoient. Scot qui avoit à répondre d'une grande quantité de marchandises, & qui voyoit ses gens en si

EDMOND
SCOT.

1605.

Inégalié
des Anglois
& des Hol-
landois.

petit nombre , cherchoit continuelle-
ment à rapprocher les esprits. Les An-
glois n'étoient que treize. Middleton
avoit eu besoin de tout son monde en
partant pour Banda ; & loin que la Su-
fanne ou l'Hector eussent pû laisser quel-
ques-uns de leurs gens au Comptoir ,
ils s'étoient vûs dans la nécessité d'em-
ployer des Etrangers pour leurs pro-
pres besoins. Au contraire , soit au Port
ou dans la Ville , les Hollandois étoient
plus de cent.

Le Roi de
Jacatra vient
prêter hom-
mage à celui
de Bantam. ¶

Le 18 de Juillet , on vit arriver à
Bantam le Roi de Jacatra , qui venoit
faire ses présens & rendre son homma-
ge. Cette Cérémonie se fit encore avec
éclat. Dès la pointe du jour , les Gar-
des de Bantam se rangerent sur la Place
du Palais. Scot & les autres Facteurs ,
que la curiosité y avoit conduits , se
tenant debout près du théâtre , il leur
vint successivement plusieurs Officiers
du Roi , pour les presser de s'asseoir à
terre ; car il n'est pas permis de demeu-
rer dans une autre posture devant le
Roi & les personnes de marque. Mais
Scot répondit qu'il falloit donc lui fai-
re apporter des sièges ; sans quoi il pren-
droit le parti de retourner chez lui ,
contre l'intention du Roi & du Protec-
teur , qui avoient souhaité qu'il assistât

à leurs Fêtes. Les Hollandois firent la même réponse. On n'entreprit point de leur faire violence ; mais dans l'usage établi pour tout le monde , de s'asseoir à terre lorsqu'on se trouve dans le même lieu que le Roi , fût-ce au milieu des boues les plus noires & les plus épaisses , ceux qui ne purent supporter que les Anglois & les Hollandois parussent autrement , s'éloignèrent d'eux ; & les Gardes mêmes qui en étoient proche , changèrent de poste. Il arrivoit souvent , dans des occasions domestiques , que les Javans s'offensoient de voir un Facteur de l'un ou de l'autre Comptoir prendre place sur un coffre ou sur quelque autre meuble , tandis qu'ils étoient à terre suivant leur usage ; & leur fierté leur faisant regarder la supériorité de posture comme une insulte , ils auroient poignardé volontiers ceux de qui ils croyoient recevoir cet affront.

A neuf heures , le Roi de Bantam se fit porter sur son trône. Bientôt on entendit un grand bruit , qui annonçoit l'approche de celui de Jacatra , à la tête de deux cens de ses propres Gardes. Lorsqu'il fut arrivé à la Garde de Bantam , il laissa ses gens derrière lui pour la traverser. Mais s'étant apperçu qu'il

EDMOND
SCOT.

1605.

devoit passer ensuite au milieu de plusieurs petits Princes voisins, qu'il connoissoit pour ses mortels Ennemis, il s'arrêta tout d'un coup, dans la crainte qu'ils ne prissent cette occasion pour l'assassiner. Ce n'est pas qu'il manquât de courage; il passoit au contraire pour un des plus braves Princes de l'Inde. Mais dans l'impossibilité qu'il voyoit à se défendre, s'il étoit lâchement attaqué, il prit le parti de faire avertir le Roi de Bantam qu'il attendoit ses ordres; & dans l'intervalle il s'assit sur une piece de cuir, telle que la plûpart des spectateurs en avoient apporté. Le Roi de Bantam apprenant qu'il étoit si proche, envoya aussi-tôt deux de ses principaux Officiers pour le conduire jusqu'au trône. Il le reçut avec de grandes marques de distinction. Il l'embrassa; & la cérémonie del'hommage étant achevée, il le fit asseoir près de lui, sur une petite estrade beaucoup moins élevée que son trône, qui sembloit avoir été préparée dans cette vûe. Les petits Princes rendirent leur hommage après lui, & prirent place ensuite dans un rang fort inférieur. Vers midi, on vit paroître les présens, dans l'ordre que j'ai déjà représenté. Entre une infinité d'animaux, on admira beaucoup une sorte

de lion , que les Indiens appellent *Machan* , & qui passe pour la plus terrible de toutes les bêtes féroces. Il est marqué de blanc , de rouge & de noir. Sa force & son agilité sont si extraordinaires , qu'il s'élance à plus de dix-huit pieds sur sa proie. Il s'en trouve un assez grand nombre dans l'Isle de Java , & les ravages qu'ils y font dans certains tems , obligent les Rois mêmes d'armer pour les détruire. Cette chasse est si dangereuse , qu'elle coute ordinairement la vie à plusieurs Soldats. Elle se fait quelquefois la nuit , parce que le *Machan* n'apperoit rien dans l'obscurité , quoiqu'il sorte de ses yeux des traits de flamme qui le font découvrir. Celui que le Roi de Jacatra avoit pris vivant , fut apporté dans une cage traînée par deux buffles , & laissoit voir dans cette situation de quoi sa fureur l'auroit rendu capable en liberté. On vit paroître encore avec plus d'admiration un jardin tout entier , couvert non-seulement de fleurs & de légumes , mais chargé d'arbres ; sans parler d'un étang , rempli de poissons , qui nageoient dans l'eau. Mais Scot a soin d'ajouter que tout étoit artificiel , & que cette machine n'avoit point au fond d'autre mérite que celui d'une grandeur prodigieuse , qui deman-

EDMOND
SCOT.

1605.

Machan ,
bête extrême-
ment féroce.

EDMOND
SCOT.

1605.

doit une infinité d'hommes & d'animaux pour la traîner. La plûpart de ces ouvrages venoient de l'industrie des Chinois ; car la grossiereté des Javans les rend peu capables d'invention. Il est surprenant, suivant la remarque de Scot, qu'il puissent traiter avec le dernier mépris une Nation qui sert ainsi presque également à les amuser & à les faire vivre. La marche fut fermée par le fils du Roi de Jacatra, qui parut sur un char traîné par des buffles. Cet attelage eut peu d'agrément pour l'Auteur. Mais il remarque que l'Isle de Java est mal fournie de chevaux, & qu'ils n'y sont pas d'une taille avantageuse. Aussi ne les y employe-t-on jamais à tirer, ni même à d'autres exercices que ceux de la course, qui se font le Samedi au soir, & qui ressemblent beaucoup à ceux de Barbarie.

Jour de la
Circoncision

Enfin, le dernier jour des Fêtes, qu'on avoit fait tomber exprès à leur Sabbath, le Roi fut porté au Temple, sur l'échaffaut même d'où il avoit eu tous ces spectacles, & fut circoncis avec un grand nombre de cérémonies bizarres. On assura Scot que plus de quatre cens personnes avoient été employées à porter l'échaffaut ; mais à juger par la grandeur même de cette machine,

il trouva de l'exagération dans ce récit.

EDMOND
SCOT.

Le 24 de Juillet, Middleton, rentrant dans le Port de Bantam avec une riche cargaison de Girofle, apprit à Scot les tristes marques qu'il avoit reçues de la reconnoissance des Hollandois, après les services qu'il leur avoit rendus. En comparant cette conduite avec celle qu'ils tenoient depuis long-tems dans l'Isle de Java, il ne fut pas difficile aux Anglois de prévoir ce qu'ils en devoient attendre à l'avenir. Cependant Middleton ne cessa point de répéter aux Facteurs du Comptoir, qu'il falloit éviter toutes les occasions de querelle, & se faire un appui de la considération que leur honnêteté même & leur modération ne manqueroient pas de leur attirer de la Cour. En effet il continuerent de recevoir du jeune Roi des témoignages d'une estime distinguée; & le Roi de Jacatra, qui passa quelques semaines à Bantam, fit l'honneur à Middleton de le visiter sur son bord. Mais ces apparences de distinction devinrent un nouveau sujet de jalousie pour les Hollandois. Le premier d'Août, tandis que Scot travailloit ardemment au Magasin, avec une partie de ses gens, il vit arriver deux Anglois du Vaisseau de Middleton, qui étoient poursuivis par

1605.

Retour de
Middleton à
Bantam.

Jalousie des
Hollandois

EDMOND
SCOT.

1605.

Leur effet
tragique.

quelques Hollandois, & qui en avoient reçu plusieurs blessures. Dans le ressentiment de cette insulte, il sortit avec la premiere arme qui tomba sous ses mains; & ses gens le seconderent si bien, que non-seulement il fit prendre la fuite à ses Ennemis, mais qu'il en tua un & coupa les bras à deux autres. Il n'étoit encore rien arrivé de si vif entre les deux Nations. Le Chef du Comptoir Hollandois en porta aussi-tôt ses plaintes à Middleton; mais il le trouva si bien informé, qu'ayant été obligé de reconnoître que l'injustice & la violence étoient du côté de ses gens, il prit le parti de boire pendant le reste du jour avec les Anglois du Vaisseau. Le Roi de Bantam, à qui l'on fit le récit de ce combat, se réjouit beaucoup que le mort fût un Hollandois, & déclara publiquement qu'il s'affligeroit peu que tous les autres eussent le même sort.

L'*Ascension* n'ayant pas tardé longtemps à suivre l'Amiral, les Anglois se trouverent en état de faire face à leurs Ennemis, pendant que ces deux Vaisseaux demeurerent à Bantam. Aussi trouverent-ils les Hollandois beaucoup plus humains dans cet intervalle. Le 8 de Septembre, les principaux Marchands de Hollande donnerent à Middleton &

à ses Facteurs un magnifique festin , où l'amitié parut se renouveler avec une parfaite franchise. Cependant deux jours après cette réconciliation, il s'éleva une nouvelle querelle , où plusieurs personnes furent blessées dans les deux partis.

EDMOND
SCOT.

1605.

Le retour de Syverson , Amiral Hollandois , & la grossiereté de son caractère , devinrent encore l'occasion de plusieurs combats. Un jour que Middleton étoit assis à la porte du Comptoir Anglois , dans un entretien fort tranquille avec quelques Portugais , un yvrogne du Vaisseau de Syverson vint s'asseoir impudemment à ses côtés. Il le força de se retirer. Au même moment plusieurs Matelots du même bord parurent avec leurs couteaux , pour soutenir leur Compagnon. Les Anglois sortirent du Comptoir , dans la seule vûe de se défendre. On en vint aux mains avec la dernière chaleur ; & les Hollandois furent poussés jusques dans la maison d'un Chinois, où ils ne parvinrent à se mettre à couvert qu'après avoir eu plusieurs de leurs gens blessés. Mais à peine les Anglois se furent-ils délivrés de ces Ennemis , qu'il en revint une autre Troupe , avec lesquels il fallut recommencer le combat. Comme la plupart étoient yvres , & que la curiosi-

Autres sanglins démentés.

EDMOND

SCOT.

1605.

té en amenoit d'autres sans aucun dessein de prendre part à la querelle, Middleton parut lui-même, pour garantir les plus sensés de la fureur de ses gens, & leur offrir un azile dans le Comptoir. Ainsi rien n'étoit plus étrange que d'en voir une partie aux mains avec les Anglois, tandis que les autres en étoient traités avec autant de civilité que d'amitié. Enfin les yvrognes furent assez maltraités pour se repentir de leur insolence, & chercher leur salut dans la fuite. Syverfon, malgré son arrogance naturelle, se vit obligé de reconnoître le tort de ses Matelots, & prit le parti d'en faire des excuses à Middleton.

Ménages encore plus terribles.

Mais ce qui commença bientôt à causer de plus justes allarmes aux Anglois, ce fut d'apprendre de quelques Matelots de leur Nation qui servoient sur les Vaisseaux de Hollande, que le Contre-maître de l'Amiral Syverfon avoit conseillé à tous les Hollandois, de ne jamais sortir sans armes, & de poignarder sur le champ le premier Anglois qui donneroit devant eux quelque marque de fierté ou de résistance. Cet avis parut d'autant plus sérieux, que ceux dont on l'avoit reçu étoient retenus à bord avec de grandes précautions, & que pour le donner, ils avoient été obligés

d'employer un stratagème qui avoit fort heureusement réussi. A la vûe de quelques Anglois qui avoient passé dans une Chaloupe auprès de la Flotte Hollandoise, ils avoient jetté dans l'eau une petite boîte qui contenoit une Lettre en Anglois. Ce ne fut pas sans peine qu'elle fut pêchée par les gens de la Chaloupe; & loin de s'attendre à ce qu'elle contenoit, ils n'auroient pas jugé qu'elle méritât les mouvemens qu'ils se donnerent pour la prendre, s'ils n'avoient entendu crier dans le même tems *have a care*, c'est-à-dire *prenez garde*. Après avoir reçu ce terrible avis, ils furent tentés de faire main-basse sur tous les Hollandois qu'ils rencontrèrent en allant au Comptoir. Mais ne voulant rien entreprendre sans l'ordre de Middleton, ils lui remirent la boîte & la Lettre. On tint Conseil aussi tôt. Les Hollandois avoient alors sept grands Vaisseaux dans le Port; & le nombre des Anglois se réduisoit à deux. Il n'étoit pas question d'attaquer, sur-tout lorsqu'au milieu des ressentimens on n'avoit que des vûes de paix & de commerce; mais des craintes si pressantes obligeoient de ne rien négliger pour se défendre. Après avoir pourvû à la garde du Comptoir, Middleton envoya ordre

 EDMOND
SCOT.

1605.

 Stratagème
de que que les
Matois An.
glois.

EDMOND
SCOT.

1605.

Middleton
termine les
différends
par compo-
sition.

sur les deux Vaisseaux de ne laisser sortir personne pendant le reste du jour ; & faisant la même défense aux gens du Comptoir, il prit le parti de se rendre chez les Commandans Hollandois sans autre suite que son Secrétaire & deux domestiques. Là, sans faire connoître les lumières qu'il avoit reçues, il témoigna beaucoup de chagrin des semences de haine qu'il voyoit croître tous les jours entre les deux Nations ; & ne balançant point à prétendre que la faute venoit des Hollandois, puisqu'on ne pouvoit pas supposer raisonnablement que dans une si grande inégalité de forces les Anglois fussent les agresseurs, il pria les Commandans de s'expliquer avant son départ sur leurs véritables intentions, afin qu'il n'eût point à se reprocher d'avoir abandonné le Comptoir Anglois à la discrétion de ses ennemis ; tandis qu'il croyoit au contraire la Hollande unie d'intérêts & d'amitié avec l'Angleterre. Un discours si sérieux reveilla toute l'attention des Hollandois. Ils convinrent des excès où l'ivrognerie avoit quelquefois emporté leurs Matelots ; mais ils se plainquirent qu'au lieu de demander de justes satisfactions par les voies qui convenoient au bien commun, les Anglois s'attribuaient

s'attribuaissent le droit de se faire justice par leurs propres mains. Middleton répondit adroitement , que ce n'étoit donc qu'un mal-entendu , puisqu'il n'avoit jamais eu d'éloignement pour les termes qu'on lui proposoit ; mais que l'équité demandoit qu'il y eût des règles établies sur lesquelles les Anglois pussent compter. Cette ouverture fut reçue de bonne grace. Syverfon reconnut lui-même que l'intempérance de ses Matelots devoit être retenue par quelque frein. On convint d'établir des châtimens exemplaires pour les mutins & les querelleurs. Les cas & les peines furent réglés de concert ; & Middleton promit , au nom des Anglois , qu'ils n'emploieroient point les voies de fait pour se venger , sans avoir demandé justice , & trouvé de la difficulté à l'obtenir. Ce Traité fut publié sur les Vaisseaux des deux Nations & dans les deux Comptoirs. Middleton en prit une copie pour l'emporter en Angleterre , avec la satisfaction de pouvoir prouver par les articles & les termes mêmes de la Transaction , que la source des querelles étoit toujours venue des Hollandois. Syverfon & tous ses Facteurs l'accompagnèrent quelque tems dans la rue , pour faire éclater leur réconciliation. Le jour

 EDMOND
SCOT.

1605.

Accord entre les deux Nations.

EDMOND
SCOT.

1605.

suivant, qui fut choisi pour la publication du Traité, ils acceptèrent un festin au Comptoir Anglois, où les promesses furent solennellement ratifiées. Middleton fut traité de même au Comptoir Hollandois; & l'on ne se quitta qu'après avoir scellé l'amitié par de nouvelles protestations.

Vol fait aux
Anglois.

Elle fut confirmée par un événement qui sembloit intéresser les deux Nations. Quelques Javans qui appartenoint au plus grand Seigneur de la Cour, trouverent le moyen de dérober neuf moufquets à bord de l'Ascension. Une hardiesse de cette nature parut d'une si dangereuse conséquence aux deux Amiraux, qu'avant que d'en porter leurs plaintes à la Cour, ils feignirent pendant quelques jours de l'ignorer, dans l'espérance que l'impunité ramenant les mêmes Voleurs, qu'on ne connoissoit point encore, on pourroit les prendre sur le fait. Les Chaloupes des deux Flottes veillerent pendant plusieurs nuits. Enfin l'on découvrit une Barque du Pays, qui s'avançoit dans l'obscurité, & qui s'approcha de l'Amiral Anglois. Mais au moment que les Javans, encouragés par le silence & les ténèbres, alloient appliquer une échelle qu'ils avoient apportée, le bruit des

Les voleurs
sont arrêtés
par artifice.

Chaloupes qui fondirent brusquement sur eux, leur fit prendre le parti de se sauver à la nage. On ne laissa point d'en arrêter deux. Ils furent interrogés aussitôt par les deux Amiraux. L'espérance qu'on leur donna d'être traités avec douceur, leur fit confesser le premier vol, & l'intention dans laquelle ils étoient venus d'en commettre un nouveau. Ils déclarèrent le nom de leur Maître, & l'usage qu'ils avoient fait des neuf fusils. Milddleton prit le parti de les envoyer au Protecteur, en se contentant de lui faire redemander ses armes. Mais le bruit de cette aventure étant allé jusqu'au Roi, le Seigneur même à qui ils appartenoient crut son honneur intéressé à solliciter leur punition. Ils furent condamnés à mort, avec tant de considération pour les Anglois, que d'autres raisons ayant fait différer le supplice d'un jour ou deux, le Protecteur leur en fit faire des excuses. Milddleton s'imagina d'abord que c'étoit un artifice pour sauver les coupables; & ne desirant point leur mort, il étoit résolu de se borner à cette satisfaction. Cependant il apprit, deux jours après, qu'on les conduisoit au lieu de l'exécution. La pitié le pressa de s'y rendre. Il arrêta le cortège, en protestant qu'il

EDMOND.

SCOT.

1605.

Leur puni-
tion.

EDMOND
SCOT.

1605.

ne demandoit point d'être vengé. Mais le Bourreau lui répondit qu'après l'ordre du Roi, il n'étoit au pouvoir de personne de les sauver, & que toutes les offres du monde ne lui feroient pas suspendre son devoir. Les deux coupables souffrirent la mort avec beaucoup de patience. C'est le caractère des Javans, d'être aussi fermes lorsqu'ils voyent la mort inévitable, qu'ils sont lâches & timides à la vûe d'un péril qu'ils peuvent éviter par la fuite. Ils tremblent dans une bataille, & meurent tranquillement par la main d'un Bourreau.

Incendies à
Bantam.

Le 26 de Septembre, la moitié de Bantam fut ruinée par un incendie, dont les Hollandois ne purent sauver leur Comptoir. Les Anglois furent plus heureux; & devant leur sûreté à la faveur du vent, ils eurent la liberté de s'employer avec zèle au secours d'autrui. Ils aiderent à préserver des flammes le grand Magasin de Hollande; mais tous les édifices extérieurs furent consumés, avec tant de dommage pour les Particuliers, que plusieurs Marchands Hollandois qui exerçoient le Commerce depuis l'origine de l'Etablissement, perdirent tout ce qu'ils possédoient. Le feu reprit deux fois dans

l'espace de quatre jours, & mit les Anglois à leur tour dans le besoin d'être assistés. Cependant ils en furent quittes pour des frais de transport & pour des inquiétudes qui ne furent nuisibles qu'à leur repos. Middleton ne voyant plus rien qui dût retarder son départ, prit congé de l'Amiral & de tous les Officiers Hollandois, par un grand festin où l'exécution du Traité fut jurée au milieu de la bonne chere & de la joie.

Le 4 d'Octobre, tous les Marchands Anglois, qui devoient partir avec la Flotte, se rendirent à la Cour avec Middleton. Ils y reçurent du Roi de nouveaux témoignages de la protection dont il n'avoit pas cessé de les honorer. Scot qui étoit de ce nombre, eut la satisfaction de voir sa conduite approuvée de ce Prince & de tous les Seigneurs, & d'entendre former à tout le monde des vœux ardens pour son retour. On se rendit à bord le 6; & le lendemain à trois heures après midi, on leva l'ancre, au bruit de quelques coups de canon dont on salua la Ville & la Flotte Hollandoise.

La nuit suivante, entre onze heures & minuit, on aborda dans une Isle où Middleton s'étoit fait devancer par quelques Matelots pour y couper du bois,

EDMOND.
SCOT.

1605.

Départ de la
Flotte Angloise.

EDMOND
SCOT.

1605.

Fuite d'un
jeune Hol-
landois ave
une fille Ja-
vane.

Tandis qu'on étoit à l'embarquer, il arriva une petite Barque Indienne, qui n'avoit pour conducteur qu'un jeune Hollandois, accompagné de deux femmes de Java. Scot, qui étoit à terre, s'étant présenté à leur débarquement, reconnut le Hollandois, pour l'avoir vû plusieurs fois avec son pere, qui étoit un Facteur de leur Comptoir. Aussi s'aperçut-il que sa présence lui caufoit de l'embarras; ses questions le troublerent encore plus. Enfin soupçonnant du mystere dans l'état où il le voyoit, avec deux femmes, dont l'une étoit fort jeune, & quelques malles qui annonçoient le dessein d'un plus long voyage, il lui demanda au hazard s'il vouloit retourner en Europe. Le jeune homme prit cette demande pour une offre; & serrant affectueusement la main de Scot, il l'assura que s'il obtenoit de lui cette faveur, il croiroit lui être redevable de la vie. Ses vûes, protesta-t-il, étoient innocentes. Il vouloit retourner à Middelbourg, où il étoit né, pour revoir sa mere qu'il aimoit beaucoup. C'étoit malgré lui que son pere lui avoit fait faire le voyage des Indes. La jeune Javane qui étoit avec lui vouloit bien l'accompagner en Europe, & l'autre étoit une Esclave qui avoit consenti volon-

tairement à les suivre. Scot, embarrassé de cette priere, s'excusa sur le peu d'autorité qu'il avoit sur la Flotte, & lui conseilla de s'adresser à l'Amiral. Mais le jeune homme, l'embrassant avec ardeur, le conjura de se rendre lui-même son protecteur auprès de Middleton. Quoiqu'on se disposât à lever l'ancre, Scot lui promit de faire suspendre le départ en sa faveur. Il se rendit à bord de l'Amiral, fort persuadé que le fond de cette aventure étoit quelque galanterie de jeunesse, & doutant déjà s'il convenoit aux Anglois de s'y prêter. Middleton s'en fit encore plus de scrupulu. C'étoit offenser les Hollandois dans la personne d'un de leurs principaux Facteurs; & s'il étoit question d'un enlèvement, comme ils étoient portés l'un & l'autre à le croire, c'étoit irriter tout à la fois les Javans, qui sont extrêmement sensibles à l'honneur de leurs femmes & de leurs filles. Dans cet embarras, l'Amiral résolut d'être insensible aux prieres du jeune homme, & lui fit dire par Scot que diverses raisons ne lui permettoient point de le recevoir. Cependant ses larmes qui commencerent à couler en abondance, & celles de la jeune Javane qui se desespéroit de la pensée de reparoître à la vûe de son pere, firent tant

EDMOND
SCOT.

1605.

EDMOND
SCOT.

1605.

d'impression sur Scot, qu'il entreprit de les servir par une autre voie. La Flotte n'étoit qu'à cinq ou six lieues de Bantam. Il obtint de l'Amiral la permission de s'y rendre dans une Chaloupe, avec l'assurance, sinon de faire agréer leur départ à leurs parens, du moins de faire goûter au Roi, & même aux Hollandois, la conduite de Middleton, qui n'avoit pas voulu sans leur participation, favoriser une fuite dont ils pouvoient être également choqués. L'offre d'un si grand service rendit le jeune Hollandois tout-à-fait sincere, d'autant plus que devant attendre le retour de Scot sur la Flotte, il supposoit que si les représentations de son intercesseur se trouvoient inutiles, les Anglois ne feroient plus difficulté de le recevoir. Il avoua donc que la jeune Javane étoit fille de *Manmack*, Seigneur de la Cour; qu'il l'avoit vûe pour la premiere fois à la Fête de la Circoncision; & que par l'entremise de l'Esclave, qu'il avoit gagnée à force de présens, il avoit trouvé le moyen de s'en faire aimer: que c'étoit elle-même qui avoit eu le courage de lui proposer leur fuite; & que ne pouvant douter avec cette preuve d'affection qu'il n'en fût aimé parfaitement, il perdrait mille fois la vie plutôt que de l'abandonner.

Ce détail augmenta le zèle de Scot à les servir. Etant retourné à Bantam, il commença sa négociation par les deux peres, qu'il trouva également affligés de la perte de leurs enfans; mais loin d'avoir leur colere à vaincre, il comprit que ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux étoit de les revoir. Cette ouverture lui fit espérer de finir l'aventure par une prompte réconciliation. La difficulté n'étoit que pour les deux Amans, qui étoient menacés de ne se revoir jamais. Scot pressentit là-dessus les deux peres. Ils firent la même réponse; c'est-à-dire, que n'ayant point entr'eux de reproche à se faire, & ne croyant point leurs enfans indignes l'un de l'autre, ils ne proposerent point d'autre obstacle que celui de la Religion. Scot s'imagina que c'étoit un article qu'on pouvoit leur laisser le soin de démêler, & que si l'un des deux Amans étoit capable d'abandonner la sienne, il y avoit beaucoup d'apparence que le changement seroit à l'avantage du Christianisme. Après cette réflexion, dit-il lui-même, il ne fit pas difficulté d'apprendre aux deux peres dans quel lieu il avoit laissé leurs enfans. Ils le remercièrent tous deux de cet important service; & se mettant dans une Pinace

EDMOND
SCOT.

1605.

Hollandoise, ils l'accompagnerent jusqu'à la Flotte. Scot n'ajoute rien à ce récit ; mais on trouvera dans une des Relations suivantes, quelques circonstances qui semblent regarder le même événement.

Le 9, Middleton remit à la voile, & sa navigation ne fut point interrompue jusqu'en Angleterre.

Fin du Tome troisième.

